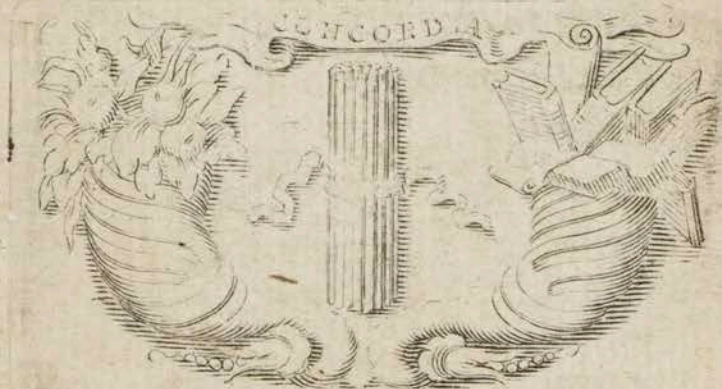


RELATION
DE LA
CAPTIVITE' ET LIBERTE'
DV SIEVR
EMANVEL D'ARANDA,
Iadis Esclaue à Alger.

*Où se trouuent plusieurs Particularitez
de l'Affrique, dignes de remarque.*

Nouvelle Edition, reueuë, corrigée & aug-
mentée de treize Relations, & autres
Tailles douces, par le mesme Autheur.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires du Palais.
M. DC. LXV.

LIBRARY

UNIVERSITY OF ALBERTA

EDMONTON

MANUSCRIPTS

1880-1881

1882-1883

1884-1885

1886-1887

1888-1889

1890-1891

1892-1893

1894-1895

1896-1897

1898-1899

1900-1901

1902-1903

1904-1905

1906-1907

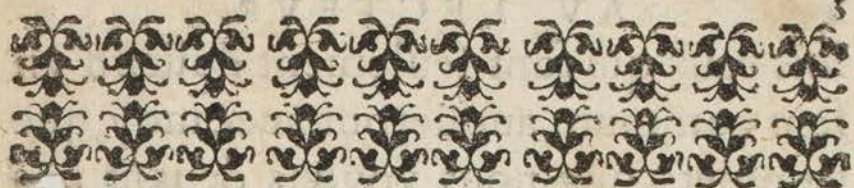
1908-1909

1910-1911



fer
bl
di
he
au
ve
fe
ou
te
an
ye

C
l'o
la
qu
uo



Preface au Lecteur.



On cher Lecteur, ie vous presente icy vn œuvre, qui ne merite pas le nom d'Histoire, ny de Roman; mais seulement de simple, naïfve, & veritable Narration, ou recit des étranges & diuers euenemens & rencontres, bonheurs & malheurs, qui me sont arriuez au temps de mon voyage, ou que i'ay veu arriuer à d'autres: desquels ie confesseray ingenuëment auoir tiré autant ou peut-estre plus de profit en peu de temps, que de mes études de plusieurs années; & ie trouue par experience la verité du Prouerbe:

Segnius irritant animos demissa per aures;

Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus.

Car nonobstant que l'ouïe soit le sens & l'organe, & pour ainsi dire, la porte de la doctrine & de la sagesse; & que l'éloquence d'un excellent Orateur fait souvent un grand effort sur nos ames: toute-

fois ceux qui sont seulement doüez d'un sens commun, auoüeront avec moy, que les objets que nous voyons deuant les yeux, ont bien vne autre force de pénétrer nos ames, & de les faire languir de crainte, passer de frayeur, épanouir de ioye, & produire d'autres effets, qu'ils semblent vouloir pretendre avec les Surnaturels. Ce que vous pourrez facilement comprendre, si vous avez assez de patience pour lire ce Recit ou narration que ie vous presente, toute naïfve & toute simple, sans l'embellir des figures de Rhetorique, & de grandes digressions: mais comme vn Matelot parle entre ses amis de tempestes & de naufrages; vn Soldat de batailles & de playes; & qu'un Berger fait mentiõ du loup venu dās son troupeau: de mesme ie commenceray à vous entretenir, en vous menant de Madrid en Espagne, où i'estois venu, ayant enuie de voir ce Pays, &c. Et nous promenans vn peu par mer & par l'Afrique, nous retournerons, comme i'ay fait autrefois par la grace de Dieu, à la chere Patrie, tres-agreable à celuy qui retourne d'un esclauage.

5

Nobili Consultissimoque Domino
D. EMANVELI
DE ARANDA.
I. V. L.

Regiæ Maj. Cath. à Consiliis, & in districtu
Brugensi, & Territorio Franconatensi, Iu-
stitiæ militaris Præfecto; vti de vera liber-
tate gratulatur, ita perpetuam felicitatem
apprecatur **OTHO SPERLINS**, Phil.
& Med. D.

T*V, qui magnorum numquam non dignus*
Auorum.

*Barbaricas inter puppes, piratica monstra,
Cerbereosque canes, cælum ius fasque perosos,
Triste iugum vultu didicisti ferre sereno,
Sortis Aranda tu Faber es, tu Pictor Aranda,
Exantlatorum terraque marique laborum.*

*Has inter spinas, atque hac dumeta, vepresque
Hac tibi lecta rosa est, viridi dignissima cedro,
Publica Doctorum quæ nunc per pulpita spargis.
Maçte animi fortis! non hac sine numine Divi
Contigerunt, nec erunt magni sine munere Regis
Hesperij, tales sueti pensare labores.*

*At vos, quæis cura est, alieno audire periclo.
Quid labor, & quantum paupertas sobria possit,
Discite vos quantum patientia possit inermis,
Discite quàm nullo Libertas vaneat auro,
Discite inexperti, merces quàm grata laborum.*

A iij

6
A MONSIEUR
EMANVEL D'ARANDA,
Sur son Esclavage.

M On cher Frere, que ie suis aise,
Quand tu nous contes sans d'ager.
Assis dans vne bonne chaise,
Tous les maux que t'a fait Alg.
Le souuenir de leur histoire
Est agreable à ta memoire,
Et les ayant si bien soufferts;
Il te reste beaucoup de gloire
Pour la honte qu'on a des fers.

B. D. A. son Frere.

Au mesme sur la Relation
de son Esclavage.

A R A N D A que ton Esclavage
Estoit rigoureux & sauvage,
Dans la Masmore, & dans le Bain.
Ta plume nous l'écrit sans peine:
Estant plus legere à la main,
Que n'est aux pieds vne cadene.

LA PEYRERE



RELATION
DE LA
CAPTIVITE' ET LIBERTE'
DV SIEVR
EMANVEL D'ARANDA.



PRES auoir demeuré vn an
entier en Espagne, & satisfait
en quelque façon au dessein que
j'auois de voir ce Royaume, &
d'apprendre la Langue; ie faisois
état de retourner en Flandre: & parce que i'e-
stois débarqué, quand ie vins d'Angleterre, à
S. Lucar de Barameda, dans lequel voyage
i'auois esté en grand danger d'estre pris des
Turcs, comme vous verrez dans mes Rela-
tions. C'est pour cela que ie iugeay qu'il estoit
plus à propos de retourner par S. Sebastien,
pour euitier tant de mer, & principalement le
danger des Turcs, qui tiennent la coste d'An-
dalousie & de Portugal presque touïours.

A iijj

3 CAPTIVITE' ET LIBERTE'

infestée; & aussi pour voir *Castilla la Vieja*, & la Biscaye. Je partis de Madrid le premier jour d'Aoust de l'an 1640. ayant pour compagnon vn compatriote appellé Renier Saldens. J'arriuy à Saint Sebastien le 13. iour d'Aoust; où ie trouuay Mr. Iean Baptiste Caloen, & le Cheualier Philippe de Cherf, dans le dessein de s'embarquer sur vn des deux nauires Anglois, qui estoient au Port, prests à faire voile, quand le vent seroit propre. Et cette mesme nuit le vent se tourna comme nous le demandions: le lendemain ie m'embarquay avecque les trois amis cy-dessus nommez, & avec ce vent favorable nous singlâmes en pleine mer; laquelle tourefois deux heures ou enuiron apres nostre depart du Port, deuint entierement calme, & la mesme nuit le vent tout contraire; c'est pourquoy nous fûmes contrainsts de louuyer, esperans vne autre fois le vent bon.

Après auoir nauigé quatre iours de cette forte, nous nous trouuâmes à la hauteur de la Rochelle en France, où nous rencontraâmes vne Fregatte Rocheloise Corsaire, laquelle aussi-tost nous vint reconnoistre, & voyant que nos nauires estoient Anglois, elle nous approcha de plus près, & le Capitaine enuoya avec l'esquif quatre soldats à nostre nauire, pour visiter le Passeport du Maistre d nostre nauire; qui le monstra incontinent, donnant vne piece d'argent aux soldats de la Fregatte: avec cela les Soldats retournerent à leur nauire, faisans rapport à leur Capitaine qu'ils auoient veu le Passeport. Alors ce Ca;

pit
Freg
vo
Cor
per
res
toie
cet
dar
auc
tou
pol
aua
Ho
Ay
auc
Se
col
L
mi
na
bie
à
dro
vis
no
na
la
co
le
du
au
ce

pitaine Rochelois vint sur la poupe de sa Fregatte, criant à nostre Maistre : *Soyez sur vos gardes, si bon vous semble, car il y a cinq Corsaires Turcs à l'embouchure du canal, les voiles au vent.* Mais nostre Maistre peu expert au fait de la marine, se fioit que les nauires de guerre du Roy d'Angleterre, qui sortoient quelquefois de ce canal, garderoient cette coste contre les Turcs, & se mocqua du danger, sans considerer le peu de forces qu'il auoit pour resister à ses ennemis ; & auança tousiours son voyage, croyant qu'il estoit impossible que les Corsaires Turcs vinssent si auant, & où les Corsaires Dunquerqueois & Holandois croisoient iournellement la mer. Ayant ainsi tousiours le vent contraire, il y auoit sept iours que nous estions partis de S. Sebastien, & nous n'estions encore qu'à la coste de Bretagne en France.

Le mesme iour sur les deux heures apres midy nous découurismes de loin en mer deux nauires, que nous crûmes estre Marchands ; & bien-tost apres nous n'en vismes plus qu'un, à sçauoir le plus petit, qui vint à voile tendue droit à nous, & comme il s'approchoit, nous vismes que c'estoit vne carauelle. Aussi-tost nostre Maistre fit broüiller les voiles, donnant pour raison de cela, que ce n'estoit pas la coustume des Anglois de fuir sur la mer. Et comme nos voiles estoient broüillées, & que le nauires qui nous suiuoit, auoit les voiles tendues, il fut presque sous le canon sans mettre aucun paillon : par où il fut aisé à iuger que ce nauires estoit quelque Pirate ou Corsaire.

Mais nostre Maistre ignorant fit mettre l'esquif en mer , pour demander quelles gens c'estoient , estimant que ce fût quelque Corsaire François ou Dunquerqueois . Les Turcs , qui estoient dans la caravelle (comme i'ay sceu apres auoir esté pris) voyans qu'on les attendoit à voiles broüillées ; & qu'on auoit mis l'esquif en mer ; & finalement tout ce qu'on a accoustumé de faire , quand on se veut battre , interpretoient que cette action procedoit du peu d'experience de nostre Maistre , & de l'enuie qu'il auoit de se defendre. Le Capitaine de la Caravelle fit semblablement broüiller ses voiles , ne voulant plus approcher. Cependant la nuit suruint , & la caravelle demeura toujours à nostre veüe , avec vne lanterne sur la poupe , pour donner le signal à ses compagnons. Ce que nous iugeâmes bien entre nous autres Passagers , mais nostre Maistre se rioit de nous. Tout ce que nous pûmes obtenir de luy avec de douces paroles , fut de preparer nostre nauire pour nous défendre : avec cette preparation nous passâmes la nuit , & de quatre pieces de canon , dont le nauire estoit garny , il n'y en auoit qu'une de seruice. Toutes ces choses se passoient à voiles broüillées ; de sorte que nous n'auançâmes point chemin , ny la caravelle aussi.

Nous regardans l'un l'autre en cet état , la nuit se passa , & sur les cinq heures du matin (c'estoit le 22. iour d'Aoust) nous découvrîmes deux grands nauires , qui venoient à voiles tendues droit à nous. Cela nous obligea de

prier le Maistre de nostre nauire de mettre les voiles au vent; mais il demeura opiniastre. Chacun dit ses raisons, & ce Maistre, qui n'en auoit pas, estoit incapable d'en entendre. Environ deux heures auant midy, les deux nauires se ioignirent avec la carauelle, tous encore sans pauillons. Alors en vn moment ils nous gagnerent le flanc à pleines voiles à la portée d'un mousquet. Il y auoit sur la poupe du plus grand nauire, vn Turc qui tenoit vne banderole broüillée entre ses bras, avec vn Esclaue Chrestien, qui cria en Flaman, *Strpeht voor Argiers*, ce qui est autant à dire, que, *Rendez vous pour Alger*. Apres ce cry celuy qui tenoit la banderole, l'abandonna au vent. Elle estoit de couleur verte, semée de demi-lunes d'argent entrelassées. Il est aisé de coniecturer, combien nous fut agreable cette banderole, & de se voir emmener à Alger. Ainsi nous proposâmes à nostre Maistre de parlementer, à condition qu'ils nous mettroient à la premiere terre des Chrestiens, & que nous leur donnerions trente deux mille Patagons, que nous auions dans nostre nauire: car il arriue quelquefois, que quand les Turcs prennent quelque nauire par aecord, ils tiennent leur parole, & mettent les prisonniers sur la terre des Chrestiens, le plûtoſt qu'il leur est possible. Mais nostre bon Maistre au lieu de parlementer, demanda s'il auroit bon quartier; on luy répondit des nauires Turcs: *Ouy, ouy, bon quartier*. Sans differer, ce valeureux Maistre iugeant qu'il auoit assez negocié, fit deualer la rade sur le tillac, oster la

banderole de la poupe, & avec trois ou quatre de ses mariniers abandonna son navire, & avec l'esquif vogua vers les navires Turcs, pour se rendre entre les mains de ses ennemis.

Alors les soldats Turcs desireux de piller & de butiner, vinrent à l'instant avec vn esquif dix ou douze à nostre bord, sous la conduite d'un Capitaine, qui fut le premier qui entra dans nostre navire. Il estoit Anglois de nation, mais Renégat; & comme i'estois pour lors sur le tillac, il me demanda de quelle nation i'estois, & si i'estois Marchand; ie répondis: *Je suis Dunquerqueois, & soldat de ma profession.* Sur quoy il repliqua en Flaman: *Patience, frere, c'est la fortune de guerre: aujourd'huy pour vous, & demain pour moy.* Il luy donnay l'argent que i'auois sur moy; & en mesme temps vn autre Turc mit sa main dans ma poche, prenant mon étuy, mon mouchoir, mon Chapelet, & mes Heures: lesquelles il me rendit avec le mouchoir; mais il retint le Rosaire avec l'étuy, à cause dequoy il disoit que i'estois Chirurgien.

Après auoir pillé ceux qui estoient sur le tillac, & dans la poupe, ils nous menerent avec l'esquif au bord d'un de leurs navires, laissant au bord du nostre pris douze Turcs pour le gouverner: & comme le vent estoit du levant, ils tournerent le navire vers la coste d'Espagne, & en deux iours nous reconnûmes le Cap de Galice, que l'on appelle le *Cap del mort.*

I'estois iusques icy, comme dans vn som-

mei
cau
curi
(ca
gno
bits
les
prio
noi
mi
col
mo
fain
Ch
rec
faif
que
ter
est
car
ues
enc
no
de
din
stit
vn
à v
la
qu
(c
no
mi
sur

meil, où l'on void d'étranges fantômes, qui causent de la crainte, de l'admiration, & de la curiosité : prenant garde aux diuerses langues (car on y parloit Turc, Arabe, Franco, Espagnol, François, Flaman, & Anglois) les habits étranges, & les armes différentes, avec les ceremonies ridicules, quand ils font leurs prieres, vous assurant que tout cecy me donnoit matiere pour speculer. Mais comme l'admiration, la crainte, la curiosité, & la melancolie ne me donnoient pas à manger, & que mon estomac m'en demandoit à cause de la faim, ie me rangeay avec quatre Esclaves Chrestiens, lesquels, nonobstant qu'ils ne receussent pour leur ration que du biscuit, faisoient quelquefois du potage de ris, ou de quelque chose qu'ils auoient apporté de la terre. Et il faut sçauoir, que ces Esclaves estoient venus avec vn des nauires d'Alger: car les Turcs sur la mer employent des Esclaves Chrestiens pour Matelots. Le vent estoit encore fauorable. C'estoit l'onzième iour de nostre prison, & nous estions dans le détroit de Gilbratar, auquel passage les Turcs font ordinairement beaucoup de ceremonies superstitieuses; entre autres ils iettent dans la mer vn pot plein d'huile, & croient que ce pot va à vne montagne, appelée par les Mariniers, *la Montagne des Signes*: car les Turcs assurent qu'il demeure là vn Santon glorieux, lequel (comme ils disent & croient fermement) se nourrit de cette huile iettée dans la mer. Ils mirent aussi de petites chandelles allumées sur les pieces de canon, les laissant brusler

14 CAPTIVITE' ET LIBERTE'

durant ce passage, principalement quand ils passent de nuit. Toutes ces superstitions se font avec beaucoup d'oraisons & de ceremonies.

Le troisiéme iour apres que nous eusmes passé ce détroit, nous fusmes au soleil levant vis à vis la Ville d'Alger, alors le Capitaine fit tirer le salut. A ce bruit tous les curieux de la ville vinrent sur la greue, & comme ie dormois avec treize autres Chrestiens, chacun avec vn pied enchainé, on auoit déjà mouillé l'ancre, auant que nous fussions deliurez ou desserrez. Apres que i'eus le pied libre, ie montay sur le tillac, d'où ie voyois la marine couuerte d'Alarbes. Je demanday au Capitaine (qui estoit vn homme affable) quelle sorte de gens c'estoient : car ils n'auoient autre sorte d'habit, que trois ou quatre aulnes de drap enuelopez autour du corps, sans qu'aucun Tailleur y eût mis la main ; il me dit : *Ce sont des pauvres & des villageois de ce Pays-cy.*

C'est icy que commence nostre Tragedie: les Armeurs des nanires, qui nous auoient pris, nous firent débarquer & aller dans le marché, où on vend les Chrestiens, pour voir s'il n'y auroit personne qui nous reconnût. De là on nous mena au Palais du Bassa (c'est le Gouverneur) quelques-vns l'appellent Roy; mais il n'est que Vice-Roy, parce qu'il deuoit receuoir sa part des nouveaux Esclaues, à sçauoir de huit vn. Il estoit assis dans la Salle d'Audience, avec les pieds croisez, comme icy les Tailleurs quand ils travaillent, sur vn banc

large, couuert d'un tapis bleu. Il auoit dans sa main vn éuantail de plumes. Son habit estoit vne longue robe de soye rouge : & il auoit sur sa teste vn grand turban artistement entrelassé, les iambes nuës. C'estoit vn homme de bonne mine. Mais auant que de nous enuoyer à luy, il estoit déjà informé, que le Cheualier Philippe de Chers estoit vn noble Cavalier, & il le prit pour son huitième.

Après que le Bassa eut receu son droict, on nous mena au logis d'un honorable Turc, qui estoit vn des Armeurs des nauires qui nous auoient pris. Et comme nous entrâmes dans la maison, il nous demanda en langue Italienne, si nous auions mangé ce iour là ; nous répondîmes que non. Alors il commanda à vn de ses Esclaues Chrestiens, de nous donner vn panier avec des raisins & du pain. La maison estoit bastie à l'Italienne ; les galleries estoient de marbre blanc, tant le paué que les piliers, & les arcades fort bien proportionnées, selon l'architecture. Nous deuions passer la nuit dans ces galleries sur le paué, mais i'eusse bien mieux aymé dormir dans l'Escurie sur de la paille. Car comme nous n'estions pas accoustumés à souffrir vne telle incommodité, nous estions les matins roides, & comme perclus des bras & des jambes. Nous ne pouuions sortir de cette maison, que iusqu'à ce que nous fussions vendus. Nous y fûmes sept iours, attendans que quelques Esclaues Chrestiens, qui auoient esté pris auparauant nous, fussent vendus. Cependant ce Chrestien maistre traistre, duquel ie fais mention en

16 CAPTIVITE' ET LIBERTE'

ma Relation ix. nous venoit visiter & consoler; mais nous estions déjà auertis qu'il estoit traistre. Le General Alli Pegelin, & quelques-vns des principaux Turcs, nous venoient visiter & voir pour nous acheter. Ils nous demanderent si nous auions dequoy payer nostre rançon, & qu'ils nous acheteroient, & feroient bon passage; nous répondismes vnanimement, que nous n'auions point d'argent, mais que nous esperions que les bonnes gens de nostre Pays tascheroient de nous aider avec aumônes.

Ce fut iustement le douzième de Septembre, les Esclaues cy-dessus mentionnez estans vendus, que l'on nous mena au marché, où l'on a accoustumé de vendre les Chrestiens. Vn Vieillard Inuenteur fort caduc, avec vn baston à la main, me prit par le bras, & me mena à diuerses fois autour de ce marché; & ceux qui auoient enuie de m'acheter, demandoient de quel pays i'estois, mon nom, & ma profession. Sur lesquelles demandes ie répondois avec des mensonges étudiez, que i'estois natif du Pays de Dunquerque (au lieu de dire de Flandre) de la ville de Damme, & soldat de profession: ils me touchoient les mains, si elles estoient dures & pleines de cal à force de trauailler; outre cela ils me faisoient ouurir la bouche pour voir mes dents, si elles estoient capables de ronger du biscuit sur les galeres. Apres cela ils nous firent tous asseoir, & ce Vieillard Inuenteur prenoit le premier de la Bande par le bras, marchant avec luy trois ou quatre fois alentour du mar-

ché
dir
du
& c
C
not
con
der
que
vn
mo
boin
gam
No
cas.
dire
bra
fait
l'er
de l
disc
bien
pata
fut f
C
gat
Bast
vne
les
com
au E
nou
nier
info

ché, & criant, *Arrache, arrache*; ce qui veut dire, *Qui offre plus*. Le premier estant vendu, on le mettoit de l'autre costé du marché, & on commençoit vn nouveau rang.

Cependant qu'on vendoit les premiers de nostre route, i'estois iustement assis entre mes compagnons, Monsieur Caloen & Renier Saldens: lequel nonobstant cette action tragique, dans laquelle nous estions, disoit avec vn grand soupir: *C'est aujourd'huy Ducas à mon Village en Flandre, si nous estions là, nous boirions de bon vin, & nous mangerions des gauffres avec nos bons amis*. Je luy répondis: *Nous sommes à cette heure dans vn ioly Ducas*. Ce que ie n'auois pas encore acheué de dire, que le vieil Innenteur me prit par le bras, me faisant marcher, comme il auoit fait les autres, & criant, *Arrache, arrache*. J'entendois plusieurs personnes qui offroient de l'argent, sans entendre toutefois ce qu'ils disoient. Je demanday à vn vieil Esclaue, combien ils offroient; il me dit: *Celuy-là offre 100. patagons, & celuy-là 200.* & à la fin le marché fut fait pour deux cent patagons.

Celuy qui m'auoit acheté, estoit vn Renegat appelé *Saban Gallan*. Mais comme le Bassa a droit de retrait, nous fusmes encore vne fois tous menez deuant le Bassa, portant les marques sur nostre chapeau en chiffre, combien nous estions vendus, en présentant au Bassa le droit de retrait, lequel nous prit nous trois, à sçauoir Monsieur Caloen, Renier Saldens, & moy, disant qu'il estoit bien informé que nous estions riches, & Caua-

18 CAPTIVITE' ET LIBERTE'

liers. Mais nonobstant cette qualité qu'il nous attribuoit, on nous mena dans l'Eſcurie de ſon Palais, où nous nous trouuaſmes deux cent cinquante Eſclaues, pour la chior-me de ſa galere. Nous fûmes en cette Eſcurie vingt & vn iour; où nous receûmes pour noſtre ration chaque iour deux pains.

C'eſtoit alors la fin du mois de Septembre, & le temps que les galeres font la derniere courſe de l'année. Les Eſclaues qui eſtoient avec nous, faiſoient leur petit matelotage pour s'embarquer. On diſtribua par ordre du Baſſa à chaque Eſclaue cinq aulnes de toile, pour faire vne chemiſe & vn caleçon de galere. Je receus ma part comme les autres; ce qui me vint fort bien à propos: car ie n'auois qu'une chemiſe ſale déchirée, & pleine de vermine. Le iour que les Eſclaues ſe deuoient embarquer, il vint dans noſtre Eſcurie cinq ou ſix garçons Apprentiſs Barbiers, qui commencerent à raser le poil & la barbe aux Eſclaues vogueurs des galeres. Quand ils furent tous razez & ajuſtez, le Capitaine de la galere, & le Maiſtre d'hoſtel du Baſſa vinrent dans l'Eſcurie, & firent entrer tous les Eſclaues de ce lieu dans vne cour ou iardin avec vn billet, & là commencerent à diſtribuer les Officés d'autant de bogauants, poſtices, tercerols, &c. Et quand ils eurent leur nombre complet, nous eſtions encore vingt Eſclaues nouveaux de reſte. Ce que voyant le Capitaine, il dit au Maiſtre d'hoſtel en paſſant deuant nous: *Laiſſons cette canaille en terre, ils ſont encore ſauuages.* Je vous aſſure que cette in-

iurepe

La g

comp

dant n

les Eſc

Je fis

miſe

touch

menc

gais a

bien q

ſtier:

aſpro

autre

leçon

Le B

n'eſti

diſoit

Renie

ſale d'

Alli P

ay ach

nous

mes

fem

cauſe

auoit

ſtiens

garço

pou

bauch

noſtr

enner

ces ga

iure pour ce coup là nous estoit tres-agreable.

La galere du Bassa partit ce mesme iour en compagnie de trois autres galeres. Cependant nous demeurâmes dans l'Escurie avec les Esclaues malades, incapables & superflus. Je fis de la toile, que j'auois receuë, vne chemise assez bien taillée pour m'en seruir; mais touchant le caleçon ie ne sçauois par où commencer. Ce que voyant vn Cavalier Portugais aussi Esclaue, il me dit: *Mon amy, ie vois bien que vous n'estes pas Tailleur de vostre mestier*: en disant cela il donna trois ou quatre *aspros* (petite monnoye de ce Pays-là) à vn autre Esclaue, qui coupa, & fit mon caleçon.

Le Bassa ayant esté bien informé que nous n'estions pas Cavaliers, ny riches, comme on disoit; à sçauoir nous trois, Monsieur Caloen, Renier Saldés, & moy, il nous fit mener en la sale d'Audience, où estoit present le General Alli Pegelin, qui nous dit: *Chrestiens, ie vous ay achetez du Bassa, mais à grand prix*. De là il nous enuoya à son logis, où estoient 20. femmes Esclaues Chrestiennes, pour seruir sa femme. Mais on ne les void pas souuent, à cause qu'elles sortent fort peu du logis. Il y auoit encore dix ou douze Esclaues Chrestiens pour seruir à la maison, & quarante garçons de neuf ans iusques à quinze, qui ne pouuoient sortir du logis, de peur d'estre débauchez par les Turcs: car pour Alli Pegelin nostre Patron, il auoit la reputation d'estre ennemy du peché abominable. Et il tenoit ces garçons par ostentation, comme en la

20 CAPTIVITE' ET LIBERTE'

Chrestienté les grands Seigneurs tiennent des Pages, des Lacquais & des Estaffiers.

Nous fusmes enuoyez de là au Bain de nostre nouveau Maistre, c'est la place destinée pour le logement & la demeure des Esclaues des galeres. Ce Bain estoit vne rue de sa maison, la qualité duquel & sa situation ie décriray en peu de mots: Premièrement il auoit l'entrée étroite, & on venoit dans vne grande voûte, qui receuoit sa lumiere telle quelle par quelques treilles d'en haut, mais si peu qu'en plein iour, & à midy, dans quelques tauernes dudit Bain, il falloit allumer des lampes. Les Tauerniers sont Esclaues Chrestiens du mesme Bain & ceux qui viennent là pour boire, sont des Corsaires & des soldats Turcs, qui s'amusent là à boire & à faire des pechez abominables. En haut c'est vne place quarrée entre des galeries de deux étages; & entre ces galeries il y auoit aussi des tauernes & vne Eglise de Chrestiens, capable de tenir 300. personnes pour entendre la Messe. Le haut est plat avec vne terrasse à la modé d'Espagne. Nous estions là cinq cent cinquante Esclaues Chrestiens, appartenans tous à nostre Patron Alli Pegelin: sans toutefois qu'il donnast à personne aucune chose à manger. La seule consolation que nous auions estoit, que chaque iour nous pouuions durant trois ou quatre heures chercher nostre vie; de sorte que chacun se preualoit de son industrie, comme vous pourrez voir clairement en ma Relation xvi. où ie monstrey que la necessité est mere de la diligence.

Mere
seulem
que ie
où me
conno
avec v
gis du
Ce lieu
incom
cune c
Esta
Bain, C
Franç
deman
la Ch
leur ra
dans la
que les
que les
que le
deuoit
avec ce
Si tost
Renare
grand
des che
de cuiu
mença
day à c
fioit; il
ne donn
grand p
bent, &
iour là

Me reseruant pour cette Relation, ie conteray seulement icy, ce qui m'arriua la premiere nuit que ie fus dans ce nouveau logis. Je ne sçauois où me ranger pour dormir, & comme ie ne connoissois personne, ie m'en allay au soir avec vne couverture, que i'auois receuë au logis du Bassa, en haut sur la Terrasse du Bain. Ce lieu me sembloit la place plus propre sans incommoder personne: car ie n'y auois aucune connoissance.

Estant prest de me coucher, vn Esclaue du Bain, Cheualier de Malte, & son compagnon, François de nation, commencerent à me demander ce qu'il y auoit de nouveau dans la Chrestienté. Et comme i'estois occupé à leur raconter des nouuelles, i'entendis en bas dans la place vn Gardien, (vous deuez sçauoir que les Gardiens sont ceux qui ont soin de ce que les Chrestiens font) qui cria à haute voix, que le lendemain tel nombre d'Esclaues deuoit aller trauailler à la pointe du iour; & avec cela le Gardien se retira fermant le Bain. Si tost que la porte fut fermée, ie vis vn vieil Renard Esclaue, Italien de nation, avec vn grand fardeau d'habits de toile & de laine, des chemises, vne payelle de cuiure, vn pot de cuiure, & tels autres meubles; qui commença à crier: *Arrache, arrache.* Je demanday à ce Cheualier Esclaue ce que cela signifioit; il me répondit: *Comme nostre Patron ne donne pas à manger à ses Esclaues, la plus grand partie d'entre eux viuent de ce qu'ils dérobent, & tous les soirs on vend le butin de ce iour là.*

Le lendemain le Soleil n'estoit pas encore leué, quand le Gardien entrant au Bain commença à crier *Surfa cani, à baso canalla*; c'est à dire, *Leuez vous, chiens, en bas canailles*; (ce fut là le bon iour) aussi tost il nous fit marcher vers vn faux-bourg appellé *Baboloet*, où nous trouuâmes tous les outils pour faire des cordes; & sans demander si nous sçauions le métier, il nous falloit traualler. Mon cōpagnon Renier Saldens & moy, nous deuions tourner la roüe; ce que nous fîmes à toute force & diligence, parce que le Gardien crioit continuellement, *Forti, forti*; & nous pensions que cela signifioit viste, & en Franco (c'est le langage commun entre les Esclaues & les Turcs, & aussi entre les Esclaues d'une nation à autre, c'est vn langage meslé d'Italien, d'Espagnol, de François, & de Portugais; autrement il seroit impossible de commander à leurs Esclaues: car en nostre Bain entre 550. Esclaues on parloit vingt deux langages) *Forti* est à dire *doucement*: & comme par son cry il n'obtenoit pas ce qu'il vouloit, il vint à grâds coups de bastō nous enseigner ce que c'estoit à dire que *Forti*. Nous fîmes ce métier cinq ou six iours, & comme ie n'estois pas accoustumé à faire ce traual, retournant au Bain, ie m'en allay coucher fort fatigué en haut sur la terrasse. Ces deux Caualliers François cy dessus mentionnez, émeus tant de pitié (me voyant ainsi ajusté) que de leur courtoisie, me demanderent si ie voulois prendre place dans leur petite chambre, pour dormir à couuert. Ce que j'acceptay de tres-bon cœur, & ie

D
dormis
mieux
camp d
liers,
forme
Apre
fit appr
plus p
coustur
du bled
ce mét
d'auan
Ce que
que tu e
sauuag
mettoi
ba quel
Gardie
chien;
langag
na troi
dos si f
car i'es
les sacs
sa test
ou cin
forces
Gardie
payem
ou qua
fort, qu
nez. C
sibilité
leur fu

D'EMANVEL D'ARANDA. 15

dormis depuis dans leur chambre, ou pour mieux dire, retraite. Et ie me fis vn lit de camp de quatre bastons qui seruoient de piliers, avec quelques cordes entrelassées en forme de treille.

Après que les cordes furent faites, on nous fit apprendre vn autre métier, mais beaucoup plus penible pour ceux qui ne sont pas accoustumés au trauail; à sçauoir à estamper du bled dans vn mortier de pierre. Je faisois ce métier avec vn trauail incroyable, & peu d'auance, à cause du peu de forces que i'auois. Ce que le Gardien connoissant, me dit: *Chien que tu es, laisse cet ouurage, tu es encore trop sauvage.* Quand le bled estoit estampé, on le mettoit dans des sacs, & par malheur il tomba quelque bled sur la terre; ce que voyant le Gardien, il me dit: *Pilla esse cani*, Pren cela chien; mais parce que ie n'entendois par son langage, ny que vouloit dire *pilla*, il me donna trois ou quatre coups de baston sur mon dos si serré, que le sang estoit aux marques; car i'estois en chemise. Le bled estant dans les sacs, il faisoit charger à chacun vn sac sur la teste, mais ie n'eus pas marché quatre ou cinq pas ainsi chargé, que le sac à faute de forces commença à glisser de ma teste, & le Gardien m'assista à remettre le sac, & pour payement de son assistance, il me donna trois ou quatre coups de poing dans le visage, & si fort, que le sang me sortit de la bouche & du nez. Ce qui me forçoit (nonobstant l'impossibilité) de porter ma charge. Mais le malheur fut, quand i'eus marché encore quelques

pas, de l'effort que ie faisois, l'éguillette de mon haut de chausses rompit, tombant avec le sac à terre. Alors me voyant dans cette extrémité, & craignant les coups, i'accommoday mon éguillette le mieux qu'il me fut possible, & à la faueur & par l'assistance des bonnes gens qui passoient, ie remis le sac sur ma teste, marchant iusques au logis d'Alli Pegelin nostre Patron, où estant arriué, ie tombay encore vne fois à terre, estant si las & si fatigué du traual, qu'à peine me pouuois-je remuer.

Mais quel remede? le plus grand traual commençoit seulement, à cause qu'on deuoit porter ces sacs quarante degrez en haut dans vn grenier, ce qui m'eust esté absolument impossible. Mais comme le bon Dieu connoist les forces des hommes, il permit que mon Compagnon Renier Saldens, qui estoit beaucoup plus fort & plus robuste que moy, ayant déchargé son sac, & descendant les degrez, me trouua au pied de la montée dans vn pauvre équipage, à sçauoir à terre, plein de sang, de sueur, & de poussiere, & enfin presque mort; & le Gardien, qui me menassoit fort & ferme. Ce Renier Saldens homme resolu au possible, dit au Gardien: *Ne voyez vous pas que cét Esclaue est malade?* Et avec cela il prit mon sac, & le porta en haut. On peut iuger aisement combien cet œuvre d'amitié & de misericorde me fut agreable.

L'ouurage pour ce iour là estant acheué, ie retournay au Bain fort triste avec Renier Saldens, qui pour me consoler, me mena dans

vne

Une tauerne du Bain. Car il faut sçauoir que ce Renier Saldens, quand nous fusmes pris, auoit caché cinq ou six pistoles. Il fit tirer vn flacon de vin, & apporter à manger; ce qui ne couste rien, car en payant le vin on ne compte pas dauantage, si on a mangé ou non. Et comme nous estions empêchez à boire & à manger pour me refaire aucunement, mon autre compagnon Monsieur Caloen suruint. Il auoit toute cette iournée mené vn mulet chargé de biscuit du logis du Patron à la marine, & comme à Alger les ruës sont fort étroites & fort sales, & que la coustume y est, quand on passe avec quelque mulet ou chameau chargé, on crie *belec*, c'est à dire, *Gardez vous*. Il estoit arriué, que nostre nouveau Muletier ne sçachant pas la coustume, fit culbuter vn Turc dans les ruës sales, le Turc se leuant, & fasché outre mesure, tira son cousteau, (car les Turcs dans les Villes portent de longs coûteaux, comme on fait icy des espées) mais par bonheur il se rencontra quelques Turcs qui parlerent pour Monsieur Caloen, dirent au Turc qui estoit tombé: *Que voulez vous faire, ne voyez vous pas bien que ce Chrestien est encore sauuage, & qu'il ne sçait pas encore la coustume ?* Ils l'appelloient *sauuage*, parce qu'il auoit encore ses habits Chrestiens à l'Espagnol: & cet habit est mal propre à vn Esclaue, parce qu'on iuge par là qu'il est nouuellement venu.

Nous passasmes ce soir là, racontans l'vn à l'autre les auantures qui nous estoient sur-

26 CAPTIVITE' ET LIBERTE'

uenuës le mesme iour; & voyans que nous deuions iournellement trauailler sans auoir du Patron vn morceau de pain, & que pour dérober nous n'auions ny assez de hardiesse, ny d'adresse pour celà: car ce métier a besoin de pratique, & principalement dans vn lieu où l'on trouue tant de larrons, ce qui fait que chacun se tient sur ses gardes. Le Cheualier Philippe de Cherf, que le Bassa auoit vendu à nostre Patron, Monsieur Caloen, Renier Saldens & moy, nous nous résolûmes d'aller chez vn Marchand Italien appellé Francisco Capati, residant à Alger, & luy demander 75. paragons, à condition que nous luy en ferions payer cent à Anuers, le iour ensuiuant nous mîmes nostre resolution en execution: de quoy le Marchand fut content, à condition que nous demeurerions caution l'vn pour l'autre, & vn pour tous *in solidum*. Et nous receûmes à bon compte chacun quatre paragons.

Le lendemain nous deuions louer les Vignobles à la maison de plaissance du Patron, ce qui est vn grand travail; & reuenant à la Ville ie formay vn petit discours au Gardien, luy disant que i'estois maladif, & de peu de force, & s'il me vouloit d'orénauant employer aux ouurages moins penibles, que ie luy donnerois (en recompense de cette courtoisie) quatre Reaux par mois; ce qu'il m'accorda, mais à condition que ie luy donnerois vn mois d'auance, ce que ie fis tres-volontiers. Il me dit: *D'oresnauant vous porterez quatre grands pots d'eau de fontaine au*

logis du Gardien Bassa, c'est à dire le *Gardien Majeur*. Car comme nous estions 550. Esclaves appartenans à vn Maistre, il y auoit cinq ou six Gardiens. I'estois extrêmement aise avec cet Office nouveau. La femme de ce Gardien Bassa estoit vne Noire, neâmoins tres-bonne: quelquefois elle me donnoit vn morceau de pain ou vne écuellée de potage, mais celà se faisoit quand elle deuoit lauer, ou bien quand ie portois le pain au four: c'étoit la recompense pour mes seruices extraordinaires. Ie fis cet Office quelques iours fort à mon aise. Mais comme il est tres-difficile à la ieunesse de souffrir les bons iours, & l'oisiueté sans se debaucher, il arriua vn iour que ie portois mon pot ordinaire à l'eau, le versant dans le *tinaga*, (c'est vn grand pot de terre, où l'on garde la prouision d'eau pour le ménage) il entra dans la maison vne femme Turque avec vne Esclaue Chrestienne, Angloise de nation: ie luy demanday si elle vouloit boire vn trait de vin d'Espagne avec moy. Ie ne sçay si la femme du Gardien auoit apperceu ou entendu cela: le iour suivant ie fus reformé, & depuis ce iour la ie deuois traouailler avec les autres Esclaues, entre lesquels mon métier estoit de seruir les maisons.

Ie m'estois peu à peu accoustumé à cette vie. C'estoit durant le mois de Decembre, au temps que les Corsaires Turcs se tiennent sur la coste d'Andalousie, sçachans fort bien que les vins & les fructs en ce temps-là se transportent par les Nauires Anglois &

Hambourgeois. Il arriua qu'au même temps les Corsaires Turcs auoient pris vne Fregate faite à Dunquerque, appelée la Perle, qui venoit de Malaga. Je n'osois pas aller à la marine, à cause que j'auois esté à Malaga & à Dunquerque, de peur d'estre reconnu. Le mesme soir que cette prise ou butin arriua, vn Esclaue d'Anuers me vint trouuer, qui me connoissoit par mon propre nom, parce qu'il estoit sur nostre nauire quand nous fumes pris, & il me dit, qu'avec cette derniere prise & butin Dunquerqueois, il estoit venu vn Gentil-homme, qui luy auoit demandé s'il ne connoissoit point deux Esclaues Flamans, l'vn d'eux appelé Monsieur Caloen, & l'autre Monsieur de Aranda. Sur quoy ie le priay & l'auertis, qu'il ne les demandast pas sous ces noms là; parce que ces personnes auoient changé leurs noms, & estoient icy connus & appelez entre les Esclaues Iean vanden Berghe & Iacques van Zeveren. J'allay incontinent (non sans crainte d'estre connu) communiquer cette nouuelle à mes compagnons, sçauoir au Cheualier Philippe de Cherf, à Monsieur Caloen, & à Renier Saldens, & nous resolûmes d'aller parler au Patron touchant nostre rachapt, deuant que d'estre connus: car nostre Patron Alli Pegelin croyoit tousiours que le Cheualier Philippe de Cherf estoit quelque Prince, & nous ses Seruiteurs: mais nous trouuâmes qu'il falloit auant que de parler à nostre Patron, nous informer de ce nouuel Esclaue, si on se mettoit en deuoir en

Espagne de nous racheter, & pour luy recommander aussi qu'il ne parlât à personne de nous, ny de nostre qualité.

Quelques iours apres ce nouuel Esclaue fut vendu à nostre Patron, & mené à son logis avec les autres garçons, car il n'auoit encore que l'âge de seize ans, & estoit fort beau. Le luy fis dire par Matthias Perez, qu'il vint le iour d'apres à neuf heures du matin sur la terrasse du Bain, sous pretexte de venir à la Messe: car, comme i'ay dit, ces garçons ne pouuoient sortir du logis. Le iour & heure assigné, ie trouuay ce nouuel Esclaue sur la terrasse du Bain, qui me voyant dit, *Monsieur ie suis triste de vous voir en cet estat.* Le luy répondis, *Lenard,* (car il s'appelloit ainsi) *ie vous prie de ne me point appeller icy Monsieur, mon nom est Iacques van Zeveren;* alors il commença à me raconter, comme en Espagne entre nos amis on sçauoit déjà le malheur qui nous estoit arrivé, & qu'il n'y auoit que quinze iours que quelques Flamans mes amis de Malaga auoient beu à la santé des compatriotes qui pourroient estre sur les Galeres d'Alger. Au reste ie luy recommanday de ne pas reueler qui nous estions, luy promettant de l'assister autant qu'il me seroit possible. Mais comme il connoissoit que i'auois moy mesme besoin d'assistance, il me donna trois ioyaux qu'il auoit saueez, appelez en Espagnol *Camaseas*, de la valeur en tout de dix ou douze écus: disant que ie les vendrois ou mettrois en gage à ma volonté pour m'aider à soulager ma misere.

Ce que ie fis, les engageant pour dix escus, qui estoit leur plus grande valeur. Cet argent nous vint fort à propos, car les 75. patagons que nous auions receus du Marchand Italien, estoient dépensez, & le Marchand n'auoit pas encore auis que la lettre de chäge pour Anuers fût payée. Mais cet argent frais augmentoit beaucoup nostre courage, & aussi nostre credit aux taverne du Bain, où il y auoit de bon vin d'Espagne du dernier butin que les Turcs auoient fait; raison pour laquelle nostre Bain estoit tous les iours plein d'yurognes Turcs, & de Renegats Esclaues Chrestiens: mais seulement ceux qui auoient de l'argent. C'estoit continuellement, comme dit Theophile, vne Kermesse de Flandre. Il se commettoit mille impertinences causées par l'yurognerie. Et comme nostre Patron estoit Armeur de ces Nauires Corsaires qui auoient pris ces deux Nauires qui venoient de Malaga, chargez de vin, desquels il est parlé cy-dessus, l'on employoit 32. Esclaues de son Bain pour décharger le vin de ces Nauires, & pour leur recompense ils auoient des Tauerniers Chrestiens, qui achetoient le vin, vn patagon de chaque pipe. Car les Turcs ne peuuent pas boire ny vendre du vin; le boire est toleré, mais non pas de le vendre.

Ces 32. Esclaues estoient des éleus, & on les employoit aux ouurages les plus penibles. C'estoient tous bogauands. Cette troupe est appelée *la Carauane*, dont la moitié, estoient Russes ou Moscouites, & les autres

D'EMANVEL D'ARANDA: 31

estoyent Espagnols ou Italiens. Ils auoient
trauaillé quelques iours à décharger ces deux
Nauires; & ayant gagné vne bonne piece
d'argent, ils retournoient sur le soir au Bain
tous yures & saouls comme des bestes. Les
seize Russes firent vne querelle aux seize
Espagnols & Italiens, & sans contester da-
uantage ils commencerent à se battre de telle
furie, que le Gardien qui est toujours à la
porte, l'entendit, lequel vint incontinent
démesler cette querelle à grands coups de
baston, de sorte que les combatans furent
contraints de se retirer. Il estoit tard, & le
Gardien alla faire la reueuë, pour sçauoir si
tous les Esclaues estoient au Bain, donnant
en mesme temps les ordres pour le lende-
main, comme de coûtume. Celà fait, il se re-
tira, fermant la porte apres luy. Le me pro-
menois par hazard sur la terrasse du Bain, &
aussitost que la porte fut fermée, ces Espa-
gnols & Italiens se rassemblèrent en place
marchande; & l'un d'eux alla à la retraite ou
petite chambre des Russes ou Moscouites, les
saluant avec cette harangue, *Chiens, Hereti-
ques, sauvages, ennemis de Dieu, le Bain est à
cette heure fermé, & le Gardien enuoye dire, si
vous avez le courage de combattre, sortez de
vostre trou, & nous verrons au ieu qui aura
belle amie.* A peine auoit-il acheué sa haran-
gue, que les seize Russes & Moscouites se mi-
rent en place, commençans aussitost la mê-
lée, & les Espagnols & Italiens receurent ré-
ponse de leur ambassade à coups de baston,
car ils n'auoient point d'autres armes que

leurs mains ; mais en vn instant , comme l'on dit, *furor arma ministrat* , quelques bancs & tables deuant les taverne , & quelques échelles qu'ils trouuoient à la main , furent conuertis en armes , épées , piques & mousquets , se défendans genereusement. Ce combat (principalement du soir) causa vn si terrible bruit & tintamarre , que vous eussiez proprement dit , que c'estoient deux armées qui combattoient dans vne campagne large & ouuerte. L'auantage de la bataille sembloit estre égal , & les blesez aussi , étendus sur la place , que ie croyois estre morts. Ils demeurèrent en cet estat , iusques à ce que l'obscurité commença à gagner le dessus , neanmoins ny l'vn ny l'autre party , ne faisoit semblant de vouloir abandonner la place ; à la fin vn Religieux Prestre , qui demouroit au Bain , & qui estoit assez bien-aimé de tous , vint au lieu de la bataille avec vne chandelle de cire à la main , faisant tout ce qu'il pouuoit pour les appaiser & separer , leur disant qu'ils estoient tous Chrestiens , nonobstant la difference de Religions ; & si iamais le Patron venoit à sçauoir leur menée , que les coups de baston ne leur manqueroient pas. Avec cette remontrance la bataille cessa , appellant incontinent les Chirurgiens ; car il y en auoit cinq ou six au Bain , qui appartenoient au Patron : lesquels sur le champ commencerent à penser les blesez. On croyoit que tout cela se passeroit , sans que le Patron en eût des nouuelles ; mais parce que le combat auoit duré long-temps ,

& auoit fait grand bruit, le Patron l'ayant entendu de son logis, vint incontinent au Bain avec des falots & des lanternes, accompagné de quatre ou cinq Gardiens garnis de bastons & de nerfs de bœuf. Alors il commença à s'informer de ce qui s'estoit passé: mais ceux qui auoient combattu comme des Lions, se cachèrent comme des Renards. Nonobstant cela le Patron par son exacte recherche, attrapa vn de la bande Espagnole, & le fit dépouiller tout nud, le faisant tenir par quatre Esclaues, par les mains & par les pieds, le ventre contre terre, & luy fit donner cent coups de baston sur le dos & sur les fesses: avec quoy la colere du Patron se passa. Les autres combatans se cachèrent encore mieux qu'auparauant, craignans trop les miches du Conuent de nostre Patron.

Il y auoit six mois que nous estions à Alger, terme suffisant pour auoir receu réponse de Flandre. Nous allasmes ensemble Monsieur Caloen, Renier Saldens, & moy, trouver le Patron à son logis, nous luy baisasmes sa robe ou la manche de sa chemise (Reuerence Turquesque) & portant la parole, ie luy dis, comme il y auoit tant de temps que nous estions à Alger, croyans qu'il seroit informé de nostre pauueté, & que nous auions entendu qu'il auoit fait accord avec quelques vns de ses Esclaues touchant leur rachapt, à condition qu'ils iroient dans vn nauire qui estoit au port prest à faire voile à Liuorne en Italie, & qu'ils demeureroient

54 CAPTIVITE' ET LIBERTE'

là dans la prison iusques à ce que leur rançon fust payée (car le grand Duc permettoit alors telle chose) nous luy demandasmes ce qu'il desiroit auoir. Il nous répondit: *Combien voulez vous donner? Je repliqué: Il plaira à vostre Seigneurie de demander: car peut-estre que vostre Seigneurie nous estime tant, qu'il n'y auroit pas d'apparence d'aucun accord.* Alors il dit, apres auoir vn peu songé: *Donnez 2000. patagons à Linourne, ou 1500. icy. Cela m'est impossible, luy dis-je: car ie suis vn pauvre soldat, partant i'ayme mieux demeurer Esclaue dans Alger, que de mourir en prison à Linourne. Le plus que ie scaurois donner, seroit 500. patagons à Linourne.* Sur quoy il me répondit: *Vous offrez trop peu. Je dois pour le present sortir de la Ville pour quelques iours (comme de fait il estoit vray, car son cheual y estoit prest) nous en parlerons à mon retour.*

Ces mots me donnerent vne grande consolation, car il me sembloit que nostre Patron ne trouuoit pas mon offre fort étrange. Avec cette réponse nous retournasmes au Bain. Et nostre Patron partit avec les Esclaues de la Carauane, pour leur faire couper du bois à fabriquer vne Galere l'année prochaine. Au mesme temps nous deuions trauailler à vne maison que nostre Patron faisoit bastir sur le plus haut de la Ville: car vous deuez scauoir que la Ville d'Alger est bastie sur le penchant d'vne haute montagne, & la place où l'on bastissoit cette maison, estoit si difficile, que pas vn mulet chargé n'y pouuoit mon-

ter en façon quelconque. De sorte qu'il fa-
loit porter à bras tous les matereaux en
haut; c'estoit alors le 18. de Février de l'an
1641. Le Gardien nous menoit à l'ouurage
comme de coustume, mais avant que de
sortir du Bain i'auois recommandé au Che-
ualier Philippe de Cherf, qu'il prist le soin
de nous faire trouuer à nostre retour quel-
que potage. Il faut obseruer que ce Cheua-
lier estoit excusé du trauail, à cause qu'il
estoit estropié.

Cependant que nous trauaillions, deux
Turcs vinrent au Bain, & demanderent trois
Esclaues Dunquerqueois, appelez Iean Ba-
ptiste Caloen, Emanuel de Aranda, & Renier
Saldens: mais il n'y auoit personne qui con-
nût ces Esclaues. Ils montroient vne attesta-
tion en Latin: Et comme les Esclaues Espa-
gnols sont communement Mariniers, ils
disoient que l'attestation estoit en Flaman,
les Esclaues François disoient que c'estoit
Anglois. Les deux Turcs commencerent à se
fascher, & dirent: *Appellez vn Papas* (c'est
à dire vn Prestre, ou quelque Gentil-hom-
me) *car au Païs de Dunquerque les Papas & les*
Gentils-hommes parlent communement ce
langage, & non pas la canaille comme vous
autres. Ainsi les Esclaues Espagnols & Fran-
çois iugeoient que cette attestation denoit
estre écrite en Latin. Alors ils appellerent
incontinent vn Esclaue Brabançon, appelé
par nom de guerre, *François l'Estudiant*, parce
qu'il auoit étudié à Louvain. Il écriuoit des
lettres pour les Esclaues Dunquerqueois, com-

me vous verrez en ma Relation xvi. Il leur l'Attestation, & nonobstant que nous eussions changez nos noms par les signes du temps & du navire auquel nous fûmes pris, il jugea soudain que nous devions estre ces trois Esclaves Chrestiens que les Turcs cherchoient. C'est pourquoy il leur répondit qu'il nous connoissoit tres-bien, & que nous estions Esclaves dans ce mesme Bain, mais que nous estions au travail.

Or Monsieur Caloen & Renier Saldens, comme ils ne craignoient pas tant les coups que moy, s'estoient enfuis de l'ouvrage, & s'estoient cachez dans quelque coin du Bain, & y passoient le temps à iouer aux cartes; ce François l'Estudiant les trouva, & leur dit, qu'il y avoit deux Turcs en bas qui venoient de Dunquerque, & qu'ils avoient des lettres pour eux; Monsieur Caloen & Saldens coururent incontinent en bas, où ils trouverent les deux Turcs, qui leur presenterent la lettre, qui estoit du pere de Monsieur Caloen. Il fut extrêmement aise, & les Turcs aussi, à cause qu'ils nous trouvoient tous à Alger: car le contract que ces Turcs avoient fait avec nos parens, estoit en telle forme, qu'ils nous devoient delivrer en quelque lieu de la Barbarie que nous fussions. Apres cela ils conduisirent Monsieur Caloen & Renier Saldens au logis du Turc Barber Assan, beau-pere de Mostafa Ingles, qui estoit à Bruges en prison avec quatre autres, pour estre changez contre nous trois. La mere & l'ayeule de Mostafa estoient fort aises de

sçauoir qu'il estoit encore en vie, & qu'il pourroit bien-tost reuenir en sa patrie.

Iusques à cette heure ie ne sçauois rien de tout cela: car ie demeuray à traualier iusques à ce que le Gardien donnast la permission à chacun d'aller chercher sa vie. I'auois bon appetit: car c'estoit apres midy; tellement qu'esperant trouuer quelque potage chez le Cheualier, en suite de nostre accord (comme dit est) sortant de l'ouurage, ie courus droit au Bain, & en y entrant, ie rencontray François l'Estudiant qui me dit: *Iacques, i'ay de bonnes nouvelles pour vous, c'est que vous n'estes plus Esclau. Car il y a deux Turcs venus de Dunquerque, & Monsieur Caloen & Saldens sont sortis avec eux.* Ayant de telles & si agreables nouvelles, & si impreueuës, peu s'en fallut que ie ne tombasse par terre, confessant en effet que ie n'auois plus faim. I'allay incontinent chercher mes deux compagnons avec les Turcs, que ie rencontray tous quatre dans la ruë. Si-tost que Monsieur Caloen m'apperceut, il dit au Turc: *Voicy nostre troisieme compagnon Emanuel de Aranda.* Ie demanday incontinent aux Turcs comment se portoient mes parens: ils me dirent que ma mere ne sçauoit encore rien de mon malheur, & que mon frere se portoit bien. Ils vinrent avec nous au Bain, & dirent au Gardien qu'il ne nous fist plus traualier, parce que nous estions libres.

Nous passâmes le reste de ce iour là en grande réjouissance, beuant avec nos compagnons sur ces bonnes nouvelles; mais nous

38 CAPTIVITE' ET LIBERTE'

nous souuenions fort peu du Prouerbe qui dit: *loye dans la maison, douleur & tristesse à la porte.* Le lendemain nous estions resolu de continuer à nous réjouyr, comme le soir precedent. Mais sur le midy vn Iuif vint au Bain, par ordre de la femme d'Alli Pegelin (laquelle sçauoit tout ce qui se passoit) pour nous dire que le Bassa vouloit parler à nous: On nous mena deuant luy; il nous commanda d'entrer dans vne petite retraite du Palais, où estoient quelques garçons Chrestiens & Esclaues; nous fusmes bien en ce lieu enuiron deux heures sans sçauoir pourquoy, ny ce que le Bassa nous vouloit. A la fin nous apperceusmes venir le Maistre d'hostel avec vn baston à la main, disant fort rudement: *Chiens, qui de vous autres a écrit à vostre Pays pour auoir des Turcs?* Sur quoy nous répondismes, que personne n'auoit écrit au Pays, mais que nos parens auoient fait cela sans que nous l'eussions sçeu. De laquelle réponse il fut fort fasché, & donna quelques coups de baston à Monsieur Caloen & à moy, disant: *Je viendray encore cette nuit vous couper le nez & les oreilles.* Sur quoy Saldens répondit, *Patience;* & pour sa réponse il receut quelques coups de baston aussi bien que nous, & nous dit: *Vous n'échapperez pas ainsi comme vous pensez, vous n'estes pas Esclaues d'Alli Pegelin, mais du Bassa, & vous n'avez esté que prestez à Alli Pegelin, & le Bassa ne veut pas des Turcs pour vostre rançon, mais il faut de l'argent.*

C'estoit vne querelle d'Alleman, comme

on dit, inuentée par la malice de la femme d'Alli Pegelin en l'absence de son mary: car il y a vne loy generale par toute la terre, qui est sous l'obeïssance du grand Seigneur, que chaque Turc, de quelque condition qu'il soit, moyennant qu'il soit soldat, peut affranchir quelque Chrestien que ce soit, pourueu qu'il paye ce qu'il a cousté, en iurant par la teste du grand Seigneur, que c'est pour deliurer vn autre Turc de l'Esclauage des Chrestiens. Mais le Bassa donnoit pour exception sur cette loy, que cela ne se deuoit pas entendre sur ses Esclaues, parce qu'il representoit le grand Seigneur, qui n'estoit pas sujet à ces loix. Vn iour apres, nous escriuismes vne lettre à la grand'Mere de Mostafa en Espagnol (car elle estoit Morisque chassée avec les Moriscos au temps du Roy Philippe troisième) par laquelle lettre nous luy fismes entendre tout au long ce qui s'estoit passé dans cette nouuelle prison, & qu'elle se souuint que son Neueu estoit entre les mains de nos Parens, & que l'on vengeroit sur luy l'iniure & le tort que l'on nous faisoit. Cette lettre mit la Vieille en grande peine; tellement qu'elle vint incontinent parler à la femme du Bassa, la priant instamment qu'elle ne voulût pas permettre qu'on nous maltraitast. Dequoy la femme du Bassa l'asseura, dont la Vieille nous fit donner auis, afin que nous ne craignissions plus, & aussi de peur qu'elle auoit que nous n'ecriuiissions en Flandres pour faire maltraiter les Turcs qui y estoient en prison.

Alli Pegelin n'estoit pas encore de retour de son voyage, & cependant nous estions referrez au Palais du Bassa, sans que personne de dehors pût venir chez nous : ce qui pourtant secrettement se faisoit quelquefois. On nous donnoit chaque iour pour ration deux petits pains : mais nous auions le bonheur, que le Dépensier du Bassa estoit François de nation renegat, qui auoit esté Laquais de Monsieur Chamois, c'est le Cheualier de Malte cy dessus mentionné; & parce que ce Dépensier scauoit que i'auois grande connoissance avec le mesme Monsieur Chamois au Bain d'Alli Pegelin, & que nous auions quelques mois dormy dans vne mesme retraite, il nous donnoit chaque iour quelque chose, comme de l'huile, des figues, du tabac, ou quelque autre chose pour manger. Je vous puis assurer que nous endurâmes icy la plus grande misere de tout nostre esclauage : car, comme i'ay dit, nous dormions dans vne petite chambre avec dix ou douze garçons, qui estoient pleins de vermine, & quoy que nous employassions toute la journée à nous nettoyer, vne heure apres apres nous en estions aussi bien pourueus qu'auparauant.

Le Maistre d'hostel du Bassa se promenoit toûjours avec vn baston dans la main, & il y auoit toûjours quelqu'un qui deuoit estre battu pour son diuertissement. Le seul contentement que nous auions, estoit, que tous les Esclaves que le Bassa auoit pour sa huietième, venoient la premiere nuit dor-

mir
Bain
men
de n
qui
A
huié
uint
estor
l'allo
stre
écha
paye
quo
Escla
cont
somm
scau
c'est
nost
raiso
E& l
E& c
parc
Mor
dans
estre
Turc
les a
sont
pour
pabl
leX
Chre

mir chez nous, deuant qu'on les enuoyast au Bain du Bassa; & comme il y auoit iournellement beaucoup de prises, & par consequent, de nouveaux Esclaues, nous scauions tout ce qui se passoit en toute la Chrestienté.

Après auoir esté dans cette misere dix-huict iours, nostre Patron Alli Pegelin reuint à la Ville d'Alger. Les deux Turcs qui estoient venus pour nous mettre en liberté, l'allerent incontinent saluer, & luy remonstrerent comme ils estoient sept Turcs échangez pour nous trois Chrestiens, qui payeroient ce que nous auions cousté. Sur quoy Pegelin répondit, *J'ay achepté mes Esclaues pour gagner, & non pour les changer contre des Turcs.* A quoy ils dirent: *Nous sommes de pauvres soldats. De plus vous scauez nostre Priuilege conformément aux Loix; c'est pourquoy nous vous supplions d'accorder nostre requeste.* Alli Pegelin entendant leurs raisons, leur dit: *Je scay tres-bien le Priuilege & les Loix; mais vn de vous autres est riche, & celuy là ne doit pas iouyr de ce Priuilege, parce qu'il n'est pas Turc, mais seulement Morisco, & né dans Alger. Et celuy qui est né dans la Ville d'Alger au temps susdit, ne peut estre soldat. Car vous deuez scauoir que les Turcs tiennent les Citoyens d'Alger pour sujets, les ayans subjugués par force, à cause qu'ils se sont vouluu reuolter. Ainsi on ne les admet pas pour soldats, & ils sont par consequent incapables de iouyr du Priuilege. Mais si vous voulez sçauoir mon auis, vous aurez les trois Chrestiens, sans qu'il vous en couste beaucoup,*

42 CAPTIVITE' ET LIBERTE'

Et moy j'auray satisfaction. Ce conseil fut fort agreable aux deux Turcs. Alors Alli Pegelin donna pour expedient, que ces deux Turcs au nom de leurs quatre compagnons prisonniers en Flandre, iroient accorder avec la Mere & grand'Mere de Mostafa Ingles, (C'estoit le More né d'Alger, qui ne pouuoit iouyr du Priuilege) qu'entre eux six ils acheteroient les deux Chrestiens, à sçauoir Emanuel Aranda, & Renier Saldens. Et que la Mere & grand'Mere de Mostafa, acheteroient Iean Baptiste Caloen.

Ce conseil fut trouué bon des Turcs, qui le mirent aussi tost à execution. Ils allerent trouuer la grand'Mere de Mostafa, & luy dirent qu'ils estoient tous pauvres; neanmoins qu'ils auoient resolu entre eux six d'acheter les deux Chrestiens, & qu'elle, à cause de ses richesses s'obligeast d'achepter le troisiéme, à sçauoir Iean Baptiste. La grand'Mere de Mostafa accepta cette condition, faisant de cela vn petit contract forifié à leur mode Turquesque. Ils allerent auertir Alli Pegelin, qu'ils acceptoient la condition susdite, & luy demanderent ce qu'il vouloit auoir pour Emanuel de Aranda & Renier Saldens. Ils furent d'accord à cinq cent paragons pour eux deux. La grand'Mere de Mostafa alla trouuer le mesme iour Pegelin, & luy raconta le mal-heur de son fils, qui estoit en esclauage chez les Chrestiens, & qu'il n'y auoit autre moyen pour le deliurer, qu'en rendant vn Esclaue Dunquerqueois en bien payant. Pegelin répondit, *Si vous voulez*

auoir
donn
dit
vn
pon
celu
que
gon
tous
reto
Peg
le n
ne v
libe
con
répe
nou
& q
qu'e
sou
dre,
rens
P
il s
nou
mis
la M
lin
pou
gen
part
mes
pûs
libe

auoir vn Esclave Dunquerqueois, ie vous en donneray vn pour vous obliger. Elle répondit: Je le veux bien payer; mais ce doit estre vn appelle Jean Baptiste Caloen. Pegelin répondit (en faisant l'étonné) Jean Caloen, celuy-là est proche-parent du Roy de Dunquerque, & partant il doit couster six mille patagons. La Vieille entendant cette réponse fut toute étonnée, & sans rien repliquer s'en retourna à son logis, nous faisant dire qu'Alli Pegelin demandoit six mille patagons, qu'elle n'auoit pas tant d'argent; & qu'ainfi elle ne voyoit aucun remede pour obtenir nostre liberté, si ce n'estoit que nous voulussions contribuer à cette somme. A quoy nous répondismes par le mesme messager que nous ne voulions pas contribuer vn denier, & que si elle ne vouloit pas nous racheter, qu'elle nous laissast mourir, mais qu'elle se souuint que son fils mourroit aussi en Flandre, veu qu'il estoit au pouuoir de nos Pères.

Pendant que cette affaire s'accommodoit, il s'écoula neuf semaines & trois iours, que nous estions au Palais du Bassa en grande misere, en crainte, & en inquietude. A la fin la Mere de Mostafa s'accorda avec Alli Pegelin touchant le rachat de Monsieur Caloen pour 1400. patagons, à condition que cet argent se payeroit auant que Baptiste Caloen partist d'Alger. Avec cet accord nous sortismes hors du Palais du Bassa. Quand ie me pûs promener par les ruës, ie crûs estre en liberté apres tant d'ennuy, tant de crain-

te d'estre mal traité , & tant de misere.

La premiere nuit Monsieur Caloen alla coucher chez la grand'Mere de Mostafa Ingles, Renier Saldens & moy nous allasmes au logis d'un Turc, qui nous auoit deliurez, appellé *Cataborne Mostafa*. Il demouroit dans vne fondouque (c'est vne grande maison où beaucoup de soldats demeurent ensemble, comme en Flandre les baracques) qui estoit vn beau bastiment avec ses quatre Galeries en quarré, & haut de quatre étages, chaque soldat auoit là sa chambrette, nettement entretenüe par les garçons: car presque tous les soldats ont vn garçon, ou Chretien, ou renegat Esclaue pour se seruir. Nostre nouveau Patron Cataborne Mostafa nous traita ce soir là tres-bien, selon la commodité de sa bourse, & nous fit ses excuses, disant qu'il n'estoit pas cause que nous auions esté si long-temps au Palais du Bassa. Le lendemain Renier Saldens alla prendre son domicile chez vn Turc principal, appellé Mahomet Celibi Oiga: le neveu duquel estoit vn des cinq Turcs de nostre échange.

La Mere & la grand'Mere de Mostafa Ingles plaignoiēt l'argent qu'elles auoient payé pour Monsieur Caloen, lay disant tous les iours par des paroles iniurieuses, afin de le contraindre à payer la moitié des 1400. pagons. D'autre part nous pressions les Turcs, tant qu'il nous estoit possible, pour auoir nostre liberté, conformément à l'accord fait en Flandre. Sur quoy ils disoient (& non sans raison) que c'estoit les mettre

en da
zard
pas:
Fland
cette
plûto
apres
nous
nouu
vn d
ner le
ou à
nent
nous
Ce
moy
avec
mett
mon
appe
d'Alg
cause
auoit
qu'ils
à la c
mesm
prest
comp
que r
les T
qu'il
barqu
extré
long

en danger de perdre leur argent, & en hazard que leurs compagnons ne reuinssent, pas : car le contract qu'ils auoient fait en Flandre avec nos parens, estoit conceu en cette sorte, que les Turcs nous deuoient au plûtoſt enuoyer en la terre des Chrestiens, apres nous auoir trouué. C'est pourquoy nous fusmes contraints de faire avec eux vn nouuel accord, qu'ils dōneroient la liberté à vn de nous trois, lequel s'obligerait d'amener les cinq Turcs restans en Flandre, à Ceuta ou à Oran en Affrique, Villes qui appartiennent au Roy d'Espagne, & les deux autres de nous trois demeureroient en ostage.

Cela estant fait, la resolution fut prise sur moy pour venir en Flandre, & de m'enuoyer avec les Galeres Corsaires d'Alger, qui me mettroient en terre à la coste d'Espagne. Mais mon mal-heur voulut qu'un Roy Barbare appelé *Bennali* Tributaire du Royaume d'Alger se reuolta, & cette guerre ciuile fut cause que le Bassa pour defendre le País, auoit mesme besoin des Galeres, de sorte qu'ils ne pouuoient cét Esté aller en course à la coste d'Espagne comme de coustume. Au mesme temps il y eut vn nauire de Liourne prest à retourner & à faire voile, & nostre compagnon Saldens qui desiroit autant que moy sa liberté, sceut si bien faire avec les Turcs, & aussi avec Monsieur Caloen, qu'il fut élu pour aller au País-bas : & s'embarqua dans ce nauire de Liourne. I'estois extrêmement triste en le voyant partir, & songeant que ie deuois encore demeurer ;

46 CAPTIVITE' ET LIBERTE'

mais les grandes promesses qu'il me fit de retourner bien-toſt, & d'amener avec luy les cinq Turcs, me donnoient de la conſolation. Ce qu'il effectua en ſon temps, comme ie diray cy-apres.

Nous le laiſſerons voguer à la miſericorde de Dieu & des vagues vers la Patrie tant deſirée. Quant à moy ie demeureray chez mon nouveau Patron Cataborne Moſtafa. Et encore qu'il ne fuſt qu'un pauvre ſoldat, j'auois bon temps avec luy : car il me diſoit ſouuent, *Emanuel, ne ſoyez pas melancolique, imaginez vous que vous eſtes mon Patron, & que ie ſuis voſtre Eſclau.* Ie mangeois avec luy, & du meſme plat, eſtant aſſis à ſon coſté les iambes croiſées à la mode Turqueſque. Il aymoit à faire bonne chere, & me diſoit ſouuent: *Emanuel, n'ay-je pas raiſon de faire bonne chere, car ie n'ay ny femme ny enfant: & quand ie viendray à mourir, le Baſſa ſera mon heritier, ſuiuant la couſtume de ce Pays?* Ie luy diſois, *Oüy, vous faites comme un ſage homme doit faire, & vous auez raiſon de viure à voſtre aïſe : car ie ne pouuois parler autrement, à cauſe que ie beuuois & mangeois avec luy.* Mais ces paroles ne plaiſoient aucunement à un garçon renegar, qui le ſeruoit, gardoit l'argent, & lauait le linge; enfin ce garçon faiſoit l'office de femme dans ſa famille, & murmuroit ſans ceſſe, en diſant: *Vous dépensez tout, & il y a encore tant de iours auant que la paye vienne; par ma foy, vous deuriiez eſtre honteux de vous enyurer iournellement, ce n'eſt pas là la vie d'un vray*

Turc:
jours
Vn
il eut
(c'eſt
tr'aut
Bulce
mon
blée
Chre
me le
Patro
baſto
uir en
dant
heur
uant
bi Oig
mon
de l'
Ie luy
volon
main
ſible,
ſtre m
Flanc
& pr
que,
ne bie
Ap
logis
luant
pour
Sur q

Turc: neantmoins mon Patron menoit toujours la mesme vie.

Vne fois estant yure comme de coustume, il eut quelque querelle avec vn Bulcebas (c'est à dire Capitaine d'Infanterie) & entr'autres iniures il l'appelloit *Chrestien*. Le Bulcebas sur ce fit ses plaintes, & on mit mon Patron en prison, & à la premiere assemblée de la Duvvane, c'est comme chez les Chrestiens, le Conseil, ou proprement, comme les Allemands disent, la *Guemine*, mon Patron fut condamné d'auoir cent coups de baston sur les fesses, & outre cela d'aller servir en campagne contre le Roy Bennali pendant six mois. I'estois fort triste pour le malheur de mon Patron, qui me dit: *D'orénavant vous irez demeurer chez Mahomet Celibi Oiga; i'espere avec l'aide de Dieu, qu'auant mon retour vous serez en liberté, & si i'auois de l'argent, nous le partagerions à nous deux*. Ie luy répondis: *Patron, ie connois vostre bonne volonté & vostre pauvreté, ie vous baise les mains, vous remerciant autant qu'il m'est possible, du bon traitement que i'ay receu en vostre maison*. Il me dit, *Quand vous serez en Flandre, saluez de ma part tous vos Parens, & principalement vostre Cousin à Dunquerque, car il m'a souvent donné à boire de la bonne bierre*.

Après le depart de mon Patron i'allay au logis de Mahomet Celibi Oiga, & en le saluant ie luy dis: *Cataborne Mostafa est party pour l'armée, & il m'a enuoyé icy pour loger*. Sur quoy Mahomet me dit: *Ie le ferois vo-*

lonniers, mais ie n'ay pas place dans ma maison. Il disoit celà, parce que mon compagnon Saldens, quand il auoit esté logé chez luy, auoit trop familièrement parlé à sa femme, cause certaine qu'il en auoit esté ialoux. Je le priay avec grande instance, luy disant que ie ne sçauois où aller. A la fin il y condescendit, & me monstra vne petite chambre au dessus de l'Ecurie; lesquelles Ecurie & chambrette estoient entierement separées de la maison.

Les premiers iours i'estois fort étonné de ce que la Patrone ne parloit point à moy : car elle sçauoit tres-bien la langue Espagnolle, & parloit aussi Franco; puis les Femmes de ce Pays-là cherchent ordinairement l'occasion de causer avec les Chrestiens. Je pensois le cheual de mon Patron, & i'allois tous les iours chercher de l'eau à la fontaine pour le ménage, faisant celà sans aucun commandement, & ie gagnay peu à peu les bonnes graces de ma Patrone. Le matin i'allois avec mon Patron à la Boucherie, de là il m'enuoyoit au logis avec la chair qu'il auoit achetée. D'autre costé la Patrone me faisoit acheter le fruiet & les herbages necessaires au ménage. Alors la bouche de ma Patrone commença à s'ouurir, & à deuiser avec moy tant & si souuent, que i'auois peur de donner quelque martel en teste au Patron. Vne fois entr'autres elle me dit : *Chrestien, Dieu vous donne vostre liberté, dites moy, ie vous prie, estes vous pauvre en vostre Pays?* Je répondis ; *Je suis vn pauvre soldat.* Elle repliqua, vous direz ce qu'il vous plaira, neanmoins

moins vous n'estes pas comme Gregorio: c'estoit l'autre Esclaue de la maison. Il estoit natif de Galice en Espagne, & Pescheur en son Pays, il estoit lors Iardinier d'un iardin qui appartenoit au Patron hors la Ville. Cet Esclaue auoit le corps propre au travail, au reste il estoit assez bien nourry suivant sa qualité.

Cette bonne femme me faisoit tous les iours beaucoup de curieuses demandes. Elle estoit grande de taille, belle de visage, & grasse, en quoy consiste la beauté d'une femme, selon l'opinion des Affriquains. Tous les matins quand j'auois pensé le Cheual, porté de l'eau, esté au marché & fait autres choses, ie demandois à ma Patrone permission d'aller à la Messe au Bain d'Alli Pegelin: ce qu'elle m'accordoit toujours. Touchant Mahomet Celibi Oiga, c'estoit vn homme fort bien fait de corps, tres-bien nourry, & fort sobre en son manger & en son boire: car il ne beuuoit que de l'eau. Il estoit fort deuot en sa Religion, ou Secte. Il estoit curieux de sçauoir & d'entendre des nouvelles des Pays éloignés. Il me demandoit les façons de viure des Espagnols, & des Flamans, & si les Flamans estoient Chrestiens Papistes, voulant par ce mot signifier Catholiques, à cause que les Catholiques dépendent du Pape. Il sçauoit quelque peu la Cosmographie. Il me demandoit pourquoy le Roy d'Espagne estant si puissant, il ne pouuoit avec les forces du Royaume de Dunquerque, c'est à dire, avec les Prouinces des Pays-bas, subjuguier

50 CAPTIVITE' ET LIBERTE'

les Flamans : par Flamans ils entendent les Holandois : Je luy disois que ces terres auoient esté autrefois à la Couronne d'Espagne, mais qu'elles s'estoit reuoltées.

Mon compagnon Monsieur Caloen, estoit chez la grand' Mere de Mostafa Ingles, où il estoit fort mal-traité : car estant au logis il demeuroit dans vne chambre avec quatre-vingt liures de fer à la iambe, & quelquefois il estoit à vne maison de plaifance, trois lieües hors la Ville, où il n'auoit pas à manger à moitié. Les Parens de Mostafa Ingles, qui auoient donné tant d'argent pour Monsieur Caloen, commençoient à murmurer, de ce qu'ils n'entendoient aucunes nouuelles de Mostafa, & disoient à cause de cela que le Roy de France auoit pris le Royaume de Dunquerque; & le menaçoient de luy faire payer sa rançon, en cas qu'ils n'entendissent quelques nouuelles dans quatre mois. Et comme les choses de la mer sont dangereuses & sujetes à mille fortunes, & que mon Compagnon Saldens deuoit alors estre en chemin avec les cinq Turcs, la crainte me donnoit souuent des assauts de quelque malheur arriué.

Mais comme Dieu donne la médecine pour guerir les malades, ainsi en arriuoit il quand i'estois abbattu de melancolie: car ma Patrone me consoloit avec de bonnes paroles. Il y auoit six mois que ie demourois dans cette maison, quand ie receus les premieres nouuelles de mon Compagnon Saldens par vne sienne lettre écrite de Ceuta, par laquelle

D'EMANVEL D'ARANDA. 31

il me donnoit auis qu'il y estoit arriué avec les cinq Turcs , & que nous viendrions au plûtoſt dans la Ville de Tituan, au Royaume de Fez, pour faire l'échange, ſuiuant l'accord fait à Alger avec les deux Turcs. Il m'écriuit auſſi touchant les 700. patagons que les Parens de Moſtafa pretendoient de Monſieur Caloen, que ſon Pere auoit dit qu'il le laiſſeroit plûtoſt creuer aux Galeres ; que de les payer ; mais en la marge il y auoit écrit en Latin, *hac propter bene ſtare*, leſquels mots nous effaçâmes, & donnâmes la lettre à la Mere de Moſtafa, afin qu'elle la fiſt lire & interpreter par quelques Eſclaues Flamans, ce qu'elle fit ; & comme la lettre ne faiſoit mention que de cinq Turcs, ſans les ſpecifier particulierement par leurs noms, cette femme commença à dire que ſon fils n'eſtoit pas à Ceuta, & que Monſieur Caloen deuoit liurer ſon fils, ou qu'elle le feroit bruſler, ou bien qu'il payeroit pour ſa rançon 6000. patagons. Mais le meſme iour elle receut vne lettre de Ceuta écrite de la main propre de ſon fils, dont la Mere fut appaiſée, & nous tres-aiſés, eſperans qu'elle auroit entiere ſatisfaction.

Mais comme le déplaiſir eſt preſque toujours l'ombre qui ſuit le contentement, à peine eut elle leu cette lettre, qu'elle fit mettre cent liures de fer à la jambe de Monſieur Caloen : diſant qu'il eſtoit cauſe que ſon Pere n'auoit pas voulu payer les 700. patagons. Mais nonobſtant cette diſgrace & trauerſe nous eûmes bon courage, iuſques à ce que

32 CAPTIVITE ET LIBERTE

nous vîmes vn nauire qui n'attendoit que le vent bon pour faire voile vers Tituan, lieu destiné pour faire l'échange avec les Turcs, qui estoient à Ceuta. Et ce qui nous donnoit de la crainte, estoit que si ce nauire fût party sans nous, nous eussions esté contraincts d'attendre encore quatre ou cinq mois, auant que de trouuer vn autre embarquement.

C'est pourquoy nous trouuâmes bon de demander conseil à vn Renegat Maistre de camp reformé, appellé *Saban Gallan Aga*, estimé entre les Turcs & les Chrestiens homme de bien, iuste & sage, & aussi pour dire la verité c'estoit vn homme plein de vertus Morales, comme vous pourrez voir dans ma xiv. Relation. I'allay parler à luy, & luy dis: *La bonne renommée de vos vertus, tant parmy les Turcs que parmy les Esclaves, m'a fait venir icy pour vous demander conseil dans ma misere.* Il me demanda qui i'estois; ie luy dis: *Ie suis Emanuel d'Aranda, natif de Flandre, vn de ces trois Chrestiens, qui doiuent estre changez pour les cinq Turcs pris sur la Carauelle de Barber Assan, & en suite de certain contract que nous auons fait, il y a six mois, à Alger, vn de nos compagnons est allé en Flandre, & maintenant il est retourné iusques à Ceuta, où il nous attend avec les cinq Turcs, & conformément à ce contract ils nous doiuent liurer à Tituan, pour effectuer cet échange; mais ils font le contraire; car apres auoir supporté de si grandes & si excessiues dépenses du voyage de nostre troisieme compagnon par l'Italie, & par la France, & qu'il a amené les cinq Turcs*

par
qu
lieu
Moj
de n
E
ven
qui
Gal
Ie m
mar
pon
auo
den
s'el
me
ue
fla
sca
ptis
de p
Vou
pres
Mos
n'os
icy,
deu
plai
ciui
se d
ma
pay
fero
selo

par l'Angleterre, & de là en Espagne, à present qu'ils sont à Centa, comme ie vous ay dit, au lieu de nous y enuoyer, la Vieille grand' Mere de Mostafa Ingles a fait mettre les fers aux pieds de mon compaignon Iean Baptiste van Caloen, & luy demande 700. patagons. De plus, elle veut que les cinq Turcs viennent à Alger, ce qui est directement contre nostre contract. Saban Gallan ayant entendu mon procedé, me dit: Ie m'informera de vostre affaire, venez demain à la mesme heure, ie vous donneray réponse & conseil. Le lendemain à l'heure qu'il auoit dit, ie me trouuay dans son logis, & luy demanday, le mieux qu'il me fut possible, s'il s'estoit souuenu de moy. Il me répondit: Ie me suis informé de vostre affaire, & vous deuez sçauoir que la Mere & grand' Mere de Mostafa, ne font tout cela que pour voir s'ils ne sçauroient attraper quelque argent de Iean Baptiste Caloen; c'est pourquoy gardez vous bien de promettre quelque chose, & soyez en repos. Vous partirez sans faute avec ce nauire qui est prest au port, & encore que la grand' Mere de Mostafa vous menace, cela n'est rien: car elle n'oseroit pour tout l'or du monde vous tenir icy, vous, ny Monsieur Caloen, parce que les deux Turcs & les amis des autres Turcs se plaindroient au Bassa. Ie le remerciay fort ciuilement de son bon conseil, en recompense duquel ie luy donnay vne obligation de ma main, par laquelle ie m'obligeois à luy payer la somme de 25. patagons, quand ie serois à Tituan: ce que i'ay apres accompli selon ma promesse.

I'allay faire raport à Monsieur Caloen de cette réponse. Il estoit dans vne petite caue avec vne chaisne à la jambe, & ayant entendu que nous partirions avec le nauire, qu'il scauoit estre prest au port, le courage luy augmenta de beaucoup, & de ce que nous ne payerions pas vn denier. Pendant que ie parlois à Monsieur Caloen, la grand' Mere de Mostafa luy vint proposer, s'il vouloit donner les 700. patagons ; mais Monsieur Caloen se mocqua d'elle. Ce qui luy fit coniecturer que ie luy auois donné quelque auis, comme il estoit vray, de quoy elle estoit fort fâchée contre moy. Et le lendemain elle vint parler à ma Patrone, luy disant: *Pourquoy ne mettez vous pas les fers aux pieds de vostre Esclaue Dunquerquois, afin qu'il ne vienne plus donner de mauuais conseils à son compagnon?* Ma Patrone luy répondit ; *Pourquoy ferois-ie cela? mon Esclaue Dunquerquois me sert fidellement, & ainsi ie n'ay pas raison de luy mettre les fers aux pieds.*

La mesme apresdinée allant chercher de l'orge pour le Cheual, par hazard mon Patron n'estoit pas au logis, & ma Patrone eut le loisir de me conter tout ce qui s'estoit passé avec la grand' Mere de Mostafa. Le lendemain i'allay derechef visiter Monsieur Caloen, & comme i'estois empesché à raconter ce que la grand' Mere de Mostafa auoit dit à ma Patrone, cette Vieille arriva, & me dit, *Dernierement estant au logis de vostre Patron, ie parlé pour vous à vostre Patrone, laquelle sans moy vous eut mis les fers aux pieds de cent*

liures pesant. Je la remerciay de sa bonne volonté, luy disant pour réponse, que i'estois bien informé de la recommandation qu'elle auoit faite à mon égard. A cette parole elle se mit en colere, & le mesme iour enuoya vn Turc chez mon Patron, pour faire ses plaintes de ce que i'estois la cause que mon compagnon ne vouloit pas donner les 700. patagós qu'elle pretendoit, & qu'elle le prioit qu'il me voulût mettre vne chaisne à la iambe, ou pour le moins que le Patron m'enuoyast à mon logis, pour estre mis à la cadene avec son compagnon. Ce qui fut fait à l'insceu de ma Patrone: car ie fus pris dans la rue, & mené au logis de la grand'Mere de Mostafa, où ils m'enchaînerent avec Monsieur Caloen à vne chaisne de cent liures, me faisant marcher dans vne petite caue, où nous ne sçauions quelle fin prendroient nos affaires: car nous craignons qu'on ne nous fist promettre quelque chose à coups de baston.

Après auoir esté en ce lieu trois ou quatre heures, vn Esclaue Chrestien appelé *Gregorio* nous vint visiter, lequel estant enuoyé par ma Patrone, me vint dire qu'elle estoit fort triste, & qu'elle n'auoit rien sceu de cette affaire, & que si i'auois besoin de manger, qu'elle m'en enuoyeroit; au reste que ie pris courage & qu'il ne m'arriuerait point de mal; Que tout celà estoit seulement fait par la grand'Mere de Mostafa, pour auoir nostre argent. Ce message de *Gregorio* nous consola beaucoup, & nous l'enuoyasmes avec vn billet au Bain d'Alli Pegelin chez vn Tauer-

nier, où nous auions du credit, pour vn flacon de vin, avec vn plat de viande. Ce qui fut fait : & comme ce Gregorio estoit enuoyé de ma Patrone, la Vieille ne luy osoit refuser de venir où nous estions.

Quand la nuit fut venue, la Vieille nous vint voir avec les clefs de la caue, & nous dit : *Regardez, regardez bien ce que vous faites, c'est aujourd'huy la derniere nuit, demain le nauire partira pour Tituan, c'est pourquoy si vous aymez la liberté, donnez 700. patagons, autrement ie vous laisseray icy creuer comme des chiens.* Monsieur Caloen répondit : *Puis que mon Pere ne veut rien donner, & que vous auez ven la lettre, quant à moy vous sçauex bien que ie n'ay rien à donner, partant pendez moy, si bon vous semble, mais souuenez vous que vostre Mostafa est entre les mains & au pouuoir de mon compagnon, vous le connoissez, & qu'il n'est pas pour endurer vne iniure faite à ses amis & à ses compagnons.* La vieille ridée entendant celà deuint presque enragée & hors de son sens, & vsant de ses menaces accoustumées, elle se retira fermant la caue apres elle.

Le lendemain (c'estoit le iour de S. André) il n'estoit pas encore iour, qu'elle nous vint dire : *Le vent est du leuant, & le nauire partira aujourd'huy, partant depechez vous de resoudre si vous voulez vous mettre en liberté.* Nous répondismes : *Enuoyez nous, si vous auez enuie de voir vostre Mostafa, sinon, nous demeurerons Esclaves.* Sur le midy deux ou trois

Escl
ce n
apo
autr
& lu
tena
que
vne
de
der
d'ex
ente
men
le, a
nes,
sien
oster
uoje
ren
ente
nou
de
aue
El
Escl
ma
tra
fair
rior
vom
estr
tem
am
fois

Esclaues Chrestiens qui deuoient partir avec ce nauire, nous vinrent voir (nous les auions apostez) pour faire les Adieux les vns aux autres. Ils demanderent à parler à la Vieille, & luy dirent : *Mademoiselle, nous auons entendu par nos compatriottes, ces deux Esclaues, que vostre fils est à Centa; nous partons dans vne demie heure avec le nauire pour Tituan, & de là à Centa: s'il vous plaist nous commander quelque chose, nous ne manquerons pas d'exécuter vostre commandement.* La Vieille entendant que le nauire alloit partir, commença à crier & à tempester comme vne folle, des marteaux, des limes, pour oster les chaisnes, afin que mon Mostafa reuienne, ô Chrestiens, pour l'amour de Dieu assisteZ nous à oster les fers à ces deux Chrestiens. Eux qui scauoient bien qu'il n'y auoit pas encore apparence de partir si tost, feignirent de ne la pas entendre; & nous dirent, *Adieu Compatriots, nous ferons raport à vostre Compagnon Saldens de l'estat auquel nous vous auons laisseZ, & avec cela ils s'en allerent.*

Elle comme desesperée appella ses femmes Esclaues, qui n'auoient pas le maniment du marteau; elle appella vn de ses voisins qui trauailla fort & ferme pour rompre ou défaire le cadenas, cependant nous murmurions, disans : *Par vostre auarice insatiable vous sereZ cause que nous demeurerons peutestre encore six mois icy, & vostre fils autant de temps à Centa avec les quatre autres Turcs, les amis desquels vous souhaiteront mille & mille fois au diable, de ce que vous prolongeZ de cette*

38 CAPTIVITE' ET LIBERTE'

façon leur misere. Pendant ce discours la chaisne fut ouuerte. Elle me dit : *Courez viste au logis de vostre Patron , & dites luy de ma part qu'il aille parler au Maistre du nauire.* Je sçauois bien qu'il y auoit encore du temps assez , & que mon Patron estoit alors à la Mosquée (c'est l'Eglise) ie feignois d'auoir haste , & allay droit au logis remercier ma Patrone du grand soin qu'elle auoit eu de moy. Elle me dit qu'elle estoit bien-aise de ma deliurance , & de ce que i'auois la iambe hors du fer , & que i'estois en esperance de iouïr bien-tost de ma liberté entiere.

C'estoit iustement l'heure & le temps que la Sala se deuoit acheuer (*la Sala* c'est à dire la priere des Turcs ;) i'allay à la porte de la Mosquée attendre mon Patron , & nous allasmes ensemble parler au Maistre du nauire, qui dit qu'il n'y auoit pas d'apparence de partir ce iour là , mais qu'il partiroit au premier vent fauorable. Je retournay avec mon Patron au logis , faisant tout mon possible pour auoir quelque matelotage pour manger sur la mer: car ie sçauois bien que nous n'aurions autre chose à manger que du vieil biscuit. Ma Patrone me donna vn demy fromage de Malorca, & 12. ou 15. liures de biscuit blanc; Monsieur Caloen receut aussi de la mere de Mostafa quelque matelotage. Quand nous fusmes prests à partir, il suruint vne autre difficulté, à sçauoir qu'un Turc deuoit venir avec nous à Tituan , qui auroit pour sa peine 50. patagons , laquelle somme ils nous vouloient faire payer; mais il fut

conclu, que nous en payerions la moitié, & eux l'autre.

C'estoit le huitième de Decembre, iour de N. Dame, l'an 1641. que le vent se tourna entierement à nostre faueur. Je dis Adieu à mon Patron, & à ma Patrone, qui me donnerent mille bons souhaits : Apres cela ie m'embarquay avec Monsieur Caloen. Nous trouuâmes dans les vaisseaux quelques Esclaves Chrestiens qui alloient à Tituan, pour y negocier leur liberré, avec quelques Marchands Iuifs & Mores. Apres que nous fûmes tous embarquez, on tira vn coup de Canon pour signal que les Fermiers du tol vinsent visiter le Nauire, & principalement pour voir si les Chrestiens qui estoient rachetez, auoient payé le droit : car encore que le Patron soit satisfait, auant qu'un Chrestien puisse partir, il doit payer vn tantième. Apres qu'ils eurent visité le nauire, ils retournerent avec l'esquif à la Ville, d'où ils donnerent le signal que le nauire partiroit, parce qu'ils ne peuent entrer dans la Ville iusques à ce que le nauire soit en mer. Et cela se fait, afin qu'ils ne déroben point d'Esclaves.

Nous commençâmes donc nostre voyage avec vn vent fort fauorable iusques à la malheureuse place, Cabo de Tenes, située à trois lieues d'Alger. J'appelle cette place malheureuse, parce que l'Empereur Charles le Quint en l'an 1541. le 17. d'Octobre y perdit par tempeste vne bonne partie de ses Galeres & Nauires ; ce fut quand l'entreprise d'Alger

66 CAPTIVITE' ET LIBERTE'

manqua. Icy le vent devint entierement contraire. Ce qui nous obligea de retourner d'où nous estions venus ; & le lendemain nous arriuasmes à Alger fort tristes. Je retournay chez mon Patron Mahomet , dont luy & sa femme aussi me donnerent la bien-venue. Nous fusmes là encore quelques iours avant que le vent fût bon. Et nous nous embarquasmes pour la seconde fois. Le vent nous fut fort fauorable, tellement qu'en trois iours nous passasmes les Isles de Frumentera & Yvica , & nous vismes la coste de Valencia. Mais en vain: car au bout de huit iours nous fusmes bien-heureux de pouoir retourner derechef à Alger, où nous arriuasmes le 19. de Decembre.

Ceux de la Ville voyans retourner ce Navire, crurent qu'il auoit acheué son voyage, & qu'il estoit déjà de retour ; mais ils furent trompez. I'estois fort las de ce voyage, & bien degousté de la mer, à cause que nous auions esté entre nous seize Chrestiens huit iours & huit nuits enfermez dans la chambre de la prouë longue de neuf pieds, & large de sept. Et entre ces seize Chrestiens, il y en auoit de malades qui nous incommodoient beaucoup. Et tout bien considéré, ie m'étonne comment nous ne sommes point deuenus tous malades, parce que durant ces huit iours la tempeste ne cessa point du tout. De sorte que pas vn de nous seize durant ce temps n'alla sur le tillac pour se nettoyer de la vermine ou pour se laver: mais nous demeurasmes dans nostre cham-

bret
A
m'e
Pat
Ie l
dur
que
voy
me
i'est
les
que
ils
deu
veu
de
Baf
dit
Elle
jou
des
app
Ent
cha
stie
que
que
gno
tres
fan
dre
rite
trap
auc

brette, comme des chiens dans leur liêt.

Aussi tost qu'on eut mouillé l'ancre, ie m'en allay à terre, & retournay chez mon Patron, qui fut tout étonné de me reuoir. Ie luy contay la misere où nous auions esté durant huit iours. I'estois fort triste de ce que nous n'auions pas sçeu auancer nostre voyage. Mais le rafraichissement en terre me donnoit quelque consolation. D'ailleurs i'estois fort aise de voir les solemnitez que les Turcs font quand ils celebrent leur Pasque, qu'ils appellent Pasque de *Ramadan*; car ils ont de differentes Pasques. Et l'année de deuant que i'estois à Alger, ie n'auois rien veu de toutes ces solemnitez: car au temps de Pasque i'estois enfermé dans le Palais du Bassa, d'où ie ne pouuois sortir, comme i'ay dit cy-dessus. Cette Feste dure huit iours. Elle est celebrée avec grande pompe & réjouissance: hors la Ville se fait tous les iours des caualcades & des ieux à cheual, que l'on appelle en Espagnol *Juego de Cagnas*. Et les Enfans des Turcs se font tirer dans de petits chariots de triomphe, & les Esclaues Chrestiens seruent de Cheuaux, qui sçauent ce que l'on leur doit donner. Il y en auoit quelques-vns qui durant ces huit iours gaignoient quinze ou seize paragons. Les autres Esclaues Chrestiens vendoient aux enfans des bagatelles, comme on fait en Flandre aux Kermesses. D'autres auoient leur petite table à trifier, où ils sçauoient aussi attraper l'argent des enfans, & chaque iour il y auoit des ieux de luite, auquel ieu i'ay veu

62 CAPTIVITE' ET LIBERTE'

des Mores fort adroits: & la plus grãde partie celebrait la Pasque à s'enjurer, (quoy que ce soit directement contre le commandement de leur Alcoran) à boire du vin, & du brandeuin, en faisant bonne chere avec vn tres-grand appetit. Car ils ieûnent vn mois deuant leur Pasque, à quoy ils sont sujets seulement de iour. Ce Carefme, ou pour mieux dire, ce ieûne, est si rigoureusement obserué, que si on sçauoit que quelqu'un eût mangé vn morceau pendant le iour, on luy verseroit du plomb fondu dans la bouche, selon leurs loix; mais de nuict il leur est permis de manger. Et pour les auertir qu'ils doivent manger, ils font marcher & sonner le Tambour toute la nuict par toutes les ruës. Cette Pasque est aussi fort agreable aux Chrestiens; car comme l'on donne en Flandre le iour du nouuel An vne étrenne, ou quelque chose aux seruiteurs & aux seruan-tes; de mesme les Turcs font le iour de Pasque de Ramadan quelque gratification; & les trois ou quatre premiers iours on ne fait tra-uailer aucun Esclaue.

Après auoir veu toutes ces solemnitez, le vent demeura toujours contraire iusques au 14. de Ianuier 1642. que nous nous embar-quâmes pour la troisieme fois. A peine eûmes nous quitté le port que le vent deuint tout contraire. Mais parce que nous estions retournez deux fois, & que quelques Turcs s'estoient mocquez de nostre Maistre, disans qu'il ne sçauoit pas son mestier, l'appellans ignorant & bouuier, nostre Maistre irrité de

ce r
roit
Alge
core
Le v
sorte
que
stre
espe
nous
quan
Ce
la ga
deux
cont
uire
Nau
estan
deux
ral,
quer
n'au
ayan
nost
moû
nous
ses.
à ter
estoi
estoi
Roy
jour
sa d'
son D

ce reproche iura que quand il s'embarqueroit vne autre fois, il ne retourneroit plus à Alger, sans auoir acheué son voyage, encore qu'il deût demeurer vn an sur la mer. Le vent nous fut entierement contraire, de sorte que vous eussiez dit & iugé proprement que Neptune estoit ialoux & enuieux de nostre liberté. Neantmoins nous louyâmes, esperans le vent bon. Le huietième iour nous fusmes deuant Oran; c'est enuiron à quarante lieues d'Alger.

Cette mesme nuit les Turcs qui faisoient la garde sur le Nauire, découurirent en mer deux autres Nauires, qui suiuiuent le nostre continuellement. Le Maistre de nostre Nauire & ses gens craignoient que ces deux Nauires ne fussent Chrestiens. Mais le iour estant venu, l'on apperceut que c'estoient deux Corsaires d'Alger: l'vn estoit l'Admiral, appelé *Amet Arrais*, natif de Dunquerque. Nostre Maistre leur demanda s'ils n'auoient point veu de Nauires Chrestiens; ayant répondu que non, nous poursuuiâmes nostre chemin. Et quatre iours apres nous mouillâmes l'ancre deuant Tremesen, où nous déchargeâmes quelques marchandises. Plusieurs Marchands aussi demurerent à terre: à sçauoir des Iuifs & des Mores, qui estoient venus en nostre Nauire. Tremesen estoit autrefois vn puissant Royaume, & le Roy d'Alger estoit son Tributaire. Mais aujourd'huy il est Tributaire d'Alger, & le Basa d'Alger met à Tremesen son Caja, (c'est son Lieutenant.) Ce Royaume est des der-

nieres limites du grand Seigneur : car c'est en cet endroit que commence le Royaume de Maroc & de Fez. Le grand Seigneur est confederé avec ces Roys. Mais nonobstant cette confederation les Roys de Fez & de Maroc font souuent la guerre à ceux d'Alger, sans violer toutefois la confederation; comme ceux d'Alger font aussi souuent la guerre à ceux de Thunis, sans que le grand Seigneur se mesle de ce que font ses Bassas. Et ces deux Royaumes sont à luy. Ils n'estiment pas faire la guerre, quand on ne prend pas des places d'importance.

Après auoir demeuré trois iours sur l'ancre deuant Tremesen, le vent nous vint saluer du Leuant, dequoy nous auions besoin. Nous commençâmes d'auancer nostre voyage, singlans en pleine mer avec le vent en poupe, tellement, que nous nous éloignâmes en peu d'heures de Tremesen. Et comme plusieurs Marchands Iuifs & Mores estoient demeurez à terre à Tremesen, nous estions presque autant de Chrestiens que de Mores & de Turcs sur nostre Nauire. Il est vray qu'il y auoit encore vingt trois Iuifs sans les Turcs. Et comme nous autres Esclaues, auant que de nous embarquer la troisiéme fois, auions resolu à Alger de nous rendre Maistres du Nauire, & de tuer tous les Turcs, si l'occasion s'en presentoit, comme nous auions esté deux fois embarquez, nous auions à ce sujet épié toutes les occasions. Et voyans celle-cy fort à propos, nous nous résolûmes d'effectuer nostre

entre
ques
Espa
autre
nous
de la
quoy
sistan
le til
l'esco
ceu.
mett
trepr
negli
Et l'e
le di
xxxix
plus
la co
peur
renfo
C'e
estio
main
Nauir
à nou
au M
Car r
passe
fendu
ger à
veno
uillo
Nauir

entreprise. Nous auions pour celà aussi quelques preparations. L'Entrepreneur estoit vn Espagnol, qui dormoit sur le tillac avec sept autres Esclaues Chrestiens, & nous seize nous couchions en bas dans la chambrette de la prouë, comme i'ay dit cy-dessus; mais quoy que nous fussions enfermez, avec l'assistance de nos compagnons qui estoient sur le tillac, nous pouuions secretement ouurir l'escotille, sans que les Turcs l'eussent apperceu. Mais la mesme nuit que nous pensions mettre à execution nostre entreprise, l'Entrepreneur, qui deuoit donner le signal, se negligea, ou n'eut pas assez de hardiesse. Et l'entreprise n'eut pas son effet, comme ie le dis plus amplement en ma Relation xxxiii. Apres cette nuit là, nous n'eusmes plus l'occasion; car plus nous approchions la coste d'Espagne, plus les Turcs eurent peur de perdre le Nauire, & plus de soin pour renforcer la Garde.

C'estoit le 9. de Février 1642. & nous estions sur la hauteur de Malaga. Le lendemain sur les 7. heures nous aperceûmes deux Nauires qui venoient à voiles tendues droit à nous; qui donnerent beaucoup de crainte au Maistre de nostre nauire, & aux Turcs. Car nostre Nauire ne se pouuoit excuser de passer sous leur canon. Nostre mast estoit fendu, de sorte que nous ne pouuions nauter à pleine voile, pour gagner la mer. Ils venoient si proche, que l'on voyoit leurs pavillons Holandois. Le Maistre de nostre Nauire commanda que tous les Chrestiens

66 CAPTIVITE' ET LIBERTE'

se retirassent en bas pour nous reserrer. Apres il fit preparer l'esquif pour abandonner son Nauires, & s'enfuir avec les principaux Turcs à la coste de Barbarie (comme apres celà m'a conté le Turc qui auoit soin de Monsieur Caloen & de moy.) Mais ces deux Nauires estans marchands, ainsi que nous le sçeuimes deux iours apres, n'auoient pas enuie de se battre sans estre pressez. Nostre Patron estoit fort aise de voir passer ces deux Nauires sans nous attaquer. Le iour suiuant à la mesme heure nous vismes vn Corsaire de Sala, qui nous vint demander, si nous ne sçauions point de nouuelles de quelques Nauires Chrestiens; nous disant que les deux Nauires Holandois, que nous auions veu le iour precedent, estoient des Nauires marchands, qui trafiquoiēt sur la coste de Barbarie.

Nous auions toujours le vent fauorable, de sorte que le 12 Février de l'an 1642. sur le soir nous mouillâmes l'ancre à vne Baye située à vne lieuë & demie de Tituan. Il y a là vne Riuiere qui se décharge dans la mer: l'embouchure de laquelle seruoit autrefois de port aux Nauires qui venoient pour charger & décharger les marchandises de Tituan. Mais le grand pere du Marquis de Sancta Crux, estant General des Galeres d'Espagne, rendit cette Riuiere inutile par quelques vieux Galions Indiens, chargez de pierres & de terre, qu'il fit jetter au fonds. Et celà fut fait pour empêcher les Nauires Corsaires qui incommodoient entièrement les ports & les costes d'Espagne.

Estai
furn
nous
mes
c'est
Host
du v
rané
voul
mer,
sçau
deux
alter
No
enco
mal
golfe
cette
terre
estoi
temp
de so
reme
Mail
gran
men
reme
ne se
nast
mille
uoir
estoi
Le
aucu

Estans icy sur l'ancre nous pensions auoir surmonté tous les dangers que la fortune nous pouuoit preparer, & nous esperions la mesme nuit dormir sur terre ferme. Mais c'estoit (comme l'on dit) compter sans son Hoste : car la mer estant fort émeuë à cause du vent de Leuant, qui pousse la Mediteranée dans l'Ocean, le Maistre du Nauire ne vouloit pas permettre qu'on mist l'esquif en mer, craignant quelque malheur. Car vous sçaurez que cette place est presque entre deux mers, ce qui caufoit vne plus grande alteration à la mer.

Nous fusmes donc contraints de mettre encore deux ancrs en mer : & le plus grand mal de tous estoit que nous ne pouuions engolfer la mer à cause du grand vent, & que cette Baye est comme vne demie-Lune de terre, & que le vent, qui venoit de la mer, estoit tres-vehement. Ioint que l'orage & la tempeste s'augmentoient d'heure en heure, de sorte que le lendemain il nous fut entierement impossible de desembarquer. Le Maistre du Nauire & les Turks furent en grande peine. Et voyans que l'orage s'augmentoitoit toûjours, ils ne sçauoient plus quel remede apporter, craignans que les cables ne se rompissent, & que le Nauire ne donnast contre vn rocher, & ne se rompist en mille pieces, sans aucune esperance de pouuoir sauuer personne de tous ceux qui estoient dans le Nauire.

Le Maistre desesperé de pouuoir donner aucun remede, fit appeller d'entre nous

68 CAPTIVITE' ET LIBERTE'

seize Chrestiens (attendant à tout moment le naufrage) vn Esclaue Chrestien , natif de Norvveghe , appelé *Hans Maurus* , homme fort expert en la nauigation ; il luy demanda s'il ne sçauoit point de remede pour eui-
 rer ce danger euident. L'Esclaue répondit: Si
*vous voulez suivre mon amis (avec l'assistance
 de Dieu) ie vois encore vn moyen pour sau-*
uer nos vies à tous tant que nous sommes icy ,
mais le Nauire se rompra. Le Maistre de-
manda : Que faut il faire pour sauuer les vies ?
Il faut apprester, dit-il , la voile de la proue,
afin qu'on la puisse en vn moment mettre au
vent. Et il faut tourner le Nauire , pour don-
ner à pleine voile sur le sable : monstrant la
terre enuiron à la portée du mousquet de
nous. Autrement le vent nous iettera contre ce
rocher tout en pieces. Ce conseil, fut trouué
bon, & l'on prepara la voile comme il auoit
ordonné.

C'estoit vers le Midy que celà se faisoit, &
 la tempeste continuoit toujours. Ce que
 voyans les Turcs, comme ils sont fort super-
 stitieux , ils dirent leur Sala avec les Cere-
 monies accoustumées , faisans des vœux de
 donner l'aumosne, quand ils seroient à terre.
 Mais comme ils n'apperceurent aucun mi-
 racle , ils resolurent de faire vn Sacrifice à
 leur Prophete Mahomet , qui est le dernier
 refuge des Turcs , quand ils sont en danger
 sur la mer. Et celà se fait de cette façon: Ils
 prennent vn Mouton tout en vie (c'est
 pourquoy les Nauires sont toujours pour-
 ueus de Moutons vifs , pour s'en seruir en

telles c
 qu'un
 ter la p
 celuy-
 lemnit
 viuant
 quatre
 autres
 mes à l

Hans
 nous d
 iusques
 rompre
 experie
 proche
 l'escoti
 nous et
 mé. No
 uire s'e
 nous v
 se pût
 qu'il lu
 ment.
 A min
 pleine
 rompit
 qu'ils n
 & que
 mordo
 nous ne
 assistan
 fermez
 Il ouur
 en haut

telles occasions) & s'il y a par hazard quelqu'un entre eux qui ait esté à la Meque visiter la place où est le corps de leur Prophete, celuy-là avec beaucoup de prieres & de solemnitez ridicules, coupe le mouton tout viuant en quatre quartiers & les iette aux quatre costez du Nauire dans la mer. Nous autres Chrestiens, nous nous recommandâmes à la Bonté diuine.

Hans Maurus, de qui i'ay parlé cy-dessus, nous dit, que la tempeste s'augmenteroit iusques à minuit, & qu'alors les cables se romproient. Il iugeoit celà par la grande experience qu'il auoit de la mer. La nuit approchoit, & le Turc qui auoit soin de fermer l'escotille de la chambrette de la prouë, où nous estions, vint comme il auoit accoustumé. Nous le priâmes qu'en cas que le Nauire s'en allast à la mercy des ondes, qu'il nous vint ouurir l'escotille, afin que chacun se pût sauuer & prolonger sa vie le mieux qu'il luy seroit possible, à la nage ou autrement. Ce que le Turc nous promit de faire. A minuit comme la Lune estoit iustement pleine, le cable de nostre grand ancre se rompit, avec les deux autres ancrs, à cause qu'ils n'auoiēt que quinze brassées de cable, & que par l'ébranlement du Nauire, ils ne mordoient plus, mais estoient trainés. Alors nous nous preparâmes tous à mourir sans assistance, dans la prouë où nous estions enfermés, mais le Turc nous tint sa promesse. Il ouurit l'escotille, en disant, *Chrestiens tous en haut, nous devons mourir tous ensemble, on*

ne pouuoit passer qu'un à la fois par l'escotille. Ce qui causa vne tres-grande confusion : car chacun vouloit sortir le premier.

Comme ie vins sur le tillac, ie vis là vne vraye image du iugement dernier : car les Turcs estoient tous sur la poupe, crians à gueule ouuerte & à gorge déployée pour implorer l'assistance de leur Prophete Mahomet. A l'entour du grand arbre il y auoit quelques Iuifs qui prioient Abraham, Isaac, & Moÿse, & nous autres Chrestiens Catholiques nous adressasmes nos prieres à Iesus-Christ, & à sa glorieuse Mere. Les autres Chrestiens reformez & Schismatiques prièrent aussi Dieu de bon cœur à leur mode. Je vous puis asseurer que le plus méchant de la troupe estoit tres-deuot. Nous fusmes dans cette misere & dans cette confusion vn bon espace de temps. Et voyans que les deux aneres n'arrestoient pas le Nauire, mais qu'ils trainoient continuellement sur le fonds, les Cables furent coupés. Incontinent on mit le voile de la prouë au vent; & le Nauire d'une vitesse & force incroyable se tourna avec la prouë vers la terre. Hans Maurus cria en Flaman : *Gardez vous de l'arbre, ie crains qu'il ne tombe.* Mais rien ne tomba, que dix ou douze Turcs du tillac dās la mer. Et comme le vent iettoit la mer avec tant de force en terre, ceux qui estoient tombez dans la mer, estoient par l'assistāce de la mer aussi-tost iettez à terre. Tout celà arriua en moins d'un *miserere*; & le Nauire touchant

D
la terre
estoit
gnans
ie vis
la terre
la mer
remuē
bien q
lac. E
l'Italie
ont de
à vn de
sautay
uay for
pas lo
par le
ment:
trois o
ietté à
Le ren
incont
que ie
poutta
non. L
moy.
nous r
pez de
qui est
soin de
pe de
se press
Mouto
nous e
que to

D'EMANVEL D'ARANDA. 71

la terre creua, & presque tous ceux qui estoient dedans sauterent dans la mer, craignans que le Nauire ne se fendist. Comme ie vis que le Nauire panchoit d'un costé vers la terre, & du costé que tous sautoient dans la mer, ie craignis qu'il ne tombast avec le remuement continuel, à cause du vent, si bien que ie n'osois plus demeurer sur le tillac. Et comme le Nauire estoit fabriqué à l'Italienne, que l'on appelle *Pollaces*, lesquels ont des épaulons comme les Galeres; i'allay à un des épaulons le plus commode, d'où ie sautay dans la mer, où par bon-heur ie trouuay fonds, & demeuray debout; mais non pas long-temps. Car la mer émuë & agitée par le grand vent me renuersoit à tout moment: de sorte que ie fus contraint de nager trois ou quatre brassées. Et avec celà ie fus ietté à terre.

Ie remerciay Dieu de bon cœur, cherchant incontinent Monsieur Caloen. Car encore que ie l'eusse veu sauter en mer, ie ne sçauois pourtant pas s'il auoit gagné la terre ou non. Luy d'autre part estoit aussi en peine de moy. Apres nous estre trouuez l'un l'autre, nous rendismes graces à Dieu d'estre échappés de ce peril. De là i'allay chercher le Turc qui estoit venu avec nous d'Alger, pour auoir soin de nous. Ie le trouuay parmy une troupe de Chrestiens Esclaues, Turcs, & Iuifs, qui se pressoient l'un contre l'autre, comme des Moutons, pour se réchauffer. Car comme nous estions mouillez, nous mourions presque tous de froid. On compta ceux qui s'e-

stoient sauuez, dont plus de vingt man-
quoient; mais peu à peu ils s'assemblerent
tous à la grande troupe, excepté deux seu-
lement, à sçauoir, vn garçon Iuif qui fut
noyé, & vn Turc à demy fol. Graces au bon
Dieu, nous estions hors du danger de la mer,
non pas hors du danger des Barbares, qui
font leur demeure le long de cette coste en
grand nombre. Et s'ils eussent sçeu nostre
mal-heur, & que le Nauire eut deû donner
à terre, ils fussent assurément accourus en
foule, pour dérober tout ce que nous auions,
& pour nous tuër sans aucune misericorde;
mais le Maistre de nostre Nauire enuoya in-
continent deux Turcs, qui sçauoient le che-
min de Tituan, à vne lieuë & demie de là,
qui auertirent le Gouverneur de nostre in-
fortune, & luy demanderent quelque assi-
stance contre les Barbares.

Tout cecy arriua à minuiët, lors que nous
estions mouillez & que nous mourions de
froid. Mais par bon-heur vn des Turcs qui
aymoit le Tabac, auoit vn petit fusil dans vne
boüette de fer blanc, dont nous eusmes incō-
tinent du feu, & allumasmes ce que nous
trouuions à la main, bastons, ronneaux, &
semblables choses que la mer auoit iettées
en terre. Nous passasmes cette nuit le mieux
qu'il nous fut possible. Au point du iour les
Barbares vinrent de loin regarder s'il n'y
auoit rien à dérober: mais comme nous
estions 70. personnes, ils n'oserent pas ap-
procher. Ioint que ceux de la Ville de Ti-
tuan vinrent incontinent avec vne quantité
de Che-

de Cl
chan
uern
Com
friqu

Le
Cheu
dire,
com
men
passa
chan
Qua
pour
on tr
noyé
où il
Capi
beste
dang

M
nous
deux
midy
nous
dans
Iuifs
iours
(c'est
ense
deux
alloi
ge,
alors

de Cheuaux pour emporter à la Ville la marchandise que nous auions sauuée. Le Gouverneur de Tituan vint en personne avec vne Compagnie de vingt Cheuaux armez à l'Afriquaine, avec de longues lances.

Le Turc qui auoit soin de nous, loüa vn Cheual pour luy, & pour son bagage, c'est à dire, le reste de ce qu'il auoit sauué. Car comme la tempeste au point du iour commença à cesser, on déchargea le bagage des passagers: & la plus grande partie de la marchandise fut sauuée, mais mouillée & gastée. Quand on entra le matin dans le Nauire pour sauuer la marchandise, comme i'ay dit, on trouua le Turc Alli, que nous croyons noyé. Il estoit dans la chambre sur la poupe, où il auoit trouué vn flacon de Brandevin du Capitaine, & là s'estoit enyuré comme vne beste, sans auoir eu aucune connoissance du danger passé.

Monsieur Caloen & moy loüasmes pour nous deux vn Cheual, & le montasmes tous deux, l'vn en croupe, & arriuasmes sur le midy à Tituan. Le Iuif qui estoit avec nous, nous fit auoir vn logis pour nostre argent dans la Iuifuerie, (c'est la place où tous les Iuifs demeurent.) Apres auoir esté deux iours à Tituā, il partit pour Ceuta vne Casila (c'est vne troupe de gens, qui marchent ensemble:) avec laquelle partoient aussi deux Mores; personnes de condition, qui alloient à Ceuta, pour y demeurer en ostage, afin que les Peres Redempteurs (qui alors estoient arriuez à Ceuta) vinssent

74 CAPTIVITE' ET LIBERTE'

avec plus d'assurance à Tituan , pour traiter avec le Gouverneur du rachapt des Chrestiens Esclaues. Nous estions fort aises d'avoir cette occasion , pour écrire à nostre compagnon Saldens, qui devoit estre , comme nous pensions , à Ceuta avec les cinq Turcs: car il arriue quelquefois , que quand il y a du differend entre les deux Gouverneurs de ces deux places , ils n'ont aucune communication entre eux pendant deux ou trois mois.

Par le moyen de cette Casila nous écrivîmes à Ceuta (croyans que nostre compagnon Saldens y fût : parce qu'il nous avoit écrit de ce lieu là) & deux iours apres la Casila reuint avec deux Peres Redempteurs de la sainte Trinité. Leur arriüée causa vne grande réjouissance, tant aux Esclaues Chrestiens, qu'aux Citoyens. Car les vns esperoient leur liberté , & les autres de l'argent. Nous allâmes incontinent saluer les Peres Redempteurs, qui nous donnerent vne lettre écrite de Ceuta par vn Gentil-homme Espagnol, appelé *Dom Martin de Pegnalosa*. Cette lettre estoit conceüe en ces termes: *Vostre compagnon Renier Saldens , ennuyé d'estre icy , est allé à Gilbratar pour vn peu se réjouyr; mais il m'a laissé ordre pour vous pourvoir de ce que vous pourriez avoir affaire; & comme ie vois par vostre lettre que vous desirez avoir 200. patagons , j'enuoye ordre à vn Marchand Mire appelé Alli Tigarino , pour vous donner cette somme, & le mesme Marchand sera pleige pour vous autres, afin que vous puissiez de-*

meurer dans la Ville, sans estre obligez d'entrer en la Masmore (la Masmore est vne prison dessous terre) & j'écriray incontinent à Renier Saldens qu'il venienne icy, pour faire effectuer l'échange des cinq Turcs (lesquels graces à Dieu se portent tous bien) pour vous deux.

Ces nouvelles nous donnerent vn grand contentement; mais nous auions déjà oublié que la tristesse suit immédiatement la réjouissance. Les cinq Turcs se promenoient par les rues de Ceuta, & le faisoient sur la caution des deux Marchands Mores, qui ordinairement residioient à Ceuta. Et comme nostre compagnon Saldens estoit à Gibraltar, Mostafa Ingles croyant qu'il estoit ou retourné en Flandre, ou quelque part en Espagne loin de là; écriuit vne lettre à Tiran au Turc qui nous gardoit, que Renier Saldens auoit promis étant en Flandre 700. patagons pour contribuer au rachapt que ses Parens auoient payé pour Monsieur Caloen: & que l'on nous mist dans la Masmore iusques à ce que nous eussions promis de payer cette somme. L'architecte de cette inuention fut Hibrain Arrais, vn des cinq Turcs, qui fit courir à Ceuta, que Monsieur Caloen & moy auions promis 700. patagons auant nostre depart d'Alger. Ce Turc qui nous gardoit ayant receu cette lettre, la communiqua avec les correspondans des Parens de Mostafa Ingles, qui trouuoient à propos de nous mettre dans la Masmore, tant pour voir s'ils pourroient auoir les 700. patagons.

que pour monstrier acte de deuoir aux Parens de Mostafa. Le Turc qui nous gardoit, nous rapporta ce qu'ils auoient resolu, & nous dit qu'il n'y auoit pas de sa faute en celà. Et nous mena dans la Masmore.

C'est vne voute 30. pieds sous terre, diuisée en trois parties. La plus grande partie peut estre enuiron longue de 28. pieds, & large de 24. les deux autres parties sont moindres. Et là estoient detenus ordinairement 170. Esclaues Chrestiens. Cette prison n'a point d'autre lumiere que trois treilles qui sont en haut, au milieu de la rue: & à chacune de ces treilles il y a vn crochet avec vne corde: & quand de iour il y passe quelques Chrestiens, par charité ils portent aux pauvres Esclaues de l'eau: ou bien s'ils ont de l'argent, ils leur achètent quelque chose. Et cette corde avec le crochet sert pour devaler ce que l'on a enuie de donner aux pauvres. Le Geolier de cette prison n'y laisse entrer personne, sans donner quelque chose. Dans cette prison n'y a aucun priué, mais les prisonniers & les Esclaues qui y sont, se doiuent seruir de pots à la mode d'Espagne: ces pots sont pendus tout alentour des murailles, ce qui sert de tapisserie & d'encens tout ensemble. Car ie vous iure que nous estions, les matins principalement, assez bien parfumez. Outre cela il n'est permis de les vider que le soir, & alors le Concierge ouure vne treille entiere, & avec le crochet on les tire en haut. Et chaque pot doit payer au Concierge vne borbe (c'est comme vn de-

my li
vne g
meu
contr
qu'on
corde
aux N
place
pauv
me de
ment
verm
estim
que d
hyuen
plus e
gé en
méch
les pa
ordur
ses pa
nuict
oblig
alento
tous c
pas vi
aux p
tout c
Mo
mes d
contr
Et cel
ualier
Gerom

my liard en Flandre) ce qui me semble estre vne grande cruauté, & tous ceux qui demeurent dans cette miserable prison, sont contrainsts de coucher sur le paué: si ce n'est qu'on leur permet de pendre des carres de cordes contre les murailles, comme l'on fait aux Nauires. Mais il y a tant de monde, & la place est si petite, comme i'ay dit, que ces pauvres Esclaues couchent empaquetez comme des harengs. Ce qui cause (principalement en Esté à cause de la chaleur) tant de vermines & tant d'autres calamitez; que l'on estime presque autant de peine d'estre là, que de ramer en Galere. Nous y estions en hyuer. Mais ce qui nous incommodoit le plus estoit la nuict; quand chacun estoit rangé en sa place pour dormir: car quelques méchants garçons Mores, pour incommoder les pauvres Chrestiens, venoient ietter des ordures, des pierres, de l'eau, & autres choses par les treilles; & cela arriuoit quelques nuicts trois ou quatre fois; & cette alarme obligeoit tous ceux qui estoient couchez alentour, à se leuer: car comme ils estoient tous couchez à terre, celuy qui ne se leuoit pas vistement, estoit en danger d'estre foulé aux pieds de ses compagnons, le paué estant tout couuert de corps.

Monsieur Caloen & moy nous couchâmes dans vn trou, où nous ne fûmes point contrainsts de nous leuer pour cette alarme. Et cela à la faueur que nous faisoit vn Cheualier de S. Iacques, Espagnol, appelé *Don Geronimo de Figueroa*, natif de Cordouë, aussi

Esclaue, qui nous fit grand plaisir. Il nous disoit qu'il achetoit sa table dans la Masmore, avec quatre autres Esclaues à dix reaux (simples comme l'on dit) par mois, Monsieur Caloen & moy demandâmes pour estre de la partie. Nous y fûmes receus, en payant comme les autres : & nous estions fort bien traitez, en qualité d'Esclaues, & auions à manger autant que la nature en auoit besoin, à vne table couuerte. Nostre hôte estoit vn Espagnol, qui auoit esté treize ans de suite dans cette prison, en gagnant sa vie de cette façon, & entre ces 170. Esclaues, il n'y en auoit que cinq qui auoient le pouuoir d'estre si bien traitez.

Comme nous estions dans cette misere, nostre compaignon Renier Saldens retourna à Ceuta, où il receut vne de mes lettres, par laquelle ie luy deduisois tout ce qui se passoit : & que nous estions dans la Masmore, dont estoient cause les cinq Turcs qui estoient à Ceuta, parce qu'ils auoient donné ordre au Turc, qui nous gardoit, de nous y mettre, iusques à ce que nous eussions promis de donner les 700. paragons qu'il auoit promis estant en Flandre, comme les mesmes Turcs disoient. Et pour monstrier que Monsieur Caloen & moy n'auions rien promis touchant cette somme, comme ils disoient à Ceuta, i'enuoyay aussi vne lettre en langue Turque écrite par le Turc qui nous gardoit, par laquelle il disoit que nous n'auions promis que 25. paragons pour luy : & de payer la voiture de nos personnes

sur le
nobst
que d
ouuer
cette l
vous t
manq
E& fai
qui es
Titua
cause

Les
parlé
auoir
fut pa
le Go
ordin
ront v
telles
d'auta
en far
Et le
voulo
prix q
là, il v
ger à
ues qu
de deu
res ne
ce que
gais o
pas sa
gnols
des E

sur le Nauire d'Alger à Tituan. Mais notwithstanding que ce Turc dist qu'il auoit écrit ce que dessus, & qu'il m'auoit donné la lettre ouuerte, i'écriuis neantmoins à Saldens en cette sorte: *Faites la lire & interpreter, & si vous trouuez à propos, adressez-la, mais ne manquez pas de faire enchaîner les cinq Turcs: & faites les entrer dans la Masmore de Ceuta,* qui est encore plus incommode que celle de Tituan; place qu'elle est sous vn four, ce qui cause vne chaleur insupportable.

Les Peres Redempteurs, desquels i'ay parlé cy-dessus, retournerent à Ceuta sans auoir racheté pas vn Chrestien. Et la raison fut parce qu'ils n'auoient pû s'accorder avec le Gouverneur de Tituan: Car ils accordent ordinairement en cette forme; qu'ils payeront vn tiers en argent, & les deux tiers en telles & telles marchandises à l'équipollent d'autant la liure, ou la mesure, ou le nombre, en faisant voir vne monstre de toutes sortes. Et le differend fut que le Gouverneur ne vouloit pas receuoir les marchandises au prix que les Peres les estimoient. Et outre cela, il vouloit contraindre les Peres de s'obliger à racheter premierement trente Esclaves qui luy appartenoient, pour la somme de deux cent ducats chacun. A quoy les Peres ne vouloient aucunement entendre, parce que tous ces Esclaves estoient ou Portugais ou François, & les Peres disoient (non pas sans raison) *Tant qu'il y aura des Espagnols Esclaves, nous ne pouuons pas rachepter des Esclaves d'autres Nations: parce que les*

80 CAPTIVITE' ET LIBERTE'

anmosnes que nous portons, sont données en Espagne pour racheter des Espagnols, & il est raisonnable qu'ils ayent la preference. Cela fut la cause que les Peres Redempteurs se retirerent de là sans rien faire.

Je donnay ma lettre à vn Chrestien libre, qui alloit en la compagnie de ces Peres à Ceuta, luy recommandant de la donner és mains propres de Saldens. Ce qu'il fit, en disant, qu'il nous auoit laissez le iour precedent dans la Masmore de Tituan. Ce que Saldens ayant appris, il se mit extrêmement en colere. Et comme il estoit rude & prompt au possible, ayant appris la confirmation de cette nouuelle par ma lettre, il fit incontînét venir les cinq Turcs à la Masmore de Ceuta; & estans deuant l'entrée d'icelle il dit au Capitaine Hibrain Arrais, qui estoit vn de ces cinq, *Pilla Basso*, c'est à dire en langue Franco, *mettez-le sur la terre, & que quatre luy tiennent les bras & les iambes, pour estre batu à coups de baston sur le dos & sur les fesses: car Saldens auoit le baston à la main.* Ayant appris cette forme de iustice quand il estoit avec nous à Alger, Hibrain Arrais commença à se des-habiller en pleurant avec beaucoup de belles paroles, & les autres quatre Turcs trembloient comme la feüille sur l'arbre, de peur de passer par le mesme chemin. Tous ceux qui passoient (car cela se faisoit dans la rue) s'arrestoient pour voir la fin de cette tragedie. Entr'autres spectateurs deux Marchands Turcs, qui estoient à Ceuta pour leur commerce,

passoi
dens:
ne son
ues sa
leur r
traître
librem
stant
compa
qu'ils
encore
se pro
ont é
per n
tions
Alo
les ci
rent
ues, r
pagna
dront
dema
Salde
cela, n
ce à l
Garn
deux
qui e
Salde
sons.
ayant
qui c
Titua
deux

passoient aussi en ce lieu, qui dirent à Saldens: *Que voulez vous faire de ces Esclaves, ne sont ils pas assez mal heureux d'estre Esclaves sans estre batus?* Saldens tout en colere leur répondit: *Je veux tuer deux ou trois de ces traîtres ingrats à coups de baston, ie les ay laissé librement promener icy par la Ville: & nonobstant cette courtoisie, ils ont fait mettre mes compagnons dans la Masmore de Tituan (quoy qu'ils eussent donné bonne caution) où ils sont encore pour le present en misere, & ces Chiens se promènent icy par la Ville à leur aise, & ils ont écrit mille mensonges à Tituan, pour attrapper nostre argent par leurs malicieuses inuentions contre toute sorte de Iustice.*

Alors les deux Marchands parlerent avec les cinq Turcs en leur langage. Apres ils dirent à Saldens: *Ne batez pas ces Esclaves, nous donnerons icy caution, que vos compagnons sortiront de la Masmore, & viendront icy avec la premiere Casila; nous écrirons demain que l'on les laisse sortir de la Masmore.* Saldens feignoit n'estre pas content avec cela, mais qu'il les vouloit battre. Nonobstant ce à la priere de quelques Capitaines de la Garnison, il se laissa induire d'aller avec les deux Marchands Turcs chez le Gouverneur, qui estoit alors le Marquis de Miranda: & Saldens, & les deux Turcs dirent leurs raisons. Apres qu'il eut ouï les deux parties, les ayant enfin mis d'accord, il écriuit vne lettre qui contenoit ces mots au Gouverneur de Tituan: *Enuoyez-moy avec la premiere Casila deux Chrestiens appelez Jean Baptiste Caloen*

82 CAPTIVITE ET LIBERTE

Et Emanuel de Aranda, vous promettant foy de Chrestien & de Chevalier, qu'aussi-tost que ces Chrestiens seront icy à la porte de Ceuta, ie donneray la liberté aux cinq Turcs, appelez Mostafa Ingles, Hibraim Arrais, Alli Tagarino, Rodes Mostafa, & Mostafa Oiga.

Et comme i'ay dit cy-deuant, que les Peres Redempteurs estoient retournez à Ceuta, parce qu'ils auoient eu quelque difficulté avec le Gouverneur de Tituan, & qu'il demouroit à Ceuta vn Iuif de grande reputation pour sa richesse, qui se mesloit d'accommoder (ou bien de tromper des deux costez) le differend d'entre les Peres Redempteurs & le Gouverneur; & qu'il deuoit partir le iour suiuant, on luy donna la lettre du Marquis, avec ordre de la donner és mains propres du Gouverneur de Tituan, ce qu'il fit le iour suiuant à son arriuée. Et le mesme soir on nous laissa sortir de la Masmore, avec permission de nous promener par la Ville, & dehors, quand il nous plaisoit. Nous allasmes incontinent à la Iuifuerie à nostre chambre, qui auoit esté occupée pendant nostre absence par le Turc qui auoit soin de nous. Au reste, vous pourrez voir en mes Relations VII. & XIII. ce qui se passa dans la Masmore durant le temps que nous y fusmes enfermés.

Nous nous promenâmes dedans & dehors la Ville avec le Turc qui nous gardoit: attendans la Casila pour aller à Ceuta. Monsieur Caloen & moy nous achetâmes chacun vn manteau blanc, appelé en langue Moris-

que v
prop
liber
Chre
les ad
Et co
son c
voul
teur c
uerne
(ou p
auoit
estoi
nous
uau
mes
mod
pour
plein
N
com
& d
nos
hors
qui
mo
Adi
qui
cor
uag
aua
deu
re i
tée

que vn *Albornos*, & vn bonnet rouge, habits propres pour vn Chrestien qui a obtenu sa liberté. La plus grande partie des Esclaues Chrestiens, nous donnerent des lettres pour les adresser à leurs amis & à leurs Parens. Et comme il n'y a chose au monde qui n'ait son commencement & sa fin, le bon Dieu voulut finir nostre esclavage. Le Iuif mediateur entre les Peres Redempteurs & le Gouverneur de Tituan, ayant vuidé le differend (ou pour mieux dire trompé tous les deux) auoit dessein de partir le iour suiuant, qui estoit le 23. de Mars de l'an 1642. Vne heure nous duroit vn an; nous prîmes deux cheuaux de loüage d'un More, qui alloit avec la mesme *Casila* à Ceuta. Nous fîmes accommoder deux poulets avec du sel & du poiure, pour manger sur le chemin, & vn grand pot plein de vin.

Nous partîmes de la Ville de Tituan, accompagnés du Cheualier Philippe de Cherf, & de quelques autres Chrestiens Esclaues nos amis, iusques enuiron vn quart de lieu hors la Ville, où se rassemblèrent tous ceux qui deuoient partir avec la *Casila*. Nous montâmes à cheual forr contents, disans Adieu à ceux qui nous auoient accompagné, qui estoient tristes de ce qu'ils deuoient encore demeurer en ce miserable estat d'esclavage. Ils retournerent à la Ville, & nous auançâmes nostre chemin ce soir là enuiron deux lieues dans vne campagne, dont la terre iusques à Ceuta n'est ny cultiuée ny habitée, mais entierement deserte, quoy que le

terroir soit bon & fertile: Nous mîmes pied à terre dans la campagne; & déchargeans les mulets, trois ou quatre Turcs avec leurs coutelas conperent quantité de bois, & firent du feu. Car la nuit en ce Pays-là, aussi bien qu'en Espagne, au mois de Mars est fort froide. Chacun se rangeoit alentour du feu, & mangeoit ce qu'il auoit apporté. Nous priaîmes quelques principaux Turcs de la troupe de manger avec nous, dont ils s'excusèrent, disans que les Poulets auoient esté tuez par quelque Chrestien, & que pour cette raison ils n'en pouuoient pas manger. Je iurois qu'un Turc les auoit tuez: ce qui estoit vray, car nous portions ces Poulets pour les traiter en chemin, & ie sçauois bien leurs grimaces, principalement des Marchands Turcs; s'ils eussent esté Corsaires d'Alger, ils n'eussent pas esté si scrupuleux. Apres que nous eusmes bien soupé, nous dormîmes près du feu.

Le iour suivant vne heure avant que le Soleil fut leué, nous partîmes pour Ceuta, & de ce champ, où nous auions dormy, iusques à Ceuta, nous ne trouuâmes personne, ny aucune trace que les hommes y eussent iamais habité, excepté les ruines d'une maison. Sur le chemin vn Turc estant à cheual avec son-fusil ou mousqueton, tira vn Sanglier: mais comme les Turcs n'en peuuent pas manger, Monsieur Caloen leur promit deux patagons, s'ils le vouloient porter iusques à la Ville pour nous. Ce qu'ils firent tres-volontiers, le coupant en quatre quar-

tiers
Casi
Ceux
estre
quar
amis
ron
vn
Chre
tenir
icy.
mes
de
qu'il
roit
fions
soien
dem
mid
Mor
Turc
deui
atten
quar
urir
tant
te ch
nis d
en E
mon
cano
mit
n'y a
trou

tiers, que l'on mit sur les mulets. Quand la Casila commence à approcher d'une lieue de Ceuta, il faut prendre un certain chemin pour estre decouvert de la sentinelle de la ville; & quand on vient par ce chemin, cela signifie amis. Quand nous fusmes approchez environ à deux portées de mousquet de la Ville, un More dit à Monsieur Caloen & à moy: *Chrestiens demeurez icy, j'ay ordre de vous y tenir iusques à ce que les cinq Turcs soient aussi icy.* Il n'y auoit rien à repliquer; ie donnay mes heures à un Iuif qui alloit à la Ville, afin de seruir de signal à Saldens, sçachant bien qu'il connoissoit mes heures, & qu'il luy diroit que nous estions là, afin que nous pussions entrer dans la ville. Ces choses se passoient sur les neuf heures du matin, & nous demeurâmes là iusques à trois heures apres midy, sans appercevoir autre homme que le More qui nous gardoit: attendans les cinq Turcs en bonne deuotion. Nous ne pouuions deuiner la raison pourquoy on nous faisoit attendre si long-temps. Mais entre trois & quatre heures apres midy nous vismes ouvrir la porte, & abaisser le pont-leuis: sortant quant & quant une compagnie de trente cheuaux legers armez à la Moresque, garnis de lances & d'écus de cuir, qu'on appelle en Espagnol *Adarga*, & un de cette troupe monté à l'auantage, courut la portée d'un canon pour decouvrir la campagne. Alors il mit son bonnet sur sa lance pour signal qu'il n'y auoit point d'embuscades. Ceux de la troupe ayans veu ce signal se separerent, se

mettans sur quelques auenuës. Le Capitaine de cette troupe nous souhaitoit le bon-heur avec nostre liberté : & nous dit, vostre compaignon parle avec le Gouverneur de la Ville pour vous faire entrer. En parlant à ce Capitaine , ie vis sortir de la Ville vne troupe d'Infanterie d'environ cent-cinquante hommes , laquelle troupe formoit vn petit bataillon entre les cheuaux & la Ville. Apres cela ie vis sortir environ cent Esclaues Turcs & Mores, chacun chargé de deux pesantes chaines de fer, avec vn grand pot sur le dos, & ils venoient entre le bataillon d'Infanterie & la Ville chercher de l'eau de fontaine dans leurs pots : & cela se faisoit deux ou trois fois par semaine avec la mesme vigilance , tant pour la peur d'estre surpris des Barbares, que de perdre leurs Esclaues.

Ayans veu tout ce qui se passoit , nous estions fort étonnez d'où venoit que Saldens tardoit tant à venir. La raison estoit que le Gouverneur de la Ville de Ceuta par sa lettre cy deuant mentionnée , auoit promis au Gouverneur de Tituan de donner liberté aux cinq Turcs, dès que nous serions arriuez aux portes de Ceuta. Ce qu'il n'osoit pas faire en ce temps-là, parce que l'on scauoit publiquement à Ceuta , que l'on y attendoit vn Nauire de Tanger. Et si ces cinq Turcs fussent partis alors pour Tituan, assurément qu'ils en eussent donné auis aux Corsaires de cette Ville, & ainsi le Nauire eut esté en grand danger d'estre pris. D'autre part nous estions en grand peril & hazard aussi , ou

d'estre
d'où
rer h
res,
la V
avec
losa
le G
leur
role
la l
deux
main
ne pu
messe
vn l
pour
role
tuant
ques
si va
entre
me C
ra a
ie vo
Le
se c
neur
par
loir,
nou
enco
Et v
trou

d'estre contrainsts de retourner à Tituan, d'où nous estions venus; ou bien de demeurer hors la Ville en grand danger des Barbares, qui souuent viennent sous le Canon de la Ville: mais nostre compaignon Saldens, avec l'assistance de Dom Martin de Peña-lofa, sçeut si bien mener cette affaire que le Gouverneur appella les cinq Turcs, & leur dit: *Il est vray que j'ay engagé ma parole au Gouverneur de Tituan, de donner la liberté à vous cinq, aussi-tost que les deux Chrestiens seroient icy à la porte; Et maintenant qu'ils y sont arriuez, ie n'ose Et ne puis vous donner la liberté suivant ma promesse, à cause que vous sçavez, qu'on attend icy vn Nauires richement chargé de Tanger. Mais pour monstrier que ie suis vn Cheualier de parole, les deux Chrestiens retourneront à Tituan, ou bien ils demeureront là dehors, iusques à ce que le Nauires soit arriué. Mais si vous estes contens que ces deux Chrestiens entrent dans la Ville, ie vous promets comme Cavalier qu'aussi-tost que ce Nauires sera arriué, ie vous laisseray aller, Et cependant ie vous declare dès à present libres.*

Les Turcs acceptèrent cette condition, se confians aux promesses du Gouverneur, faisans neantmoins faire vn acte par écrit. Dont sur les quatre heures du soir, Saldens nous enuoya auertir, & qu'il nous viendroit trouuer, mais qu'il deuoit encore auparauant parler au Gouverneur. Et vne demie heure apres, il nous vint trouuer accompagné de Dom Martin de

Peñaloza, qui l'assistoit en toutes ses affaires par courtoisie. Il est impossible d'exprimer la ioye, le contentement & la satisfaction que nous eusmes voyans nostre compagnon en bonne santé: apres la presence duquel nous auions tant de fois languy. Luy de sa part n'estoit pas moins content. Apres les embrassemens faits, tous ceux qui estoient presents nous souhaiterent le bonheur pour nostre liberté. Et nous entraşmes tous ensemble dans la Ville de Ceuta, plus contens que les Empeteurs Romains, quand ils entroient triomphans dans la Ville de Rome. Nous allasmes baiser les mains au Gouverneur: luy presentans la teste du Sanglier dont nous auons parlé: & en sortant de son Palais, les cinq Turcs nous vinrent souhaiter la bien-venue: nous desirans le bonheur pour la liberté. Ils vinrent avec nous dans nostre hostellerie, où nous les fismes boire. Ils nous demanderent des nouvelles de leurs amis d'Alger, & nous nous raconşmes l'un l'autre nos fortunes passées. Ce fut alors que se passerent entre nous trois les plus grands contentemens & les plus grands plaisirs que nous ayons iamais eu, & que nous aurons iamais de nostre vie.

Mais, comme j'ay dit souuent, que la réjouissance & le contentement ont toujours pour ombre de leurs corps quelque chose de fascheux, & d'incommode: nostre compagnon Saldens nous commença à raconter que l'un des cinq Turcs estant à Bruges

en p
conf
que
si no
stien
ser al
role
il no
qui
qu'il
par
se m
n'est
d'au
sçach
cont
mes
nois
luy
con
parl
cett
sçau
dre,
cas
meu
Rom
le G
Chre
alle
Alo
Con
tour
s'il

en prison, estoit deuenu Chrestien. Nous consultasmes entre nous l'affaire: sçauoir ce que nous ferions en cette conjoncture. Car si nous disions qu'il estoit deuenu Chrestien, le Gouverneur ne le pouuoit pas laisser aller. Et pource qu'il auoit engagé sa parole au Gouverneur de Tituan, sans doute il nous eut renuoyé. Car c'estoit vn Cavalier qui entendoit bien son fait, touchant ce qu'il estoit obligé, quand il auoit donné sa parole à vn Gouverneur Mahometan: & il se mocquoit de ceux qui enseignent qu'on n'est pas obligé de tenir sa parole à des gens d'autre Religion ou Secte. De le laisser aller, sçachans qu'il estoit Chrestien, celà estoit contre nostre conscience. Nous demandasmes conseil à vn vieil Cavalier, qui connoissoit mieux le naturel des Turcs, que celui qui avec vn bon zele sans prudence, auoit conuertie ce Turc. Son auis fut que Saldens parleroit seul au Turc, & qu'il luy diroit en cette maniere: *Alli (c'estoit son nom) vous sçauiez que vous estes deuenu Chrestien en Flandre, quelle est maintenant vostre intention? Au cas qu'il dise, Je suis Chrestien, & ie veux demeurer en la Foy Chrestienne, Apostolique & Romaine; alors Saldens luy dira: Allez chez le Gouverneur, & dites luy que vous estes Chrestien, & que vous voulez demeurer icy; & allez dire le mesme à vos quatre Compagnons. Alors le Gouverneur en presence de ses Compagnons luy demandera s'il veut retourner à sa Patrie; s'il répond que non, & s'il dit qu'il est Chrestien, il demeurera: & le*

90 CAPTIVITE' ET LIBERTE'

Gouverneur en sera déchargé. Saldens mit cet auis à execution; mais Alli répondit qu'il vouloit retourner à sa Patrie. C'est pourquoy apres ce deuoir, nous quittasmes cet affaire, & ne nous en meslâmes pas dauantage.

Le 24. de Mars 1642. fut le iour de nostre pleine liberté, sur quoy vn de mes amis a fait ces deux Chronographes, l'vn desquels monstre le iour de ma prise, & l'autre celuy de mon rachat.

Chronicum Captiuitatis.

MENSIS AVGVSTI DIE XXII.
CAPTVS.

Chronicum Redemptionis.

MARTII XXIII. REDVCTVS
FVIT.

Le iour d'apres nostre arriuée nous allasmes tous trois dans la grande Eglise de Ceuta faire nos deuotions: cette Eglise est appelée l'Eglise de *Nuestra Señora de Africa*, & est l'Eglise Metropolitaine. Nous baisâmes les mains à l'Euesque, qui estoit vn bon Vieillard, tout son train consistoit en vn Esclaue noir. Il demanda si nous estions Chrestiens, (il vouloit dire Catholiques) Nous luy répondîmes, que nous estions

D
Cathol
Vassau
Sur cet
na la B
huit io
brigan
dange
bancs
vogue
Nous
en Eur
encor
noiss
Marin
nous
Ma
à Gil
iours
Chap
Ville
stanc
la Cha
frequ
rens
de G
deux
auec
ges:
Villa
ceux
escla
si no
moi
ou a

D'EMANVEL D'ARANDA. 91

Catholiques, Apostoliques, Romains, & Vassaux tres-fideles de sa Majesté d'Espagne. Sur cette réponse le bon Euesque nous donna sa Benediction, demeurans à Ceuta huit huit iours pour aller vers Gilbratar avec vn brigantin bien armé: car ce passage est fort dangereux. Ce brigantin estoit de quinze bancs, & sur chaque banc deux soldats pour voguer, qui auoient leurs armes prestes. Nous passasmes en quatre heures d'Afrique en Europe, non sans grande crainte d'estre encore vne fois pris des Turcs: car ie connoissois que ces soldats estoient aussi bons Mariniers, que le Maistre Anglois quand nous fusmes pris, se môstra valeureux soldat.

Mais par la grace de Dieu nous arriuasmes à Gilbratar. Nous demeurasmes là trois iours, & allasmes faire nos deuotions à vne Chapelle située à vn quart de lieuë hors la Ville: & directement où est la moindre distance entre l'Afrique & l'Europe, appelée *la Chapelle de Nostre Dame de l'Europe*, fort fréquentée de tous ceux qui ont leurs Parens & amis en esclauage. Nous partismes de Gilbratar à cheual pour Cadis, qui sont deux iournées, Monsieur Caloen & moy avec nos manteaux blancs & bonnets rouges: c'est pourquoy, sur le chemin & aux Villages où nous mettions pied à terre, tous ceux qui auoient quelqu'un de leurs amis en esclauage, venoient nous voir, pour sçauoir si nous n'auions point de lettres, ou pour le moins quelques nouvelles de leurs Parens ou amis. Estans à Cadis nous fismes faire des

92 CAPTIVITE' ET LIBERTE'

habits Chrestiens , & de là nous partismes pour Madrid , où nous sejournaſmes deux mois tous trois ensemble.

Peu de iours apres Saldens partit avec son ancien Maistre, le Marquis de Solero, pour l'armée de Catalogne ; & Monsieur Caloen & moy vinsmes à saint Sebastien en Biscaye : & passasmes sans passeport toute la France, nous fians sur vne attestation des Peres Redempteurs , que nous venions d'esclavage. Mais nous nous disions Hollandois , sans monſtrer attestation. Estans à Paris nous fusmes informez qu'à Diepe & aussi à Calais, les Gouverneurs examinoient fort rigoureusement les étrangers , quand ils vouloient passer en Angleterre. Et pour n'estre sujets à cet examen , nous nous embarquasmes à Rouën sur vn Navire Hambourgois , qui alloit en Escosse. Estans sur la mer nous dismes au Maistre que nous euſſions bien voulu aller en Angleterre, luy disant qu'il nous fist mettre à terre proche de Douvres , & que nous donnerions quelque chose pour boire aux matelots qui vogueroient. L'esquif fut mis en mer : & on nous mit selon nostre desir à terre, à vne demie lieüe de Douvres ; où nous allasmes à pied. Et le iour ſuiuant nous partismes de là avec le Pacquet-Boot pour Dunquerque.

Ainsi donc apres diuerſes fortunes & auentures i'arriuay à Dunquerque ; repaſſant dans mon eſprit les trauaux, les dangers, les belles eſcapades , les vaines eſperances , les bonheurs, les mal-heurs, & mille autres rencon-

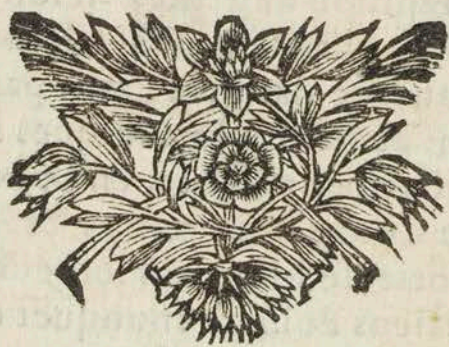
D'EM

tres que i'au
mon triſte
mon corps
eſprit. Et m
ie n'eſtois p
gues de la n
peuvent ap
ie me ſento
ma chere
mille fois e
pirs , me
ueuë de m
bonne mer
mes Freres
portantes,
autres diſg
que i'eſtoi
controuuë
blables. E
blables per
d'Aouſt de
rendant v
uoir à la d
quelle en t
par terre,
de la Ville
ſition ; m
louër ſa g
tous Chre
ſolide con
pour des r
les iours d
ment obli
luy rendre

tres que i'auois eu durant tout le temps de mon triste voyage, alternatiuement agité de mon corps, mais bien dauantage de mon esprit. Et me representant les choses passées, ie n'estois pas si agité qu'émeu; cōme les vagues de la mer apres la tempeste passée, ne se peuuent appaiser en vn moment. Ainsi donc ie me sentoie tres-aise de voir les clochers de ma chere Patrie, à laquelle i'auois mille & mille fois enuoyé mes souhaits & mes soupirs, me representant la tres-douce entreueuë de mes chers amis, & de ma chere & bonne mere, à laquelle iusques à ce temps là mes Freres & Sœurs pour des raisons importantes, auoient celé ma captiuité, & mes autres disgraces, luy faisans accroire, tantost que i'estois malade, tantost d'autres choses controuuées, mais pour le moins vray-semblables. Et m'entretenant de telles & semblables pensees j'arriuay le 20. iour du mois d'Aoust de l'an 1642. en la Ville de Bruges, rendant vn millon de graces selon mon deuoir à la diuine bonté & à sa Clemence, laquelle entant de dangers, tant par mer que par terre, m'auoit conduit iusques à la porte de la Ville de ma naissance, en bonne disposition; me donnant le temps & le loisir de louer sa glorieuse Mere la Vierge Marie, que tous Chrestiens doiuent inuoquer comme la solide consolation des affligez: mais moy pour des raisons infinies, ie confesseray tous les iours de ma vie que ie suis particuliere-ment obligé, de l'honorer, de la seruir, & de luy rendre toutes les graces possibles, comme

94 CAPT. ET LIB. D'EM. D'AR.

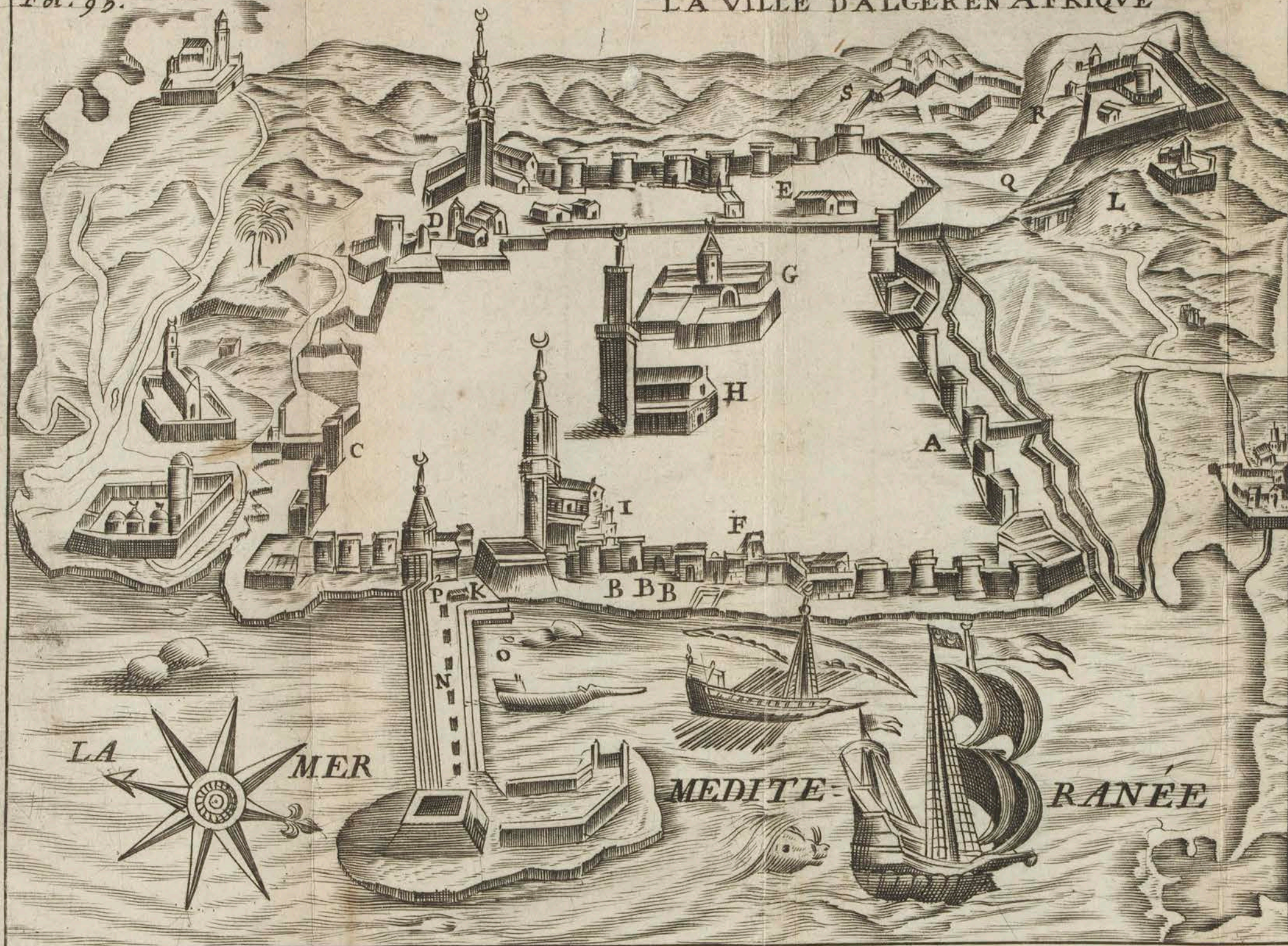
vn Chrestien à la Mere commune de tous les Chrestiens. Et apres, suiuant le commandement de Dieu, honorer ma bonne mere naturelle, laquelle ie trouuay avec mes Freres & Sœurs. I'aurois bien de la peine à exprimer le plaisir & la joye que nous receusmes, nous trouuans les vns & les autres en bonne santé, en doutant iusques à maintenant de quel costé estoit la plus sensible ; mais comme vous avez appris par le cours de mon voyage, que le deuil & la tristesse sont l'ombre, qui suit toujours la joye & le contentement, vous le pourrez encore apprendre icy : car peu de iours apres mon retour mon Beau-frere & ma tres-chere Mere finirent leurs jours, ausquels ie souhaite le repos eternal, laissant aussi reposer ma plume, en vous remerciant, Amy Lecteur, de la peine que vous avez prise de lire mes auantures.



D'AR.

de tous les
mmande-
mere na-
es Freres
e à expri-
ceusmes,
en bonne
tenant de
mais com-
s de mon
ont l'om-
contente-
ndre icy:
our mon
e finirent
pos eter-
, en vous
eine que
res.

[Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.]



Explication de la Lar.

- A. Porte de Babazon.
 B. Trois portes de Magasins.
 C. Porte du Babaloet.
 D. Porte nouvelle.
 E. La muraille qui separe la ville du Château.
 F. Icy se dechargent toutes les Cloaques des immondices en la mer.
 G. Le Palais du Bassa.
 H. La Mesquite du Bassa, appelée la Mesquite des Turcs.
 I. La grande Mesquite.
 K. La Porte de la mer.
 L. La Fontaine.
 M. L'Isle qui fait le Port.
 N. Le chemin fait a la main depuis la ville jusqu'à l'Isle.
 O. La place ou les Galeres et Navires sont en seurte.
 P. Fontaine a la marine.
 Q. Conduite d'eau sur des Galeries.
 R. Le Château appelé de l'Empereur, parce que l'Empereur Charles V. au siege d'Alger y estoit logé.
 S. Le Château nouveau, appelé si-ette Cantoni, ou Sept-angulaire.
 La place ou perirent grande quantité de Navires et Galeres en l'an 1541. le 27 d'Octobre, quand l'Empereur Charles V. assiegeoit Alger.

LA VILAR.

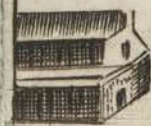


ille

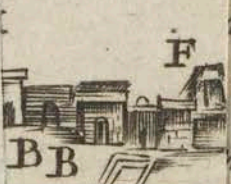
a :



lée



H



F

BB

ries

reur,

es

ogé

ési

aw.



MEDI

es

bre,

es



SO

L'A

D'



On ne sçait
que par une
fabuleuse
plus assurée
grande au
Cesarienn
diterrané
qui fut re
lequel cha
& dit qu



SOMMAIRE

DE

L'ANTIQUITE'

DE LA VILLE

D'ALGER.



A Ville d'ALGER est située en vne Prouince d'Afrique, qu'on appelloit anciennement *Mauritania Cesariensis*, à la coste de la mer Mediterranée. Son éléuation est de 37. degrez, On ne sçait les Fondateurs de cette Ville, que par des conjectures, qui me semblent fabuleuses. Mais ce que nous en auons de plus assuré, est que Strabon, Autheur de grande autorité, traitant de la Mauritanie Cesarienne, dit, qu'en la coste de la mer Mediterranée il y auoit vne ville appelée *Iol*, qui fut rebastie par Inba, Pere de Ptolomée, lequel changea le nom de *Iol*, en *Iol-Cesaria*; & dit que cette Ville auoit vne petite Isle

deuant le Port située au 37. degré. Ce qui nous oblige à croire fermement qu'il parle d'Alger. Car au trente septième degré en la coste d'Afrique, il ne se trouue autre Ville que celle là, qui a vne Iflette deuant le Port.

Il faut entendre qu'on parle icy du jeune Iuba, fils du Roy Iuba, premier de ce nom, & neveu de ce grand Boucho Roy de la Mauritanie. Ce Iuba duquel ie parle, fut pris à la bataille où les troupes de Pompée, retirées en Afrique, furent défaites par les Césariens. Et ce jeune Iuba fut amené dans la ville de Rome, attaché au Chariot de triomphe de l'Empereur, suivant la coustume des Romains. Ce jeune homme Iuba fut nourry à Rome, & s'adonna aux lettres avec tant de succez, que l'Empereur Auguste, qui succeda à Iule Cesar, non seulement luy donna sa liberté; mais il le maria avec vne fille de Marc Antoine, & de Cleopatre, appelée Silene, Reyne d'Egypte, comme dit Suetone, liu. 1. & pour dot luy rendit le Royaume de son Pere, à sçauoir toute la Mauritanie, qui comprenoit en ce temps là les Royaumes de Maroc, Trudante, Fez, Tremesen, Oran, Tunis, Alger, Buggy, iusques à Bona, qui est vn tres-grand espace de terre fertile & riche. C'est pourquoy Plutarque dit, que Iuba auoit eu vn heureux esclauage; & (comme dit Suetone liu. 2.) Iuba pour reconnoistre le bienfait, qu'il auoit receu, & pour se conseruer les bonnes graces de l'Empereur, donna le nom à cette Ville de *Iol Casaria*.

C'est

C'est pour
cturer, qu
temps là d
Iuba la ch
Royaume,
rieux Princ
y tint sa C
chap. 1. A
son fils su
mais l'Em
par ce moy
mes, les c
pellant l'v
nom de la
pellée Tar
cette ville
Tingitens
Mauritani
Iol Casari
tropolitain
tenoit dan
Romains
rum, & les
là leur resi
succeda à
colonies B
leges & F
toyens R
En l'an
rio & Ge
Alans, aya
en Afrique
deux Ma
deux Vil

C'est pourquoy l'on peut aisement conjecturer, que cette ville deuoit estre en ce temps là de grande consideration ; puis que Iuba la choisit entre toutes celles de son Royaume, pour eterniser le nom de ce glorieux Prince Cesar Auguste : qu'il la refit, & y tint sa Cour, comme dit Pline au liu. 5. chap. 1. Apres la mort de Iuba, Ptolomée son fils succeda au Royaume de son Pere; mais l'Empereur Caligula le fit tuër : & se fit par ce moyen Maistre de tous ces Royaumes, les diuisant en deux Prouinces, appellant l'une Mauritanie Tingitense, du nom de la ville de Tingis, aujourd'huy appelée Tanger, selon Suetone liu. 2. faisant cette ville Metropolitaine de la Prouince Tingitense ; & appellant l'autre partie, Mauritanie Cesarienne: prenant ce nom de Iol Casaria, parce que cette ville estoit Metropolitaine de cette grande Prouince. On tenoit dans cette ville les Estats, que les Romains appelloient *Conuentus Prouinciarum*, & les Gouverneurs Romains tenoient là leur residence. L'Empereur Claude, qui succeda à Caligula, fit enrichir cette ville de colonies Romaines, avec les mesmes Privilèges & Franchises qu'auoient lors les Citoyens Romains.

En l'an de Nostre Seigneur 427. Gunthario & Genferico Roys des Vandales & Alans, ayant subjugué l'Espagne, passerent en Afrique, détruisirent & saccagerent les deux Mauritanies, & principalement ces deux Villes Metropolitaines. Et en l'an

E

697. les Alarbes ou Arabes détruisirent presque toute l'Afrique : mais nonobstant cette deuxième destruction, cette Ville fut toujours habitée, & cela à cause de sa bonne situation. Car la Mer bat ses murailles, & vne petite Isle, distante de la Ville d'un traict d'arbaleste, luy sert de Port. Les fortifications en ce temps là estoient tres-bonnes, & le terroir tres-fertile; à cause d'une grande quantité de Fontaines qui arrosent les jardins. Ce qui fut cause que cette Ville ne manqua jamais de Citoyens. Le changement du nom de *Iol-Casaria* fut causé par les Alarbes, qui conquirent l'Afrique : car ils l'appellerent, comme on fait encore à present, *Algezir*, qui signifie *Isle*, d'autant qu'il y a vne petite Isle deuant la ville; voulans dire par *Algezir* la Ville de l'Isle; mais comme les Estrangers ne sçauent pas bien prononcer ce mot *Algezir*, les Italiens & les Espagnols l'appellent *Argil*, & les François *Alger*.

Quand les Alarbes furent Maistres absolus de l'Afrique, & qu'ils firent la diuision de toutes les Prouinces; la Mauritanie Cesarienne tomba en partage au Roy de Tremesen : auquel Roy ceux d'Alger payerent long-temps tribut; iusques à ce qu'Albuzeriz Roy tres-puissant de Tunis, se fit Maistre de la Ville de Bugy, contraignant le Roy de Tremesen mesme à estre son Tributaire. Le Roy de Bugy venant à mourir; il partagea ses Estats à ses trois enfans, & donna au plus jeune, qui s'appelloit *Habdul-haziz*, la ville de Bugy, faisant cette ville

D
comme
Royaum
re au Ro
tans inc
que le
payoien
soin, ny
dre; fu
Roy de
mis du
dura ius
uarrô l'a
pour le
celle de
mesme
rent à p
du gran
Eutemi
campag
sa resid
defend
ques à
Maistre
discour

Comme

L'Ex
L Vil
cumer
cet exe
L'an 12
la Vill
Mores

comme la Metropolitaine de ce nouveau Royaume. Ce Roy Habdulhaziz fit la guerre au Roy de Tremesen; ceux d'Alger se sentans incommodez de la guerre, & voyans que le Roy de Tremesen (auquel ils payoient grand Tribut) n'auoit point de soin, ny de forces suffisantes pour les defendre; furent obligez de payer le tribut au Roy de Bugy; & ainsi ils se declarerēt ennemis du Roy de Tremesen. Cette obeïssance dura iusques à ce que le Comte Pedro Nuanarro l'an de Nostre Seigneur 1509. gagna pour le Roy d'Espagne la ville d'Oran, & celle de Bugy. Ceux d'Alger craignans le mesme succez d'Oran & de Bugy, trouuerent à propos de se mettre sous la protection du grand Prince des Alarbes, appelé *Selim Eutemi*, qui auoit toûjours vécu dans les campagnes d'Alger. Celuy-cy vint prendre sa residence en la Ville d'Alger, pour la defendre. Ce qu'il fit quelques années, iusques à ce que les Turcs par tyrannie se firent Maistres d'Alger, comme vous verrez au discours suiuant.

Comment la Ville d'Alger a esté mise sous la puissance des Turcs.

L'Exercice ordinaire des Citoyens de la Ville d'Alger en ce temps là, estoit d'écumer la mer avec leurs barques à rames. Et cet exercice s'augmentoît de iour en iour. L'an 1492. auquel le Roy Ferdinand gagna la Ville de Grenade, grande quantité de Mores passerent tant de Grenade, que de

Valence, & Arragon en Afrique, qui auoient esté nourris en Espagne : de sorte que sçachans les chemins, la langue, & le métier de la guerre, ils ne faisoient qu'endommager avec leurs courses les costes d'Espagne, de Mayorque, Minorque, Yviça, & les autres Isles.

Dés que la Ville d'Oran fut subjuguée l'an 1509. comme nous auons dit cy-dessus, le Roy Dom Ferdinand enuoya vne puissante armée nauale, pour détruire entièrement la Ville d'Alger avec tous ses Corsaires, & pour nettoier la mer de cette nation Barbare. Ceux d'Alger voyans cette grande armée nauale, qui alloit fondre sur eux, se rendirent au Roy d'Espagne, s'obligeans à payer vn Tribut annuel : Et comme le principal sujet estoit de détruire les Corsaires, les Espagnols firent vn fort dans la Ville, où il y auoit toujours vn Capitaine avec deux cent soldats. Cette place fut toujours bien garnie, tant de munitions de guerre, que de viures ; ce Fort seruant de bride aux Corsaires & aux Citoyens. Pendant que ce grand Monarque vécut, ceux d'Alger payerent leur Tribut, & supporterent patiemment l'incommodité de ce Fort, sans auoir l'assurance de murmurer seulement, iusques à l'an 1516. que ce Roy mourut.

La mort de ce Roy les fit resoudre de se defaire de leurs voisins Chrestiens, & du Fort de l'Isle, afin de ne plus payer le Tribut annuel aux Espagnols. Pour mettre leur dessein à execution, ils appellerent Aruch

DE
Barberco
tuée sur
distante
180. mil.
estoit v
temps la
vouloir
ses Turc
des Ch
beaucoup
pensero
berossa
fort aise
pour se
querir c
la Barba
ché de c
d'incom
qu'il n'y
tast plu
& que d
rir. Les
tents d
Alger.

Cepen
temps. L
de Turc
lerie, &
Mores
gneur d
estoienn
Barberco
uant de
pour le

DE LA VILLE D'ALGER: 101

Barberossa, qui estoit alors à Higir, place située sur le bord de la mer Mediterranée, distante de la Ville d'Alger, vers le Leuant, 180. milles Italiennes; le supplians, comme il estoit valeureux soldat (car il estoit en ce temps là fort renommé par ses victoires) de vouloir promptement venir à Alger avec ses Turcs & ses Galleres, pour les deliurer des Chrestiens, qui les incommodoient beaucoup dans ce Fort, & qu'ils le recompenseroient dignement de son travail. Barberossa ayant receu cette ambassade, en fut fort aise, estimant cette occasion propre pour se faire Seigneur d'Alger, & pour acquérir quant & quant de grands Estats dans la Barbarie. Il témoigna qu'il estoit fort fâché de ce que les Chrestiens donnoient tant d'incommoditez à ceux d'Alger; & répondit qu'il n'y auoit rien au monde qu'il souhaitast plus que de les deliurer de cette misere, & que dans peu de temps il les iroit secourir. Les Ambassadeurs réjouis & tres contents de cette promesse, retournerent à Alger.

Cependant Barberossa ne perd point de temps. Il enuoye dix-huit Galleres chargées de Turcs, de munitions de guerre & d'artillerie, & luy avec ses troupes Turquesques & Mores vint par terre. Selim Eutemi Seigneur d'Alger, & les principaux Citoyens estoient fort aises du prompt secours que Barberossa leur donnoit: ils allerent au deuant de luy vne bonne iournée hors la Ville; pour le saluer, pensans qu'il venoit droit à

Alger. Mais Barberossa s'excusa, disant que pour quelques affaires de grande importance il deuoit premierement aller à Sargil, à 60. milles d'Italie d'Alger, situé sur la mer, vers le Ponent, promettant de retourner en bref, & de faire ce qu'ils desiroient de luy, & encore dauantage. Sur ces entrefaites il s'en va avec ses troupes par terre vers Sargil, donnant ordre à ses Galleres, qui estoient déjà à Alger, de nauiger incontinent vers Sargil, où estoit Car-azan, vn de ses Capitaines, qui auoit commandé quelques Nauires Corsaires de son escadre.

Mais comme ce Car-azan pensoit faire plus de profit, & acquerir plus d'honneur en commandant, que d'estre commandé, il auoit debauché quelques Nauires de Barberossa, & estoit venu à Sargil, y faisant des courses profitables sur la coste d'Espagne, par l'assistance des Mores, qui demeuroient là, presque tous natifs de Grenade, & de Valence, & ils s'y estoient retirez, quand Dom Ferdinand conquist la ville de Grenade l'an 1492. Car-azan étonné de voir si près de luy Barberossa, trouua à propos de l'aller saluer, & de luy rendre les Vaisseaux & les soldats Turcs qu'il luy auoit débauchés: se fiant que Barberossa avec cette satisfaction seroit content. Mais bien loin de cela; Barberossa sans recevoir aucunes excuses, fit en sa presence trancher la teste à Car-azan, prit tous ses Nauires, Esclaues & meubles pour butin, & les Soldats Turcs furent incorporez dans ses troupes. Et apres celà il contraignit le

peuple à leur Maïson plus fidèlement avec son Nauale fi tout le ment Se son Pala bon trait

Ce pol qu'il n'est les deliue l'endema chée, & Fort des estant d dire par mandoit donnero tourner & en cas pieces. L mation, froit des la mort poltron réponse ment; c la ville nobstan parce qu pieces d Au bo qu'on a

peuple à le declarer pour leur Roy & pour leur Maistre. Et laissant vne Garnison de ses plus fideles soldats dans cette place, il retourna avec ses troupes vers Alger; & son armée Nauale fit de mesme. Estant venu à Alger, tout le monde le congratula, & principalement Selim Eutemi, logeant Barberossa dās son Palais, luy faisant tout l'honneur, & le bon traitement, dont il se pût auiser.

Ce politique Pirate voulant faire accroire qu'il n'estoit venu à autre dessein, que pour les deliurer de la sujection des Chrestiens, le lendemain qu'il fut arriué fit faire vne tranchée, & dresser vne batterie pour battre le Fort des Chrestiens sur l'Isle. La batterie estant dressée, auant que de tirer, il enuoya dire par vn Turc au Capitaine qui y commandoit, que s'il se vouloit rendre, on luy donneroit des Nauires suffisans pour retourner luy & tous ses soldats en Espagne: & en cas de refus, qu'on les tailleroit tous en pieces. Le Capitaine répondit à cette sommation, que c'estoit en vain qu'on luy offroit des Nauires, & qu'on le menaçoit de la mort, & que cela n'estoit que pour des poltrons. Barberossa ayant entendu cette réponse, donna ordre de tirer continuellement; quoy que cette Isle ne fust distante de la ville que de trois cent pas, les balles nonobstant faisoient fort peu d'effet, & cela parce que son artillerie consistoit en petites pieces de campagne.

Au bout de vingt iours & autant de nuits qu'on auoit continuellement battu le Fort

sans aucun effet; les Bourgeois d'Alger commencerent à murmurer & à se plaindre ouvertement, de ce qu'ils auoient introduits dans leur ville tant de Turcs, qui faisoient des violences insupportables, & des menaces arrogantes aux Bourgeois. Le Prince Selim Eutemi estoit las de voir le peu d'estat que Barberossa faisoit de luy, tant dans son propre Palais qu'en public, & Barberossa ne pensoit iour & nuit qu'aux moyens de se rendre Maistre de cette Ville & de son territoire. A la fin il prit resolution (nonobstant la grande courtoisie qu'il receuoit) de tuer son hôte Eutemi de ses propres mains, & à force d'armes de se faire déclarer Roy par ses soldats, & mesme de contraindre les Citoyens d'Alger de le reconnoistre pour tel.

Pour executer ce dessein, sans quelque tumulte populaire, vn iour sur le midy que Selim Eutemi entroit dans le bain de son Palais, pour se laver auant que de faire la Sala ou Oraison du midy (comme c'est la coustume des Turcs & des Mores, suiuant leur Alcoran) Barberossa qui estoit logé au mesme Palais, entra secrettement dans le bain assisté d'vn de ses gens: & trouuant le Prince seul, nud, & sans armes quelconques, il le suffoqua & l'étrangla, laissant le corps sur la place, & se retira secrettement du bain. Vn quart d'heure apres il retourna publiquement au bain, & faisant l'étonné de voir le corps mort de son hôte, il appella les domestiques, & leur dit que leur Maistre estoit

mort d'un
diuulgué
déjà le n
qu'il auo
Seigneur
maison, c
que mass
déjà auer
dans les
quelques
Cheual
& à hau
sans que

Le fils
rannie d
ques se r
des Chr
ré Roy p
luy les p
de granc
vouloier
qu'ils fi
ment. I
ger de la
est le no
fit mett
en garn
se voya
mencer
comme
ensuite
forte q
estoit l
Chrest

mort d'une foiblesse. Cela fut incontinent divulgué : mais les Bourgeois connoissans déjà le naturel cruel de Barberossa, jugeans qu'il auoit esté l'auteur de la mort de leur Seigneur, se retirerent chacun dans leur maison, craignans quelque tumulte ou quelque massacre. D'autre part les Turcs estans déjà auertis de ce qui s'estoit passé, parurent dans les rues armés : & par l'assistance de quelques Mores menerent Barberossa à Cheual par les rues principales de la ville, & à haute voix le publierent Roy d'Alger sans que personne y contredist.

Le fils de Selim Eutemi, craignant la tyrannie de Barberossa, assisté de ses Domestiques se retira à Oran, où il fut bien receu des Chrestiens. Ce Tyran ayant esté déclaré Roy par ses soldats, fit appeller par deuant luy les plus riches Bourgeois, & leur promit de grandes franchises & priuileges, s'ils le vouloient reconnoistre pour Roy absolu. Ce qu'ils firent plus par contrainte qu'autrement. Il commença incontinent à faire forger de la monnoye, à fortifier l'Alcazar (qui est le nom d'une forteresse de la Ville) où il fit mettre de l'artillerie & quantité de Turcs en garnison. Apres quelques iours les Turcs se voyans Maistres absolus d'Alger, commencerent à mal-traitter les Bourgeois, au commencement de paroles injurieuses, & ensuite en les volant publiquement ; de sorte qu'ils apperceurent clairement qu'il estoit bien plus doux d'estre tributaires des Chrestiens, que sujets des Turcs. Le gou-

uernement du nouveau Roy fut si rude, que les Bourgeois commencerent secretement d'auoir correspondance avec le Capitaine qui commandoit le Fort sur l'Isle, declarant que leur intention estoit de massacrer tous les Turcs, & de payer derechef tribut au Roy d'Espagne. Ce Capitaine leur promit assistance. D'autre part les Mores du pays du defunct Prince Selim Eutemi promettoient aussi assistance aux Algeriens, pour se venger tant de la mort de leur Seigneur, que pour s'exempter du grand tribut que ce nouveau Tyran Barberossa leur faisoit payer.

Les desordres de ce Pirate causerent vne ligue, qui se fit entre les Algeriens, les Mores de Mutija (Mutija est le Pais de Selim) & les Chrestiens de la forteresse. Le complot fut fait, sçauoir que grande quantité de ces Mores vn iour destiné entreroient dans la ville avec des armes cachées, sous pretexte de faire leurs marchandises, & qu'ils mettroient le feu à vingt deux Galliottes qui estoient à terre des deux costés de la ville. Et quand les Turcs sortiroient pour éteindre le feu, que les Bourgeois fermenteroient les portes de la ville, & au mesme temps que les Chrestiens de la forteresse de l'Isle viendroient avec de petites barques à la ville pour donner secours aux Bourgeois. Mais cette entreprise fut découuerte par la grande vigilance de Barberossa, qui dissimula sagement ce qu'il sçauoit de leur dessein. Et aussi-tost il redoubla les gardes tant dans ses

Galliotte
que les M
non pas
approch

Vn c
Vendree
Turcs)
coustum
Sala, &
estoint
portes si
se prese
sorte qu
gez, &
Barbero
noissoit
comma
Ce com
ferer da
vingt B
pables,
les ruës
eurent s
vn fumi
puis ce
riens o
Turcs d
role de
jets des
En la
Eutemi
à Oran
Genera
nal Fra

Galliottes qu'aux portes de la ville, de sorte que les Mores n'eurent iamais l'assurance non pas de brûler les Galliottes, mais de les approcher.

Vn certain iour de leur Iuma (c'est le Vendredy qui est comme le Dimanche des Turcs) ce nouveau Roy vint comme de coustume à la grande Mosquée pour dire la Sala, & comme les plus riches Algeriens estoient entrez, on ferma soudainement les portes sur eux: & grande quantité de Turcs se presenterent alentour de la Mosquée; de sorte que les Algeriens se trouuerent assiegez, & de cette façon prisonniers. Alors Barberossa commença à declarer qu'il connoissoit & scauoit tres-bien leur dessein, & commanda qu'on les liaist pieds & mains. Ce commandement fut executé, & sans differer dauantage il fit couper les testes à vingt Bourgeois: qu'il iugeoit les plus coupables, & ietter les corps & les testes dans les ruës. Apres que ces corps & ces testes eurent seruy de spectacle, on les enterra dans vn fumier. Tout celà arriua l'an 1517. Et depuis ce temps là iusques à present les Algeriens ont souffert le gouvernement des Turcs de gré ou de force, sans aucune parole de contradiction, & par consequent sujets des Turcs.

En la mesme année 1517. le fils de Selim Eutemi (lequel, côme i'ay dit, s'estoit retiré à Oran) à la priere du Marquis de Comares General d'Oran par l'assistance du Cardinal Francisco Ximenes, & de tous les Con-

seils d'Espagne, obtint vne armée nauale de dix mille hommes, pour chasser Barberossa & les Turcs d'Alger: car les Conseils d'Espagne iugeoient qu'il n'estoit point raisonnable, que ce grand Corsaire Barberossa se seruist d'Alger pour le refuge des Corsaires & des Pirates, qui incommodoient les Royaumes voisins. Cette armée, sous la conduite d'un Cheualier appellé *Dom Francisco de la Vexa*, & du fils de Selim Eutemi, arriua proche de la ville d'Alger, mais il luy suruint vn mal-heur, comme l'an 1541. à Charles V. Empereur: car vne grande tempeste le surprit de telle sorte, que les Nauires se rompirent les vns contre les autres, & le reste donna en terre. Tellement que la plus grande partie de cette armée fut engloutie dans la mer, & les soldats noyez. Ceux qui auoient surmonté les dangers de la mer, furent ou tuez des Turcs, ou faits Esclaues, & fort peu retournerent en Espagne.

Ce malheur des Chrestiens augmenta de beaucoup le courage de Barberossa, & le rendit plus redoutable que iamais: car par ce desastre les forces du fils de Selim Eutemi, le vray heritier du Royaume d'Alger, estoient perduës, & luy sans espoir de se pouoir remettre, & aussi les forces Chrestiennes fort affoiblies. Tous ces heureux succez rendirent aussi Barberossa si orgueilleux, si superbe, & si insupportable, que les Alarbes, qui demeuroient dans le plat Pais, sous la iurisdiction de ce Royaume, se

DE
voyant f
ment du
pour leu
vn Pais
trente m
bes trait
Tunis a
derant c
iour plu
voisin, p
tion qu'
Pirate:
d'Alger
Royaum
conditio

Le R
Mores
ses amis
armée
Alger.
Royaum
se decl
Tyran.
s'augm
ualerie
auerty
Alarbes
les affai
defensu
fiance e
quebust
quoienn
ville d'
petite g

voyant si rudement traitez par le gouuernement du Turc, se resolurent de prendre pour leur Protecteur le Roy de Tunis: (c'est vn Pais distant d'Alger vers le Ponent de trente milles) les Ambassadeurs des Alarbes traiterent cette affaire avec le Roy de Tunis appellé *Hamidalabde*. Ce Roy considerant que Barberossa deuenoit de iour en iour plus puissant, & craignant ce mauuais voisin, promit secours aux Alarbes, à condition qu'ils feroient la guerre ensemble à ce Pirate: & en cas qu'ils le pussent chasser d'Alger, que les Mores donneroient ce Royaume à luy & à ses descendans. Cette condition fut acceptée par les Mores.

Le Roy Hamidalabde assembla dix mille Mores à cheual, tant de ses sujets, que de ses amis & confederez, & fit marcher cette armée au mois de Iuin de l'an 1517. vers Alger. Les Alarbes de la Iurisdiction du Royaume d'Alger, voyans cette armée, se declarerent ouuertement ennemis du Tyran. Ce qui fut cause que cette armée s'augmenta de iour en iour, tant de Caualerie que d'Infanterie. Barberossa bien auerty de tout ce qui se passoit entre les Alarbes & le Roy Hamidalabde, prepara les affaires pour la guerre, non seulement defensiue, mais offensiue. Toute sa confiance estoit en la valeur de ses Turcs Arquebusiers, desquels ses ennemis manquoient. Il laissa le Gouuernement de la ville d'Alger à son Frere Cheredin avec vne petite garnison. Et pour assurer la ville, il

mena avec luy vingt des plus riches Bourgeois. Il commença sa marche vers ses ennemis avec mille Turcs Arquebusiers, & cinq cent Mores de Grenade & de Valence.

Barberossa ayant marché 12. lieues vers le Ponent, rencontra l'armée ennemie : & la bataille se donna fort rudement. Les Turcs & les Mores bien dressez avec la bonne conduite de leur Chef, mirent en déroute leurs ennemis. Le Roy de Tunis voyant la confusion se retira plus viste qu'il n'estoit venu, & Barberossa poursuivit sa victoire, le suivant iusques à Tunis, où le Roy n'osa demeurer, de peur d'y estre assiégé. Il se retira de là vers le mont Atlas : & Barberossa sans aucune resistance prit la ville de Tunis, pillant tout ce que ce mal-heureux Roy auoit laissé dans son Palais : les soldats pillerent les maisons des Bourgeois. Barberossa demeura quelques iours pour se rafraichir à Tunis, & se fit peu de temps declarer par force Roy de Tunis par les Bourgeois, qui estoient restez. La renommée de cette victoire courut par toute l'Afrique : & comme en ce temps là les Mores du Royaume de Tremesen (qui est situé à cinquante lieues de Tunis vers le couchant) eurent quelque differend avec leur Roy : ils firent sçavoir à Barberossa, que s'il vouloit venir avec ses Turcs, ils le feroient Maistre de la ville, & de tout le Royaume.

Barberossa ayant entendu cette fauorable proposition, crut qu'il ne deuoit pas perdre

une si belle
son frere
luy enuo
tites piec
que son
plit aussi
chargées
balles, &
receu ce
bonne qu
sur des ch
grandes
de peup
rendiren
uient, se
butin.

Mais
engagé
Tunis, o
ne retou
recouure
chast sa
d'Oran n
coupast
ne fût m
commar
Isaac Be
avec deu
quelques
de là Ora
Tremese
de ses su
que Bar
pos de l'

DE LA VILLE D'ALGER. III

vne si belle occasion ; il écriuit vne lettre à son frere, qui estoit demeuré à Alger, qu'il luy enuoyast incontinent par mer dix petites pieces d'artillerie avec leur attirail ; ce que son Frere (ayant receu l'ordre) accomplit aussi tost, luy enuoyant cinq Galliotés chargées tant d'artillerie, que de poudre, balles, & autres munitions. Barberossa ayant receu cette prouision de guerre, prit vne bonne quantité de viures, qu'il fit charger sur des cheuaux, & commença sa marche à grandes iournées vers Tremesen. Beaucoup de peuples Mores, par où il passoit, luy rendirent obeïssance, & quelques-vns le suivirent, sous esperance de faire quelque bon butin.

Mais Aruch Barberossa se voyant si auant engagé dans ce Pais, eut peur que le Roy de Tunis, qui estoit chassé de son Royaume, ne retournast avec quelques Mores pour recouurer son Estat, & qu'il ne luy empeschast sa retraite ; ou bien que le General d'Oran ne sortist avec ses troupes, & ne luy coupast chemin. Cela n'empescha pas qu'il ne fust marcher ses troupes dans le Pays, commandant à son troisiéme frere, appelé *Isaac Benijoub* de garder la Ville de Tunis avec deux cent Mousquetaires Turcs & quelques Mores. Il marcha quatre lieues par delà Oran, où il rencontra Abuzijen Roy de Tremesen, qui ne scauoit rien de l'infidelité de ses sujets : mais estant seulement auerty que Barberossa venoit, il trouua plus à propos de l'aller rencontrer en campagne avec

ses troupes, que de l'attendre, & de se laisser enfermer dans vne ville, ne se fiant pas trop aux Citoyens de Tremesen. Son armée consistoit en six mille Cheuaux, & trois mille Fantassins.

Si tost que ces deux armées furent à la veuë l'une de l'autre, elles furent rangées en bataille à leur mode. La place estoit fort propre: car c'estoit la campagne rase alentour d'Aganel. La bataille commença avec grande furie des deux costez: mais Barberossa eut incontinent l'avantage, à cause de la grande quantité d'Arquebusiers, & de ses petites pieces d'artillerie; de sorte que les meilleures troupes du Roy furent deffaites, & luy contraint de se retirer à Tremesen, où les Bourgeois ses sujets le prirent prisonnier, & luy trencherent la teste, deuant que Barberossa y pût arriuer: & enuoyerent cette teste par leurs Deputez à Barberossa, avec les chefs de la ville, luy promettant, comme ils auoient fait auparauant, obeissance. Deux iours apres il fit son entrée solennelle dans Tremesen, confisquant les biens du Roy defunct, tant pour payer ses soldats, que pour faire quelques fortifications à ladite ville: car il iugeoit que son voisinage seroit peu agreable à ceux de la ville d'O-ran (tout cecy arriua l'an 1517.) & pour s'assurer il fit incontinent confederation avec Muleyhamet, Roy de Fez, luy promettant assistance contre le Roy de Maroc, contre lequel Muleyhamet estoit en guerre ouverte; à condition que Muleyhamet defen-

DE
droit le
Chrestien
berossa p
res, refi
laissant
second E

Mais to
par la luf
me frere
mandoit
& autres
& tyrann
res du P
& le tuer
quarante
taillez en
dement l
vengean
au mois
Espagne
apres En
nauale.
auerty de
luy baïse
ple relat
que. Et c
doit de i
doutable
dre ce no
tage la M
men R
lequel c
dats, po
aux Tur

droit le Royaume de Tremesen contre les Chrestiens leurs communs ennemis. Barberossa pour jouir plus à loisir de ses victoires, resida toute l'année 1517. à Tremesen, laissant à Alger pour son Lieutenant son second Frere Cheredin.

Mais tous les bons succez furent trompez par la Iustice diuine, parce que son troisieme frere appellé Isaac Benijoub, qui commandoit les nouuelles conquestes de Tunis, & autres places, par ses grandes exactions & tyrannies estoit deuenu odieux aux Mores du Pays : de sorte qu'ils se reuolterent, & le tuerent avec tous ses Turcs, excepté quarante, qui pensans se sauuer furent tous taillez en pieces. Barberossa regrettoit grandement la mort de son frere, en differant la vengeance à vn temps plus propre. C'estoit au mois de Septembre de l'an 1517. qu'en Espagne arriua le Roy Charles (qui fut apres Empereur) avec vne puissante armée nauale. Le Marquis de Comares estant auerty de l'arriuee du Roy, alla en personne luy baïser les mains, & luy donner vne ample relation de tout ce qui se passoit en Afrique. Et comme le Pirate Barberossa se rendoit de iour en iour plus puissant & plus redoutable, il conseilla à sa Majesté d'éteindre ce nouveau feu. Et pour animer dauantage sa Majesté, il mena avec luy Abuchenmen Roy de Tremesen, réfugié à Oran, lequel obtint de sa Majesté dix mille soldats, pour faire la guerre à Barberossa, & aux Turcs. Ce qu'ayant entendu le Pirate,

il demanda avec instance secours au Roy de Fez, conformément à leur confederation mutuelle: mais voyant que le secours tar-
doit à venir, & que le Marquis de Comares
estoit déjà à Oran, & qu'il marchoit avec
ses troupes vers luy; il iugea à propos, sans
plus attendre le secours de Fez, de sortir de
Tremesen avec 1500. Turcs & Andalous.
Arquebusiers, & cinq mille Mores à cheual.

Mais considerant que ce nombre de 1500.
Arquebusiers estoit incapable de faire resi-
stance à dix mille Chrestiens: (car il ne se
fioit pas trop à sa Caualerie Morisque) il
resolut de demeurer à Tremesen, attendant
tous les iours le secours du Roy de Fez. Mais
quand le Marquis de Comares fut à la veuë
de Tremesen, Barberossa remarqua que les
Bourgeois commençoient à branler: c'est
pourquoy il prit la troisième resolution, qui
fut de se retirer avec ses Turcs de nuit, sans
en donner auis aux Bourgeois, & de se reti-
rer en fuyant vers Alger.

Cette resolution fut executée; mais à son
premier giste le Marquis en fut auerty, le-
quel avec quelques Arquebusiers le suiuit
avec vne telle promptitude, qu'il l'attrapa à
huit lieuës de Tremesen, au passage d'une
Riuere, qui s'appelle *Huexda*. Barberossa
se voyant chauffer les éperons de si près, &
ruer ses Turcs, se seruit de ce stratageme,
pour gagner du temps à passer cette riuere.
Il fit semer sur le chemin grande quantité
d'argent, de vaisselles, & autres choses de
grand prix, croyant ainsi amuser les Chre-

stiens, tan-
ce valeur
de tant de
routes ces
rossa vif, c
dit, pour
charger
fuyoient.
na face v
mourir en
quinze ce
se defend
peu de te
ran Barbo

Icy fin
Barbeross
fit les Tu
moyen de
nant le co
tiennent
quis de C
ctoire, re
de ce Ty
sans aucu
le Roy A
Royaume
taille le R
de Milta
pour dor
ayant en
sa mort,
il retour
estoit ver
Tremese
à Oran.

DE LA VILLE D'ALGER. 115

Chrétiens, tandis qu'il passeroit la rivière ; mais ce valeureux Marquis encouragea ses gens de tant de vives raisons, qu'ils mépriserent toutes ces richesses, pour prendre Barberossa vif, qui estoit à la rivière, comme j'ay dit, pour la passer, quand les Chrétiens chargerent furieusement les Turcs qui fuyoient. Ce que voyant Barberossa, il tourna face vers ses ennemis, se resolvant de mourir en combattant genereusement. Les quinze cent Turcs & Barberossa parmy eux se defendoient comme des Lions ; mais en peu de temps ils furent tous tuez, & le Tyran Barberossa aussi.

Icy finirent tous les grands desseins de Barberossa, qui fut le premier qui introduisit les Turcs en Barbarie, & leur enseigna le moyen de tirer les richesses du Ponent, donnant le commencement à ce que les Turcs tiennent aujourd'huy en Barbarie. Le Marquis de Comares tres-content de cette victoire, retourna à Tremesen avec la teste de ce Tyran sur vne pique pour trophée : & sans aucune contradiction du peuple, il mit le Roy Abuchen-men en possession de son Royaume. Et quatorze iours apres cette bataille le Roy de Fez Abdedu arriva proche de Milta avec vingt mille Mores à cheual, pour donner secours à Barberossa. Mais ayant entendu la deffaite de son armée avec sa mort, craignant vn semblable malheur, il retourna par le mesme chemin qu'il estoit venu ; & le Marquis laissant le Roy de Tremesen rétably en son Royaume, retourna à Oran.

Vous voyez icy la mort de Aruch Barberossa, apres avoir demeuré quatorze ans en Barbarie, faisant d'incroyables dommages aux Chrestiens par mer, & aux Mores de Barbarie encore plus grand mal par terre: car il est le premier qui les a reduits en l'estat, où ils sont maintenant, d'estre sujets, & comme à demy Esclaues des Turcs. Les nouvelles de la mort d'Aruch Barberossa en peu de iours furent annoncées à Cheredin Barberossa, frere Cadet du defunct, qui gouvernoit l'Estat d'Alger. Ce qui luy fut doublement sensible; pour la mort de son frere, & parce qu'il craignoit que le Marquis victorieux ne le vint assieger dans la ville d'Alger mesme: il prit donc resolution d'abandonner la place, & de se retirer avec 22. Galientes vers le Levant. Mais quelques Corsaires luy conseillerent d'attendre encore, pour voir où les Chrestiens victorieux prendroient leur marche. Et voyant que le Marquis estant de retour à Oran, fit embarquer ses gens pour retourner en Espagne: les soldats Turcs avec les Corsaires élurent Cheredin pour Roy & Capitaine general du Royaume d'Alger; aussi sa grande capacité meritoit la succession de son frere.

Estant mis en possession de ce Royaume, la premiere chose qu'il fit, fut d'enuoyer vne gallere avec quelques lettres au grand Seigneur, luy donnant à entendre la mort de son frere, & pour luy demander protection & secours contre les Chrestiens, promettant de payer Tribut, ou de remettre ce Royaume

entre ses mains
en Barbarie
tendu cette
pondit, ma
deux mille
faisoit, à se
mains la vi
cecy arriua
1519.

Vous voyez
la ville d'Alger
Turcs. Il n'y
en peu de m
que i'ay veu
crement v
croyans qu
conquestes
ral du gra
pour son p
titre que de
terre.

L'an 1530
commodé
Chrestiens
Port, res
coups de ca
la ville iusc
dessein qu
Forteresse
estoit o
la ville p
fort grand
tempeste.

Cheredin

entre ses mains, avec tout ce qu'il possédoit en Barbarie. Le grand Seigneur ayant entendu cette nouvelle, non seulement y répondit, mais il luy enuoya vn secours de deux mille Turcs, acceptant l'offre qu'il luy faisoit, à sçauoir qu'on mettroit entre ses mains la ville d'Alger avec ses Estats. Tout cecy arriua au commencement de l'an 1519.

Vous voyez donc icy quand & comment la ville d'Alger est venue entre les mains des Turcs. Il m'a semblé à propos de raconter en peu de mots cette petite Histoire; parce que j'ay veu souuent des personnes médiocrement versées manquer aux Histoires, croyans qu'Aruch Barberossa auoit fait ces conquestes en Barbarie en qualité de General du grand Seigneur: mais il les a faites pour son propre interest, sans aucun autre titre que de Pirate de mer, & de Tyran par terre.

L'an 1530. Cheredin se trouuant fort incommodé à cause de la forteresse, que les Chrestiens tenoient sur l'Isle deuant le Port, resolut de raser cette Forteresse à coups de canon, & apres de faire vn Port de la ville iusques à l'Isle: qui estoit le mesme dessein qu'Aruch auoit l'an 1516. car cette Forteresse estoit cause que les Nauires estoient obligées de se sauuer à vn costé de la ville proche la Porte de Babazon, en fort grand danger de perir avec la moindre tempeste.

Cheredin Barberossa pour se rendre mai-

stre de cette Forteresse, commença son entre-
 reprise par ce stratagemme : Deux garçons
 Mores, par son ordre secret, s'allèrent ren-
 dre à ceux de la Forteresse, disans qu'ils vou-
 loient se faire Chrestiens. Ils furent bien
 receus, & le Capitaine qui commandoit
 dans la Forteresse, appelé *Martin de Vargas*,
 les prit en sa maison, & les fit catechiser
 pour les rendre capables de recevoir le saint
 Sacrement de Baptême. Et le iour de Pas-
 que, quand le Gouverneur & tous ses sol-
 dats estoient à l'Eglise, ces deux garçons
 allerent sur vne petite tour, d'où ils donne-
 rent le signal à ceux de la ville avec vn dra-
 peau; ce qui fut veu par vne seruante du
 Gouverneur, laquelle aussi tost fut auertir
 son Maistre de cette trahison, lequel sortit
 incontinent de l'Eglise avec tous ses soldats;
 & craignant les ennemis, il mit ces deux
 garçons en prison, & les fit incontinent
 pendre tous deux à vne eminence, d'où
 ceux de la ville voyoient ce spectacle.

Cheredin Barberossa en fut auerty sur
 l'heure, dont il fut fasché extrêmement,
 comme si cela eut esté fait au mépris de la
 Religion Mahometane. Il enuoya vn Esquif
 de paix à la Forteresse, avec vn Renegat, ap-
 pellé *Alcade Huali*, pour demander au
 Gouverneur s'il se vouloit rendre, qu'on
 feroit bonne composition à luy & à ses
 gens, autrement qu'on les feroit passer par
 les armes : le Gouverneur fit réponse, qu'il
 estoit étonné que Cheredin Barberossa, si
 estimé pour son experience dans les armes,

ne scauoit
 Espagnol
 moquent
 De plus,
 qu'il ne f
 noblesse,
 heroique
 ce bon de
 Cheredin
 les armes
 Dieu, & à
 Chered
 prendre
 d'un Gali
 tuit deua
 auoient
 dessein, i
 fer vne b
 1530. au
 resse qui
 cesse: & c
 pas, ou e
 ferent de
 que le 16
 que toute
 assiegez
 barqua a
 Turcs da
 la Forte
 aucun ob
 blessé au
 partie es
 me on p
 esté seize

ne ſçauoit pas bien qu'il auoit affaire à des Eſpagnols, qui eſtiment l'honneur, & ſe moquent des menaſſes de leurs ennemis. De plus, qu'il eſtoit de la maiſon de Vargas, qu'il ne faiſoit pas gloire de l'antiquité de ſa nobleſſe, mais profeſſion d'imiter la vertu heroïque de ſes anceſtres, & qu'excité de ce bon deſir il attendroit tous les efforts de Cheredin Barberoſſa, & qu'il montreroit les armes à la main, qu'il eſtoit fidele à ſon Dieu, & à ſon Roy.

Cheredin ayant receu cette réponſe, fit prendre quelques groſſes pieces d'artillerie d'un Galion François, qui eſtoit par cas fortuit deuant Alger, & quelques pieces qui auoient eſté fonduës à Alger à ce meſme deſſein, il y auoit quelques mois. Il fit dreſſer vne batterie le 6. iour de May de l'an 1530. avec laquelle il fit battre cette forterreſſe quinze iours & autant de nuits ſans ceſſe: & comme la diſtance n'eſt que de 200. pas, ou enuiron, les Mouſquetaires ne ceſſerent de tirer continuellement; de ſorte que le 16. de May, les murailles eſtans preſque toutes abatuës, & grande quantité des aſſiegez ou tuez, ou bleſſez, Cheredin s'embarqua avec 1300. Mouſquetaires & Archers Turcs dans 14. Galiotes; & eſtans arriuez à la Forterreſſe, ils mirent pied à terre ſans aucun obſtacle: car le Gouverneur eſtoit bleſſé avec 53. ſoldats, dont la plus grande partie eſtoient bleſſez ou fort fatiguez, comme on peut facilement conjecturer, ayant eſté ſeize jours en alarme continuelle.

Le Capitaine Martin de Vargas se rendit sous quelques conditions, & au bout de trois mois qu'il eut esté en prison, il fut tué en la presence de Cheredin, sans aucune raison, à coups de baston; c'est ainsi que mourut ce valeureux Capitaine, emportant au Ciel la couronne du martyr, & laissant à ses successeurs vn exemple de valeur & de fidelité; lesquelles vertus sont tellement enracinées en cette illustre famille, que iusques à maintenant on trouue icy au Pais-bas des Cheualiers, non seulement heritiers de cette Maison illustre, mais aussi imitateurs des vertus de leurs ancestres, & qui seruent à l'Vniuers d'exemples de valeur & de fidelité. Apres le massacre de ce braue Capitaine, il fit faire par les Chrestiens Esclaves vn mole depuis la ville iusques à la Forteresse, qui fut acheué au bout de deux ans.

La Situation, Force, & Police de la Ville d'Alger.

LA Situation de cette fameuse demeure des Corsaires est sur le panchant d'une Montagne, laquelle s'éleue peu à peu depuis la marine dans le Pais, representant à ceux qui passent sur la mer les degrez d'un theatre, la varieté des edifices, qu'on y voit presque entiers, & fait trouuer la venë fort agreable: il n'y a point de maison, de laquelle on ne puisse voir toutes les autres, de quelque part que l'on tourne les yeux, quand on est sur les terrasses d'icelles, dont

elles

elles s'ot
du plaisir
iusques
figure en
trois mil
brique, l
rifier aue
sont larg
fonds d
mal ent
fortifica
commar
nent; l
Habitan
n'y a au
manque
traints d
parts, d
sont fo
auec des
qui trau
entre la
Bassa, iu
le est sa
Mosqué
ment pu
cette Ch
derne. D
nison et
publiqu
de court
place d'
celles ce
ont cha

elles s'ont couuertes. Elles jouissent aussi toutes du plaisir de pouuoir porter la veüe en mer iusques à la circonference de la Sphere. La figure en est presque quarrée, ayant quelques trois mille pas de tour. Les murailles sont de brique, basties à la façon ancienne, de fortifier avec de petites tours quarrées: les fosses sont larges seulement de seize pas, & profonds d'une pique, secs, pleins d'ordures, & mal entretenus, sans estre couverts d'aucunes fortifications au dehors; toute la ville est commandée des Collines qui l'environnent; les murailles ne peuvent seruir aux Habitans d'aucune defense, d'autant qu'il n'y a aucun terre-plain derriere, mais le manquement de place en la ville les a contrainsts de mettre les maisons sur les ramparts, dont ils seruent de paroies. Les rues sont fort étroites, & se ferment de nuit avec des grilles de fer, hormis la principale, qui traaverse la ville dès la porte de Babaloet, entre la grande Mosquée & le Palais du Bassa, iusques à la porte de Babazon, laquelle est sans aucune closture. Il y a plusieurs Mosquées; le Palais du Bassa est un bastiment public pour ceux qui sont pourueus de cette Charge, fort bien construit à la moderne. Depuis l'an 1650. une partie de la garnison est logée en cinq grandes maisons publiques, basties en quarré, avec une grande court au milieu, laquelle peut seruir de place d'armes; la grandeur de chacune d'icelles contient environ 600. soldats, lesquels ont chacun leur demeure particuliere sans

rien payer: les soldats les mieux accommo-
dés, loient vn appartement en d'autres gran-
des maisons de tres-bonne fabrique mo-
derne, qu'ils appellent *Fondonques*, qui
appartiennent aux particuliers. Le Chasteau
qu'ils appellent *Alcazabar*, n'est autre chose
que la partie de la ville, qui regarde le midy,
coupée & retranchée d'un mur, qui com-
mence depuis le rempart qui est à l'Orient,
iusques au rempart qui est à l'Occident. A
trois cent pas de la ville, il y a dans la mer
vne petite Isle, laquelle l'an 1530. fut jointe
à la ville par vn mole, fait pour la seureté
des Nauires & des Galeres, laquelle au com-
mencement de l'année 1662. a esté em-
portée d'une furieuse tempeste avec la perte
de plusieurs vaisseaux & Galeres. Il y a en-
core quelques forteresses de peu de confi-
deration hors la ville, dont la principale est
celle qui fut bastie par Asan Bassa, l'an 1545.
à 1700. pas de la ville, sur vne colline, au
mesme lieu, où l'Empereur Charles le
Quint auoit planté sa Tente l'an 1541. Prés
de ce lieu est la source de la Fontaine, laquel-
le fournit à la ville l'eau douce qu'on y a
besoin, sans en auoir autre que de la pluye
conseruée en quelques Cisternes: elle est
conduite sur des arcades à la Romaine, & se
diuise dans la ville par des tuyaux sous ter-
re, lesquels remplissent les Reseruoirs qui
sont en plusieurs endroicts tant au haut
qu'au bas de la ville, iusques auprès de la
porte de la marine, où toutes les branches
se rassemblent en vn tuyau, lequel porte le

D
reste d
Galere
necess
nelle,
cette s
ché, po
boire.
ces Fo
rang, c
Iuifs,
der à t
aller le
entre e
Fontai
& clo
eux to
ville, c
lesque
nissent
des Ma
lent e
nuict.
le'peup
ze mil
naire,
toutes
Bourg
Iuifs,
Le sou
là est c
d'estre
noist l
tient f
ses pas

reste de l'eau à la mer, où les Vaisseaux & les Galeres viennent prendre leur prouision necessaire. Il y a à chaque Reseruoir vne canelle, qui verse continuellement de l'eau de cette source avec vn gobelet, qui y est attaché, pour la commodité de ceux qui veulent boire. Ceux qui desirent auoir de l'eau de ces Fontaines, sont obligez de garder leur rang, & d'attendre leur tour, horsmis les Iuifs, lesquels doiuent auoir patience & ceder à tout Esclaue, qui vient apres eux, & d'y aller les derniers. L'eau qui coule à terre, entre dans les trous qui sont auprès de ces Fontaines, & va dans de certains conduits & cloaques sous terre, qui emportent avec eux toutes les immondices des priuez de la ville, qui répondent tous sur ces cloaques, lesquels de tous les endroits de la ville s'unissent en vne seule, auprès des trois portes des Magazins, où toutes ces ordures roulent en la mer continuellement iour & nuict. Les cent mille ames qui composent le peuple de cette ville, se partagent en douze mille Turcs soldats de la garnison ordinaire, trente ou quarante mille Esclaues de toutes les Nations du monde, & le reste Bourgeois Algeriens, Mores, Morisques, & Iuifs, & quelques Marchands Chrestiens. Le souuerain gouvernement de tous ceux-là est chez le Bassa, lequel ne se fasche point d'estre flatté du nom de Sultan. Il reconnoist le grand Seigneur de bouche, mais il tient fort peu de compte de ses ordres, de ses passeports, ou des Traictez qu'il a faits

avec les autres Princes Souuerains, s'il ne les a auoüé. La soldatesque luy est plus redoutable que le grād Seigneur, aussi n'a-t-il autre soin que de leur faire liurer promptement la paye au renouvellement de chaque Lune, sans laisser écouler trois heures, s'il ne veut estre massacré, ou à tout le moins mis en prison. Les Finances pour cét effet luy reuiennent des tributs que les Alarbes & quelques Roytelets, Mores d'Afrique des enuirôs d'Alger, luy payent, des contributions du peuple, & du tantième des prises. Le Bassa doit prédre garde à ne pas excéder son droict, & de ne prendre pas plus qu'il ne luy appartient, à peine d'attirer sur luy la furie des soldats, laquelle luy pronostique vne mort inéuitable; comme elle fit l'an 1661. au mois de Septembre à Ramadan Bassa, auquel & à 28. personnes de son Conseil, les soldats couperent la gorge, iettans les corps aux chiens dans la rue, pour s'estre fait adjuger par ceux de son Conseil vne portion de bled d'une prise, plus grande que n'estoit son droict de tantième. Le reste de son Conseil estant contraint de s'enfuir vers la marine, où ils s'emparerent d'une barque de Pescheur, avec laquelle ils s'éloignerent de terre, & de la furie des soldats mutinez, mais ils furēt pris des Maltois. Apres cét exploit les Soldats tirerent de prison vn autre Bassa, qu'ils auoient emprisonné, il y auoit quelques années, pour n'auoir pas ponctuellement payé la solde, & luy donnerent de-rechef le gouuernement en l'exhortant à

D
bien-f
ne for
Maistr
son p
execut
Patago
fassine
& alle
deman
stien,
iugear
auoier
ne por
vont p
cœur c
dit qu
ne le fu
Maistr
Bassa,
mutin
l'enfer
nertes
ce que
pour l
les sold
pour B
paye d
pteren
oblige
ses act
iustice
rez, ou
ceux.
sa Maj

bien-faire; ce qu'il oublia trois iours apres, ne songeant qu'à se vanger d'un Aga ou Maistre de Camp, lequel auoit poursuiuy son premier emprisonnement: & pour executer son dessein, il promit dix mille Patagons à deux soldats, à condition d'assassiner son ennemy; ce qu'ils entreprirent, & allerent avec resolution chez l'Aga, & demanderent à luy parler. L'Esclaue Chretien, natif de Majorque, qui leur parla, iugeant à leur mine & aux cimenterres qu'ils auoient, contre la coustume des soldats, qui ne portent que de longs cousteaux, lors qu'ils vont par la ville, qu'ils cachoient en leur cœur quelque mauuaise entreprise, répondit que son Patron estoit sorty, encore qu'il ne le fust pas; & le rapporta aussi-tost à son Maistre, qui ayant descouuert le dessein du Bassa, en fit ses plaintes aux soldats, qui se mutinerent, se saisirent de sa personne, & l'enfermerent entre quatre murailles ouvertes par dessus, sans y laisser plus d'espace que de pouuoir estre assis, avec vn trou pour luy bailler à manger. L'Aga remercia les soldats de leur prompte Iustice, s'offrant pour Bassa, avec promesse d'augmenter leur paye d'une double par Lune, ce qu'ils accepterent. La necessité de cette prompte paye oblige le Bassa de n'auoir autre but en toutes ses actions que d'auoir de l'argent, soit par iustice ou par violence, par rupture de traitez, ou par vne mauuaise interpretation d'eux. Cette derniere raison fut la cause que sa Majesté de la grand'Bretagne en Aoust

1661. enuoya son Admiral Milord Montagu avec dix-huict Nauires de guerre deuant Alger, pour demander reparation de ce que les Corfaires auoient enleué hors des Vaisseaux de ses Sujets les personnes qui n'estoient point Anglois, avec leurs Marchandises, contre la paix faite avec l'Angleterre. L'Admiral arriua deuant cette ville le 22. d'Aoust 1661. enuoyant en terre son Lieutenant avec lettres de creance, pour faire ses plaintes au Bassa, & à la Duane; mais l'Admiral n'eut point d'autre satisfactiõ, que d'auoir retiré de la Ville le Consul Anglois, & fait greñer sur les bastimens d'icelle vn nombre de balles de son Canon. Ce Bassa trompe souuent ses Confederez, & prend leurs Marchandises, forçant à coups de baston les Maistres des Nauires de confesser que les biens chargez appartiennent à d'autres Nations; ou s'il n'vse de cette rigueur, l'on sequestre les biens sur le mesme sujet; & pendant qu'on fait mine de verifler le fait, on vend le tout, & puis sous quelque mauuais pretexte, l'on declare la prise bonne. Et pour auoier la verité, il est tres-difficile au Bassa de bien obseruer la paix, avec quelque Nation que ce soit, s'il veut estre aymé des soldats, dautant que le tantième qui luy reuient des prises, fait la plus grande somme de ses Finances; ce qui ne seroit pas, s'il obseruoit exactement la paix avec quelque Nation, laquelle auroit tout le trafic par la nauigation libre, & ainsi il y auroit fort peu de prises sur les autres Nations, & son

D
reuenu
somme
quels
sa, so
dus, fa
tifs de
normi
sert d'
colere
l'an 16
que l'e
meux
nom,
pour
leur co
comm
ter au
du tri
chelle
auoit
cendu
& pou
absen
leuer
& les
auoit
galere
gagne
tan A
Sulta
Solda
les ap
s'ils n
mand
mand

revenu de tantième se reduiroit à vne petite somme, ou à rien. Les 12000. soldats, auxquels consistent les forces ordinaires du Bassa, sont presque tous Renegats, gens perdus, sans Religion & sans conscience, fugitifs de la Chrestienté & de la Turquie pour l'enormité de leurs crimes, auxquels cette ville sert d'azyle & de refuge, mesme contre la colere du grand Seigneur, comme i'ay veu l'an 1640. à mon arriuée à Alger, lors que l'on me monstra Sigala, fils de ce fameux Admiral, Renegat Genoïs du mesme nom, lequel s'estoit refugié en cette ville, pour éviter d'estre estranglé, comme c'est leur coustume, à cause qu'en l'an 1636. estant commandé par le grand Seigneur, d'escorter avec vne esquadre de Galeres les Nauires du tribut annuel d'Egypte, & des autres richesses qui s'y ioignent pour la seureté; il auoit abandonné ses Galeres, & estoit descendu à terre, pour s'amuser aux femmes, & pour faire bonne chere; & pendant son absence les Maltoïs prirent l'occasion d'enlever celuy des nauires qui portoit le Tribut & les plus pretieuses marchandises, ce qui auoit contraint Sigala de se sauuer avec sa galere à Alger, où il s'entretenoit de ce qu'il gaignoit en course, iusques à la mort du Sultan Amurat, & qu'il eut obtenu pardon du Sultan Hybraïm son frere & successeur. Les Soldats obseruent les ordres du Bassa s'ils les approuuent, ils l'obligent de les changer s'ils n'ont pas enuie de les suiure, & commandent plus au Bassa, qu'ils ne sont commandez de luy.

L'an 1642. vn Roy tributaire d'Alger refusa de payer le Tribut, se mettant en campagne avec vne armée, le Bassa Ysouf n'auoit pas enuie de luy faire teste, s'excusant sur son indisposition; mais son excuse ne fut point receüe, il fallut y aller, s'il vouloit conseruer sa vie & sa Charge: les soldats neantmoins luy firent la grace de faire le voyage avec la commodité d'vne galere autant qu'il se pouuoit; mais comme ils auoient la pensée, que le Bassa les abandonneroit par sa fuite, ils l'accompagnerent d'vne autre galere mieux equipée de vogueurs & de soldats, avec ordre de contraindre le Bassa à reprendre terre au lieu assigné, ce qu'il fit sans replique.

Il y a des Renegats de toutes les Nations Chrestiennes, ayant trouué de mon temps entr'eux plus de trois mil François. Autrefois les Renegats ne pouuoient seruir de soldats entre les Turcs & les Ianissaires, & les Turcs & les Ianissaires ne pouuoient aller en course, mais Mahomet Bassa, pour remedier aux ialousies & aux querelles qui en arriuoient, reconcilia les Renegats avec les Turcs, permettant l'an 1568. aux vns & aux autres la solde & la course sans difference. Les Mores, les Morisques, les Algeriens, les fils des Turcs nez d'Alger, les Iuifs renegats, ne sont point receus pour estre Soldats; mais les Iuifs qui veulent seruir deuant que de renier, mangent du lard, & disent que par ce moyen ils sont deuenus Chrestiens, & alors ils renient avec les solemnitez que font les Chrestiens.

Le g
Morisq
par m
de nos
années
du gag
double
me, s'
la Sulta
tué son
apport
que re
bes reb
par Lu
double
der le m

Les s
ceux q
de pair
La pay
i'ay di
Chrest
le Bass
soldats
table à
tits Ro
quels c
toft eu
point
Guet c
nuicts
nes. A
homme
ueu de

DE LA VILLE D'ALGER. 129

Le gage des soldats est de huit doubles Morisques par Lune, comme nous disons par mois, chaque double vaut douze patars de nostre monnoye, selon le nombre des années de service, s'accroissent les doubles du gage, & ils reçoivent tous les ans vne double par Lune plus qu'auparavant. De mesme, s'il est nay au grand Seigneur vn fils de la Sultane, vne double; si quelque soldat a tué son ennemy en escarmouche, & s'il en a apporté la teste, vne double; s'ils ont quelque rencontre d'importance avec les Alarbes rebelles, le Bassa leur promet vne double par Lune d'augmentation: mais toutes les doubles accrûes par Lune ne peuvent excéder le nombre de quarante.

Les soldats libres ont plus de privilege que ceux qui sont mariez, ceux-cy n'ont point de pains par iour, les libres en ont quatre. La paye doit estre exacte & precise, comme i'ay dit cy-deuant. La crainte qu'ils ont des Chrestiens n'est pas la raison pour laquelle le Bassa entretient vn si grand nombre de soldats, mais c'est afin qu'il se rende redoutable à ceux d'Alger, aux Alarbes, & aux petits Roys, qui luy payent tribut, contre lesquels on les enuoye, s'ils ne viennent assez tost eux-mesmes. Les soldats font peu ou point de garde dans la ville d'Alger, mais vn Guet qu'ils appellent *Mesuart*, fait toutes les nuits la ronde par les ruës, avec 25. personnes. Aux portes il n'y a que deux ou trois hommes. En Esté Alger est presque depourueu de garnison, car vne partie des soldats

est lors à Tremesen, Buggy, Sargel, & autres places qui dependent d'Alger; ils ont coustume de changer souuent les garnisons, & de renvoyer celle d'une place à l'autre. Vne autre est enuoyée par bandes de cinq ou six cent, trente ou quarante lieuës dans le Pays, pour presser les Alarbes, & pour recevoir le Tribut: & la plus grande partie est occupée à la course sur la mer.

Je vis l'esté de l'an 1641. que les 65. Navires Corsaires & quatre Galeres, qui furent lors en mer, chacun à sa fortune, estoient presque tous équippez des soldats de la garnison. Le reste qui ne vont point en course, ny aux postes cy-dessus specifiez, sont à leur aise, & se vont diuertir en leurs maisons des champs, à deux ou trois lieuës de la ville. Les Bourgeois & les originaires du Pays, sont ennemis irreconciliables de la garnison.

Il n'y a qu'un Conseil, qu'ils appellent *la Duane*, lequel avec le Bassa resoud toutes les affaires d'Estat & de Justice. Ce Conseil s'assemble ordinairement trois fois la semaine dans vne galerie du Palais du Bassa; Il est composé de 40. personnes. Le Bassa est assis comme les Tailleurs sur vne table, de la hauteur de deux pieds, éloignée du mur, couverte d'un tapis velu, & si longue, que douze des principaux y peuvent prédre place, de la mesme façon que celle du Bassa, fix à droite, & fix à gauche; le reste des Conseillers se tiennent debout, rangez aux deux bouts de la table, au trauers de la galerie, formans vn cercle, avec le seuil de l'Arcade. Le Bassa

DE
tient le
tail de
l'affaire
l'empor
qu'ils re
rous, ta
le dernie
pour, ou
fance de
cez des
Caya seu
Bassa, cl
cause en
cat, Pro
rons, ho
font pur
mais les
qui trou
n'est cor
prouée
condam
çoit que
bligatio
tion est t
porter la
posé. Le
ny. Pour
Religion
de toute
stat & le
en laque
consôm
depuis l'
mit sous

rient le plus souuent dans sa main vn Esuetail de plumes : c'est luy qui prononce sur l'affaire deliberée, & la pluralité des voix l'emporte; mais ils ont cela de particulier, qu'ils recommencent à recueillir les auis de tous, tant que quelqu'un, encore qu'il soit le dernier, aura allegué de nouvelles raisons, pour, ou contre. Ce Conseil prend connoissance de toutes les causes des soldats: les Procez des Bourgeois se terminent deuant le Caya seul, qui est comme le Lieutenant du Bassa, chacun doit poursuivre & defendre sa cause en personne, sans assistance d'Aduocat, Procureur, ou Greffier. Les fameux Larçons, homicides, & autres grands criminels sont punis de mort, s'ils sont Mores ou Iuifs; mais les soldats sont supportez de leurs Agas, qui trouuent touiours des excuses, si le delict n'est contre vn autre soldat. Vne accusation prouuée par deux témoins, suffit pour la condamnation. Celuy qui perd sa cause, reçoit quelques coups de baston par dessus l'obligation, d'accomplir le iugé. Si l'accusation est trouuée malicieuse, l'Accusateur doit porter la punition conforme au crime imposé. Le peché abominable n'est point puny. Pour ce qui regarde les grimaces de leur Religion, elles sont semblables aux autres de toute la Turquie. Voilà brièvement l'estat & le gouvernement de la ville d'Alger, en laquelle les miseres de l'esclauage ont consommé la vie de six cent mille Chrestiens, depuis l'an 1536. que Cheredin Barberossa l'a mit sous sa puissance. On ne peut s'imagi-

ner la raison , pourquoy son gouvernement si mal ordonné , a pû durer si long-temps , rendant ce trou redoutable à toute l'Europe , veu que son affiette , munition , & forteresse ne sont aucunement considerables. I'aduouë que les Princes Chrestiens auront toujours raison de se souuenir de l'entreprise de ce grand Monarque Charles le Quint , faite sur cette ville l'an 1541. avec vne issue infortunée ; mais i'espere que cela ne détournera pas leurs genereuses pensées , de trauailler au bien de la Chrestienté. Plusieurs accidens concoururent au voyage de ce grand Empereur , qui se peurent éuiter , ou sont particuliers à cette expedition ; la saison pour l'exécution de la prise d'Alger fut l'Automne , auquel la mer Mediterranée n'est pas moins troublée que les autres , pour les tempestes & les orages , lesquelles couperent les viures à cette armée , & mirent à fond le bagage , & l'artillerie. La garnison estoit pour lors toute de retour , les vns de leur course , les autres de leurs expeditions sur les Alarbes & les tributaires ; la dissension des Capitaines del'Empereur y concourut aussi , & nonobstant toutes ces trauerses , Asan Bassa Capitaine genereux , Renegat natif de Sardaigne , eleué par Cheredin Barberossa , & tout le peuple d'Alger , ne laisserent pas d'estre en peine faute d'eau douce , dont on auoit detourné la source , aussi ils n'oserent iamais attribuer la deliurance à leur valeur , mais leur opinion dure encore , qu'un Marabout ou Santon , qui viuoit alors près de la ville ,

fit vn mi
ston , ce
ayans eri
vne Cha
gauche ,
en reuer
uotion ,
retourne
grande t
la mer le
ils se per
pour se d

I'esper
m'excul
del'anti
estre obl
nologist
noms ,
pour les
ample ,
mœurs
chands
des Mar
des exer
ques , d
fait au
mé supe
res , rap
qui par
rieux le
passer p
estre t
discour
lations

fit vn miracle, battant la mer avec son baston, ce qui causa cette horrible tempeste; ayans erigé à la memoire de ce Marabout vne Chapelle hors la porte de Babaloet à gauche, où il est enterré, que les Turcs ont en reuerence, comme nous les lieux de deuotion, assurans que si l'armée Chrestienne retourne les voir, qu'ils exciteront la plus grande tempeste qui fût iamais, iettans dans la mer les os de ce Marabout. Voilà en quoy ils se persuadent, que consistent leurs forces pour se defendre contre les Chrestiens.

L'espere que le Lecteur aura la bonté de m'excuser, si i'ay abusé de sa patience auecit de l'antiquité & assiette d'Alger, croyant y estre obligé par la faute de quelques Chronologistes, qui confondent les années, les noms, & les Nations, prenans les Turcs pour les Mores. Touchant la description plus ample, de la ville & de ses fortereffes, les mœurs des habitans, des Corsaires, des Marchands, des Mestiers, de leurs habillemens, des Marabouts ou Santons, des ceremonies, des exercices des femmes, des Festes de Pâques, des vices & des vertus, & ce qui s'est fait au siecle passé en cette ville, ie l'ay estimé superflu, comme estant choses vulgaires, rapportées par quantité d'Historiens, qui parlent des Turcs en general; les curieux le sçauent, & les ignorans le feroient passer pour friuole; comme ils feront peut estre tout ce que ie dis & écris, tant au discours de mon voyage, qu'en mes Relations.



RELATIONS PARTICVLIÈRES

DV SIEVR

EMANVEL D'ARANDA,
durant son Esclavage.

RELATION I.

*Histoire d'un Religieux Espagnol,
Esclave à Alger.*



UN Espagnol, qui s'appellera icy Domingo, ayant l'an 1626. pris à Seville l'habit de Religieux, d'un des principaux Ordres; apres avoir acheué l'an de son Nouitiat, s'obligea aux trois vœux accoustumez: quelques années apres il fut promu à la Prestrie dans le mesme Ordre.

Mais cette vie ne plut point du tout à Domingo, tellement qu'il abandonna le Cloistre, & se retira en habit de Prestre au Royaume de Portugal, en vne petite Bour-

D'E
gade: où
par son
champs.
agreable
qu'il cha
seculier;
Metropo
& au bou
temps ap
ceinte:
fans, &
soldat, p
ment con
riuiere d
recevoir
& pour l

Domit
qua l'an
heures e
à sa fem
dans le v
le Capit
Quelque
ques Co
escarmo
Alger.

On ve
euter l'
leur dit
loir rach
fans. Le
auares q
xaminer
mâdes e

gade : où apres auoir sejourné quelque tēps, par son adresse il obtint vne Cure aux champs. Cette vie à la fin neluy fut pas plus agreable que celle de Religieux : de sorte qu'il changea l'habit de Prestre en celuy de seculier ; & fit sa residence à Lisbonne, ville Metropolitaine de Portugal, où il se maria, & au bout d'un an il eut vn fils. Quelque temps apres sa femme se trouua encore enceinte : Domingo se voyant chargé d'enfans, & n'ayant pas dequoy subsister, se fit soldat, pour aller habiter vn País nouvellement conquis par les Portugais, situé sur la riuiera des Amazones aux Indes; où il deuoit receuoir gages pour sa femme, pour son fils, & pour les enfans, qu'il auroit en ce País.

Domingo sous telles conditions s'embarqua l'an 1639. & apres auoir esté quelques heures en mer, les douleurs d'enfant prirent à sa femme, qui accoucha d'un second fils dans le vaisseau, où l'on baptisa l'enfant, & le Capitaine, que ie connois, fut le Parrain. Quelques iours apres ils apperceurent quelques Corsaires Turcs : & apres vne petite escarmouche le nauire fut pris & mené à Alger.

On vendit les prisonniers: Domingo pour euitier l'esclavage, va trouuer les Iuifs, & leur dit qu'il estoit Iuif, les priant de le vouloir rachepter avec sa femme, & ses enfans. Les Iuifs qui sont ordinairement plus auares que prodigues, commencerent à l'examiner: il répondit sur le champ à leurs demandes en langage Hebraïque; de sorte qu'ils

adjoustoient foy à ses paroles. Enfin ils dirent qu'ils le racheteroient, s'il pouuoit dire sa Tribu, & dans quel Registre estoient écrits les noms de ses parens : il répondit avec vne merueilleuse assurance, *Au Registre de la Sinagogue de Venise, où vn tel Rabi donnera attestation de tout ce que j'ay dit.* Les Iuifs écriuirent incontinent à Venise, où ayant examiné tous les Registres, on n'y trouua rien touchant Domingo. Les Iuifs d'Alger ayant receu cette réponse de Venise, furent bien estonnez, & crurent qu'il estoit vn trompeur.

Domingo, qui se trouua priué de l'esperance de sa liberté par ce moyen, prit vne autre voye : il s'adressa à deux Percs Redempteurs, qui estoient venus de Valence en Espagne; & sçeut si bien faire, qu'ils racheterent sa femme & ses deux enfans, & les menerent avec les autres Esclaues rachetez en liberté : il demeura cependant esclaue au logis d'vn tres-honneste homme, Mestre de Camp reformé, qu'on appelloit *Saban Galan Aga.*

Après le depart de sa femme & de ses deux enfans, il deuint amoureux d'vne Esclaue tres belle Angloise au logis de son Maistre: mais par la bonne garde de sa Maistresse, il ne pouuoit paruenir à l'effet qu'il desiroit: neantmoins l'amour qu'il auoit, luy fit trouuer vn moyen pour amuser sa Maistresse, & tromper l'Angloise. Il dit à l'Angloise que sa femme estoit morte, & qu'au cas qu'elle se voulût marier avec luy, qu'il la rachete-

D'EM
roit, & qu
dre de troi
roient po
gloise am
go, accep
reüssir son
me More
Mademoise
pense me
auis d'vne
gnere & po
te auaricie
sorte de m
se d'vne g
a au logis
gloise de t
sçait pas:
ordre secr
uroit conf
uez bien t
vous l'ach
ou cinq co
Ce con
sans dela
le alla tro
luy dema
claue An
Galan rép
d'argent.
Estimez-l
drois bien
testation
cats. On
receut au

roit, & qu'il estoit arriué dans la ville vn ordre de trois mille ducats pour luy, qui suffiroient pour la rançon de tous deux. L'Angloise amoureuse en apparence de Domingo, accepte l'offre; & Domingo pour faire reüssir son dessein, alla chez vne vieille femme More, riche & auaricieuse, & luy dit: *Mademoiselle, l'esperance d'une bonne recompense me fait venir icy, pour vous donner avis d'une marchandise, à laquelle vous gagnerez pour le moins deux mille ducats. Cette auaricieuse demanda incontinent, quelle sorte de marchandise c'estoit, avec promesse d'une grande recompense; Il luy dit: Il y a au logis de mon Maistre vne Esclauve Angloise de bonne maison, ce que mon Maistre ne sçait pas: Et outre cela il y a en la ville vn ordre secret pour la racheter quand elle deuroit couster trois mille ducats. Si vous sçavez bien tenir le secret de ce que ie vous dis, vous l'acheterez de mon Maistre pour quatre ou cinq cent ducats.*

Ce conseil pleut si fort à l'auaricieuse, que sans delay & sans s'informer dauantage, elle alla trouuer la femme de Saban Galan, & luy demanda si elle vouloit vendre son Esclauve Angloise; mais la femme de Saban Galan répondit qu'elle n'auoit point affaire d'argent. La Vieille auaricieuse repliqua: *Estimez-la autant qu'il vous plaira, ie la voudrois bien auoir.* Enfin apres vne petite contestation le marché se fit pour cinq cent ducats. On liura l'Angloise à la Vieille, qui la receut avec vn grand contentement. La mal-

138 RELATIONS PARTICVLIÈRES

heureuse Angloise se voyant vendue, & livrée, & le prix payé, croyoit que tout cela se faisoit avec l'argent de Domingo, s'imaginant fermement iouir déjà de sa liberté, & se tenant heureuse d'avoir rencontré (comme il luy sembloit) vne bonne fortune: mais elle estoit bien loin de son compte. Domingo cependant ne cessa de l'importuner, y appelant (pour la confirmation de son amour vray & sincere) Dieu & le Ciel pour témoins, & luy faisant mille promesses avec sermens. Dequoy il la sceut si bien aveugler, qu'elle condescendit entierement à ce qu'il voulut, s'abandonnant à luy, esperant avec impatience de partir delà pour la Chrestienté: & la Vieille d'autre costé n'attendant pas avec moindre impatience les 3. mil ducats.

Domingo les entretint de ses tromperies, sans que l'une sceut rien de l'autre: continuant cependant toujours le ieu. L'Angloise à la fin se trouua enceinte, & au bout du terme accoucha de deux enfans. Bon butin pour l'avaricieuse au lieu de ses trois mil ducats. Ce fut alors que la tromperie de Domingo fut découuerte: & qui pis est, son Maistre entendant l'affaire, le voulut mettre sur la galere, comme vn trompeur & vn imposteur: car il auoit promis à son Maistre vne bonne rançon. Domingo pour éviter le mal, dont son Maistre le menaçoit, trouua vne nouvelle ruse: il vint à vn des bains, où sont les Eglises des Catholiques, voulant dire la Messe, pour viure avec les aumosnes, comme font les Prestres Escla-

D'EN
ues. Les E
noissoient
posèrent,
qu'il estoit
suis marié
que ie suis
que de me
le passé, c
stres de l'A
estoit à pr
uesque de
son Dioces
uelles, de
sur peine d
mingo ré
Prouincial
ainsi l'Eue

Dispute
par les Esc
faire à Ro
ua à Alger
de Rome
vn Naur
re le rach
lettres du
fares par
raisons de
part ce qu
faisant dr
pouuoit e
bien freq
tugais au
depuis ch
faisoit en

ues. Les Espagnols & les Portugais, qui connoissoient Domingo & sa femme, s'y opposerent, disant qu'il estoit vn *Schelm*, & qu'il estoit marié. *Il est vray*, dit-il, *que ie suis marié, mais ce mariage est nul, parce que ie suis & estois Religieux & Prestre avant que de me marier*; soustenant nonobstant le passé, qu'il demeueroit Prestre. Les Maistres del'Autel de l'Eglise trouuerent qu'il estoit à propos d'écrire sur cette affaire à l'Euesque de Ceuta: (car Alger est compris dans son Diocese) l'Euesque ayant receu ces nouvelles, deffendit à Domingo de dire Messe, sur peine d'estre excommunié. Surquoy Domingo répondit: *Ie suis Religieux, & sous mon Prouincial, i subiet à son commandement: ainsi l'Euesque n'a aucun pouuoir sur moy.*

Dispute trop difficile pour estre demeslée par les Esclaues Chrestiens. On enuoya l'affaire à Rome, & peu de temps apres il arriva à Alger vn Pere Capucin, enuoyé exprés de Rome, Italien de nation; qui venoit sur vn Nauire de Marseille, sous pretexte de faire le rachat de quelques Chrestiens, & avec lettres du Roy Tres-Chrestien, pour des affaires particulieres. Ce bon Pere entendit les raisons de Domingo d'un costé, & d'autre part ce que les Chrestiens disoient de luy; & faisant droit, il ordonna que Domingo ne pouuoit dire la Messe, mais qu'il pouuoit bien frequenter les Eglises. Ce que les Portugais auoient voulu empescher. Ie l'ay veu depuis chanter dans cette Eglise, comme il faisoit encore, quand ie fus mis en liberté.

140 RELATIONS PARTICVLIERES
RELATION II.

*De la valeur d'un Capitaine Hollandois, qui se
deffendit seul contre cinq Galeres Turques,
& deux Brigantins, & les mit en déroute.*

L'An 1641. au mois de Septembre le Caja
du Bassa de Tripoli arriua à Alger (Caja
est le Lieutenant) avec vne Galere ornée d'é-
tendarts, de drappeaux, & banderolles de
soye, brodées avec des croissans Ottomans
entrelassez, quelques trompettes, & autre
Musique nauale: les soldats estoient tous
Turcs élus ou renegats, bien couverts, &
mieux encore armez à leur mode. Les Escla-
ues vogueurs de cette Galere estoient pres-
que tous Russes, & Moscouites, qui semblent
par leur naissance estre destineez au travail.

Ce Caja estoit venu à Alger pour acheter
deux cent cinquante Esclaues, tous Espa-
gnols ou Italiens, que le Vice-Roy de Tri-
poli vouloit enuoyer pour present à Con-
stantinople au grand Seigneur. Cette Gale-
re auoit esté quelques jours deuant Alger,
durant lesquels Alli Pegelin Capitaine gene-
ral des Galeres en preparoit quatre, pour fai-
re la derniere course de cette année. Le Caja
commandant sur cette Galere de nopces (ie
l'appelle ainsi: car elle estoit plus propre à
porter vne nouuelle mariée, qu'à écumer)
dit à Pegelin, qu'il vouloit aller avec luy, &
suiure sa fortune, esperât quelque bon butin.
Il part d'Alger avec Pegelin, & au bout de
quatre iours ils rencontrerent vn nauire An-
glois, armé de quarante pieces de canon. Pe-
gelin comme General proposa aux autres

D'EM
Capitaines
mais les Ca
propos, cra
vogueurs, &
re. Cepend
conseil gagi
d'auancer so
dirent de ve
Brigantins
mencerent
Mayorca il
gate avec v
retiroit de B
butin estoit
ça à se moc
leur disant:
glois. Ces C
quez, se rese
uire qu'ils r
Cette resolu
apres ils dé
armé de 28.
hommes. I
estoit cause
seruir de se
galeres à la
& voyant q
se, il enuoy
gat Zeland
derolle bla
pitaine Ho
vouloit: A
luy répond
lez vous re

Capitaines des Galeres d'attaquer ce navire; mais les Capitaines ne le trouuerent pas à propos, craignans de perdre leurs Esclaues vogueurs, & sur tout doutoient de la victoire. Cependant le navire Anglois durant le conseil gagna la nuit, se hâtant tellement d'auancer son voyage que les Turcs le perdirent de veuë. Les cinq Galeres avec deux Brigantins qui les accompagnoient, commencerent à croiser la mer: & proche de Mayorca ils rencontrèrent vne petite Fre-gate avec vn Conseiller & sa famille, qui se retiroit de Barcelone. Pegelin voyant que ce butin estoit de peu d'importance, commen-ça à se mocquer des autres Capitaines, en leur disant: *Il falloit attaquer le navire An-glois.* Ces Capitaines faschez de se voir moc-quez, se resolurent d'attaquer le premier na-uire qu'ils trouueroient pour fort qu'il fust. Cette resolution plut à Pegelin, & deux iours apres ils découurirent vn navire Hollandois armé de 28. pieces de canon, & de quarante hommes. Le temps estoit fort calme, ce qui estoit cause que le Hollandois ne se pouuoit seruir de ses voiles. Pegelin fit approcher les galeres à la portée du canon près du navire, & voyant que la banderole estoit Hollandoi-se, il enuoya vn des Brigantins avec vn Rene-gat Zelandois vers le navire, avec vne ban-derolle blanche, lequel approchant du Ca-pitaine Hollandois, il luy demanda ce qu'il vouloit: *Le Capitaine General Alli Pegelin,* luy répondit-il, *vous mande que si vous vou-lez vous rendre sans vous battre, il vous mettra*

avec tous vos gens sur la terre des Chrestiens : ce qu'il a iuré par la teste du grand Seigneur : c'est pourquoy ie vous conseille d'accepter l'offre que ie vous presente, pendant qu'il est temps, autrement sur ma foy ie crains que vous ne vous repentiez trop tard. Le Hollandois ennuyé d'écouter vne telle harangue, répondit brusquement : *Je connois fort bien Alli Pegelin* (car il auoit esté Esclaue) *le nauire appartient aux Armeurs, & la marchandise aux Marchands : partant ie ne puis donner ce qui n'est pas à moy : mais s'il a tant d'enuie d'auoir le nauire, comme il en fait le semblant, qu'il vienne à bord, & il verra si nous le pourrons contenter.*

Le Renegat retourna incontinent porter cette réponse; Pegelin impatient & irrité au possible d'entendre les brauades du Hollandois, donna ordre à ses galeres de se ranger en forme de demie lune, & en tel ordre de voguer vers la poupe du nauire, & de décharger tous à la fois en batterie croisée. Leurs pieces portoient des balles de 48. livres, mais ordinairement ils ne tirent que des balles de pierre. Son commandement fut executé, mais estant prests à mettre le feu au canon, le Capitaine Hollandois homme adroit & expérimenté, autant qu'il est possible; à la faueur d'un petit vent que Dieu luy enuoya, sans perdre temps, tourna son nauire de l'autre costé. Et par ce mouuement mit les ennemis en confusion, & rompit leur dessein : car les cinq galeres venans à pleine voile & à force de rames contre le nauire, au

D'EM.
lieu d'estre
la poupe du
solu, ils se
quans & s
neantmoins
bord; & soi
môterent su
commença
ietter des fe
uire. Mais l
tous ses ge
quelques pi
quets, à tire
Turcs rece
dant la Gal
soit demeure
le nauire es
non à cause
flanquoien
Ce que voy
mença à l
ment la re
au commen
tez sur le na
que les Gal
sans à la m
commence
sçauoient
bleffez &
demeurer
spectateurs
dois fit tir
chargé à c
de fer dās l

lieu d'estre en ordonnance de demie lune à la poupe du nauire, comme ils auoient resolu, ils se trouuerent pêle mesle, se choquans & se rompans l'une contre l'autre, neantmoins la Galere de Pegelin arriua à bord; & soixante & dix Turcs & Renegats mōterent sur le nauire, le coutelas au poing, commençants à couper les cordages, & à ietter des feux d'artifice pour brusler le nauire. Mais le Capitaine Hollandois, qui auoit tous ses gens au dedans, commença avec quelques pieces chargées de balles de mousquets, à tirer de poupe & de proüe, dont les Turcs receurent grand dommage. Cependant la Galere qui estoit venue à bord, n'osoit demeurer plus long-temps, à cause que le nauire estoit chargé & les bouches du canon à cause de cela estoient si basses, qu'elles flancoient iustement le bord de la Galere. Ce que voyant Pegelin (car la peur commença à le saisir) il commanda promptement la retraite aux Galeres. Les Turcs qui au commencement du combat estoient montez sur le nauire, furent bien étonnez de voir que les Galeres les abandonnoient, les laissant à la misericorde de leurs ennemis. Ils commencerent à perdre courage. Ceux qui sçauoient nager, se ietterent dans la mer, les blesez & ceux qui ne sçauoient pas nager, demurerent sur le tillac du nauire comme spectateurs du cōbat. Le Capitaine Hollandois fit tirer le canon du costé qu'il estoit chargé à cloux, balles de mousquet, & pieces de fer dās les Galeres, & en moins d'un quart

144 RELATIONS PARTICVLIÈRES
d'heure furent tuez plus de deux cens hommes tant Turcs, que Renegats & Esclaves vogueurs, qui estoient Chrestiens. Chose déplorable! les Galeres ainsi traitées sans auoir veu aucuns ennemis (car le Hollandois, cōme i'ay dit, se battoit par dedans sans estre veu) se retirerent. Ce Capitaine voyant les Galeres hors de la portée de son canon, commanda qu'on tuaist les Turcs restez sur le nauire, qui durant le combat s'estoient sauuez sur les cordages : car il faisoit trop chaud sur le tillac. Alors monta sur le tillac le Capitaine Hollandois avec ses gens, qui tirerent sur les Turcs, qui se tenoient aux cordages & au mast, commel'on tire au papegay. C'estoit vne recreation pour les Hollandois ; mais vne triste tragedie pour les cinq galeres, qui auoient deux Capitaines de tuez : & le Caja de Tripoli auoit perdu vn bras, & estoit blessé au ventre. Ces galeres qui estoient sorties peu de iours auparauant, & qui auoient donné de la terreur à toute la mer Mediterranée, furent apperceuës de loin comme elles retournoient au Port.

Tout le monde fut curieux de sçauoir des nouuelles; & la Marine fut incontinent couuerte d'une grande multitude de personnes, entre lesquelles ie me trouuay. Comme les galeres approchoient du Port, on remarqua qu'il y en auoit deux sans banderolles; & on interpreta que c'estoit deux galeres Espagnoles prises; aussi-tost on changea d'opinion, quand on vid que c'estoit des galeres Turques, & qu'elles ne portoient point de banderoles

D'EM
banderoles
stoient tue
Tout le
changés en
entrèrent l
au Port. O
les bleffez,
auoit pour
stien, Mar
art. Mais
ble & sans
gien, s'il le
patagons;
ce, il fit écri
Article, i
qui s'estoi
çon, seroie
qu'il speci
Esclaves d
bres : & en
Chirurgie
sa mort.

Peu de t
celebra ses
le corps m
soye, du c
durant la
apres on l
choient le
obtenu la
gien Chre
canne fen
qui conte
tenue par

banderoles , parce que leurs Capitaines estoient tuez.

Tout le plaisir & la réjoüissance furent changés en dueil & en tristesse ; les galeres entrèrent lentement (manque de vogueurs) au Port. On porta incontinent à terre tous les bleffez, entr'autres le Caja de Tripoli, qui auoit pour Chirurgien vn sien Esclaue Chrestien, Marseillois de nation , expert en son art. Mais la blessure au ventre estoit incurable & sans remede. Il promit à son Chirurgien, s'il le pouuoit guerir, la liberté & cent patagons; mais n'y voyant aucune apparence, il fit écrire son testament. Par le premier Article, il ordonna que tous les Esclaues, qui s'estoient accordez avec luy de leur rançon, seroient mis en liberté pour vne somme qu'il specifica. Secondement, que tous ses Esclaues qui estoient renegats seroient libres : & en troisiéme lieu, que son Esclaue le Chirurgien Chrestien auroit la liberté apres sa mort.

Peu de temps apres le Caja mourut : on celebra ses funerailles à la Turque, portant le corps mort couuert d'une couverture de soye, du costé de l'Eglise ; & on le laissa là durant la Sala du Midy; (c'est leur Oraison) apres on le porta à la sepulture. Deuant marchaient les Esclaues renegats, qui auoient obtenu la liberté. Apres suiuoit le Chirurgien Chrestien, qui tenoit en sa main vne canne fendue, avec vne lettre dans la fente, qui contenoit l'attestation de sa liberté obtenue par la bien-veillance de son Patron

146 RELATIONS PARTICVLIÈRES
mort : il pleuroit si fort , qu'il ne se peut pas
exprimer. Et cela se deuoit faire ainsi autre-
ment les Turcs l'auroient déclaré indigne
de sa liberté. Il pleuroit de ioye , & le gene-
reux Capitaine Hollandois rioit de bon
cœur d'auoir obtenu vne si belle victoire,
avec quarante hommes contre cinq Galeres
& deux Brigantins.

RELATION III.

*Constance d'une Esclauue Chrestienne à perse-
uerer dans sa Foy.*

L'An 1641. vn Corsaire d'Alger donna la
chasse à vne barque Espagnole. Ceux qui
estoit dedans, ne voyant aucun remede
pour éuiter le danger , se retirerent en mer,
raschant de gagner terre à la nage. Il estoit
demeuré dans la barque vn vieillard Espa-
gnol âgé de soixante & dix ans, avec la con-
cubine du Patron de la barque : ces deux cy
furent menez deuant le Bassa, suivant la cou-
stume; la femme du Bassa auoit veu par quel-
que fenestre cette femme , elle enuoya dire
incontinent au Bassa par vn de ses Eunuques,
qu'elle desiroit fort auoir cette femme. Le
Bassa l'enuoya par le mesme Eunuque pour
present à sa femme, qui en estoit fort con-
tente, donnant aussi-tost de l'ouurage à sa
nouuelle Esclauue. Au bout de cinq iours, la
femme du Bassa remarqua que cette Chre-
stienne estoit extrêmement adroite à cou-
dre, à broder & à d'autres ouurages de main;
de sorte qu'elle gagna les bonnes graces de
sa Maistresse: qui luy promit des monts d'or,
si elle vouloit renier sa Foy Chrestienne, &

D'...
se faire
Encore q
fragile,
que ie cre
lon sa gr
toute mo
n'abande
tendant
ritée tou
ordre ,
cent cou
meuroit
cher, on
on luy d
mit sur
uant D
pour co
ger de R
faire voi
conde M

Les Ig
L'Orf
L'Mal
tron est
me ma
separée
cours d
d'aller p
ues Ch
trois qu
me esto
vn mor
qu'en p

se faire Turque. Mais en vain ; car elle dit : *Encore que ie me sois oubliée comme vne femme fragile, ie me confie tant en la bonté de Dieu, que ie croy qu'il me pardonnera mes pechez selon sa grande misericorde ; vous assurant que toute mon esperance est en ma foy, laquelle ie n'abandonneray iamais.* La Maistresse entendant cette réponse fut fort étonnée & irritée tout ensemble. Tellement que par son ordre, cette pauvre Esclauve receut trois cent coups de baston. Et voyant qu'elle demeuroidoit ferme & constante comme vn rocher, on la dépoüilla de tous ses habits, & on luy donna des habits à la Turque ; qu'elle mit sur elle, protestant publiquement deuant Dieu, qu'elle les mettoit seulement pour couvrir son corps, & non pour changer de Religion. Ce que i'ay remarqué pour faire voir la constance, & la foy de cette seconde Magdeleine.

RELATION IV.

Les Ignorans s'imaginent d'étranges choses.

Lorsque ie demeuroidis chez mon Patron Mahomet Celibi Oiga, vn soir mon Patron estant couché, & la porte fermée, comme ma chambre estoit dessus l'escurie (estant séparée de la maison, comme i'ay dit au discours de mon voyage) i'auois coustume d'aller parler & deuiser avec quatre Esclaves Chrestiens du voisinage : il y en auoit trois qui estoient Espagnols, & le quatrième estoit Hambourgeois, qui ne scauoit pas vn mot de la Langue Espagnole. Il arriua qu'en prenant vne pipe de tabac, les Espa

148 RELATIONS PARTICVLIÈRES

gnols commencerent entr'eux à leur mode à discourir du gouvernement de la Couronne d'Espagne, & leur discours dura l'espace de trois heures ou enuiron. Le Hambourgois, qui ne disoit mot, mais obseruoit & consideroit tous les gestes & tous les mouuemens de mains des Espagnols, s'imagina que nous parlions d'une entreprise pour prendre la fuitte sur le minuiet. Je donnay le bon soir aux Espagnols, leur souhaitant la liberté, comme c'est la coustume entre les Esclaues : apres ie me leuay pour me retirer ; le Hambourgois sans s'enquerir dauantage se ietta à mes pieds, & commença à iurer en Alleman, & à dire : *Vous n'irez pas sans moy, & où vous hasarderez la vie, i'y hazarderay aussi la mienne. I'ay mis souuent ma vie pour une moindre chose en peril & en danger.* Les trois Espagnols qui voyoient ces exclamations sans en comprendre vn seul mot, pensoient assurement que le Hambourgois estoit deuenu fol ou enragé. Je luy dis que nous n'auions point parlé de cela, il me répondit : *i'ay assez decouvert vostre dessein,* demeurant ferme en son opinion : ce que voyant, ie le dis aux Espagnols, leur declarât le grand desir que le Hambourgois auoit pour sa liberté. Ce que considerans, & la posture pitoyable de cet Hambourgois, en conscience cela nous donna vn extreme déplaisir & vne sensible tristesse, comme estans malades de la mesme maladie : ie luy dis que les Espagnols estoient bien aises de voir sa resolution, & qu'au cas qu'ils entreprissent quel-

D
que cho
pagnor
roles &
gois, i
rant les
ne com

Sur l
Masmo
estans
foncé la
sauuer.
quelqu
moyen
sans en
deux ce
l'amen
Chresti
blant p
vn hon
Vendre
coustur
au nom
nes, po
miniqu
& les L
doient
ce Reli
tous les
Portug
ner fo
quelqu
que c'e
pes, &
main c

que chose, qu'ils le prendroient pour Compagnon. Quand i'eus avec semblables paroles & promesses consolé cét Hambourgois, ie me retiray à mon logis : considerant les estranges impressions de ceux qui ne comprennent pas ce qu'ils entendent.

Sur le mesme suiet, quand i'estois en la Masmore de Tituan, quelques mal-faicteurs estans dans la prison de la ville, auoient enfoncé la porte, taschans par ce moyen de se sauuer. Le Gouverneur ou le Roy (comme quelques-vns l'appellent) attrapa par le moyen de ses Officiers vn de ces fuyards, & sans entendre aucune raison, luy fit donner deux cent coups de baston : & ainsi traité on l'amena dans la Masmore avec les Esclaues Chrestiens. Il couchoit sur la terre, ressemblant plus à vne éponge enflée de sang, qu'à vn homme. C'estoit iustement le premier Vendredy de Carefme, sur le soir ; suiuant la coustume, chacun se mit à genoux, iusques au nombre de cent soixante & dix personnes, pour dire le Salut avec vn Religieux Dominiquain aussi Esclaue, qui disoit le Salut & les Litanies, & tous les Esclaues répondoient : apres l'on éteignoit la lumiere, & ce Religieux disoit le *Miserere* : & comme tous les Esclaues estoient ou Espagnols, ou Portugais, ils commencerent à se discipliner fort cruellement. Ce qu'ayant duré quelque temps, le Religieux donna le signal que g'estoit assez, allumant derechef les lampes, & chacun se mit à dormir. Le lendemain ceux de la Iustice de la Ville enuoye-

150 RELATIONS PARTICVLIÈRES
rent querir le prisonnier, qui auoit assisté à
rompre la prison, pour estre examiné. Il
commença à dire aux Iuges qu'ils fissent
bonne garde, parce que les Chrestiens qui
estoyent dans la Masmore, la nuit passée
auoyent esté empeschés à faire vne mine
pour se sauuer. Ils ont (disoit-il) éteint tou-
tes les lampes, & apres vn grand silence, &
sans qu'aucun parlast, tous ensemble avec
quelques instrumens ils ont coupé la mu-
raille. On fit le rapport au Gouverneur de la
Ville, qui enuoya incontinent quatre Gen-
tilshommes Mores de sa suite dans la Mas-
more. Ils visiterent toutes les murailles, sans
trouuer aucune coupure; apres cela, ils vi-
siterent les hardes des Chrestiens: mais ils
ne trouuerent aucun instrumēt, ny la moin-
dre apparence du monde de ce dont ils
estoyent accusez. C'est pourquoy vn de ces
Gentilshommes qui parloit bon Espagnol,
dit à vn Esclaue de sa connoissance: *Amy, di-
tes-moy, quel bruit a-t'on entendu la nuit
passée dans la Masmore de tic, tic, sans dire
vn seul mot*; L'Espagnol bien étonné de
cette demande, répondit: *Monsieur, vous de-
uez sçauoir que c'est le premier Vendredy de
Caresme, & quelques-uns se sont donnez la
discipline. Et comme ce Gentilhomme estoit
Morisco, né en Espagne, il entendit l'af-
faire, & se mit à rire, en disant, nostre pri-
sonnier a découuert vne grande trahison.*
Voyez comme les ignorans s'imaginent des
extrauagances.

D'I
De cinq
vne m
con

L'An
d'Alger
rens au
rent si b
nissime
ues Turc
trois Ch
qui est
galeres
uires p
enuoyo
ce petit
maistre
travail
pelle-m
Turcs
nauire
L'an 16
vn nau
me le n
ce nauir
Les Du
ne fust
geoien
uire Ma
cerent
l'autre
pas oüy
tus que

R E L A T I O N V.

*De cinq Turcs Esclaves, qui se sauuerent par
une merueilleuse adresse, & par la ren-
contre d'un nauire Dunquerqueois.*

L'An 1640. les Corsaires Dunquerqueois
auoient pris vn Nauire aussi Corsaire
d'Alger, avec enuiron cent Turcs. Mes pa-
rens avec les parens de Monsieur Caloen fi-
rent si bien en sorte, que son Altesse Sere-
nissime le Prince Cardinal donna sept escla-
ues Turcs pour faire vn échange contre nous
trois Chrestiens. L'on enuoyoit les Turcs,
qui estoient en Espagne pour voguer sur les
galeres; & toutes les fois que quelques na-
uires partoient pour aller en Espagne, on
enuoyoit cinq ou six Turcs avec. Et comme
ce petit nombre estoit incapable de se faire
maistre d'un nauire de guerre, on les laissoit
travailler avec les matelots, & courir ainsi
pesle-mesle sans auoir la pensée que cinq
Turcs se pussent sauuer, estans gardez en vn
nauire équipé de cent cinquante hommes.
L'an 1641. cinq de ces Turcs furent mis sur
vn nauire Dunquerqueois, & vne nuit com-
me le nauire passa le détroit de Gilbratar,
ce nauire choqua contre vne galere Turque.
Les Dunquerqueois croyoient que la galere
ne fust qu'un Brigantin, & les Turcs iu-
geoient que le nauire de guerre estoit vn na-
uire Marchand, tellement qu'ils commen-
cerent incontinent à donner feu l'un sur
l'autre, avec vn tel tintamarre, qu'on n'eût
pas oüy Dieu tonner. Mais apres s'estre bat-
tus quelque temps, ceux de la galere & ceux

152 RELATIONS PARTICVLIÈRES
du nauire considerans qu'il n'y auoit point
de butin à esperer, se separerent : & chacun
continua son chemin. Pendant la confusion
du combat, les cinq Turcs qui estoient sur
le nauire, s'estoient jettez dans la galere:
mais ie ne puis comprendre comment cela
se fit, & qui plus est, ie ne le croirois iamais,
si ie n'en auois esté témoin oculaire. Quand
la Galere arriua au port, le bruit courut par
toute la Ville d'Alger, que cinq Turcs qui
auoient esté Esclaues des Dunquerquois,
s'estoient sauuez sur cette galere. Et comme
i'ay raconté au discours de mon voyage,
mon compagnon Saldens estoit party d'Al-
ger pour amener cinq Turcs à Ceuta, pour
estre changez contre nous. Je fus extrême-
ment en peine que les Turcs sauuez, ne fus-
sent les cinq que mon Compagnon auoit en
sa charge. Aussi-tost ie courus à la marine,
& par bon-heur ie trouuay vn de ces cinq
Tures sauuez. Je luy demanday s'il estoit vn
de ces cinq Turcs, qui deuoient estre chan-
gez contre trois Dunquerquois. Il me ré-
pondit que non, mais que ces cinq Turcs
estoient en la garde de mon Compagnon
Saldens, & que le nauire deuoit encore rece-
voir quelque charge; & qu'il croyoit qu'ils
seroient bien-tost en Espagne: Ces cinq
Turcs s'estoient seruis bien à propos de l'oc-
casion du combat du nauire & de la Galere.

D' E

Estra

Q Vn mo
vn Turc
gion, c
de, ven
vne best
est de l
estoit In
ter vn r
sur le ch
vn couf
pillier l
claué su
mettre v
che. L'E
bon ard
claué de
sorte qu
Et ce T
veheme
Je regar
nement
contre l
tres Tur
présents
son bou
apresdis
amour a
son entr
brusloit
mesme
ction qu

D'EMANVEL D'ARANDA. 153
RELATION VI.

Estrange effet d'un Amour abominable.

QVand ie demeuroid au Fondouque avec mon Patron Cataborne Mostafa, ie vis vn Turc de nation, mais Cherebin de Religion, c'est à dire vn Heretique à leur mode, venir au logis yvre & enragé comme vne beste, pour auoir mangé de l'*affioen* qui est de l'opium. Il appella son Esclaue qui estoit Irlandois, & luy commanda d'apporter vn réchaut avec du feu: l'Esclaue obeyt sur le champ. Alors il prit en sa main droite vn cousteau: & pressant la gauche contre vn pillier le bras nud, il commanda à son Esclaue sur peine d'estre tué incontinent, de mettre vn charbon allumé sur son bras gauche. L'Esclaue sans repliquer, y mit vn charbon ardent; il enioignit derechef à son Esclaue de souffler le charbon, ce qu'il fit, de sorte que le charbon s'infusoit dans la chair. Et ce Turc brutal souffroit cette douleur si vehemente avec vne constance admirable. Je regardois ce spectacle, non pas sans étonnement de luy voir exercer vne telle cruauté contre soy-mesme, & ie demandois aux autres Turcs & Esclaues Chrestiens qui étoient presents, la raison pourquoy ce Turc estoit son bourreau: ils me répondirent, que cette apresdisnée il auoit tasché de satisfaire à son amour abominable, & qu'enragé de ce que son entreprise ne luy auoit pas succédé, il se brusloit ainsi. Il est vray qu'il se donnoit luy mesme le chastiment qu'il meritoit: car l'action qu'il auoit voulu faire, meritoit le feu.

G v

154 RELATIONS PARTICVLIÈRES
RELATION VII.

*De deux malheureux Esclaves, qui furent mis
dans la Masmore de Tituan.*

Comme i'estois prisonnier dans la Masmore de Tituan, on y amena deux nouveaux Esclaves : quelques curieux de sçavoir pourquoy, leur demanderent d'où ils venoient ; & en mesme temps i'entendis les Examineurs iniurier ces deux malheureux, les appellant chiens, belistres, Lutheriens, &c. Je demanday à vn Esclave Espagnol de ma connoissance, pourquoy les Espagnols iniurioient ces deux miserables qui estoient de leur pays ; il me répondit qu'on les devoit tuer à coups de baston, pour le deshonneur qu'ils faisoient à leur nation : qu'ils estoient soldats à Penon de Veles, c'est vne forteresse située à quelques lieues de Tituan sur la mer Mediterranée, sous l'obeyssance du Roy d'Espagne ; ceux qui sont dans cette forteresse, horsmis les Officiers, sont presque tous criminels condamnés par leurs Iuges. Et il arriue souvent aux principaux Cavaliers qui ont commis quelque delict, d'estre condamnés à servir en ce lieu, à leurs dépens avec autant de cheuaux. Cette place doit recevoir tous ses viures d'Espagne : & comme il arriue bien souvent par les inconueniens de la mer, ou par la negligence de ceux qui en ont le soin, que les nauires n'arriuent pas au temps qu'ils doiuent, c'est pour cela qu'il y manque tousiours quelque chose. Ces deux soldats estans desesperés tant de pauvreté, que de ne pouuoir iamais

D'E
retourn
nis pour
ferable
mercy d
Foy Ch
leur vie
dans cet
tis par
nemis,
Religio
ues. Ma
pretend
pouuoir
de chan
ue Chre
renegar
stiens su
rie, & l
ainsi ce
Barbari
dans la
vendre
compas
plus gra
dans la
leur re
estoient
esclauag
crit au c
sur le pa
cause qu
sonne n
son cost
de priu

retourner à leur Patrie : car ils estoient ban-
nis pour demeurer toute leur vie dans ce mi-
serable exil ; ont mieux aimé se rendre à la
mercy des Mores leurs ennemis , renier la
Foy Chrestienne , & estre Esclaues toute
leur vie , que de souffrir plus long-temps
dans cette forteresse ; de laquelle ils sont sor-
tis par finesse , & se sont rendus à leurs en-
nemis , disans qu'ils vouloient estre de la
Religion de Mahomet , & demeurer Escla-
ues. Mais ils n'ont pû paruenir au but qu'ils
pretendoient : car les Mores les ayans en leur
pouuoir , ne leur ont pas voulu permettre
de changer de Religion ; parce qu'un Escla-
ue Chrestien vaut dauantage , qu'un Esclaue
renegar. La raison est , qu'on met les Chre-
stiens sur les galeres pour voguer en Barba-
rie , & les Renegats n'y sont pas employez :
ainsi ce sont tous Chrestiens qui voguent en
Barbarie. On a amené ces deux coquins
dans la Masmore , pour attendre l'Esté , & les
vendre aux galeres d'Alger. J'auois grande
compassion de ces deux miserables , car la
plus grande partie des Esclaues qui estoient
dans la Masmore , estoient Espagnols , qui
leur reprochoient continuellement qu'ils
estoient venus de leur propre volonté en
esclauage. Or , comme j'ay amplement dé-
crit au discours de mon voyage , on dormoit
sur le paué , se pressant l'un contre l'autre , à
cause que la place estoit fort étroite : & per-
sonne ne vouloit auoir ces deux coquins à
son costé ; & cette prison estant dépourueë
de priué , deux ou trois auoient vn pot à la

156 RELATIONS PARTICVLIÈRES

mode d'Espagne, & lors que ces deux misérables estoient pressés de rendre ce qui est deu à la nature, ils estoient en la plus grande peine du monde, car de faire leurs ordures sur le paué, il n'estoit pas permis : à cause que le paué seruoit de liét; & personne ne leur vouloit prester son pot, de sorte qu'ils deuoient mendier cette grace, & estoient contrainsts d'endurer mille iniures toutes les fois qu'ils en auoient besoin. Leur Maistre leur iettoit vne fois par iour seulement par la treille d'enhaut vn peu de pain sans autre chose : car cette prison est sous la terre; ils deuoient aussi demander par aumosne des autres Esclaues, l'eau qu'ils beuuoient.

Je ne croy pas que la misere humaine puisse reduire les hommes au monde à vne plus grande pauvreté & à vn plus malheureux estat, que de viure de cette façon, & les hommes ne le pourroient pas d'eux-mesmes endurer, si la bonté Diuine ne leur augmentoit les forces, en leur faisant considerer que chacun doit souffrir patiemment les iustes punitions que sa iustice luy enuoye.

Sur le mesme suiet, estant à Alger, il y auoit vn Esclaue Venitien, qui me contoit vn iour qu'ayant esté autrefois Notaire public à Venise, il auoit donné vne fausse attestation pour gagner vne piece d'argent: & que cette fausseté fut découuerte, & luy condamné quelques années aux galeres, où il fut effectiuement mis; mais qu'au bout de quelques mois pour vne chaîne d'or, dont on fit present au Capitaine de la galere, il

D
fut mis
stoit sa
ne pou
estoit t
meuren
Comm
Turcs,
leres A
cru euit
les i'est
vne iust
en chau
estre ie
mens de
soldats
loient
seruiro
tience
nous v
gimber
lans so
geons

D'un C

D
ho
cidé l'
ville d
meuré
perant
re, il
rens, c
vers le

fut mis en liberté. Le bruit courut qu'il s'estoit sauvé. Estant échappé de cette sorte, il ne pouvoit plus retourner à Venise, où il estoit trop connu. Il se resolut d'aller demeurer quelque temps en l'Isle de Corsega. Comme il estoit en chemin il fut pris des Turcs, & vendu à Alger au General des galeres Alli Pegelin; cét Esclaue me disoit: *J'ay cru éviter les galeres Venitiennes, sur lesquelles j'estois condamné pour peu d'années par une iuste sentence; & ie suis tombé de fièvre en chaud mal, à sçavoir en tel lieu d'où peut-estre ie ne sortiray de ma vie. Que les ingemens de Dieu sont iustes!* Je croy que les deux soldats, dont j'ay parlé cy-dessus, se consolient en cette sorte. Ces deux Relations serviront d'exemple pour souffrir avec patience les miseres & les tribulations qui nous viennent de la main de Dieu, sans regimber contre l'aiguillon; qui fait que voulans sortir d'un borbier, nous nous engageons en de plus grands malheurs.

R E L A T I O N V I I I.

D'un Gentilhomme Portugais, pris & mené à Alger.

DOm Francisco de Mascarenas, Gentilhomme Portugais l'an 1638. auoit décidé l'espée à la main vne querelle dans la ville de Lisbonne; & comme il estoit demeuré vainqueur, il craignoit la Iustice; esperant que le temps appaiseroit cette affaire, il s'embarqua par le conseil de ses Parens, dans les premiers nauires qui alloient vers le Brasil: il prit seruice en qualité de

soldat dans les troupes du Viceroy en la Baie de todos los Santos. Il demeura en ce lieu iusques à l'année 1641. qu'il receut nouvelles que ses affaires estoient accommodées à Lisbonne. Ce qu'ayant appris, ils s'embarqua à la premiere occasion en bonne compagnie de Capitaines & d'Officiers pour retourner en Portugal. Mais la fortune leur fut contraire : car le malheur voulut que le nauire fut pris par les Corsaires d'Alger. On amena les nouveaux Esclaves (comme de coutume) deuant le Bassa, pour prendre sa part, qui est de huit vn. Le Bassa prit pour sa part Dom Francisco, & trois autres, qui me sembloient à leur mine estre Capitaines.

On enuoya ces quatre nouveaux Esclaves dans vne retraite au logis du Bassa, où Monsieur Caloen & moy estions alors sequestrez : (comme j'ay dit autre part) ie souhaitay la bien venue à Dom Francisco, luy demandant d'où il venoit, & quelles nouvelles il nous apportoit de la Chrestienté. Sur ces entrefaites & auant qu'il nous pût répondre, le Bassa fit appeller Dom Francisco, qui s'en alla dans la salle d'audience, en faisant vne tres-grande reuerence. Le Bassa luy demanda, *Qui estes-vous ?* Dom Francisco luy répondit : *Je suis Dom Francisco de Mascarenas, neveu de Dom Bernardo de Mascarenas, qui a esté General dans le Brasil.* Ce qu'entendant le Bassa, qui estoit vn fin Renard au possible, fils d'un Renegat Geneuois, il luy repartit : *La noblesse & l'esclavage ne s'accordent pas ensemble : Que voulez-vous*

donner
huit ou
drez vo
menerez
sans tra

Cette
cisco, &
Seigneur
cats, r
cette pa
complie
donnera
Turcs id

Cela
nous es
ne suis
cord au
Je luy r
l'honne
siez en
eusiez
pis alle
pliqua
gent ? e
ou pour
sieur,
mais le
de vos
vous es

Dom
nous, a
Portug
son log
gis du

donner pour vostre liberté à payer d'icy à huit ou dix mois ? & cependant vous prendrez vostre passe-temps , & vous vous promènerez dans la ville comme il vous plaira, sans travailler en aucune maniere ?

Cette proposition pleut fort à Dom Francisco , & dit au Bassa : *Que demande vostre Seigneurie pour ma rançon ?* Quatre mil ducats , répondit le Bassa. Dom Francisco à cette parole baïsa la robe du Bassa (c'est vn compliment à la Turquie) & luy dit : *Je les donneray : & ie prens à témoin les Sieurs Turcs icy presens.*

Cela fait , Dom Francisco retourna où nous estions , & nous dit : *Graces à Dieu, ie ne suis plus Esclave , car i'ay fait mon accord avec le Bassa pour quatre mille ducats.* Je luy répondis sur cela : *Monsieur, ie n'ay pas l'honneur de vous connoistre ; mais si vous eussiez eu patience quatre ou cinq iours , vous eussiez obtenu vostre liberté pour 1500. ou au pis aller pour deux mille ducats.* Il me repliqua : *Pourquoy vn homme a-t'il de l'argent ? est-ce pour travailler comme vn chien, ou pour acheter sa liberté ? Il est vray Monsieur , luy dis-je , vous pouuez estre riche ; mais le Bassa voudra auoir autant de chacun de vos compagnons : car vous auez dit que vous estiez tous soldats de fortune.*

Dom Francisco demeura deux iours avec nous, au bout desquels vn certain Marchand Portugais , qui residoit à Alger , le mena à son logis , sur caution, laissant encore au logis du Bassa vn sien valet âgé enuiron de

treize ans, qui presenta au Bassa trois cent ducats : mais le Bassa en vouloit dauantage. Les compagnons de Dom Francisco furent amenez au Bain, lieu & demeure ordinaire des Esclaues des galeres. Le garçon à la fin renia la Foy Chrestienne, ayant esté débauché par vn Renegat Portugais pour la somme de quarante aspros : nonobstant que Dom Francisco luy eust promis de le racheter.

Le Renegat Portugais, qui auoit débauché ce garçon, le mena dans la sale d'audience deuant le Bassa, & dit (apres la reuerence faite :) *Ce Chrestien veut renier sa foy.* Le Bassa n'estoit guere content de cette nouvelle : car il estimoit dauantage les 300. ducats, que de faire ce bon œuure à son Prophete Mahomet. Aussi n'estoit-il pas si porté pour son seruice, qu'il n'aimast encore dauantage le salut de sa bourse ; mais à cause de la presence de quelques Turcs de qualité, il dissimula ce qu'il pensoit. Et l'enfant fut fait Turc avec les solemnitez ordinaires. Quelques iours apres, l'affaire pour lequel nous estions sequestrez, fut accommodé. De sorte qu'on nous laissa sortir, & rencontrant souuent Dom Francisco dans les ruës, ie parlois à luy, en le saluant pour l'ancienne connoissance.

Quelques mois apres ie partis pour aller à Tituan ; estant là i'allay incontinent saluer vn Pere Redempteur, qui estoit nouuellement arriué d'Espagne, logé chez le Consul des François. Comme i'entrois dans le lo-

D' E
gis, ie v
& luy do
quelle te
que de p
receu les
sa. Mai
pour ret
l'Espagr
cause de
les Espa
en dang
Turcs :
toit acc
qui le m
terre fer

Dom
vent fau
singla e
iours sur
pour lor
çois, qu
au Cors
voiles le
non, fit
ril, & à la
il tourna
voile do
fort loin
re vn ser
autre pa
me raco
vn Gent
ans (sel
desteme

D'EMANVEL D'ARANDA. 161
gis, ie vis sortir le mesme Dom Francisco;
& luy donnant le bon iour, ie luy demanday
quelle fortune l'auoit amené là; il me dit,
que depuis que i'estois sorty d'Alger, il auoit
receu les quatre mille ducats, & payé le Bas-
sa. Mais que ne voyant point de remede
pour retourner en Portugal, sans passer par
l'Espagne: (ce qu'il ne vouloit pas faire, à
cause de la guerre, & aussi pour ne point voir
les Espagnols) ou sans faire vn grand tour,
en danger d'estre pris encore vne fois des
Turcs: que pour euites ces dangers, il s'é-
toit accordé avec vn Capitaine Corsaire,
qui le mettroit sur la coste de Portugal en
terre ferme.

Dom Francisco s'embarqua, & avec vn
vent fauorable son Corsaire leua l'ancre, &
singla en pleine mer, se trouuant en deux
iours sur la hauteur de Penon de Veles: où
pour lors il y auoit quelques nauires Fran-
çois, qui commencerent à donner la chasse
au Corsaire Turc: lequel voyant que ses
voiles le deuoient sauuer, & non pas son ca-
non, fit tout ce qu'il pût pour euites le pe-
ril; & à la fin ne voyant point d'autre moyen,
il tourna son nauire vers la coste, & à pleine
voile donna avec le nauire en terre, non pas
fort loin de la place où nous venions de fai-
re vn semblable naufrage (ainsi que i'ay dit
autre part.) Comme il estoit empesché à
me raconter sa fortune, il passa deuant nous
vn Gentil-homme, âgé enuiron de vingt-
ans (selon que ie pouuois coniecturer) mo-
destement aiusté à la mode de Holande ou

162 RELATIONS PARTICVLIÈRES

de Flandre ; Dom Francisco le regarda fixement , & luy Dom Francisco. Se regardans ainſi l'un l'autre , vn aſſez long-temps ſans parler , à la fin Dom Francisco luy dit : *N'eſtes-vous pas vn tel ?* Le ieune homme reſpondit , *ouy* : alors Dom Francisco : *Que faites-vous donc icy , habillé de cette façon ?* Il repliqua : *Je ſuis icy pour exercer mon trafic & ma Religion.* A celà Dom Francisco luy dit : *Sauf voſtre grace , de quelle Religion eſtes-vous ?* Il répondit , *ie ſuis Iuiſ.* Dom Francisco dit : *N'avez-vous pas demeuré il y a vn an dans la Baja de todos los Santos , & y avez iournellement entendu la Meſſe , & fréquenté les ſaincts Sacremens , comme les autres Catholiques ?* Il répondit qu'oüy , mais qu'il eſtoit Iuiſ , & qu'il auoit fait ſemblant qu'il eſtoit Chreſtien.

I'ay dreſſé ce diſcours , pour faire voir les diuers euenemens des choſes ; & les diuerſes rencontres qui ſe font dans le monde.

RELATION IX.

Vn nouuel Eſclaué doit ſe défier de tout le monde.

CEn'eſt pas que ie veuille ſouſtenir qu'un nouuel Eſclaué doie tenir pour traitres tous ceux qui parlent à luy , Dieu me preſerue d'une telle erreur , ce ſeroit vne trop grande défiance : mais il doit conſiderer qu'ils peuuent eſtre trompeurs. C'eſt pourquoy il eſt neceſſaire qu'il diſſimule pour quelque temps , iuſques à ce qu'il ſoit ſuffiſamment informé des trompeurs , & des ſinceres.

D'E

Durant
vn Iuiſ f
pour eſt
ſtiens po
uoit de c
Turc pou
car les Iu
ues Chre
ue eſtoit
au Iuiſ p
le plus gr
lors qu'il
Eſclaués
eſtoit en
pretoit à
comme
par les I
des Marc
Par ce m
ſe de qu
Chreſtien
leur rang

Cet Eſ
ſur la m
ques pri
dois : &
noient e
eux , en
amis , &
ſuis fort
tune. Je
de venir
vous me
ueaux ve

Durant mon esclavage à Alger il y auoit vn Iuif fort riche, appellé Ciscas; celuy-cy pour estre informé quels Esclaues Chrestiens pouuoient payer bonne rançon, se seruoit de cette ruse: Il auoit fait acheter par vn Turc pour son compte vn Esclaue Chrestien; car les Iuifs ne peuuent pas auoir des Esclaues Chrestiens: le Turc disoit que cet Esclaue estoit à luy, & qu'il le prestoit seulement au Iuif pour le seruir dans son logis. Mais le plus grand seruice qu'il luy faisoit, c'estoit lors qu'il arriuoit quelques lettres pour des Esclaues Chrestiens, dont la suscription estoit en Flamen, l'Esclaue lisoit & interpretoit à son Maistre la teneur d'icelles; & comme presque tout le commerce se fait par les Iuifs en Barbarie, toutes les lettres des Marchands tombent entre leurs mains. Par ce moyen ce Iuif sçauoit par l'entremise de quelques Turcs ses amis presser les Chrestiens, iusques au dernier denier de leur rançon.

Cet Esclaue traistre se trouuoit tousiours sur la marine, quand on amenoit quelques prises d'Hambourgeois, ou de Holandois: & quand les nouveaux Esclaues venoient en terre, il commençoit à parler à eux, en leur disant: *D'où venez-vous, mes amis, & mes compagnons? sur ma foy ie suis fort marry de vostre malheur & infortune. Je vous prie de prendre courage, & de venir prendre vn doigt de vin avec moy: vous me ferez vn singulier plaisir.* Ces nouveaux venus répondoient: *Nous n'auons*

point d'argent, & nous ne pouvons sortir d'icy sans permission. Alors il leur disoit : *Touchant la permission ie suis assez connu : ie la demanderay ; ie croy que ie ne seray pas refusé, & pour de l'argent. Dieu-mercy, i'en ay encore assez pour traiter vn amy.* Il demandoit cette permission : les Turcs qui estoient d'accord avec son Maistre, la luy accordoient.

Et ce double traistre conduisoit ces innocens à la tauerne, les faisant bien boire, & leur souhaitant vn bon Patron. Quand il apperceuoit qu'ils commençoient à s'enyvrer : il commençoit alors à tendre ses filets à l'auancement de ses affaires : leur faisant accroire qu'il auoit assisté plusieurs Esclaves touchant leur liberté, & qu'il auoit encore le mesme pouuoir.

Ces pauvres idiots, qui auoient le cœur triste, le ventre plein de vin, & la teste échauffée, adioûtoient facilement foy aux paroles de ce traître ; & il leur disoit : *Pouuez-vous donner quatre ou cinq cent patagons pour auoir vostre liberté ?* Quelquefois ils répondoient qu'oüy, & quand il en faudroit mille nous n'en serions pas en peine, car nous auons si bien seruy nos Armeurs qui sont tels & tels, qu'ils ne nous laisseront point au besoin, principalement icy. Les autres disoient : *I'ay encore vne maison à moy, &c.*

Quand ce dissimulé traistre sçauoit tout ce qu'il desiroit, il payoit la dépense, & reconduisoit les nouveaux Esclaves au logis des Armeurs, où ils deuoient demeurer iusques à ce qu'ils fussent vendus.

De là il
tout ce qu
quand ce
quelque
Iuif, les a
donner le
Graces à D
grand amy
enuie de fa
vous puis
Esclaves e
d'entendr
sçauoit le
Iuif avec
gagnoit r
de cent m
sa maison
ce traistre
treprise au
recompen
lement dé
vn ne vou
ueaux Esc
fiasent de

A nostr
estans nor
faire ses
nous estic
tre part.
entré dar
toft sa lib
nageurs i
l'eau, de
tant d'eff

De là il alloit faire le rapport au Iuif de tout ce que les Chrestiens luy auoient dit, & quand ces Esclaues venoient sur le marché, quelque Turc, qui estoit d'accord avec le Iuif, les achetoit; & alors ce traistre alloit donner le bon-iour aux nouueaux vendus: *Graces à Dieu, vous avez vn bon Patron, il est grand amy du Iuif, où ie demeure; si vous avez enuie de faire accord touchant vostre rançon, ie vous puis rendre vn bon service.* Ces nouueaux Esclaues estoient fort aises, & fort contens d'entendre ces paroles; & comme ce traistre sçauoit le secret, il arriuoit souuent que le Iuif avec deux ou trois mille patagons en gaignoit mille & dauantage, il estoit riche de cent mil patagons: & tous les meubles de sa maison ne valoient pas dix escus. Quand ce traistre Chrestien auoit fait quelque entreprise avec succès, il receuoit vne bonne recompense: mais Dieu permit qu'il fut tellement décrié de tous les Esclaues, que pas vn ne vouloit traiter avec luy: & les nouueaux Esclaues estoient auertis, qu'ils se défiasent de ce traistre.

A nostre arriuée il s'adressa à nous: car estans nouuellement venus il nous vint aussi faire ses complimens accoustumez. Mais nous estions auertis, comme i'ay conté autre part. Quand quelqu'un est par malheur entré dans l'esclavage, & qu'il desire trop tost sa liberté, il a vn pareil succès à celui des nageurs ignorans; qui estans tombez dans l'eau, de peur qu'ils ont de se noyer, font tant d'efforts avec leurs bras, qu'ils se lassent

166 RELATIONS PARTICVLIÈRES
incontinent, & leur trop grande diligence
est cause de leur perte.

R E L A T I O N X.

*De deux nouveaux mariez pris par les Turcs,
& menez Esclaves à Alger.*

DAns la ville de Nantes en Bretagne, l'an
641. il y auoit le Capitaine d'un naui-
re, qui n'attendoit que le vent propre pour
faire voile vers Canada; & comme il atten-
doit le vent, il fit l'amour à la fille d'un ri-
che Marchand, qui s'apperceut que sa fille
estoit amoureuse de luy, & qui ne voulut en
aucune façon consentir à ce mariage; con-
siderant que ce Capitaine deuoit partir, &
que le premier bon vent l'emporteroit avec
son nauires, & l'amour de sa fille avec le vent.
Mais le Capitaine voyant d'autre part, qu'il
pouuoit plus gagner en se mariant avec cer-
te fille, qu'à nauiger toute sa vie, sceut si
adroitement conduire ses affaires, & ga-
gner les bonnes graces de sa Maistresse,
qu'ils se marierent secrettement à l'insceu
des parens de la fille; & auant qu'ils en eus-
sent les nouuelles, il s'estoit embarqué avec
sa nouvelle Espouse, faisant voile pour aller
en Canada: & esperant qu'auant son retour
son affaire seroit accommodée, par l'en-
tremise de ses amis; mais la fortune en dis-
posa autrement. Il ne fut pas vingt-quatre
heures en mer, qu'un Corsaire d'Alger l'a-
borda. Cét amoureux plus accoustumé aux
caresses de sa Maistresse, qu'à l'exercice de
Mars, sans aucune resistance, rend son na-
uires.

D'EL

Peu de i
Françoise
ues dans l
les Chrest
& Espagn
de voir les
ses, les cl
ordre, la
tion. Elle
tretenoie
lement qu
sembla qu
te de cett
sçeut si bi
fera la ven
federation

Mais la
Bassa (co
quoit de
taine Fra
Consul a
de bonne

C'estoit
tion du E
Consul, p
frauder le
Capitain
sa femme
charge au
tes & neg
logis d'v
res-bien
à son ma
de cette a
apres d'A

Peu de iours apres on vit cette Damoiselle Françoisse avec son mary & les autres Esclaves dans le marché d'Alger ; où se vendent les Chrestiens. Les Turcs, Mores, Grecs, & Espagnols, qui n'auoient pas accoustumé de voir les habits des Damoiselles Françoises, les cheveux poudrez, & la teste en bon ordre, la regardoient avec grande admiration. Elle dit à quelques Chrestiens qui l'entretenoient & la consoloient : *Je crains seulement qu'on me fasse renier ma Religion* ; il sembla que Dieu eut pour agreable la crainte de cette femme ; car le Consul de France sçeut si bien faire avec le Bassa, qu'on en diffèra la vente, sous pretexte de quelque confederation avec les François.

Mais la cause procedoit de l'auarice du Bassa (comme vous entendrez) qui se moquoit de la paix : mais parce que le Capitaine François ne s'estoit pas defendu, le Consul alleguoit que le nauire n'estoit pas de bonne prise.

C'estoit selon mon iugement vne inuention du Bassa, qui estoit d'accord avec le Consul, pour declarer ce nauire libre, & ainsi frauder les Armeurs, & les soldats ; & que le Capitaine pour auoir sa liberté avec celle de sa femme, laisseroit le nauire avec toute sa charge au profit du Bassa. Sur ces entrefaites & negotiations, on mit la Damoiselle au logis d'une Dame Turque, où elle estoit tres-bien, horsmis qu'elle ne pouuoit parler à son mary seule à seul. Je ne sçay pas la fin de cette affaire, parce que ie partis bien-tost apres d'Alger.

168 RELATIONS PARTICVLIÈRES
RELATION XI.

De l'ingratitude d'un Esclave Portugais.

L'Ay connu à Alger vn Capitaine fort renommé Corsaire, appelé *le grand Moro*, Mosabi de nation, qui est vne nation de pauvres Alarbes, fort méprisée, & de peu d'estime; parce qu'ils ne s'adonnent point aux armes, & aiment mieux la cuisine, que la guerre. Ils sont ordinairement Tripiers, & desagreables de visage: car ils ne sont ny noirs ny blancs, & encore moins mulâtres: mais il semble que leur face soit d'huile.

Le grand Moro, estant âgé enuiron de douze ans, vint à Alger. Et comme le commerce des tripes luy déplaisoit, il s'embarqua avec les Corsaires pour garçon du Capitaine; & par les continuelles nauigations & diuers combats, il deuint bon Marinier, & bon soldat, acquerant tant de reputation, que les Armeurs le firent Capitaine d'un petit nauire; puis d'un grand nauire de trente pieces. Enfin il fut fait Capitaine d'une Galere.

Ce grand Moro estoit la terreur de tous les nauires Chrestiens, qui frequentoient la mer Mediterranée, & estimé de tous les Turcs vn Dieu Mars. Je croy que si le grand Seigneur luy eut donné le commandement absolu sur la mer, comme Sultan Soliman le donna à l'Archipirate Barberossa au siecle passé, que les victoires du grand Moro auroient surpassé celles de tous les Generaux Ottomans: car c'estoit vn Lion dans les combats, & vn Agneau dans ses victoires, traittant

D'
traittant
de douc

Ce gra
claué P
d'homme
cruain.
nées fide
mer que
croisoit
gal; il a
m'avez,
donne la
d'appro
enuoyer
re, qui n
double &
choit la
pe du na
tron, (c
chemise
sans estr
bits. On
rugaie re
nier adi
re, la ch
continua
le grand
il fut tr
dérobé p
telle sor
grand Se
ingrat to
il n'esch
Galere.

LIERES

I.
Portugais.
ne fort re-
grand Moro,
nation de
& de peu
ment point
uisine, que
t Tripiers,
ne sont ny
s mulates:
l'huile.
environ de
me le com-
il s'embar-
on du Ca-
aiguations
Marinier,
reputation,
ne d'un pe-
e de trente
aine d'une
ur de tous
entoient la
de tous les
e si le grand
mandement
n Soliman
la au siecle
l Moro au-
Generaux
n dans les
s victoires,
traittant

D'EMANVEL D'ARANDA. 169

traittant ses ennemis vaincus avec vne gran-
de douceur.

Ce grand Moro auoit entr'autres vn Es-
claue Portugais, qui luy seruoit en terre
d'homme de chambre, & sur la mer d'Es-
criuain. Ce Portugais auoit quelques an-
nées fidelement seruy son Patron tant par
mer que par terre. Vn iour le grand Moro
croisoit avec son nauire la coste de Portu-
gal; il appella son Esclaue, & luy dit: *Vous*
m'avez seruy tant d'années fidelement, ie vous
donne la liberté; & aussi-tost il donna ordre
d'approcher la coste, pour plus facilement
enuoyer la chaloupe avec ce liberrin en ter-
re, qui remercia son Maistre avec vn cœur
double & ingrat. Pendant que l'on appro-
choit la terre, il alla secretement à la pou-
pe du nauire, & ouurit le coffre de son Pa-
tron, (car il auoit les clefs) & prit quelques
chemises, & pour acheuer son entreprise
sans estre découuert, il les vestit sous ses ha-
bits. On ietta la chaloupe en mer, & le Por-
tugais rendant les clefs du coffre, dit le der-
nier adieu à son Patron. On le mit en ter-
re, la chaloupe s'en retourna, & le nauire
continua de croiser. Quelques iours apres
le grand Moro voulut changer de linge; mais
il fut trompé, car son linge luy auoit esté
dérobé par cét ingrat. Il se tourmenta de
telle sorte, qu'il dit: *Je iure par la vie du*
grand Seigneur, que si par hazard ce Chrestien
ingrat tombe encore vne fois entre mes mains,
il n'eschappera pas l'esclavage de voguer la
Galere.

H

170 RELATIONS PARTICVLIÈRES

Il arriva encore au mesme temps vne chose fort remarquable : à sçavoir que le General Alli Pegelin ayant perdu vn diamant de grande valeur, le fit chercher par ses Esclaves de tous costez, entr'autres vn sien Esclave Espagnol le trouua : il presenta le diamant à Pegelin, qui le receut, tres-aise de l'auoir, donnant à l'Esclave pour recompense vn demy patagon, en luy disant : *Tien, pren cela, beste brute sans iugement, & achep-te vne corde pour te pendre : tu auois gagné ta liberté, & tu ne l'a pas sçeu prendre*; Alli Pegelin estoit aussi ingrat à l'endroit de son Esclave Espagnol, que l'Esclave Portugais l'auoit esté à l'endroit du grand Moro.

RELATION XII.

La coustume de pleurer les morts à Alger.

DAns vne de mes precedentes Relations, j'ay fait mention de la guerre d'un Roy Barbare Bannali contre le Bassa d'Alger. Plusieurs Turcs & Renegats furent tuez en cette guerre. Entr'autres fut tué vn Bulcebas, c'est vn Capitaine d'Infanterie. Ce Bulcebas estoit vn Renegat, & auoit esté Esclave de mon Patron Mahomet Celibi Oiga : & demouroit dans la mesme rue de Mahomet Celibi.

Si-tost que les nouuelles vinrent de la mort de ce Bulcebas, ma Patrone accompagnée de deux femmes Noires ses Esclaves, & avec toutes les femmes du voisinage, entrerent dans la maison de la vefue, & d'abord qu'elles furent entrées, elles commencerent à pleurer, lamenter, crier, &

D
se tour
de ses
avec v
causoit
tamarr
ne d'er
manier
mode c
na au l
raison
dant la
pourqu
sanglan
coustur
façon
Le repl
connoiss
que vo
comme
deffund
vous,
pondit
sans a
Sur c
le Roy
Roys tr
faute
avec de
bes pri
ou faut
propre
ger Sa
la lang
More.

se tourmêter comme des desespérées, & vne de ses femmes frapport continuellement avec vne barre de fer sur vne table, ce qui caufoit vn si grand bruit & vn si terrible tintamarre, qu'on eust dit que la ruë estoit pleine d'enragez. Je sçauois bien que c'estoit la maniere de se plaindre dans le deuil à la mode d'Afrique. Quand ma Patrone retourna au logis, ie feignis de ne pas sçauoir la raison de toutes ces exclamations, demandant la cause pourquoy elle auoit pleuré, & pourquoy elle auoit le visage égratigné & sanglant; elle me répondit, que c'estoit la coustume du Païs, & qu'on pleuroit de cette façon la mort des parens & des bons amis.

Je repliquay : *Cela est bon pour vous, qui connoissiez le deffunt: mais pourquoy est ce que vostre Esclaue est égratignée & sanglante comme vous, elle qui ne connoissoit pas le deffunt: car elle est nouvellement venue chez vous, & est sauuage?* Ma Patrone me répondit : *Elle a fait comme elle a veu faire, sans autre raison.*

Sur ce mot de *Sauuage*, vous sçaurez que le Royaume d'Alger a beaucoup de petits Roys tributaires, & quelques-vns d'entr'eux faute d'argent, payent leur tribut annuel avec des hommes: ces hommes sont ou Arabes prisonniers, appelez Arabes errants; ou faute de prisonniers, ils payent avec leurs propres subjets: on appelle telles gens à Alger Sauuages, parce qu'ils ne sçauent pas la langue commune du Païs, l'Arabe ny le More.

172 RELATIONS PARTICVLIÈRES
RELATION XIII.

Du Zele inconsideré, & du Zele prudent.

QVand i'estois à la Masmore de Tituan, vn Corsaire More y entra avec vne Image de Nostre-Dame, taillée en bois, qu'il auoit prise sur quelque nauire Chrestien, & la presentoit à vendre. Tous les Esclaues Espagnols s'assemblerent alentour, & en offrirent vn sequin d'or, afin que l'Image ne receût aucun mépris ou iniure. Le More remarquant le bon zeile des Chrestiens, leur dit qu'il falloit quatre fois autant; *& si vous ne le voulez donner, ie la brûleray*, dit-il.

Les bons Espagnols estoient en fort grand' peine pour les menasses de ce Barbare; & estoient en deliberation de donner au More ce qu'il demandoit. Et pour trouuer cette somme, la plus grande partie des Espagnols vouloient contribuer tout ce qu'ils auoient: car dans la Masmore celuy qui a vn patagon par mois pour dépenser, ne se peut pas dire pauvre.

Ie regardois ce qui se passoit sans dire mot; à la fin ie m'en meslay, & dis aux Espagnols: *Messieurs, cette Image ne vaut pas tant.* Ils me répondirent sur le champ: *Nous n'achetons pas l'Image pour sa valeur, mais afin qu'elle ne reçoine aucune iniure.* Ie leur dis: *Vostre zeile est tres-bon, mais ne considerez vous pas, que quand ce More sortira de ceant avec quatre sequins d'or pour vne Image, qui ne vaut pas quatre reaux, il ira diuulguer par toute la ville, que les Chrestiens sont Idolâtres.*

D'
A pei
entend
que d
recens
niqua
Masm
de do
entre
aussi-t
droit
patago
fnon,
voudr
ues Ch
poing.
solu,
brûler
noir b
Espag
d'or,
se fut
lique
ce Re
serua
na de
aux M
Catho
ste pa
ignor

A peine les zeles Espagnols vouloient-ils entendre ma raison : & ie courois grand risque de passer pour vn Lutherien. Mais ie recens vn grand secours d'un R. P. Dominiquain , qui estoit aussi Esclaue dans la Masmore, homme de bonne vie, & de grande doctrine. Je luy contay ce qui se passoit entre les Espagnols & le More. Ce bon Pere aussi-tost d'un zele fondé sur la prudence, vaudroit au More, & luy dit : *Voulez-vous un patagon pour cette Image, on vous le donnera sinon, allez, & faites de l'Image ce que vous voudrez, & retirez vous d'icy, ou les Esclaves Chrestiens vous donneront mille coups de poing.* Le More voyant ce Religieux si résolu, ne dit plus de rodomontades, ny qu'il brûleroit l'Image; mais il fut bien-aise d'avoir le patagon, en donnant l'Image : si les Espagnols eussent donné quatre sequins d'or, ils eussent perdu leur argent, le More se fut moqué d'eux, & la Religion Catholique eust esté méprisée; mais le bon zele de ce Religieux accompagné de prudence, conserva l'argent de ces pauvres Esclaves, donna de la crainte au More Barbare, & fit voir aux Mahometans, que l'honneur que les Catholiques rendent aux Images, ne consiste pas en la matiere; comme croient les ignorans, les Payens, & les Heretiques.

174 RELATIONS PARTICVLIÈRES
RELATION XIV.

*Deux Exemples de Liberalité, & de Recon-
noissance.*

SAban Galla Aga, duquel j'ay parlé fort souvent, tant au discours de mon voyage, que dans mes Relations, estoit Espagnol de naissance des frontieres de Portugal, & fils d'un Marinier. Il estoit tombé dès sa jeunesse en l'esclavage des Turcs, qui l'auoient persuadé & induit à renier la Foy Chrestienne; ce qui est facile à faire à un jeune enfant.

Ce Saban par sa noble maniere de traiter avec tout le monde, receut pour nom de guerre *Gallan*. Il estoit fort riche: son exercice estoit la guerre, tant par mer que par terre. Il auoit esté Aga, c'est à dire Maistre de camp. Ce Saban par eas fortuit passoit un iour par le marché, où on vendoit des Chrestiens. Il commença à deuiser avec des Esclaues, & il trouua par hazard un de ses compatriotes, qu'il acheta pour un prix modique, car c'estoit un Pescheur, sans apparence de grande rançon. Il mena l'Esclaue chez luy, & luy dit: *J'ay payé pour vous cent cinquante patagons; si vous me voulez promettre de payer pareille somme en vostre Pays à un tel qui est mon Parent, & pauvre, ie vous feray mettre à terre dans vostre Pays avec le premier Corsaire qui partira.* Le Pescheur esclaue fut fort content de cette proposition, & sans differer il entreprit ce que son Patron auoit proposé. Saban suiuant sa promesse, le fait embarquer sur le premier nauire Corsaire, qui nauigeoit vers l'Océan;

D'E
& don
terre à
ban fu
ge fur
de ret
conter
eue: l
ban C
Il vo
nant f
ner le
l'argen
à son
bon ha
che po
qu'il f
res, &
donne
qui l'a
iours
ne &
Parce
vous a
encore
consté
temps
parce
lant a
ainsi i
manq
(le te
Le Pe
miere

rlé fort
voyage,
gnol de
, & fils
sa jeu-
auoient
restien-
enfant.
e traiter
nom de
on exer-
que par
Maistre
passoit
loit des
uec des
de ses
n prix
ans ap-
l'Escla-
r vous
voulez
vostre
bature,
re Pays
Le Pes-
te pro-
ce que
uant sa
remier
Ocean;

D'EMANVEL D'ARANDA. 175
& donna ordre qu'on mist ce Chrestien en terre à la coste de Portugal L'ordre de Saban fut executé. Les Portugais de son village furent estonnez de voir vn homme si tost de retour de l'esclauage. Il commença à conter sa fortune & la rencontre qu'il auoit eue: bref tout ce qui s'estoit passé avec Saban Gallan.

Il vendit tout ce qu'il auoit, & paya, suivant sa promesse, celui à qui il deuoit donner les 150. patagons. Lequel ayant receu l'argent, écriuit vne lettre de remerciement à son parent Saban Gallan. Cependant ce bon homme retournant derechef à sa pesche pour gagner sa vie, le malheur voulut qu'il fut pris encore vne fois par les Corsaires, & amené dans Alger; où estant il fit donner auis à Saban Gallan de son malheur, qui l'acheta derechef, le traitant quelques iours dans sa maison, & le pourueut de laine & de linge pour sa necessité; & luy dit: *Parce que vous estes homme de bien, & que vous avez accompli vostre promesse, retournez encore vne fois chez-vous, & ce que vous avez costé, payez le à la mesme personne en vn tel temps.* Le Pescheur luy dit: *Je ne le puis faire, parce que j'ay vendu tout ce que j'auois vaillant au monde pour payer mon premier rachat ainsi ie demeureray plustost Esclaue, que de manquer à ma parole.* Saban entendant ses raisons, luy dit: *Payez à vostre commodité (le terme estoit de six mois) en deux années.* Le Pescheur prit cette condition: & à la premiere occasion on le mit à terre comme la

premiere fois , dans sa patrie.

Il alla incontinent chez le Parent de Saban , & luy fit des recommandations de sa part , luy promettant de payer la somme accordée dans le terme de deux années , & retourna à son mestier. Mais comme sa barque & tout son equipage estoit ou vendu , pour payer sa premiere rançon , ou perdu , quand il fut pris pour la seconde fois , il fut contraint de se faire serviteur des autres Pêcheurs ; de sorte qu'il ne pouvoit faire tant de profit comme quand il estoit à soy ; mais nonobstant son petit gain , ayant épargné quelque petite somme , il la donnoit incontinent au rabais de son rachat.

Les deux années estoient passées , & il n'auoit encore payé qu'un tiers de ce qu'il deuoit. Pour satisfaire à sa promesse , il s'auisa d'un expedient , qui fut d'acheter un quintal de tabac , & s'embarqua dans un nauire de Portugal , qui partoit pour Alger (où le tabac estoit alors fort cher) avec passeport du Bassa , pour racheter quelques Esclaves. Il arriua en peu de iours dans Alger , & alla droit au logis de Saban. Gallan fut tout estonné de le voir. Le Pêcheur luy dit : *Patron , ie n'ay payé que le tiers de ce que ie vous dois , comme il se voit par cette quittance , & pour le reste n'ayant point d'autre moyen , ie suis venu avec un quintal de tabac , & si ie le puis vendre avec le gain qu'on m'a assuré que ie ferois , ie vous payeray ; sinon , ie retourneray à estre vostre Esclave , plustost que vostre Seigneurie , de qui i'ay receu tant de bienfaits ,*

m'accu
sons a
lité ,
pour
de bien
grand
retour
gent ,
donna
iusque
nauire
renom
& por
ge de

De

M
le ayeu
cinq T
tre no
Amet
fort dé
fible ,
ferable
sans le

Son
persua
& les
comm
pour
comm
marier
extrém

m'accuse d'ingratitude. Saban écouta ces raisons avec vne grande admiration de la fidelité, & reconnoissance de ce Pescheur; & pour réponse il luy dit: *Vous estes vn homme de bien, fidele, & reconnoissant: mais vn grand innocent; allez vendre vostre tabac, & retournez en vostre Patrie, & iouissez de l'argent, & de la liberté tout ensemble;* & luy donna à boire & à manger dans sa maison, iusques à ce qu'il retourna avec le mesme nauire: laissant dans Alger vne perpetuelle renommée de sa fidelité & reconnoissance, & portant en Portugal vne eternelle loüange de la liberalité de Saban Gallan.

R E L A T I O N X V.

De la maniere qu'on se marie à Alger.

MON Compagnon, Monsieur Iean Baptiste Caloen demeueroit chez vne vieille ayeule de Mostafa Ingles, qui estoit vn des cinq Turcs qui deuoient estre changez contre nous. Ce Mostafa auoit vn frere appellé Amet Ingles, âgé de vingt-deux ans, mais fort débauché, paillard, & yvrogne au possible, de sorte que la vie que menoit ce miserable Turc ne pouuoit plus gueres durer sans le perdre.

Son Ayeule & sa mere le sceurent si bien persuader, qu'il leur promit de laisser le vin & les garces, & qu'il viuroit desormais comme vn Mahometan de bien & d'honneur. & pour monstrier qu'il desiroit viure comme tel, il leur dit, *ie suis content de me marier.* Ce desir qu'il leur témoigna, plut extrêmement à sa grande mere & à sa mere,

178 RELATIONS PARTICVLIÈRES

qui proposèrent à Amet plusieurs filles de sa qualité, & entr'autres vne qui luy plaisoit fort, à cause de ses grandes richesses. Pour effectuer ce mariage, la grand'Mere d'Amet en fit parler aux parens de la fille; & Amet employa pour espionne & ambassadrice vne Vieille femme, qui portoit dans les principales maisons des étoffes de soye à vendre.

Cette Vieille sçeut si bien acheminer ses affaires, que dans peu de iours la fille engagea sa parole; elle sçeut aussi si adroitement décrire les beautés de cette fille, ses vertus, & ses richesses, qu'Amet devint charmé d'amour par le discours de cette Vieille; les parens des deux costez approuverent ce mariage. On destina le iour pour les nopces: le futur Espoux enuoya vn present à sa Maistresse, de rubans, & de semblables bagatelles: & pour faire le present avec les solemnitez requises, Amet appella vingt Esclaues de ses parens & amis, entre lesquels i'estois.

Nous marchions l'vn apres l'autre, chacun avec son plat couuert, où estoient les presents; Amet mena les Esclaues iusques à la porte du logis de sa Maistresse, où estans arriuez, il demeura dans la rue, & les Esclaues entrèrent dans la maison, qui estoit bastie à l'Italienne avec vne place quarrée entre quatre galeries. La future Espouse estoit assise sur vn coussin de velours rouge, richement chamarré d'argent, à l'entrée d'une salette: chacun des Esclaues mit son plat au lieu préparé pour le recevoir, faisant vne

D
grand
Les
Monfr
ey la a
pleine
ce qui
Dome
pondi
apres
mes d
Ame
ie pass
est-elle
Tres-b
d'Afri
les, q
plut fo
le visa
stume
les rue
les, v
l'autre
sont a
ses po
disent
si vn M
couue
ieune
dans l
nemen
Cett
ge: m
Païs,
femm

grande reuerence à la future Espouse.

Les autres Esclaues auoient enseigné à Monsieur Caloen & à moy ces mots *ey la a, ey la a, ey la a*, que nous deuions crier à pleine voix, ayant mis tous les plats à terre, ce qui fut fait. Et incontinent les Esclaues Domestiques tant hommes que femmes, répondirent en mesme musique. Nous fîmes apres cela vne grande reuerence, & sortîmes du logis.

Amet nous attendoit à la porte, & comme ie passois deuant luy, il me dit en Espagnol, *est-elle belle Dunquerquois ?* Je répondis : *Tres-belle*, prenant la beauté à l'opinion d'Afrique : car ils estiment les femmes belles, quand elles sont grasses ; cette nouvelle plut fort à Amet, car il n'auoit iamais veu le visage de sa Maistresse, parce que la coutume du Pais est, que les femmes allans par les ruës, ont le visage couuert de deux voiles, vn qui couure le front iusques aux yeux : l'autre qui couure tout le nez. Quand elles sont au logis, elles ne sont pas si scrupuleuses pour les Esclaues Chrestiens : car elles disent que les Chrestiens sont aueugles ; mais si vn Mahometan leur voyoit le visage decouvert, ce seroit vn grand peché, & qu'un ieune homme parlât à quelque fille de bien dans le logis de ses parens, cela n'est aucunement permis.

Cette façon de viure me semble bien étrange : mais elle est tres-necessaire dans ce Pais, pour les mauuaises inclinations des femmes ; car nonobstant que leurs maris

avec toute sorte de diligence tâchent de tenir leurs femmes & leurs filles dans la maison, elles inuentent mille finesses pour se baigner, ou pour faire des visites, ou sous pretexte de deuotion (cette inuention est assez connue aussi en Europe) pour visiter vn tel Marabout, ou Santon; & sous ce pretexte elles s'abandonnent, quand elles trouvent l'occasion, à tous ceux qu'elles rencontrent, fussent-ils des coquins, des belistres, & des sodomites.

RELATION XVI.

La Nécessité est la Mere de la Diligence, &c. de l'Industrie.

Lorsque ie demourois au Bain d'Alli Pegelin, nous estions cinq cent cinquante Esclaves Chrestiens, qui deuoient journellement par industrie chercher à manger.

C'est vne chose digne d'admiration, comme chacun se preuaut de son industrie, en cette necessité. Le larcin est l'exercice le plus commun de cette école. Il y auoit au Bain vn Esclave Italien, dont le nom de guerre estoit *Fontimama*; il se fioit tant en son art de dérober, qu'il n'estoit pas en peine d'inuiter ses Compagnons pour le midy à dîner, de ce qu'il gagneroit de son métier de larron depuis ce temps prefix iusques à l'heure designée, pour mettre leurs machoires en besogne.

Vn iour il auoit inuité mon Compagnon Renier Saldens sur les dix-heures, à conuersion qu'il fist vn tour de ville avec luy devant dîner. *Fontimama* mena *Saldens* chez

quelq
dont
dans
ont
ragon
profit
des a
trant
Iuif à
senta
conno
timan
meur
delà i
fçeut
timan
poull
leur sa

Vne
nostre
deuan
Fonti
erre.
re l'a
les Al
Esclav
point
ce lieu
remen
petite
Fonti
le. ac
qu'ils
Galer

quelques Juifs changeurs de monnoye, dont il y a grand nombre à Alger, estans dans les ruës avec vne petite table, où ils ont des aspros qu'ils changent pour des patagons, & des demy patagons, faisant leur profit de cet échange. Fontimama demanda des aspros pour vn demy patagon : montrant sa piece qui estoit bonne ; il aida le Juif à compter, & le compte fait, il presenta au Juif vne piece fausse. Le Juif qui connoissoit fort bien l'argent, chassa Fontimama ; mais quelques aspros estoient demeurez entre les mains de ce rusé larron ; & delà ils alloient chez vn autre Juif, enfin il sçeut si bien negocier, que sur le midy Fontimama reuint au Bain avec vne paire de poules, & assez d'argent pour boire tout leur saoul de bon vin.

Vne autre fois il estoit avec la Galere de nostre maistre Pegelin à la coste de Barbarie, deuant vne place appelée *Terrevecchia* ; & Fontimama avec quelques Esclaues estoit à terre, à cause que ces Esclaues deuoient faire l'aiguade à la galere. Incontinent tous les Alarbes s'assemblerent à l'entour de ces Esclaues, leur demandans s'ils n'auoient point de fer à vendre (car le fer est cher en ce lieu) & les Esclaues vendoient ordinairement des cloux, & telles rauauderies de petite importance. Les Compagnons de Fontimama ayans vendu leur marchandise, les acheteurs annoncerent à leurs voisins qu'ils auoient acheté du fer des Esclaues des Galeres.

182 RELATIONS PARTICVLIÈRES

Deux Alarbes entendans qu'on y vendoit le fer à bon marché, vinrent à la marine pour en acheter, & s'adresserent iustement à Fontimama, qui leur dit, qu'il leur en vendroit, & leur vendit l'ancre de la galere pour cinq patagons. Il receut l'argent, & leur dit : *Mes amis, il est impossible que vous portiez vn fardeau si pesant vous deux, appelez quelqu'un de vos voisins, & ie vous assisteray aussi.* Ces innocens Alarbes coururent demander du secours à leurs voisins, Fontimama cependant entra dans la galere, & mit soudain vn emplastre sur vn de ses yeux. Ces deux Marchands retournerent accompagnés de vingt Alarbes pour emporter l'ancre, entrerent dans la galere, & commencerent à defaire le cable : car c'estoit l'ancre de reserve. Le General Alli Pegelin, qui estoit à la poupe couché sur vn matelas de velours, vit ces Alarbes à la prouë de la galere avec les soldats Turcs en querelle, car les soldats ne vouloient pas laisser emporter l'ancre. Il demanda pourquoy ces Alarbes faisoient tant de bruit sur la prouë. On conta à Pegelin l'histoire que Fontimama auoit vendu l'ancre : aussi-tost il donna ordre au Comite de chasser cette canaille d'Alarbes hors de la galere. L'ordre fut incontinent executé à grands coups de nerfs de bœuf, que les Alarbes receurent au lieu de l'ancre. Les Alarbes estants chassés Pegelin demanda à Fontimama pourquoy il auoit vendu l'ancre de la galere, qui n'estoit pas à luy. Fontimama luy répondit, qu'il

D
auoit
estoit
la gal
les cin
mama

Il y
appelle
guerre
n'appa
dre de
Pegelin
ne de f
voir se
presser
comm
quois
uant to
mais il
Et con
jours
dois, c
à boire
ce mêt
Tauern
noit à
profit
qu'il f
Il y
nation
pace d
nier de
couuer
beuuo
de ses

ERES

vendoit
marine
stement
leur en
a galere
gent, &
que vous
, appel-
vous assi-
oururent
s, Fon-
alere, &
ses yeux.
accom-
mporter
& com-
c'estoit
Pegelin,
matelas
uë de sa
querelle,
fler em-
quoy ces
a prouë.
ontima-
il donna
canaille
e fut in-
de nerfs
nt au lieu
tez Pe-
erquoy il
i n'estoit
it, qu'il

D'EMANVEL D'ARANDA. 183

auoit creu que la galere iroit mieux si elle estoit déchargée de ce poids. Tous ceux de la galere se mirent à rire de sa réponse : & les cinq patagons demeurèrent à Fontimama.

Il y auoit aussi en ce Bain vn Brabançon appelé *François de Vos* : mais son nom de guerre estoit *François l'Estudiant* ; celui-cy n'appartenoit pas à Pegelin, mais par ordre de son Patron & avec la permission de Pegelin, il demouroit au Bain avec vne chaîne de fer de cent liures à ses pieds, sans pouuoir sortir de là : c'estoit seulement pour presser le payement de sa rançon ; il estoit comme Secrétaire des Esclaues Dunquerqueois, Hollandois, & Hambourgeois, écriuant tousiours des lettres sans recompense, mais il souffroit qu'on luy donnast à boire. Et comme à cause de ses lettres il estoit toujours environné de Flamans & de Hollandois, qui venoient à luy, & luy donnoient à boire pour sa peine, quand il auoit écrit ; ce métier faisoit viure cet Escriptain : car le Tauernier chez qui il alloit écrire, luy donnoit à manger tout ce iour-là, à cause du profit qu'il faisoit, en vendant du vin à ceux qui le faisoient écrire.

Il y auoit aussi vn Cavalier François de nation, qui auoit esté dans l'esclavage l'espace de six ans, sans qu'il eût receu vn denier de son pays. Il estoit tousiours bien conuert en qualité d'Esclaue ; il mangeoit & beuuoit delicatement, & inuitoit souuent de ses compagnons à dîner avec luy ; il

auoit grande connoissance avec des François Renegats, qui luy prestôient de l'argent sur interest, le rendant au terme arresté; mais pour payer vn tel, il prenoit de l'argent sur interest des autres Renegats. Et comme tous les Renegats sont soldats, & en continuelle guerre, tant par mer que par terre, il y demeueroit tous les ans quelque vn de ses creanciers. Et comme ces creanciers n'auoient ny parens, ny femme, ny enfans, la debte estoit payée avec leur mort. Et encore qu'il y eut quelque obligation par écrit, ce Cavalier estant Esclaue, l'obligation estoit sans force.

J'ay connu vn Espagnol, qui aura icy nom *Rodrigo*: c'estoit comme vn de ces filous de Paris, qui cherchent leur vie par la reputation de leur espée, sans estre vaillans. On appelle ces gens-là en Espagnol *Vendidas*. Ce Rodrigo gaignoit sa vie à accorder des querelles entre les Esclaues, les faisant boire apres la paix, & faisant bonne chere avec les reconciliez. Mais il faut remarquer que luy mesme fomentoit presque toutes les querelles entre les Espagnols, & cela se faisoit pour les accorder apres, & pour se trouuer present quand ils boiroient apres l'accord.

Rodrigo setrouuoit au Bain alentour des rauernes, où il iugeoit qu'estoient les plus grands yvrognes: car ordinairement quand on faisoit le compte, il y auoit tousiours quelque dispute entre les Turcs yvres, & l'hoste Chrestien. Rodrigo accordoit ces

querel
disant
ma so
loient
drigo
moit i
les Tu
drigo
metta
& le ie
faire p
feroit
alors l
Turc
Pour t
estoit
pour sa
Il y
vingt-
travail
dit, fo
Bain,
mande
pour sa
quelqu
J'ay c
bourge
comba
pour g
noit ric
na vno
acheta
Il alloi
louoit

IERES
es Fran-
e l'argent
arresté ;
de l'ar-
gats. Et
ats, & en
que par
quelqu'un
reanciers
y enfans,
t. Et en-
tion par
l'obliga-
icy nom
filous de
la repu-
vaillans.
l *Vende-*
a accor-
, les fai-
t bonne
faut re-
presque
nols, &
pres, &
oiroient
tour des
les plus
at grand
oujours
vres, &
doit ces

D'EMANVEL D'ARANDA. 185

querelles avec vne grauité Espagnole, en disant : *Messieurs, c'est assez qu'un homme de ma sorte le dit :* & quand les Turcs ne vou- loient pas payer l'Hoste de la tauerne, Ro- drigo en donnoit auis au Gardien, qui fer- moit incontinent la porte du Bain; & quand les Turcs yvres tiroient leurs couteaux, Ro- drigo venoit avec vne échelle par derriere, mettant la teste du Turc entre les marches, & le iettoit ainsi par terre (ce qu'il pouuoit faire pour les separer; car vn Chrestien n'o- feroit battre vn Turc sur peine de la vie:) alors le Gardien venoit, qui faisoit payer le Turc, ou prenoit quelque gage de luy. Pour tels & semblables seruices, Rodrigo estoit estimé des Tauerniers du Bain, ayant pour sa recompense à soupper.

Il y auoit vn Moscouite âgé de quatre vingt-ans, incapable de faire le moindre travail du monde pour estre, comme l'on dit, foulé: celui-cy nettoyoit les secrets du Bain, & toutes les semaines il alloit de- mander vne aumosne aux Esclaues du Bain pour sa peine, quelques-uns luy donnoient quelque chose, avec ce peu il se nourrissoit.

I'ay connu aussi en ce lieu vn garçon Ham- bourgeois, lequel quand il fut pris dans le combat, auoit perdu vn bras; quel remede pour gagner sa vie? Le Patron ne luy don- noit rien; vn de ses compatriotes luy don- na vn demy patagon. Avec cette somme il acheta vn jeu de quilles & de trou-madame. Il alloit hors la ville proche de la porte, louoit ses quilles, & son trou-madame aux

enfans qui ioüoient-là , & gaignoit fort bien sa vie. Les Espagnols qui pouuoient tenir tauerne , viuoient comme des Princes entre les Esclaues. Et en peu de temps gaignoient leur rachat. Car ceux qui ont vne pipe de vin au mois de Septembre , qui leur couste seize patagons : quand ils la vendent en détail , ils en font quarante ou cinquante patagons.

Il y auoit aussi six Chirurgiens qui gaignoient beaucoup d'argent ; car ils alloient panser les Bourgeois. Mais comme l'on voit ordinairement que le bon temps & l'argent perdent les hommes , ceux-cy se perdoient avec les femmes & le vin.

Il y en auoit d'autres qui lassoient des bas , d'autres gaignoient leur vie à trisler. Mais le larcin estoit le métier le plus exercé. Tous les soirs on vendoit publiquement ce qui auoit esté dérobé le iour , comme i'ay plus amplement raconté au discours de mon voyage. Les Prestres viuoient des aumosnes des Esclaues Chrestiens.

Bref chacun , de quelque nation qu'il fût , trouuoit moyen de viure , à la reserve des Anglois , qui est vne nation , incapable de viuoter comme les autres ; & il semble aussi qu'ils n'ont point d'amitié , non pas mesme entre leurs compatriotes. I'ay remarqué en vn Hyuer estant au Bain , qu'il en mourut plus de vingt de pauvreté : aussi ne sont-ils pas estimez des Turcs. On vend vn Anglois pour soixante ou soixante & dix patagons : & vn Espagnol ou Italien 150. ou

D'
200. pa
valeur

Il y a
des mai
de l'eau
uotoien
sçauoir
cher la v
vrage d
grand d
se passoi
quand i
homet
lois au
diant , a
mais d'y
qui con
tres qu'
dois , ce
en Iapo
Hambo
Groenla
leil parc
de six r
tion ne
gnols ,
leur Ro
les delio
Perou ;
tendois
da , de la
claues se
Tres-
qui se p

LIERES
it fort bien
ient tenir
rinces en-
temps ga-
i ont vne
e, qui leur
la vendent
cinquante

s qui ga-
ls alloient
mme l'on
temps &
ceux-cy se
n.

nt des bas,
er. Mais
ercé. Tous
nt ce qui
e i'ay plus
de mon
aumofnes

qu'il fût,
eserve des
apable de
mble aussi
pas mes-
ay remar-
, qu'il en
é: aussi ne
n vend vn
nte & dix
en 150. ou

D'EMANVEL D'ARANDA. 187

200. patagons. Je parle quand on estime la valeur selon le corps, & non au rachat.

Il y auoit d'autres Esclaues qui sçauoient des maisons où ils portoient iournellement de l'eau, & emportoient les ordures, & vi- uotoient de leur salaire. Mais vous devez sçauoir que toutes ces manieres de recher- cher la vie se faisoient seulement quand l'ou- vrage du Patron estoit fait. L'auois vn si grand diuertissement en considerant ce qui se passoit parmy les Esclaues du Bain, que quand ie demeurois chez mon Patron Ma- homet Celibi Oiga, pour me diuertir, i'al- lois au Bain deuiser avec François l'Estu- diant, alentour duquel il ne manquoit ia- mais d'y auoir des Esclaues. Dunquerquois, qui contoient leurs auantures & les rencon- tres qu'ils auoient eu sur mer; les Hollan- dois, ce qui se passoit aux Indes Orientales, en Iapon, & à la Chine; les Danois & les Hambourgeois à la pesche des Balaines à Groenland, en quel temps de l'année le So- leil paroist en Islande, & quand leur nuit de six mois s'acheue; ou si telle conuersa- tion ne me plaisoit pas, i'alloyais chez les Espa- gnols, lesquels gouuernoient les Estats de leur Roy à leur mode, ou bien racontaient les delices de Mexico, ou les richesses du Perou; ou si i'alloyais chez les François, i'en- tendois parler de la Terre-neuve, du Cana- da, de la Virginie: car presque tous les Es- claues sont gens de mer.

Tres-cher Lecteur, ie vous ay montré ce qui se passoit parmy les Esclaues, & les

188 RELATIONS PARTICVLIÈRES

moyens, avec lesquels plusieurs gaignoient leur liberté, pour faire voir quelle maistresse c'est que la necessité, & qu'il n'est point de meilleure Vniuersité que le Bain d'Alger, pour apprendre le monde à viure.

RELATION XVII.

D'un Pere Carme déchaussé Esclaue, & d'Ali Pegelin.

L'An 1641. il y auoit à Alger vn Pere Carme déchaussé, dans lequel on voyoit clairement que la bonne nourriture & la prudence gouernoient sa doctrine. Ce venerable Pere s'appelloit le Pere Angeli, natif de Gennes; il auoit residé quelques années en Perse par l'ordre de son Superieur, comme il m'a souuent raconté. Retournant en Italie par la Turquie avec passeport du grand Seigneur, il fut pris des Corsaires, avec son compagnon, qui estoit Portugais. On mena ces deux Religieux deuant le Bassa; ils monstrent leur passeport, mais en vain, car le Bassa leur dit: *Escrivez à Constantinople, & plaignez vous de moy, si bon vous semble: il faut souffrir l'injustice avec patience.* On les vendit, Pegelin les acheta, & les enuoya au Bain avec les autres Esclaues.

Ce Religieux disoit iournellement la Messe dans l'Eglise du Bain, faisant les fonctions Ecclesiastiques; & dans peu de temps, ie ne sçay par quelque secreete inclination qu'on eut pour ses vertus, il plaisoit à tous, non seulement aux Catholiques, mais aussi aux Lutheriens, Calvinistes, Puritains, Schismatiques, & Nicolaïtes; car le Bain estoit

D'E
fourny de

Quand
mangeoit
avec eux,
tes, qui ser
par vne a
courtoisie
quelque d
que natio
Chose si
diction d
actions de
que Escla
soin de fa
de delicat
ne venoit
ré, le Per
& l'argent
ueur de
donnoient
tellement
sirent esti
mesmes.

Pegelin
bon hom
logis: co
dant de
chose qu
gelin luy
ainsi les
estes vn
vous sçau
qu'on vo
satisfaisie

ERES
gnoient
maistref-
point de
l'Alger,

I.
d'Ali

ere Car-
voyoit
e & la
Ce ve-
eli, natif
années
r, com-
nant en
u grand
uec son
On me-
ssa; ils
n vain,
Antino-
on voss
patien-
ta, & les
ues.

la Mes-
ctions
os, ie ne
qu'on
s, non
ussi aux
Schif-
n estoit

D'EMANVEL D'ARANDA. 189

fourny de toutes ces especes de Religions.

Quand ce bon Pere passoit où les Esclaues mangeoient, tous le prioient de manger avec eux, mesme les Russes & les Moscouites, qui semblent auoir banny de leurs cœurs par vne antipatie naturelle toute sorte de courtoisie & de ciuilité. S'il y auoit au Bain quelque differend entre les Esclaues, de quelque nation que ce fut, il le mettoit d'accord. Chose si rare, qu'il sembloit que la benediction de Dieu se répandist sur toutes les actions de ce Religieux. S'il y auoit quelque Esclaue malade, le Pere Angeli auoit soin de faire auoir au malade quelque viande delicate pour manger. Si quelque Esclaue venoit à confesse, lequel fust en necessité, le Pere Angeli luy donnoit l'aumosne, & l'argent ne luy manquoit iamais, à la faueur de quelques Esclaues pieux, qui luy donnoient des aumosnes pour les distribuer; tellement que les vertus de ce Religieux le firent estimer pour vn Saint parmy les Turcs mesmes.

Pegelin ayant entendu la renommée de ce bon homme, le fit appeller vn iour dans son logis: comme son Esclaue il obeit, demandant de bonne grace s'il y auoit quelque chose qu'il pust faire pour son seruice; Pegelin luy dit: *Papas* (les Turcs appellent ainsi les Prestres) *i'ay ouy dire que vous estes vn homme vertueux, & docte, & que vous scauez donner entiere satisfaction de ce qu'on vous demande; il faut que vous me satisfassiez d'une chose que ie desire vous de-*

190 RELATIONS PARTICVLIERES

mander. Le bon Pere Angeli répondit : *Je suis Esclaue de vostre Seigneurie, mon deuoir est d'obeir.* Alors Pegelin luy dit : *Que sera-t'il de moy ? dites-moy, ie vous prie ce qu'il vous en semble.* Il luy répond : *Vostre Seigneurie est Capitaine general des galeres, & moy ie suis un pauvre Religieux : vostre Seigneurie est mon Patron, & moy ie suis son Esclaue ; il me semble que ce seroit excéder le respect que ie dois à vostre Seigneurie.* Ce compliment pleut fort à Pegelin, car les Turcs veulent qu'on les respecte ; Pegelin luy dit : *Ie ne le prendray point en mauuaise part ; luy commandant derechef de dire ce qu'il croyoit de luy.* Alors le Pere Angeli se voyant pressé, répondit franchement : *Me fiant à la promesse de vostre Seigneurie, ie vous diray ce que i'en pense : ie croy assurément que le diable vous emportera.* Pegelin luy demanda, *Pourquoy ?* Le bon Religieux répondit : *Premierement vous n'auex point de Religion, & vous ne pensez à autre chose qu'à dérober & à voler les Chrestiens : vous n'exercez aucunes œures de pieté, & moins de misericorde : vous vivez, comme s'il n'y auoit pas un Dieu iuste, mesme vous vous moquez de l'Alcoran, & de ce qu'il commande aux Mahometans : vous n'entrez iamais dans la Mosquée : vous ne lisez iamais vostre Assala, car non seulement il ne lisoit pas l'Assala ; mais qui plus est, quand il estoit au logis du Bassa dans la salle d'audience, on me disoit, que quand le More crioit (qui est le signal pour prier, comme parmy les Chre-*

D'EN

stiens la cl
son mouc
pour ne p
fin le Pere
en point,
lin auoit p
insatiable
son ame.

Ce disce
Papas, q
portera ? L
que vous n
tera ce m
Quant à n
ceZ, & p
du bon tem
le diable fa
cela il renu

Vous vo
ter, qu'on
gneurs, &
ger, quan
l'heure pr

R E

L'usage da
LE Poif
L'Afrique
saires auoi
querque.
Capitaine
vouloit au
son droit d
que nauire
estoit Cap

stiens la cloche) il se couuroit le visage avec son mouchoir : & ie croy qu'il faisoit cela pour ne point rire de leurs ceremonies. Enfin le Pere dechifroit toute sa vie de point en point , monstrant clairement que Pegelin auoit pour vnique Religion vne auarice insatiable , sans iamais penser au salut de son ame.

Ce discours finy , Pegelin luy dit en riant ? *Papas , quand sera-ce que le Diable m'emportera ?* Le Pere Angeli répondit : *Aussi-tost que vous mourrez , & que vostre ame quittera ce miserable corps.* Pegelin repliqua : *Quant à ma mort , c'est encore un long procez , & pendant que ie viuray , ie iouiray du bon temps que i'ay ; & apres ma mort , que le diable fasse de moy ce qu'il voudra.* Avec cela il renuoya le Religieux au Bain.

Vous voyez par ce que ie viens de raconter , qu'on peut dire la verité aux grands Seigneurs , & aux plus impies , sans aucun danger , quand la prudence a choisy le temps & l'heure propre pour cela.

RELATION XVIII.

L'usage du Poison fort commun en Afrique.

LE Poison est vn crime fort commun en Afrique. Quand i'estois à Alger , les Corsaires auoient pris vne fregate faite à Dunquerque. Cette fabrique pleut à tous les Capitaines Corsaires , & chacun d'eux la vouloit auoir. Mais comme le Bassa a pour son droit de huit Chrestiens vn , & de chaque nauire la moitié , le frere du Bassa , qui estoit Capitaine Corsaire , eut la fregatte.

192 RELATIONS PARTICVLIÈRES
Dont ce renommé Capitaine le grand Moro (de qui i'ay parlé cy-dessus) fut enuieux, & fort mal content : disant en pleine compagnie, qu'on luy auoit fait tort, de ne luy auoir pas laissé cette fregatte, en la payant comme il auoit offert; que le frere du Bassa n'estoit bon qu'à partager le butin, & luy pour le prendre l'espée à la main.

Ce discours fut rapporté au frere du Bassa, qui en fut fort irrité, & chercha le moyen de s'en venger. De l'appeller en duel, il ne le pouuoit, parce que ce n'est pas la coustume & qui plus est, la partie n'estoit pas égale du grand Moro & de luy: car il estoit trop foible pour vn tel ennemy. Il dissimula sa colere, & quelques iours apres il inuita le grand Moro avec quelques autres Capitaines à dîner, leur faisant la meilleure chere dont il se put auiser, pour mieux courir son mauuais dessein.

Ce dîné acheué chacun se retira, le grand Moro estant arriué chez luy, sentit son estomac extrêmement alteré: il appella vn sien Esclaue Chirurgien, & luy dit: *Il faut que vous me donniez promptement quelque remede, car il me semble que ie suis empoisonné.* Le Chirurgien, tres-expert en son art, luy fit boire sur le champ vne grande quantité de laiët, & voyant que le laiët demouroit dedans, il luy fit tenir la teste en bas; & à la fin le laiët sortit avec le poison, & par ce moyen le grand Moro fut guery, & le frere du Bassa mocqué des Turcs, pour n'auoir pas sceu preparer le poison à la mode d'Afrique:

D'E
d'Afrique
sorte, q
temps a
beaucoup
la Foy Cl
coup de
minable
leurs Esc
vous vou
seray, Es
riche Ma
sont agr
claves so
en leur
gagner
ler à ces
richesses
femme
l'eternel
maris v
mary m
clauere
inquisiti
beaucoup

Il me
çois ren
ble. L'y
re vostre
elle ne d
mede da
aussi veu
que no
dans sa
pour pl

d'Afrique : qui est de le composer de telle sorte, qu'il ne fait son effet que quelque temps apres. Ce poison lent est cause que beaucoup d'Espagnols, & d'Italiens renient la Foy Chrestienne. La raison est, que beaucoup de Turcs sont adonnez au peché abominable, & les femmes se débauchent avec leurs Esclaues. A la fin elles leur disent : *Si vous voulez renier vostre Foy, ie vous épouseray, & vous feray d'un pauvre Esclave un riche Maistre de cette Maison.* Ces promesses sont agreables, & comme la pluspart des Esclaues sont de leur naissance mariniers, qui en leur Pays sont pauvres, & qui doiuent gagner leur vie à trauailler ; ils se laissent aller à ces belles apparences de liberté, & de richesses, & aux sollicitations d'une belle femme : & pour le bien temporel laissent l'éternel. Les femmes alors donnent à leurs maris un poison lent, quelque mois apres le mary meurt, & la femme se marie avec l'Esclave renegat. La Iustice ne fait pas grande inquisition de ces sortes de crimes ; il y en a beaucoup qui se vantēt d'exceller en cet art.

Il me souuient que j'entendis deux François renegats deuisans de cette sorte ensemble. L'un disoit à l'autre : *Visitez-vous encore vostre garce ;* L'autre répondit : *Ouy ; mais elle ne durera guere, j'en suis las, j'ay le remede dans mon coffre pour m'en defaire.* J'ay aussi veu, quand j'estois Esclave de Pegelin, que nostre Maistre faisoit un grand festin dans sa maison de plaisance hors la ville : & pour plus grande parade on faisoit porter la

viande par 250. Esclaues (entre lesquels i'estois celuy qui portoit vn plat de noix) ces Esclaues marchotent file à file , & de vingt à vingt ; il y en auoit vn avec vne corbeille couuerte d'vne toile de soye , & dans cette corbeille il y auoit du pain , ou quelque patisserie. Les Inuitez estoient les plus renommez Capitaines , & les plus riches Armeurs. Le Bassa y estoit aussi , avec quelques-vns de ses principaux fauoris ; mais vingt de ses Esclaues portoient sa viande , & sa boisson , car il ne se fioit point à Pegelin ; neantmoins cela ne fut pas pris en mauuais part. Il vaudroit mieux quelquefois manger chez vn Alarbe en Afrique , que d'estre conuie aux festins de si grands Seigneurs.

R E L A T I O N X I X.

Les Turcs tiennent leur parole.

EN vne de mes precedentes Relations, i'ay fait voir que le General Alli Pegelin n'auoit autre Dieu ny autre Religion, que son interest. Ce que ie remarque icy par auance , pour vous faire d'autant plus estonner , qu'estant sans Religion , il estoit tres-religieux obseruateur de sa parole.

Après auoir esté cinq mois Esclaue de Pegelin , i'allay parler à luy pour faire accord de ma rançon ; & pour l'émouuoir à compassion , ie luy baisay la manche de sa robe pendante iusques à terre (compliment d'Afrique) & luy dis : *Mon Seigneur, il y a cinq mois que ie suis vostre Esclaue ; ie ne doute point que vostre Seigneurie ne soit maintenant bien informée , qui ie suis , c'est à sçauoir*

vn pauvre
vostre S
elle m'a
de don
appella
te , & d
tenir p
Pegelin
vous est
stre rach
vous es
comme
nomm
neuois
comme
cours d
chat fu
tourna
may de
sçauoir
tenu i
s'estoie
ce qui
Geneu
duquel
m'assu
oculair
alors d
l'Histo
March
residé
il auoi
avec d
il iuge

*vn pauvre Soldat, & non vn Cavalier riche, cōme
vostre Seigneurie disoit le bien sçauoir quand
elle m'acheta (car les Turcs sont fort liberaux
de donner des titres aux nouveaux Esclaues,
appellans l'vn Cavalier, l'autre fils de Com-
te, & disans les autres fort riches, pour ob-
tenir par ce moyen vn plus grand rachat)
Pegelin me répondit : *Je ne sçay encore qui
vous estes, mais si i'accorde avec vous de vo-
stre rachat, quand ie viendrois à sçauoir que
vous estes plus riche, ie tiendray ma parole,
comme i'ay fait avec plusieurs personnes, me
nommant entre autres vn Marchand Ge-
neuois appelé Marco Antonio Falconi. Mais
comme i'ay conté plus amplement au dis-
cours de mon voyage, ce traité de mon ra-
chat fut differé pour quelque iour, & ie re-
tournay au Bain. Ce mesme soir ie m'infor-
may de quelques Esclaues mes amis, pour
sçauoir si nostre commun Patron auoit
tenu sa parole à ses Esclaues, quand ils
s'estoient accordez, comme il se vantoit, &
ce qui estoit de la verité de ce Marchand
Geneuois appelé Marco Antonio Falconi,
duquel principalement il m'auoit parlé. Ils
m'assurerent qu'ils en auoient esté témoins
oculaires, contre leur gré : car ils vogoient
alors dans la galere, & ils me conterent
l'Histoire tout au long en cette sorte : Vn
Marchand Geneuois qui auoit long-temps
residé en Espagne dans la ville de Cadis, où
il auoit fait vn grand commerce, se voyant
avec de grandes richesses, & vne seule fille,
il iugea qu'il estoit à propos de se retirer en-**

tièrement du commerce, & de retourner en sa Patrie; il accommoda ses affaires, & s'embarqua avec sa fille âgée de neuf ans dans vn Brigantin. Il faisoit son voyage sans perdre la terre de veüe, & sans s'engolfer, craignant les Corsaires Turcs. Estans à la coste de Valêce, Pegelin qui écumoit cette mer avec ses galeres, découurit de loin le Brigantin, & luy fit donner la chasse. Ceux du Brigantin firent toute leur diligence à voiles tendus, & à rames, pour gagner la terre; mais les galeres par leur grande quantité de vogueurs estans arriuées iusques à vne portée de mousquet du Brigantin, le Marchand Genevois & les Mariniers se ietterent dans la mer, & à la nage se sauuerent à terre; & la fille de 9. ans demeura seule dans le Brigantin. Quelques Turcs par ordre de Pegelin entrèrent dans le Brigantin pour le conduire.

Le bon Marchand Genevois qui estoit à terre, vit sa fille entre les mains des Turcs: on tourna l'épaulon de la galere vers la mer. Le Genevois auança aussi auant qu'il pût dans la mer, & avec son mouchoir à la main fit signe aux galeres, pour le venir prendre. Ces Turcs furent estonnez de voir vne telle chose, & Pegelin mesme, qui donna ordre qu'on l'allast querir avec l'esquif; ceux qui ont veu les galeres, scauent fort bien qu'il ne faut qu'un temps pour commander & pour executer. On presenta ce prisonnier volontaire au General Pegelin, qui en se mocquant luy dit: Pourquoi estant si heureusement échappé il s'estoit

D
rendu
fait tre
Ce M
loit à l
harang
entend
née de
rendre
par un
dre; m
Seigne
March
nées en
cette fi
vostre
m'avez
que ie
qu'elle
pourqu
Seigne
payera
voir fa
suppor
nes de
Peg
dit: V
de vost
répon
y auoi
Geneu
ral: c
mit; l
prison
dire q

rendu volontairement dans l'esclavage qui fait trembler les plus asseurez de frayeur.

Ce Marchand voyant que celuy qui parloit à luy estoit le General, commença cette harangue en langue Italienne (que Pegelin entendoit bien.) *Vostre Seigneurie est estonnée de voir que ie me suis volontairement venu rendre pour estre Esclaue, ce que les hommes par vn instinct naturel ont tout suiet de craindre; mais la raison que ie donneray à vostre Seigneurie l'ostera de cet estonnement: Je suis Marchand Geneuois, i'ay trafiqué quelques années en Espagne, & ie pensois me retirer avec cette fille mon enfant unique en ma Patrie, que vostre Seigneurie a fait sa prisonniere, & vous m'avez pris avec elle; car quoy qu'il semblast que ie fusse échappé, i'estois plus prisonnier qu'elle par mon affection paternelle. C'est pourquoy ie me suis ainsi rendu, & si vostre Seigneurie me veut prendre à rançon, ie la payeray si ie peus, sinon, le contentement d'auoir fait ce que ie deuois pour ma fille, me fera supporter facilement les difficultez, & les peines de l'esclavage.*

Pegelin l'ayant écouté attentiuement luy dit: *Vous payerez pour la rançon de vous & de vostre fille six mille patagons, le Geneuois répondit promptement: Je les payeray. Il y auoit sur cette galere vn Esclaue vogueur Geneuois, qui demanda à parler au General: ce qu'on dit à Pegelin, qui le luy permit; l'Esclaue luy dit: Je connois tres-bien ce prisonnier, il est mon compatriote, i'ay ouy dire qu'il paye à vostre Seigneurie six mille*

patagons ; mais il a dequoy payer quatre fois au delà. Pegelin répondit : *Parola de mi è parola de mi*, c'est à dire, *ma parole est ma parole*. Ce que j'ay écrit, pour faire voir que les Turcs & les Infideles tiennent leur parole, à la honte des Chrestiens qui fort souvent ne la tiennent pas.

RELATION XX.

La Femme & le Vin trompent le plus fin.

VN Cavalier d'une des plus illustres familles de Portugal, que nous appellerons icy *Dom Oenofilo*, avoit fort souvent décidé ses querelles l'espée à la main. Mais comme chacun est aveugle en sa propre passion, il devoit avoir commis des excez notables : car nonobstant sa grande qualité, on avoit par deux fois prononcé contre luy à Lisbonne sentence de mort ; & par l'intercession de cet eloquent Aduocat Mr l'Argent, qui fait quelquefois interpreter les Loix, & adoucir la rigueur du droit comme il luy plaist : & par l'assistance de ses Amis, Dom Oenofilo avoit obtenu par deux fois grace. L'an 1637. il se trouua encore vne fois accusé de quelque meurtre, ou assassinat : & pour euitier la rigueur de la Justice, il s'embarqua de nuit avec sa femme, pour aller aux Indes, le commun Asile des mal faicteurs Portugais. Apres avoir esté quelques iours en mer, le navire fut pris par les Corsaires Turcs ; Dom Oenofilo avec sa femme, furent vendus pour Esclaves à vn More Cagarino. Ce nouvel Esclave fit son accord pour estre racheté & sa femme aussi, à condition qu'il demeureroit en

D
ostage
berté p
renuoy
çon en
travail
ueté n
gne : c
& ne s
doit le
Il arri
Chena
aussi E
Oeno
educat
relle.
leur a
liers F
à la m
faire r
porter
coustu
& l'an
son,
Patro
bord
trois
nofilo
esclav
écha
de po
l'inte
les co
s'esto
veng

ostage, & que sa femme retourneroit en liberté pour enuoyer le rachapt. Sa femme fut renuoyée, & il attendoit l'argent de sa rançon en bonne deuotion, & ne deuant pas traualler comme les autres Esclaues, l'oisiueté ne laissa pas de luy tailler de la besogne: car il deuint amoureux de sa Patrone, & ne s'osant pas d'abord declarer, il attendoit le temps & l'heure propre pour cela. Il arriua qu'il fit connoissance avec deux Cheualiers de Malte, François de nation, aussi Esclaues, qui remarquoient en Dom Oenofilo vn grand iugement, vne bonne education, & vne grande eloquence naturelle. Ces bonnes qualitez augmentoient leur amitié. Si bien que les deux Cheualiers François inuiterent Dom Oenofilo, & à la mode des Esclaues ils l'obligerent à leur faire raison de quelques brindes qu'ils luy portèrent, ce qu'Oenofilo n'auoit pas accoustumé en Portugal. Avec le vin en teste, & l'amour dans l'esprit, il retourna à sa maison, & commença à caresser sa Patrone. Le Patron suruint, qui voyant cela, se ietta d'abord sur le galant, & luy donna deux ou trois coups de poing bien ferrez. Dom Oenofilo qui n'estoit pas plus prudent en son esclauage qu'il l'auoit esté en sa liberté: & échauffé d'amour & de vin, paya les coups de poing en mesme monnoye, sans oublier l'interest. Son Patron en colere, tant pour les coups qu'il auoit receus, que pour ce qui s'estoit passé avec sa femme, enragé pour se venger de ce double affront, courut droit au

200 RELATIONS PARTICVLIÈRES
Palais du Bassa, & fit ses plaintes, deman-
dant conformément aux loix de Turquie
qu'on le brustât tout vif. On commanda aux
Saufes (ce sont les Ministres de Justice) d'a-
mener le criminel deuant le tribunal pour
defendre sa cause. L'ordre fut executé, &
Oenofilo présenté deuant le Bassa, qui luy
dit : *Vous estes accusé d'auoir battu vn Turc,*
& qui pis est, vostre Patron, & selon les
loix de ce Pais, vous deuez ou renier la Foy
Chrestienne, ou estre brulé vif. Dom Oeno-
filo nia le fait, disant qu'il s'estoit seulement
defendu contre les coups, & il produisoit vn
Turc pour témoin, qui parloit en sa fa-
ueur; mais le Bassa ne voulut pas admettre
ses excuses, estimant que c'estoit vne preu-
ue suffisante, que l'accusation du Patron. Il
prononça la sentence sans autre solemnité,
que Oenofilo choisiroit ou de renier, ou d'e-
stre brulé. Ce malheureux se trouuant pres-
sé de la sorte, répondit comme bon Chre-
stien, & Cheualier resolu, qu'il ne vouloit
pas renier. Surquoy la sentence fut pro-
noncée, que Dom Oenofilo seroit brulé vif.
On fit les preparatifs, & les Saufes menoient
le coupable au supplice; mais le Bassa com-
manda qu'on suspendist l'execution iusques
à nouuel ordre. Le Bassa intéressé, & habile
au possible, trouua moyen de faire son pro-
fit de ce delict, & proposa cette raison à
ceux de son Conseil, qui auoient donné leur
voix pour la sentence, *Si ce delinquant, leur*
dit-il, eut tué vn autre Esclaue, son Patron
eut esté obligé de l'Esclaue mort, ou d'aban-

D
donner
l'Esclaue
Turc, q
tué vn
Patron
mort,
a perdu
ie l'ay
sonne d
le pou
ie donn
qu'il es
de tom
seillers
du Bass
ayant p
receu c
tre cor
Oenof
on luy
quatre
Alger
i'ay eu
l'ay tro
cette m
par sa
oblige
nuelle
luy do
ie part
le mes
ce qui

donner le criminel au profit du Patron de l'Esclave deffunct. Ce criminel a battu un Turc, qui est plus grand crime, que d'auoir tué un Chrestien. Et à la requisition de son Patron mesme, nous l'auons condamné à la mort, par laquelle condamnation son Patron a perdu la propriété qu'il auoit sur luy, & ie l'ay acquise, comme representant la personne du grand Seigneur. C'est pourquoy ayant le pouuoir de donner grace aux condamnés, ie donne la vie à cet Esclave, d'où il s'ensuit qu'il est à moy. Cette raison fut approuuée de tous les Agas, qui font l'office de Conseillers. On declare Dom Oenofilo Esclave du Bassa par le conseil des Agas. Et le Patron ayant perdu la propriété de son Esclave, & receu des coups de poing, fut déclaré en outre cornard de son Esclave. On enuoya Dom Oenofilo chez les Esclaves du Bassa : mais on luy mit à chaque iambe vne iartiere de quatre-vingt liures de fer. Quand i'arriuy à Alger, il demeuroid à l'Escurie du Bassa, où i'ay eu connoissance particuliere avec luy; & l'ay trouué plein de vertus morales. Et en cette miserable captiuité par sa prudence, & par sa bonne education, il sçauoit si bien obliger tout le monde, qu'il auoit continuellement des visites, & ses compatriotes luy donnoient ce qu'il auoit besoin. Quand ie partis d'Alger l'an 1642. ie le laissay dans le mesme estat, chargé de fers, sans sçauoir ce qui luy est arriué depuis.

202 RELATIONS PARTICVLIÈRES
RELATION XXI.

*Le moyen de guerir de la Verole à Alger, sans
Chirurgien.*

MOn Patron Alli Pegelin entre ses Esclaues, en auoit vn nommé *Iuan Motoza*, qui estoit furieusement touché du mal de Naples, de sorte qu'on le iugeoit incapable de quelque seruice que ce fust, en qualité d'Esclaue. Le Printemps s'approchoit, & les galeres deuoient aller en course. On commanda à *Iuan Motoza* de s'embarquer pour voguer. Cette ordonnance ne luy plût en aucune façon, car il iugeoit bien qu'une estuue seroit plus propre pour le penser, que le traual de la galere, incroyable à tout autre qu'à ceux qui l'ont éprouué. Il va trouuer son Patron, & luy dit, *Vostre Seigneurie me commande de m'embarquer dans les galeres, auquel traual ie suis entierement incapable; & i'en ay tousiours esté excusé faute de santé, estant estropié des bras & des jambes.* Pegelin luy dit: *Quel mal auez-vous?* Il répondit franchement: *La verole.* Pegelin luy dit en riant: *Embarquez-vous sur les galeres, cela vous sera plus sain, que de suer en Espagne, ou de recevoir l'estricade.* Ce que Pegelin disoit, estoient des arrests prononcez en Parlement, sans appel. *Iuan Motoza* s'embarque, on l'enchaîne par le pied comme les autres Esclaues vogueurs, & à coups de nerf de bœuf on le fait traualier comme les autres. Sa viande journaliere estoit vn biscuit vieil & sec, sa boisson de l'eau claire. Au bout de quarante iours (i'en suis témoin

D
oculair
guery
iours p
& outr
Ceux
rir, se
agreab

D'un

V
n
sur les
il dem
sa foy
que P
que les
moins
les Tur
Reneg
çois fu
stiens
comm
perme
renega
s'habil
que,
Ainsi a
de pla
doient
& pen
ment
lin ent
jardin

oculaire) Iuan Motoza fut entierement guery : la raison est , qu'il auoit tous les iours par le grand trauail sué extrêmement, & outre cela mangé de la viande seiche.

Ceux qui auront la verole , pour en guerir , se seruiron de ce remede , s'il leur est agreable.

RELATION XXII.

D'un François qui se vouloit faire Turc, & demeura Chrestien malgré luy.

VN Esclaue d'Alli Pegelin, François de nation, auoit vogué quelques voyages sur les galeres. Ce trauail ne luy plaissant pas, il demanda à Pegelin permission de renier sa foy Chrestienne, & de se faire Turc ; ce que Pegelin luy refusa absolument, parce que les Esclaues renegats valent beaucoup moins que les Chrestiens. La raison est, que les Turcs ne se seruent point de vogueurs Renegats, mais des Chrestiens. Ce François fut gauffé de ses compagnons Chrestiens, & pour se garantir de la gaufferie, comme aussi pour forcer son Patron à luy permettre de renier, il s'adressa à quelques renegats, & leur demanda vn habit Turc. Il s'habilla à la Turquie, se fit tondre à la Turquie, & il s'appella luy mesme Mostafa. Ainsi aiusté, il va hors la ville en vn jardin de plaissance de son Patron. Ceux qui gardoient la maison, le connoissoient fort bien, & pensoient qu'il auoit renié du consentement de son Patron. Quand le raffiné Pegelin entendit, que le François estoit dans son jardin ; il monta à cheual, & s'y en alla, où

estant entté, il commença à crier *Iean*, qui estoit le nom du François; *Iean* se presenta à Pegelin, répondant resolutement, *Mon nom est Mostafa, & non pas Iean*. Alli Pegelin le voyant en cet equipage, appella quatre Esclaues, qui mirent le François estendu sur la terre, les pieds, & les mains en forme de croix de Bourgogne, & luy donnerent rant de coups de baston, qu'ils le firent crier. *Ie m'appelle Iean, & non pas Mostafa. Ie suis Chrestien, & non pas Turc, & ie remettray mes habits Chrestiens*. Ce qu'il fit si bien, que Pegelin pouuoit dire auoir remis vn Chrestien dans le Christianisme à grand coups de baston.

RELATION XXIII.

De la Niaiserie d'une fille Iuifue.

QVand i'estois dans la ville de Tituan, au Royaume de Fez, (comme i'ay raconté au Discours de mon voyage) apres estre sorty de la Masmore (qui est vne prison sous terre) Monsieur Caloen, vn Turc qui nous gardoit, & moy, prîmes vne chambre dans la Iuifuerie. Nostre chambre estoit sans meubles, car selon nostre maniere de viure, nous n'auions pas à faire de meubles: & quand nous voulions acheter quelque chose, les Iuifs nous seruoient pour vne petite piece d'argent. Il arriua qu'une Iuifue nous ayant apporté quelque chose, elle denisa avec moy en langage Portugais: ie luy répondis en Franco, qu'elle entendoit fort bien, & i'entendois la langue Portugaise. C'estoit vne fille de seize ou dix-huit ans,

& fort
marié
repli
penibl
vous
ceau,
Moyse
parle
au Ro
fait il
me di
de fem
dis: I
car il
ris: &
maris
maris
dis,
nes,
femm
Ce
me d

L
mer
gran
deux
me q
taine
sans
en re
gnal

ERES

an, qui
resenta
mon nom
gelin le
atre Ef-
ndu sur
rme de
nt tant
rier. Je
Je suis
mettray
en, que
Chre-
d coups

e.
Tituan,
i'ay ra-
apres
ne pri-
n Turc
e cham-
e estoit
niere de
eubles:
quelque
vne pe-
Iuifue
elle de-
ie luy
oit fort
ugaise,
ct ans,

D'EMANVEL D'ARANDA. 205

& fort naïfue. Je luy demanday si elle estoit mariée; elle me répondit que non. Je luy repliquay: *Il me semble que c'est une chose plus penible pour vous, de vivre sans mary, que de vous abstenir de manger de la chair de porc, si rigoureusement defendu par la Loy de Moÿse.* Sur quoy elle me dit: *Puis que vous parlez de mariage, dites-moy, en vostre Pays au Royaume de Dunquerque, le mariage se fait-il comme icy?* Je dis qu'oüy. Je demande, me dit-elle, *si un homme peut avoir autant de femmes qu'il en veut avoir?* Je luy répondis: *Le mariage se fait tout au contraire d'icy, car il est permis à une femme d'avoir sept maris: & la femme a commandement sur tous ses maris.* Elle me demanda, lequel de ces sept maris couchoit avec la femme. Je luy répondis, que cela alloit par iours & par semaines, mais que celuy qui seruoit le mieux la femme, couchoit plus souvent avec elle.

Ce discours plût si fort à la Iuifue, qu'elle me dit: *Dieu benisse un tel Pays.*

R E L A T I O N XXIV.

De la prudente retraite d'un Corsaire.

L'An 1639. il y avoit à Alger vn soldat Turc, qui avoit fait plusieurs courses en mer, comme simple soldat: & avec vne grande épargne ayant amassé la somme de deux cent patagons, il presuma en luy mesme qu'il estoit assez riche pour estre Capitaine & Armeur. Il acheta vn petit vaisseau sans pont, qui estoit à la voile, & à la rame en temps calme. Il mit vn drapeau pour signal, afin que tous ceux qui voudroient

écumer la mer, vinssent à son bord. Il trouua seize soldats Turcs, & Renegats, ils commencerent à croiser la mer vers la coste d'Espagne, entre sainte Luce & Cadis. Quelques Marchands de Cadis auoient entrepris de faire porter au bord d'un nauire Anglois, qui estoit au port de sainte Luce, soixante barres d'argent. Or pour faire reüssir cette entreprise sans estre découuerts (car enuoyer de l'argent hors du Pays sans permission du Roy, la peine est capitale sans remission) ces Marchands auoient accordé avec vn certain personnage, qui sous bonne condition s'obligeoit de liurer les soixante barres d'argent dans vn nauire Anglois. En suite du contract il vint de nuict où l'argent estoit, accompagné de dix-huict Auanturiers, armez d'espées, petites rondaches, & quatre mousquets, armes suffisantes pour se defendre contre les Officiers de la Iustice. Ils mirent l'argent dans vne petite barque, pour l'amener au bord du nauire Anglois. Le petit Corsaire Turc, duquel i'ay parlé cy-dessus, les apperceut, & les approcha. Ce que voyant les Espagnols, ils l'attendent avec resolution, en cas qu'ils vinssent à bord, de sauter, l'espée à la main, dans le nauire des Turcs, & de les tuer tous. Les Turcs commencent à tirer, & comme les Espagnols répondoient froidement avec leurs mousquets, le Capitaine Turc qui entendoit la guerre, iugea d'abord que les Chrestiens manquoient d'armes à feu, defendit de n'approcher plus, mais de tirer

D
contin
apres
quatre
sez, le
qui fan
sonnie
que Es
la mer
quatre
iour es
me tro
na ver
le buti
dire,
moiti
Arme
Or ap
le Bass
pitain
valeur
taine
tité d'
luy vo
des pr
me sag
uent m
patago
d'ache
le dan
mon a
ie me
ria au
l'ay fo
ler de

continuellement de loin : ce qu'ils firent, & apres vne heure de combat, & qu'il y eut quatre Auanturiers de tuez, & autant de blesez, le reste se rendit à la mercy des Turcs, qui sans tarder prirent l'argent, & les prisonniers dans leur vaisseau, laissant la barque Espagnole avec les quatre corps morts à la mercy des vagues. Cette barque avec les quatre corps morts fut iettée le troisiéme iour en terre proche de sainte Luce, où ie me trouuay alors. Le Capitaine Turc tourna vers Alger, où estant arriué, il partagea le butin selon la coustume, ou pour mieux dire, de l'ordonnance du Bassa; à sçauoir la moitié pour luy, parce qu'il estoit vnique Armeur, & l'autre moitié pour les soldats. Or apres que le huietiéme fut deduit pour le Bassa, & autres dépens, la part de ce Capitaine estoit de trente barres d'argent de la valeur de trente mille patagons : ce Capitaine s'acquitt avec cet argent grande quantité d'amis. Quelques principaux Corsaires luy voulurent donner le commandement des premiers nauires d'Alger; mais luy comme sage, leur fit cette réponse : *J'ay mis souvent ma vie en danger, pour gagner deux cent patagons, laquelle somme n'estoit pas capable d'acheuer ma vie, sans rentrer dauantage dans le danger; maintenant que j'ay de quoy viure à mon aise en terre, iusques à la fin de mes iours, ie me mocque des dangers de la mer.* Il se maria avec la fille d'un Tagarin tres-riche, ie l'ay fort bien connu; & il viuoit sans se mesler de rien, heureusement selon la qualité.

208 RELATIONS PARTICVLIÈRES
R E L A T I O N X X V.

*Dieu conduit par sa providence ceux qui sont
bien intentionnez.*

L'An 1641. estant au Bain d'Alli Pegelin, nous auions entr'autres Gardiës (ce sont ceux qui ont le soin que les Esclaues trauail-
lent) vn Renegat Espagnol, natif de Castil-
la la Vieja, appelé *Amet*: il arriua de mon
temps, que nous deuions trauailler aux
champs, & *Amet* auoit le commandement
sur trente ou quarante Chrestiens; & quand
les Chrestiens qu'il commandoit, estoient
vn peu éloignez, & qu'ils ne pouuoient
estre veus des autres Gardiens, il les laissoit
trauailer à leur discretion; & aussi-tost qu'il
apperceuoit que quelque Turc les pouuoit
voir, il crioit comme vn enragé: *Ha chiens
trauaillez, trauaillez, ou ie vous assommeray
à coups de baston, sans pourtant toucher per-
sonne: disant tout bas: Encore que ie crie de
la façon, ne vous estonnez point, & ainsi ne
vous tuez point à trauailler, ie fais cela afin
que les autres Gardiens croient, que ie fais
mon deuoir.* Il arriua le mesme Esté, que
nostre Patron Pegelin commanda à *Amet*
de s'embarquer dans sa galere, pour auoir
soin des Chrestiens, & visiter deux fois par
iour les fers aux jambes des Chrestiens, s'ils
estoient en bon ordre: comme aussi pour
distribuer le biscuit aux Esclaues, & faire les
autres seruices de la galere. Or il arriua
qu'ils aborderent à la coste du Royaume de
Valence en Espagne, qui est vn Pays com-
me les autres costes d'Espagne, presque dé-

D'
peuplé
grande
pour ch
à la ma
& accom
ont acc
lere se
donna
ues Ch
leurs to
vne for
de là, &
quetain
de boeu
Comm
gelin cr
ces vir
Chrestie
pas, car
ce dern
fontain
rent ve
uient
les sold
parlant
luy dit
suis con
luy rép
dois-je
rousiou
fait mi
& voya
de mou
il tourn

qui sont

Pegelin,

(ce sont

travail-

e Castil-

le mon

ler aux

dement

x quand

estoit

uoient

s laissoit

ost qu'il

pouvoit

a chiens

ommeray

ner per-

e crie de

ainsi ne

ela afin

ie fais

é, que

à Amet

r auoir

ois par

ns, s'ils

Ti pour

faire les

arriua

ume de

s com-

que dé-

D'EMANVEL D'ARANDA. 209

peuplé. On mouille l'ancre, & incontinent grande quantité de Turcs se mirent à terre, pour chercher du butin, & ne trouuans rien à la marine, ils s'amuserent à faire du feu, & accommoder la cuisine en terre, comme ils ont accoustumé, quand les soldats de la galere se rafraîchissent. Pendant cela Pegelin donna ordre qu'on menast cinquante Esclaves Chrestiens attachez cinq ensemble avec leurs tonnelets, pour aller querir de l'eau à vne fontaine, qui estoit à vn quart de lieuë de là, & pour les garder, vingt cinq mousquetaires, & Amet avec vn baston ou nerf de bœuf, pour faire marcher les Esclaves. Comme ils commencerent à marcher, Pegelin cria de sa galere au Commandant de ces vingt-cinq Turcs, *Prenez garde aux Chrestiens, & aussi à Amet qu'il ne s'enfuye pas, car ie ne me fie point du tout à luy.* Avec ce dernier ordre, ils marcherent droit à la fontaine, & les tonnelets remplis retournerent vers la galere; les mousquetaires les suivirent avec Amet, lequel en deuisant avec les soldats, se glissa dans l'arrieregarde, & parlant à celuy qui marchoit le dernier, il luy dit, *Attendez vn peu, s'il vous plaist, ie suis contraint de seruir à la nature.* L'autre luy répondit, *Inciuil, faites vos affaires seul: dois-je attendre pour telle chose?* marchant rousiours avec la troupe. Amet cependant fait mine de deffaire son haut-de chausses, & voyant que la troupe estoit à vne portée de mousquet, ou enuiron, éloignée de luy, il tourna le dos, & s'enfuit d'une si grande

210 RELATIONS PARTICVLIÈRES

vitesse, qu'il gagna vn petit Chasteau proche delà. Les Turcs tirerent quelques coups de mousquets, mais il estoit trop loin, les autres retournerent avec l'eau à la galere. Pegelin dit : *Où est Amet ?* Ayant sceu qu'il s'estoit échappé, il gronda fort les soldats, qui s'excusoient, disans que ce Chasteau estoit si proche delà, qu'il s'estoit sauué dedans. Vn ieune garçon de quatorze ans Renegat, natif de Marseille, appelé *Mostafa* (que i'ay bien connu) seruoit Pegelin sur la galere en qualité de Page, lequel entendant ces discours, sans dire mot, va à terre avec les soldats, qui estoient empeschez à faire la cuisine, & en deuissant avec eux, remarqua le chemin qui conduisoit au Chasteau ; il retourna à la galere, descendit en bas où estoient ses hardes, mit vne chemise blanche, & sa meilleure camisole, sortant de la galere, il n'y eut personne qui prist garde à ce garçon ; & luy voyant l'occasion favorable, suivit Amet au Chasteau avec pareil succez. Vous voyez par ce discours que Dieu conduit les bien intentionnez par sa merueilleuse prouidence.

RELATION XXVI.

Niaiserie plaisante d'un Esclaue Dunquerquois.

Estant Esclaue en Barbarie l'an 1641. au mois de Septembre, il y auoit aussi Esclaue vn certain Dunquerquois, appelé *Jean Bellinck*, frere de Corneille Bellinck, Capitaine d'un nauire Marchand, qui fut pris par les Corsaires Turcs, & amené en la ville

D
d'Alger
comme
fendant
link fut
fort vo
Bassa,
nier fut
il auoit
pour vo
Il arriu
Iuif app
change
Iuif m
Esclaue
linck ?
neX me
luy, ca
uoyer e
ces bor
re ce p
de ses
Bassa,
ie dis e
bonnes
stre ran
Ces m
à geno
Flama
pour l'
riois d
Iuif, i
Espagu
ployoi
sembla

ERES

eau pro-
es coups
oin, les
galere.
ce qu'il
soldats,
Chasteau
auué de-
ans Re-
Mostafa
gelin sur
l'enten-
va à terre
eschez à
eux, re-
au Cha-
endit en
chemise
sortant
qui prist
occasion
eau avec
ours que
ez par sa

I.

Dun-

1641. au
aussy Es-
bellé Jean
k, Capi-
pris par
la ville

D'EMANVEL D'ARANDA. 211

d'Alger. Le Capitaine Corneille Bellinck
comme Dunquerquois, perdit la vie en def-
fendant son nauire; & son frere Iean Bel-
linck fut mené Esclaue, & vendu à Alger. Le
fort voulut qu'il tomba entre les mains du
Bassa, qui employa cét Esclaue pour mari-
nier sur les nauires, car c'estoit son mestier;
il auoit fait plusieurs courses sur les galeres
pour vogueur, & aux nauires pour Matelot.
Il arriua qu'ayant quelques affaires avec vn
Iuif appellé *Pharette*, touchant vne lettre de
change, apres auoir acheué mes affaires, le
Iuif me dit: Ne connoissez-vous point vn
Esclaue Dunquerquois, appellé Iean Bel-
linck? Je luy dis qu'ouy. Le Iuif me dit: *Me-
nez moy où il est; ie voudrois bien parler à
luy, car i'ay ordre de le racheter, & de l'en-
uoyer en liberté.* I'estois tres-aïse de donner
ces bonnes nouuelles à Bellinck, & pour fai-
re ce petit seruice au Iuif (car i'auois affaire
de ses drogues) ie menay le Iuif au Bain du
Bassa, où ie trouuay nostre Bellinck, auquel
ie dis en Flaman: *Bellinck ie vous apporte de
bonnes nouuelles, ce Iuif a ordre de payer vo-
stre rançon, & de vous renuoyer à vostre Patrie.*
Ces mots le surprirent si fort, qu'il se ietta
à genoux aux pieds du Iuif, luy disant en
Flaman: *Ha Monsieur le Iuif, rachetez-moy
pour l'amour de la Passion de Iesus-Christ.* Je
riois de ce compliment. Ce que voyant le
Iuif, il me demanda la cause; ie luy dis en
Espagnol les charmes que Bellinck em-
ploit pour obtenir sa grace. Le Iuif se prit
semblablement à rire, & me dit: *Dites-luy*

en vostre langue, que ie le feray sans autre consideration que la sienne propre.

RELATION XXVII.

Rencontres bizarres de la fortune des Esclaves.

I'Ay raconté au discours de mon malheureux voyage, que nauigeant de S. Sebastien en Biscaye vers l'Angleterre, nostre nauire avec sa charge & seize Passagers fut pris des Corsaires Turcs. Entre les seize passagers il y auoit deux ieunes hommes Biscains denation, l'un appellé *Turineo*, & l'autre *Iuan*; ils s'estoient embarquez à dessein de venir à Dunquerque chez leur Oncle, Dom Turineo de Fustamente, Pagador de l'Armada nauale de Flandre. Ces deux ieunes hommes par nostre commun malheur entrèrent avec nous dans l'esclavage des Turcs en la ville d'Alger. Ils n'auoient iamais esté hors de leur Patrie, & cette nouvelle maniere de viure entre tant d'incommoditez & de miseres leur estoit extrêmement à contre-cœur. Mais comme ceux de Biscaye (ce que j'ay remarqué entre toutes les nations de l'Europe) sont les plus affectionnez pour assister leurs compatriotes, iustement au Bain de nostre commun Maistre, ce renommé Corsaire Alli Pegelin, entre cinq cent cinquante Esclaves, il y auoit beaucoup de Biscains; & d'abord Iuan & Turineo firent connoissance, & receurent assistance; & au bout de quelques iours ie remarquay qu'un Renegat Biscain de naissance, sous pretexte d'estre de la mesme Patrie, venoit iournal-

D'EM
lement a
neo. Et
pour les
dans vn
inconnu
monstro
cher ces
la que ie
de ce Re
de renier
remercie
honneur
Renegat
liers, &
faisoit ce
misericor
ne parlo
débauche
stance qu
comme l
trafic: c
gent du
con de b
tail, &
auoient
stres de l
sorte qu
pour des
merce en
tis pour
venir en
ecouffes
discours
dre au m

IERES

sans autre

II.

une des

malheu-
e S. Seba-
nostre na-
ers fut pris
eize passa-
s Bilcains
autre *Iuan*;
de venir à
om Turi-
l'Armada
s hommes
entrèrent
rcs en la
esté hors
aniere de
& de mi-
contre-
ye (ce que
ations de
pour as-
t au Bain
enommé
cent cin-
p de Bis-
rent con-
& au bout
u'un Re-
pretexte
iournal-

D'EMANVEL D'ARANDA. 213
lement au Bain deuifer avec Iuan & Turi-
neo. Et comme ce País est fort dangereux
pour les ieunes garçons, qui sont nourris
dans vn País, où le peché abominable est
inconnu : ie craignois que l'amitié que leur
monstroit ce Renegat, ne fût pour débau-
cher ces deux ieunes hommes; c'est pour ce-
la que ie les auertissois qu'ils se gardassent
de ce Renegat pour les grands dangers, tant
de renier, que d'estre débauchés. Ils me
remercierent du soin que i'auois de leur
honneur, & de leur salut : me disans que ce
Renegat leur donnoit des chemises, des sou-
liers, & quelque peu d'argent, & qu'il ne
faisoit cela, que pour exercer vn œuvre de
misericorde enuers ses compatriotes, & qu'il
ne parloit iamais ny de renier, ny d'autres
débauches, & qu'ils esperoient avec l'assi-
stance qu'ils receuoient de ce Renegat, faire
comme beaucoup d'autres Esclaues quelque
trafic : ce qu'ils faisoient, car avec l'ar-
gent du Renegat ils achetoient quelque fla-
con de brandevin, qu'ils vendoient en dé-
tail, & dans le temps de trois mois ils
auoient si bien profité, qu'ils estoient Mai-
stres de la moitié d'une tauerne au Bain : de
sorte qu'ils viuoient fort bien, & à leur aise
pour des Esclaues; ie les laissay dans ce com-
merce en Ianuier l'an 1642. quand ie par-
tis pour aller au Royaume de Maroc, afin de
venir en la Chrestienté : & apres plusieurs
écouffes de la fortune, comme i'ay dit au
discours de mon voyage, i'arriuay en Flan-
dre au mois d'Aoust de la mesme année. L'a-

dressay vne lettre que Iuan & Turineo m'auoient recommandé, à leur Oncle Dom Turineo de Fustamente, auquel ie fis vne ample relation de l'estat où estoient ses Neueux, & aussi le moyen le plus facile pour les racheter.

Enuiron vn an apres Dom Turineo de Fustamente me fit dire à Bruges, lieu de ma residence, par vn de ses Officiers appellé *Iuan Baptista Terris*, que ie ferois grand plaisir à son Maistre, si ie voulois me transporter à Dunquerque, pour m'informer de quelques prisonniers Turcs que les Corsaires auoient pris, si entr'eux il n'y auoit personne capable pour faire vn échange avec ses Neueux. Ie fis de tres-bon cœur ce voyage, esperant faciliter la liberté de mes deux amis. Estant à Dunquerque, apres auoir salué Dom Turineo, i'allay comme il desiroit dans la prison, où ie trouuay enuiron cent Esclaues Turcs dans vne miserable caue, pas mieux traitez que les Chrestiens en Barbarie; ie demanday en langage qu'on appelle Franco (c'est vn langage fort commun en Barbarie, comme en Flandre la langue Françoisse & Latine) à parler à l'Arrais, c'est le Capitaine, qui se presenta aussi-tost. Ie luy demanday s'il n'y auoit personne entre ses gens qui voulût entreprendre pour leur liberté de faire venir deux Chrestiens Esclaues à Alger, & apres auoir examiné ce Capitaine & autres Turcs que ie connoissois; entr'autres vn Renegat Anglois, qui auoit esté Canonnier sur vn des Corsaires qui nous auoient pris, & ne

voyant
échange
pris reso
ie fus à
Ne me co
Non, m
vous vis
mal en o
me vous
je? Il me
qui assist
mes com
& luy de
les. I'all
Fustame
me il est
me dit: A
vous non
negotie a
relation
l'Histoie
dans la
grande a
dre qu'on
bre où n
executé,
que de p
tira de la
dit en Es
i'ay fait
faire, afin
noistre a
Renegat
de moy,

LIERES
ineo m'a-
Dom Tu-
vne am-
t ses Ne-
acile pou

neo de Fu-
de ma re-
ellé Iuan
l plaisir à
sporter à
quelques
s auoient
ne capa-
s Neueux.
, esperant
is. Estant
Dom Tu-
ns la pri-
Esclaues
as mieux
barie ; ie
le Franco
Barbarie,
nçoise &
e Capitai-
y deman-
gens qui
té de fai-
Alger, &
& autres
es vn Re-
nnier sur
ris, & ne

D'EMANVEL D'ARANDA. 215
voyant pas d'apparence de faire quelque
échange (car ils estoient tous pauvres) ie
pris resolution de sortir de ce lieu, mais quãd
ie fus à la porte, il y en eut vn qui me dit:
Ne me connoissez-vous plus? Ie luy répondis:
Non, mon amy. Alors il me dit, *Quand ie*
vous vis la derniere fois, vous estiez Esclaue
mal en ordre, & à present ie suis Esclaue com-
me vous voyez. Qui estes-vous donc, luy dis-
je? Il me répondit: *Ie suis ce Biscain renegat,*
qui assistoit vos Compagnons Iuan & Turineo
mes compatriotes. Ie fus tres.aise de le voir,
& luy demanday aussi-tost de leurs nouuel-
les. I'allay rapporter à Dom Turineo de
Fustamente ce qui s'estoit passé; mais com-
me il estoit heure de disner, Dom Turineo
me dit: *Mettons-nous à table premierement, &*
vous nous conterez en disnant ce que vous avez
negotié avec les Turcs. Ie luy fis vne briue
relation de tout, n'oubliant pas à conter
l'Histoire de ce Biscain renegat, qui estoit
dans la prison. Dom Turineo, qui auoit
grande autorité à Dunquerque, donna or-
dre qu'on amenaist ce Renegat dans la cham-
bre où nous estions à table. Son ordre fut
executé, & le renegat Biscain entra. Auant
que de parler, il se prosterna à genoux, &
tira de sa pochette vn chapelet; & alors il
dit en Espagnol, *Aussi-tost que i'ay esté pris,*
i'ay fait tout mon possible pour auoir vn Ro-
saire, afin de prier Nostre-Dame, qu'elle fist con-
noistre aux Chrestiens, encore que i'aye esté
Renegat, qu'ils n'ont iamais esté mal-traittez
de moy, mais ie leur ay tousiours donné toute

l'assistance qu'il m'a esté possible. La cause de mon malheur, en reniant ma foy, a esté la force de mon Patron, & voicy vn homme (en me montrant) qui portera témoignage de ma bonne volonté enuers les Chrestiens esclaves. Les paroles de ce Renegat Biscain eurent tant de force, que Madame Malquarto (c'estoit la Maistresse de la maison, car Dom Turineo y achetoit sa table) se leua, & donna au Renegat vne chemise, & vne bonne piece d'argent. Le lendemain Dom Turineo le fit remettre au giron de la sainte Eglise, par vn Pere Iesuite, appelé Pere Carion, & apres le fit mettre en liberté. On luy acheta vn habit de matelot, & il fut enrollé sur l'armade: sans ce bon-heur il eut esté mit aux galeres d'Espagne pour toute sa vie, comme les autres compagnons Renegats.

*Ce que ie vous raconte, est arriué l'an 1643. & trois ans apres, l'an 1646. vn iour que ie me promenois sur le Burgh dans la Ville de Bruges avec quelques amis, entre autres Monsieur Oignate, & Monsieur Melgar, nous vismes sortir de la grande porte du Franc deux Capitaines Espagnols, fiers & de bonne mine avec des cannes à la main; & nous disions, les voyans marcher si fièrement: *Ils sont bien aises d'estre Capitaines.* Comme ils approchoient, i'en reconnus vn qui estoit Iean, duquel nous venons de parler; ie luy dis de grace: *Monseigneur n'estes-vous pas Dom Iean?* Il me répondit, *ouy*; alors ie luy dis: *N'avez-vous pas esté Esclave dans la**

Ville

D'
ville d'
Chrestie
Dunque
barie) a
au col,
à disner
marche
seuleme
raconta
tres-ais
en gale
sent il a
faueur d
esperoir
ne; en
cher. M
& peu d
Iean est
tué esta

R

Vn

COR
Ba
Esclaves
plaisan
d'Italie
petite c
& le ler
des me
urage;
ie deui
auoit l
ie voy
épaule

VLIERES

La cause de
esté la force
me (en me
nage de ma
ens esclaves.
cain eurent
Malquarto
on, car Dom
eua, & don-
vne bonne
Dom Turi-
de la sainte
appelé Pere
liberté. On
& il fut en-
-heur il eut
pour toute sa
agnons Re-

arriué l'an
46. vn iour
burgh dans la
amis, entre
onsieur Mel-
grande porte
gnols, fiers &
à la main; &
cher si fiere-
e Capitaines.
reconnus vn
nons de par-
r n'estes-vous
oüy; alors ie
sclave dans la
Ville

D'EMANVEL D'ARANDA. 217

ville d'Alger, & n'avez-vous pas connu vn
Chrestien esclave appelé Jacques Zeueren
Dunquerqueois? (c'estoit mon nom en Bar-
barie) alors il quitta sa gravité, il me sauta
au col, me faisant mille caresses; ie le priay
à dîner chez-moy, mais comme il devoit
marcher au mesme instant, nous beusmes
seulement vn doigt de vin ensemble. Ie luy
racontay l'histoire du Renegat, dont il fut
tres-aïse, & il me conta qu'il auoit vogué
en galere, & paty beaucoup; mais qu'à pre-
sent il auoit obtenu vne Compagnie par la
faueur de ses amis, sans auoir seruy, & qu'il
esperoit avec le temps vne meilleure fortu-
ne; en disant cela il fut contraint de mar-
cher. Nous prîmes congé l'vn de l'autre,
& peu de iours apres i'oüis dire, que Dom
Iean estoit réformé. L'année suivante il fut
tué estant au seruice de sa Majesté.

RELATION XXVII.

Vn Esclave se sert de tout pour viure.

Comme i'estois nouvellement arriué au
Bain de Pegelin, on commanda 400.
Esclaves pour trauailler à vne maison de
plaisance du Patron, située à deux milles
d'Italie hors la Ville, & pour applanir vne
petite colline. L'ordre estoit donné le soir,
& le lendemain deuant le Soleil leué les gar-
des menerent ce nombre d'Esclaves à l'ou-
urage; i'estois de ce nombre. En marchant
ie deuisois avec vn Esclave, qui l'estoit il y
auoit long-temps, & François de nation;
ie voyois qu'il auoit vn sac vuide sur ses
épaules: ie luy demanday ce qu'il vouloit

K

218 RELATIONS PARTICVLIÈRES

faire de ce sac ? Il me répondit : *Vous estes encore apprentif au mestier d'Esclau, & moy ie suis vn vieux routier en telle maniere de viure, & ie vous montreray par raisons euidentes, qu'un Esclau allant aux champs pour trauailler, se doit garnir de trois choses, d'un sac, d'un morceau de pain, & d'une cuilliere. Touchant le pain, disois-je, i'approuue cela, car le Gardien vous commande & enuoye en quelque message, toutes les fois qu'il luy plaist, & si pendant vostre absence on distribue le biscuit, vous n'avez pas dequoy manger. Touchant la cuilliere, cela me plaist aussi : car hier on donna du potage d'orge, & parce que ie n'auois point de cuilliere, ie fus contraint de me seruir de ma main (vous deuez scauoir que quand nous trauaillions hors de la ville, on nous donnoit à chacun vne ration de biscuit de galere, & vn potage d'orge.) Mais touchant ce sac, ie ne puis comprendre à quoy il est utile : il me fit la mesme réponse, Vous estes apprentif, avec le temps vous apprendrez par experience, que le sac est vn meuble necessaire à vn Esclau habile. Nous arrivasmes à la maison de plaisance, où l'on nous fit trauailler iusques à deux heures deuant le soir ; alors quittans l'ouurage, nous retournasmes à la Ville en petites troupes de dix ou douze ensemble, car les gardes ont soin, quand les Esclaves vont à l'ouurage, qu'ils ne se eachent & ne s'égarent de la troupe, pour s'excuser du trauail. Retournant donc à la Ville, vn Espagnol qui estoit avec nous (homme fort estimé entre*

les Es
Grad
Voilà
& si i
pare v
afin q
dit-il
Le Fr
ment
gnol
vous
me se
cun e

De

L
Chre
Rene
coup
men
ues il
rons
ces d
bi O
& les
la fer
Mah
au po
de la
trou
des
deux

LIERES

: Vous estes
ue, & moy
maniere de
raisons cui-
champs pour
choses, d'un
ne cuilliere.
brouue cela,
& enuoye en
il luy plaist,
ribue le bis-
anger. Tou-
ussi: carhier
parce que ie
contraint de
uez sçauoir
s de la ville,
e ration de
e d'orge.)
mprendre à
ne réponse,
s vous ap-
sac est un
bile. Nous
ce, où l'on
heures de-
urage, nous
es troupes
les gardes
ont à l'ou-
e s'égarent
rauail. Re-
pagnol qui
stimé entre

D'EMANVEL D'ARANDA. 219

les Esclaues du Bain, & qui meritoit d'estre Gradué en l'Vniuersité des larrons) dit: *Voilà un Alarbe avec un troupeau de moutons, & si ie puis i'en auray un sans argent.* Il prepare vne corde pour estrangler le mouton, afin qu'il ne beellast point? *Mais quel moyen,* dit-il, *pour passer la porte sans estre attrapé?* Le François qui estoit Praticien au Parlement des larrons, presente son sac à l'Espagnol, & me dit, *Dunquerquois voyez-vous bien à present de quoy sert le sac?* Cela me seruit de leçon, qu'on doit croire chacun en son mestier.

RELATION XXIX.

De la fidelité d'un Mary, & de l'infidelité de sa Femme.

L'An 1638. les galeres d'Alger auoient débarqué quelques Turcs en la terre des Chrestiens, qui estant cōduits par vn traistre Renegat, natif de ce Pays-là, prirent beaucoup de Chrestiens, qui furent embarquez, menez, & vendus à Alger. Entre ces Esclaues il y auoit vn homme, que nous appellerons *Ioseph*, avec sa femme appelée *Vipra*: ces deux furent achetez par Mahomet Celibi Oiga: Ioseph deuoit penser les cheuaux & les mulets, & Vipra seruoit de seruante à la femme de Mahomet Celibi. Et l'an 1639. Mahomet Celibi dit vn soir à Ioseph: *demain au point du iour allez avec la mule à la porte de la Ville, appelée de Babason, & là vous trouuerez quelques Esclaues Chrestiens avec des cheuaux & des mulets, lesquels vont à deux lieues d'icy, pour auoir du charbon, allez*

K ij

210 RELATIONS PARTICVLIÈRES
auec eux, & amenez en vne charge. Le lendemain Ioseph se trouue à la porte, mais comme il n'y vit personne, il passa outre, auançant tousiours Chemin, & croyant que les autres estoient deuant, si bien qu'il fit tout ce qu'il put pour les ioindre. Quand il eut cheminé enuiron vne heure tousiours à la coste de la mer, il auise vne barque, il approche pour mieux connoistre les Mariniers, & il apperçoit qu'ils estoient Chrestiens, il abandonne sa mule, & court à la barque: les Mariniers le receurent, & luy dirent qu'ils venoient de Mayorque avec ordre d'enleuer quelques Esclaues Mayorquains, & comme ces Esclaues ne venoient point, ceux de la barque craignoient qu'ils n'eussent pas receu la lettre, par laquelle on leur donnoit cet auis, & auoient peur d'estre découuerts, parce qu'il estoit iour. Ils offrirent à Ioseph cent patagons, & qu'ils l'emmeneroient avec la barque en liberté, s'il vouloit aller dans la Ville, donner auis à ces Esclaues Mayorquains: mais Ioseph ne vouloit pas quitter le certain pour l'incertain, & disoit: *Je suis assuré de ma liberté, & si ie retourne à la Ville, peut-estre que vostre entreprise sera découuerte, & ie demeureray Esclaue plus que iamais, & quand on sçaura que ie me seray meslé de cette affaire, i'auray trois cent coups de baston.* Ioseph n'auoit pas acheué de s'excuser d'entreprendre ce message, que quelques Turcs passerent par là, qui voyants que ceux de la barque estoient habillez à la Chrestienne (en quoy selon

mon
manq
quain
Ceux
de qu
glerer
La ba
venè,
stiens
uant l
l'alarr
dirent
Celibi
des A
ce qui
pour
femm
stesse
d'un
Esclau
seph
& este
tout à
son E
uranc
poiné
pra.
par l'
de dil
cinq
des m
Oiga
Monst
liberte

mon iugement ces entrepreneurs auoient manqué, de ne s'estre pas vestus à l'Africaine) ils commencerent à crier alarme. Ceux de la barque craignans d'estre surpris de quelque Brigantin à voiles tendus, singlerent en pleine mer, emportans Ioseph. La barque en vn moment fut hors de leur veüe, & l'alarme cessa. Les Esclaues Chrestiens que Ioseph croyoit estre partis deuant luy, ne faisoient que d'arriuer comme l'alarme finissoit, ils trouuerent le mulet, & dirent entre eux, *Voilà le mulet de Mahomet Celibi Oiga: son Esclaue aura esté tué, ou pris des Alarbes, ramenons le mulet à la maison:* ce qui fut fait; & ainsi Ioseph fut compté pour mort de son Patron, & pleuré de sa femme Vipra: mais en peu de temps sa tristesse cessa, car Vipra deuint amoureuse d'un Renegar appellé Assan, qui auoit esté Esclaue du mesme Patron Mahomet. Ioseph cependant estoit arriué à Mayorque, & estoit allé de là à son Pays, où il raconta tout à loisir, ce qui luy estoit arriué, tant en son Esclauage qu'au bon-heur de sa deliurance; estant neantmoins triste au dernier poinct pour l'absence de sa bien-aimée Vipra. Ioseph vendit tout ce qu'il auoit, & par l'assistance des gens de bien, & en grande diligence il fit 500. patagons. Il y auoit cinq mois que Ioseph estoit mis au nombre des morts. Au bout de ce temps Mahomet Oiga receut vne lettre escrite en ces termes: *Monsieur, par la grace de Dieu j'ay obtenu ma liberté le iour que vous m'auex enueyé querir*

du charbon, par le moyen d'une barque Mayora-
quaine; ie ne croy pas que vostre Seigneurie
m'accuse pour cela, d'estre infidele: car chacun
cherche sa liberté. Estant Esclave, vostre Sei-
gneurie me demandoit cinq cent patagons pour
le rachat de ma femme & de moy; i'enuoye
icy ordre d'autant, estimant que ie suis encore
Esclave, tant que ma femme ne sera pas en
liberté, ie me fie tant en la bonté de vostre Sei-
gneurie, que ie croy que mon offre luy sera
agreable. Cette lettre fut montrée à Vipra,
qui n'en fut pas contente, car l'amour du
Renegat Assan estoit trop auant graué dans
son ame, si bien qu'elle disoit ouuertement,
qu'elle ne vouloit point retourner en son
Pays; ce qui ne plaisoit point du tout à Ma-
homet Celibi, car il eut bien plus volon-
tiers receu les cinq cent patagons, & en-
uoyé Vipra en liberté; mais sa femme luy
dit: *Vipra a enuie de se faire Mahometane,*
& voudriez vous pour cinq cent patagons em-
pêcher vn œuure si agreable à nostre Prophete?
Outre cela tout le voisinage sçait son dessein: &
si vous la renuoyez, on vous tiendra pour
Chrestien. Sur les raisons de sa femme, il
trouua bon de tenir cet affaire en suspens.

Ie vins iustement en ce temps-là à estre
Esclave du mesme Patron Mahomet, &
ayant appris l'Histoire de Vipra & de son
mary, i'estois vn iour sur la porte avec Vi-
pra, laquelle me dit: *Pourquoy estes-vous si*
melancolique? Ie luy répondis, *Parce que ie*
ne suis pas si heureux que vous; elle me de-
manda pourquoy? Ie luy repliquay: *Parce*

D
que vo
vous pla
a enuo
son, &
stre libe
qui von
pour ex
Patrie a
dit à ce
bien qu
roles el
qui me
auoit p
celuy q
pour sa
parent

Quere
I' Ay f
I dent
ne, qu
la Dua
gais et
Eglise.
Nostre
entre a
les an
avec c
superb
que le
tirez,
ou pou
ornem
d'eux

que vous pouvez iouir de la liberté quand il vous plaira, car i'ay ouy dire que vostre mary a enuoyé cinq cent patagons pour vostre rançon, & ie suis estonné que vous refusiez vostre liberté, & de retourner avec vostre mary, qui vous est si bon, & si fidele, comme aussi pour exercer la Religion Catholique dans vostre Patrie avec vos parents & amis. Elle répondit à cela : Vne robe à la Turque me siera aussi bien qu'une cotte à l'Espagnole; avec ces paroles elle me quitta, & rentra au logis; ce qui me fit connoistre que l'amour qu'elle auoit pour son galant, estoit plus fort que celui qu'elle deuoit auoir pour sa Religion, pour sa Patrie, pour son mary, & pour ses parents.

RELATION XXX.

Querelle d'Esclaves Espagnols & Portugais.

I'Ay fait mention dans vne de mes precedentes Relations d'une Eglise Chrestienne, qui est dans la ville d'Alger au Bain de la Duana, & que quelques Esclaves Portugais estoient Maistres de l'Autel de cette Eglise. L'an 1641. le 15. d'Aoust Feste de Nostre-Dame, l'Autel estoit bien paré, & entre autres ornements il y auoit sur l'Autel les armoiries du Royaume de Portugal, avec ces mots : *Exaltat humiles, & deponit superbos*. Apres que le seruice fut acheué; & que les Chrestiens se furent presque tous retirez, deux Esclaves Espagnols y entrerent, ou pour prier, ou pour voir par curiosité les ornements, & s'approchans de l'Autel, l'un d'eux qui sçauoit deux ou trois mots de La-

tin, commença à lire ce qui estoit écrit sur les armoiries de Portugal: l'autre demanda ce que c'estoit à dire; son Compagnon luy répondit: *Cela signifie, Dieu eleue les humbles, & abaisse les superbes: cela est au mépris de nostre nation Espagnole* (car la mesme année le Portugal s'estoit reuolté) sans autre ceremonie, l'un des Espagnols arrache les armoiries avec l'inscription, les déchire, & iette les pieces sur la place. Cela ne fut pas si tost apperceu d'un Esclaue Portugais, que l'Espagnol auant qu'il pût sortir de l'Eglise, & gagner la porte, eut quelques coups de poing. Les Espagnols en se deffendant, se retirerent hors l'Eglise, par vne place du Bain: & quoy que la place fût remplie de Portugais, ils gagnerent la rue; tout le monde se mit aussi-tost alentour des combatans. Ceux qui estoient affectionnez pour le Roy d'Espagne, secouroient les Espagnols; mais les Portugais ne manquoient pas en grand nombre de donner assistance à leurs Compatriottes, de sorte qu'en moins d'une demie-heure de temps c'estoient comme deux armées d'Esclaues Chrestiens, qui s'entrebattoient à coups de poing, de pierres, & de baston. Les Turcs voyans ce tumulte des Esclaues, en demanderent la cause: & l'ayans appris, ils dirent aux Esclaues, *Chiens, canailles & sauvages, cherchez premierement vostre liberté, & vous pourrez apres à vostre aise disputer les querelles de vos Roys en campagne, & non pas icy: sur cela à coups de cordes, & de nerfs de bœufs, ils separerent*

les com
son log
R

Vn Escl

Q V
fu
tugal,
Gouue
de gar
auant
dre; e
gieux
uiere
Turcs
ger. P
ne, &
donna
i'estoi
le pren
uois v
grauit
ie fois
au bo
march
Maist
gons,
Bain
alla ch
re vn
Pegel
loit d
Escla
roien

les combattans , & les chassèrent chacun en son logis.

R E L A T I O N X X X I.

Vn Esclaue ne se doit pas fier à la trop grande courtoisie de son Patron.

Quand le Duc de Bragance l'an 1641. se fut rendu Maistre du Royaume de Portugal, il dépescha des Enuoyez à tous les Gouverneurs des Isles & places pourueuës de garnison, pour les attirer de son costé, auant que le Roy d'Espagne y eût donné ordre; entr'autres Enuoyez il y eut vn Religieux, qui estant encore à la veuë de la riuiere de Lisbonne, fut pris des Corsaires Turcs: on l'amena Esclaue à la ville d'Alger. Par hazard ie me trouuay sur la marine, & ce bon Pere venant à terre, ie luy donnay le bon iour en Latin, luy disant que i'estois triste de son malheur, & qu'il estoit le premier Religieux de son Ordre que i'auois veu en ce Pays-là. Il me répondit avec grauité sans me regarder: *Dieu veuille que ie sois le dernier.* On le mena à la Ville, & au bout de deux iours on le vendit sur le marché avec quelques autres Esclaues. Mon Maistre Alli Pegelin l'acheta 12000. patacons, & du marché auant que de venir au Bain (demeure ordinaire des Esclaues) il alla chez son nouveau Patron, pour luy faire vn compliment & offre de seruice. Alli Pegelin raffiné & fin au possible, & qui vouloit découurir l'humeur & la qualité de ses Esclaues, pour s'en seruir quand ils parleroient de leur rachat, luy fit fort bonne mi-

ne, & dit au Religieux, qui auoit la teste nuë, *Couurez-vous, ie vous prie, ie voy bien que vous estes personne d'importance, & que vous n'estes pas fait aux miseres de la mer; Vrayement non*, luy répondit le Religieux, *& les soldats ont pris tout mon bagage.* A quoy Pegelin répondit: *Ces soldats sont mal-appris, de ne point respecter les personnes de vostre merite, & si vous auez affaire de toile, de drap, ou d'argent, ie vous le feray donner;* le Religieux répondit, qu'il auoit besoin de tout cela. Sur cela Pegelin donna ordre à vn Iuif, qui estoit present, de liurer à ce Religieux du drap pour vn habit, six chemises, & quinze patagons, & il enuoya ce Religieux au Bain, où nous estions. Le mesme soir le Pere se vint promener sur la Terrasse du Bain. Monsieur de Vlomertynge, mon compagnon, & moy, demandâmes des nouuelles au Religieux de ce qui se passoit dans la Chrestienté, & ce qu'il luy sembloit de nostre commun Patron Alli Pegelin. Il nous dit, que nostre Patron estoit vn homme courtois & raisonnable. *Il m'a fait courir, & m'a grandement consolé, & m'a encore fait donner des chemises, du drap & de l'argent.* Sur ma foy (adiousta-t'il) il y a beaucoup de Princes en la Chrestienté, qui ne feroient pas tant de faueur à vn Esclau sans le connoistre. Nous luy répondîmes: *Assurez-vous, que vous payerez avec usure l'honneur qu'il vous a fait de vous faire courir, le drap, la toile, & l'argent que vous auez receu.* Mais il se mocqua de nous. Il disoit tous les iours

D
la Mess
les Escl
Messe,
soient l
marcha
de Baij
vie esto
apres c
qu'ayan
vouloit
répond
causa v
tristesse
de iour
comm
cause d
fie d'Al

R
D'un l
estan

L E
S.
ques a
nant e
de Val
ger; o
me l'a
luy de
çon,
seph,
(com
condi
roit b

la Messe à l'Eglise de nostre Bain; & tous les Esclaues Portugais venoient entendre sa Messe, laquelle estant acheuée, ils conduisoient le Religieux iusques à la porte du Bain, marchant le dernier; & alors avec beaucoup de *Baiso las manos* chacun se retiroit. Cette vie estoit bonne pour vn Esclaue, mais apres qu'il y eut esté quelques années, & qu'ayant fait demander combien Pegelin vouloit auoir pour son rachat, on luy eut répondu 12000. patagons, cette demande causa vn tel estonnement, & vne si grande tristesse au Religieux, qu'il mourut en peu de iours. C'estoit vn homme tres-vertueux, comme ie diray en vne autre Relation, la cause de son mal fut la trop grande courtoisie d'Alli Pegelin.

R E L A T I O N XXXII.

D'un Religieux qui renia sa foy par foiblesse, estant Esclaue à Alger: Et qui deuint Martyr par sa repentance.

LE Pere Ioseph Religieux de l'Ordre de S. Dominique, apres auoir vescu quelques années aux Indes Occidentales, retournant en Espagne sa Patrie (car il estoit natif de Valence) fut pris par les Corsaires d'Alger; on le vendit selon la coustume, & comme l'auarice est l'ame des Turcs, son Patron luy demanda, s'il vouloit payer bonne rançon, qu'il le mettroit en liberté. Le Pere Ioseph, qui estoit d'une belle & gaye humeur (comme vous le verrez) répondit qu'ouy, à condition qu'il seroit bien traité, qu'il feroit bonne chere, & qu'il dormiroit sur vn

matelas , & qu'il ne trauailleroit point; moyennant quoy il payeroit six mille ducats pour son rachapt. Le Patron croyant tenir les six mille ducats, traitoit le Pere Ioseph ſuiuant ſa capitulation. Apres que le Pere eut fait bonne chere vn an durant, qu'il eut eſté bien nourry , & bien couché, & ſans trauailler durant ce temps-là ; le Patron voyant qu'il n'y auoit nulle apparence que l'argent de ſon rachat deût venir, comanda à vn autre ſien Eſclaue, Eſpagnol de nation , de donner cent coups de baſton (punition ordinaire en Barbarie) ſous les plantes des pieds au Pere. Ce pauvre homme eſtoit lié & garotté dans vn instrument propre à telle choſe, qu'on appelle en langage Turc *Falaca*. Le Pere Ioseph voyant approcher l'Eſpagnol, luy dit : *Prenez garde Chreſtien, voyez ce que vous faites ; vous ſçauiez que ie ſuis Preſtre , & ſi vous me touchez, vous ſerez excommunié.* Le bon Eſpagnol dit à ſon Patron : *Ie ſuis Chreſtien , & voſtre Eſclaue, battez moy autant qu'il vous plaira , ie ne veux pas eſtre excommunié.* Le Patron qui eſtoit rafiné, appella vn autre de ſes Eſclaues, Portugais de nation, qui eſtoit bien-aiſe d'exccuter vne telle commiſſion ſur vn Eſpagnol, ſe mocquant de l'excommuni- cation. Quand le Pere Ioseph fut guery de ces coups, qu'il venoit dans les ruës , & qu'il entendoit ſes amis Eſclaues plaindre ſon malheur, il leur diſoit en riant : *Y a-t'il quelqu'un qui ne vouluſt pas ſouffrir cent coups de baſton pour faire bonne chere vn an du-*

I
rant,
Patro
chat,
recon
ueau
ne, c
ſtien
meur
Egliſ
aume
en p
trois
pos.
Duan
des E
ſeph
des c
Patro
Bain
de ce
de ſa
quan
ſes ſ
êtes
bon
che
le m
de v
lam
le vi
en b
& au
ami
bert

rant, & pour tromper un chien de Turc? Son Patron ne voyant nulle apparence de rachat, le vendit avec grande perte: car il estoit reconnu pour vn fourbe. Son Patron nouveau l'enuoya demeurer au Bain de la Duane, où il y a vne des quatre Eglises Chrestiennes qui sont à Alger. Les Prestres demeurent presque tous au Bain, où sont les Eglises Chrestiennes, & se nourrissent des aumosnes qu'ils reçoivent des Esclaues. Et en payant à leurs patrons ordinairement trois patagons par mois, on les laisse en repos. L'an 1640. ie le trouuay à ce Bain de la Duane: mais comme la plus grande partie des Esclaues estoient Portugais, le Pere Ioseph, qui estoit Espagnol, auoit tousiours des querelles avec eux. C'est pourquoy son Patron luy permit de venir demeurer au Bain d'Alli Pegelin mon Patron. Ie fis grande connoissance & amitié avec luy, à cause de sa belle humeur. Et tous les Dimanches quand i'estois exempt du trauail, i'entendois ses sermons, qui n'estoient pas moins doctes qu'eloquents. Il prenoit plaisir à faire bonne chere, & estimoit sur tout le Patriarche Noë, qui auoit planté la vigne. Nous le menasmes vn iour à la tauerne, où faute de verres à vin nous nous seruismes d'une lampe de l'Eglise; qui estoit de verre, & où le vin sembloit tres-bon à Pere Ioseph, & en beut trois lampées chacune d'une pinte, & avec cette charge il se retira bien de nos amis. Peu de temps apres ie fus mis en liberté: & Pere Ioseph demeura-là iusques à

230 RELATIONS PARTICVLIÈRES

l'an 1645. si bien que ne voyant pas d'apparence d'auoir sa liberté, ou peut-estre attiré par la vie libertine, que permet l'Alcoran, il s'oublia tant qu'il renia la Foy Chrestienne, se faisant Mahometan, avec vne réjouissance extraordinaire de tous les Mores & Turcs, qui le mirent sur vn cheual avec vne flèche à la main, le menant ainsi par toutes les ruës de la Ville comme en triomphe. Et se moquans des Chrestiens leur disoient, *Voilà vostre grand Papas* (les Turcs appellent ainsi les Prestres) *que vous auez tant estimé*: cette action si étrange déplut grandement aux Chrestiens, tant Catholiques, que Reformez, & Schismatiques. Il arriua par la permission de Dieu, qu'en ce temps-là estoient à Alger vn Pere Iesuite, & vn Pere Carme déchaussé, natif de Gennes, appelé *Frater Angeli*, homme tres-vertueux; (l'ayant connu pour tel) ces deux Peres estoient fort tristes de la grande faute qu'auoit faite le Pere Ioseph, comme aussi pour le scandale qu'en auoient receu tous les Chrestiens, trouuans bon entr'eux de faire vne remonstration à Pere Ioseph, qui s'appelloit alors *Iouf*, & de luy remontrer le grand scandale qu'il auoit donné à tant d'Esclaves Chrestiens, qui auoient souffert mille fois plus de miseres que luy, & qui nonobstant perseueroient avec tant de constance & tant de patience, en la Foy Chrestienne. Par telles & semblables exhortations Iouf fut tellement excité, qu'il promit à ces deux Peres, de laisser la pernicieuse Religion Ma-

D
hometa
Eglise,
fesser,
Sacren
nuict fo
sent se
lez de c
en gran
main
Chrest
ment à
les Off
qu'on
dema
les hab
ment
ligieux
Et tou
fait pa
ponse
faire
plante
les de
Cet
car il
voulo
rent c
les m
damm
les Sa
le m
pellé
terre
dents

hométane, & de se reconcilier avec la sainte Eglise, & pour cet effet il demanda à se confesser, & la grace de recevoir le tres-saint Sacrement del'Autel. Ce qu'il fit la mesme nuit fort secrettement, car si les Turcs eussent sçeu que ces deux Peres se fussent mélez de convertir vn Renegat, ils eussent esté en grand danger d'estre bruslez. Le lendemain Isouf parut sur les ruës habillé à la Chrestienne; ce qui donna de l'estonnement à toute la ville. Il fut pris & mené par les Officiers de la Iustice deuant le tribunal, qu'on appelle en ce Pais-là *Duana*. On luy demanda pour quelle raison il auoit changé les habits de sa Religion? Il répondit resoluement, qu'il estoit Chrestien, Prestre, & Religieux, & qu'il vouloit mourir Chrestien. Et touchant ce qui s'estoit passé, qu'il l'auoit fait par la suggestion du diable. Sur cette réponse les Iuges trouuerent à propos de luy faire donner des coups de baston sous les plantes des pieds, pour chasser ces scrupules de son esprit.

Cette sentence fut executée, mais en vain, car il persenera & dit constamment, qu'il vouloit mourir Chrestien. Ils le menasserent de la mort, & voyans enfin que toutes les menasses ne seruoient de rien, ils le condamnerent d'estre bruslé vif, & à petit feu; les Sauses (ce sont les Officiers de la Iustice) le menerent hors vne porte de la Ville, appelée la porte de Baboloet, & y firent enterrer vn ancre de galere avec les bras ou dents en terre, & lierent bien étroitement

232 RELATIONS PARTICVLIÈRES

le Pere Ioseph à l'ancre, qui ne perdit pas le dernier temps de sa vie, car il demanda pardon à Dieu & aux Chrestiens qui étoient là presents en grande quantité, les exhortant qu'ils demeurassent constants en la Foy Chrestienne. Cependant par ordre des Saufes on apporra du bois, que l'on mit cinq pieds au tour de luy en forme de cercle; on alluma le feu, dont la flamme augmenta le courage de ce saint Martyr, lequel plus haut que iamais demanda pardon à Dieu, du scandale qu'il auoit donné aux Chrestiens, leur recommandant de conseruer la Foy Chrestienne. A la fin suffoqué par la fumée, il tomba à terre, finissant sa vie, en donnant à tous les Esclaues Chrestiens vn exemple de vray Religieux, & de Chrestien tres-repentant.

RELATION XXXIII.

Du dessein que nous auions formé, pour nous rendre Maistres du nauire, qui nous portoit à Tituan.

AV discours de mon voyage i'ay fait mention en peu de mots (me reseruant à cette Relation) que comme 24. Chrestiens que nous estions, auions pris resolution de nous faire maistres par force du nauire Turc, dans lequel nous fûmes par deux fois embarquez pour le voyage de Tituan: & par deux fois, à cause du vent qui nous fut contraire, nous fûmes contraints de relâcher, & de retourner à Alger. Lors que nous estions sur la mer dans ce nauire Turc, nous auions remarqué que le Maistre n'en-

D
tendoit
mettoit
ny bien
des Tur
plus g
me cet
mes, c
estoi
drap,
enroul
qu'il y
ques e
où dor
Estans
fit l'er
sa vn à
serion
pre le
du nau
grand
presqu
rance
pal Er
Mo
de no
dange
re, no
moin
ventr
fois p
ues ne
party
pour
cha d.

tendoit pas son mestier, & que la garde qu'il mettoit contre nous, n'estoit pas suffisante, ny bien disposée; & que la moindre partie des Turcs du nauire estoient soldats, & la plus grande partie Marchands; & comme cette nation est fort curieuse de leurs armes, que tous leurs mousquets & coutelas estoient empaquetez dans des estuys de drap, & bien liez, de peur que l'air ne les enrouillast. Nous auions aussi remarqué, qu'il y auoit vne boëte pleine de demy piques en la chambre du Pilote, sur la poupe où dormoit le Maistre, & son Lieutenant. Estans à terre pour la seconde fois, celuy qui fit l'entreprise de cette action, nous proposa vn à vn qu'il y auroit moyen quand nous serions encore vne fois embarquez, de rompre le col à ces Turcs, de nous faire maistres du nauire, & acquerir avec la liberté de tresgrandes richesses, car il y auoit 24. Iuifs presque tous Lapidaires. Cette double esperance augmenta nostre courage; le principal Entrepreneur aura icy nom Bottemond.

Monsieur Caloen & moy, estions certains de nostre liberté sans nous mettre en aucun danger; & nous engageans dans cette affaire, nous courions risque d'estre tuez, ou du moins d'auoir cent coups de corde sur le ventre, si elle'eut esté découuerte: route-fois pour faciliter la liberté des autres Esclaves nos amis, nous promismes d'estre du party. Quand nous nous embarquâmes pour la troisiéme fois, l'Entrepreneur cacha dans vn sac de biscuit vn poignard, deux

234 RELATIONS PARTICVLIÈRES
grands coûteaux à la Turquie, & deux liures
de poudre; ce sac fut porté à la prouë, où
les Chrestiens dormoient, car le biscuit
estoit pour les Chrestiens; le vent deuint
bon, nous nous éloignâmes en peu d'heu-
res de la coste d'Alger. Nous commençâ-
mes à deliberer comment & quand s'exe-
cuteroit cette entreprise, & chacun y donna
son conseil; la resolution fut prise que nous
qui dormions dans la chambre de la prouë,
aurions les deux couteaux pour armes avec le
poignard, & que nous nous seruirions d'un
harpon & de douze hoües, qui estoient à la
prouë où nous dormions, dont ceux du na-
uire se seruoient pour charger & décharger
le last. Les autres huit Esclaues Chrestiens
dormoient sur le tillac, car de iour & de
nuict ils deuoient auoir soin des voiles: &
comme i'ay dit autre part, les Turcs se ser-
uent des Esclaues Chrestiens pour matelots;
ceux-là auoient pour armes chacun deux
balles de canon de six liures; avec quoy ils
entreprenoient de tuer le Maistre & le Lieu-
tenant dans la chambre de la poupe, & de
jeter en bas les demy piques cy-dessus men-
tionnées. Et en mesme temps les douze au-
tres deuoient tuer trois ou quatre Turcs qui
faisoient garde au Gouvernail, & entrer à la
poupe où les Turcs restans dormoient avec
leurs armes engagées, comme i'ay dit, &
les assommer là. Et afin que les quatre Turcs
qui estoient de garde au Gouvernail ne pus-
sent pas remarquer quand les seize Chre-
stiens qui dormoient à la prouë, sortiroient;

D'E
les huit C
lac, estoie
suite pren
laquelle n
de l'entr
sans estre
que les T
grande r
tirer à la
tre de no
niers, &
canon de
chaque
cartouch
nons qu
pour ne
les enuo
Iuifs, il
moient
pouuoie
le tillac
d'une b
enferm
Ianvier
estions
rance,
tendan
trois co
nous a
d'enha
comm
quand
tenoit
& qua

les huit Chrestiens qui dormoient sur le tillac, estoient venus quatre ou cinq nuits de suite prendre du tabac deuant l'Escotille sous laquelle nous estions, pour estre à l'heure de l'entreprise tous ensemble sur le tillac sans estre apperceus de la garde. Et en cas que les Turcs de la poupe eussent fait trop grande resistance, l'ordre estoit de nous retirer à la prouë, où nous deuions laisser quatre de nos Compagnons qui estoient Canonniers, & ils auroient tourné deux pieces de canon de la prouë vers la poupe, chargeant chaque canon d'un petit sac, en forme de cartouche, plein de cailloux. Ces deux canons qui estoient prests, estoient suffisans pour nettoier toute la poupe des Turcs, & les enuoyer en l'autre monde. Touchant les Juifs, il n'y auoit rien à craindre; car ils dormoient tous au fonds du cale, d'où ils ne pouuoient sortir qu'un à un, pour venir sur le tillac, de sorte qu'un Chrestien garny d'une barre estoit capable de les tenir tous enfermez. Le iour fut designé au dernier de Ianvier, vne heure auant le jour. Nous estions à la prouë toute la nuit, avec esperance, crainte, & silence, sans dormir, attendant le signal, qui estoit, de frapper trois coups avec la main sur l'Escotille, que nous avec l'assistance de nos Compagnons d'enhaut, deuions & pouuions ouurir. Et comme nous auions vn horloge de sable, quand l'heure destinée fut venue, chacun se tenoit prest. Mais l'on ne fit aucun signal, & quand le Soleil fut leué, & qu'on ouurit

l'Escotille par ordre du maistre, l'Entrepreneur qui vint dans nostre chambre, s'excusa sur ce que les Turcs auoient fait cette nuit trop bonne garde. Son excuse, selon mon iugement, eut esté plus legitime, s'il eut dit, qu'il n'auoit pas eu le cœur d'exécuter son entreprise.

R E L A T I O N X X X I V .

La curiosité se satisfait par le temps & par la patience.

EN 1639. ie n'augeois d'Angleterre à saint Lucar en Espagne, & apres auoir esté treize iours en mer sans voir aucune terre, le Capitaine de nostre Nauire, sur le midy avec son Astrolabe mesura la hauteur du Soleil, faisant son compte avec les annotations du Pilote, que nous estions sur la hauteur du Portugal, & que deuant le soir nous verrions deux Isles appellées *las illas Berlin-gas*. En arriuant alentour de ces deux Isles, nous apperceusmes deux Nauires qui croisoient la mer. Nostre Capitaine appelé *Vincent Arris*, fort expérimenté aux affaires de la mer, iugea que les deux Nauires estoient Corsaires Turcs, c'est pourquoy il commanda que l'on déchargeât les balles du canon, & que l'on mist au lieu des balles, des barres de fer, disant, que si ces deux Nauires nous attaquoient, ils approcheroient de nuit, & qu'estant proches, on les endommageroit dauantage avec des barres qu'avec des balles. Le commandement du Capitaine fut exécuté. Cependant la nuit vint, & les deux Nauires estoient hors

D'E
de veuë.
stois, crai
côbatre
n'estoit p
à la pou
vin d'Esp
coucher.
stumée,
la voile d
ne pouu
qu'apres
qui esto
deux Na
alarme.
& la toil
uires est
ne n'osc
ter l'esq
le tillac
modé)
l'entrée
estoient
vn mor
que pie
deux co
da qu'o
cachast
silence.
costé d
frapper
urir ch
hors,
ordre
sonna

IERES

Entrepre-
e, s'excuse,
fait cette
se, selon
ime, s'il
d'execu-

IV.

Es par la

le terre à
res auoir
cune ter-
ur le mi-
uteur du
annota-
r la hau-
soir nous
s Berlin-
eux Isles,
qui croi-
appellé
ux affai-
Nauires
rquoy il
es balles
des bal-
ces deux
proche-
, on les
des bar-
dement
dant la
ent hors

D'EMANVEL D'ARANDA. 237

de veuë. Les passagers, entre lesquels i'estois, craignoient qu'on ne fust contraint de cōbatre cette nuit. Le Capitaine disoit qu'il n'estoit pas de cette opinion. Nous estions à la poupe, & beusmes chacun vn trait de vin d'Espagne, & avec cela nous allasmes coucher. Le Capitaine mit la garde accoustumée, mais comme nous nauignons avec la voile de deuant, la sentinelle de la prouë ne pouuoit pas voir deuant soy. Il arriva qu'apres auoir dormy vne heure, vn garçon qui estoit de garde sur la prouë, apperceut deux Nauires, & commença à crier *alarme, alarme*. Le grand esquif estoit sur le tillac, & la toille cirée sur le grillet. Ces deux Nauires estoient desia si proches, que personne n'osoit se presenter sur le tillac, pour ieter l'esquif en mer: car quand l'esquif est sur le tillac, on ne peut pas (sans estre incommodé) defendre le Nauire, ny empescher l'entrée à l'ennemy. Tous les Matelots, qui estoient au nombre de soixante, furent en vn moment prests, pour combattre: à chaque piece de canon vn Connestable, avec deux compagnons. Le Capitaine commanda qu'on fermast toutes les portes, & qu'on cachast la lumiere, imposant quant & quant silence. Et donna ordre aux Canoniers d'vn costé du Nauire, que le troisième coup qu'il frapperoit du pied, seroit le signal pour ouvrir chacun sa porte, mettre les pieces dehors, & donner feu. Il auoit aussi donné ordre à huit trompettes qu'il auoit, qu'ils sonnassent avec la décharge du canon: les

238 RELATIONS PARTICVLIERE

deux Nauires Corsaires estoient cependant si proches, qu'il ne restoit qu'à se mettre à bord, & quant & quant entrer l'espée à la main, dans nostre Nauire. Aussi-tost le Capitaine donna le signal, & ses ordres furent executez si ponctuellement, qu'en vn moment les portes furent ouuertes, les pieces aiustées, & le feu donné. Au mesme instant les trompettes commencerent à sonner l'alarme, & le silence se conuertit en bruit, & pource que les deux Nauires estoient fort proches, nous ouïsmes clairement les barres de fer, tirées de nos pieces, passer leur Nauire, & les cris de ceux qui estoient dedans. Apres la décharge, les pieces furent retirées, les portes fermées, & les Trompettes continuoient l'alarme. Cet tintamarre fait de nuit avec la fumée, estoit capable de faire trembler le plus assuré de la troupe. Les deux Nauires ayans apperceu, & qui plus est senty, nonobstant le silence, que nous n'estions pas endormis, passerent sans répondre. Nostre Capitaine apperceuant qu'ils estoient passez, courut sur le tillac, fit mettre l'esquif en mer, embrouïlla la grande voile, & découurit les grilles. Ce qui estoit le plus necessaire: car comme toutes les fenestres estoient fermées, & les grilles du tillac couuertes, la fumée de la poudre causoit vne obscurité épaisse.

Tout estant mis en bonne defense, le Capitaine redoubla les gardes, & donna ordre que chacun se tint prest pour le point du iour. Le lendemain deuant le Soleil le

D'
uant nou
qui ven
taine ap
animant
pauillon
Turcs,
l'esclaua
il fit dir
nous pa
mes à la
verres d
voile p
enuie d
alentou
signe d
En cett
vne her
grande
sur le t
n'osere
Capita
me po
uoient
broüill
voyag
mes à
grand
passé d
auoir
de de
ayant
tois sc
estoi
auoie

uant nous découvrîmes les deux Nauires, qui venoient droit sur le nostre. Le Capitaine appella tous ses gens sur le Tillac, les animant avec peu de paroles, montrant les pavillons des deux Nauires, qui estoient Turcs, & disant que le moyen d'échapper l'esclavage estoit de bien combattre : & alors il fit dire quelques prieres à leur mode, & nous passagers qui estions Catholiques priâmes à la nostre. On donna à chacun deux verres de vin, & on embrouilla la grande voile pour signal, que nous n'auions pas enuie de fuir ; les Pavescades furent rendus alentour du Nauire, & la Banniere rouge en signe de bataille fut plantée sur la poupe. En cette posture nous attendîmes environ vne heure, mais les deux nauires voyans la grandeur de nostre nauire, tant de monde sur le tillac, & la resolution de combattre, n'osèrent approcher. Ce que voyant nostre Capitaine il fit tirer vn coup de canon comme pour les défier, & croyant qu'ils n'auoient pas enuie d'en manger, on desem-brouilla les voiles. Nous auançâmes nostre voyage, & peu de iours apres nous arriuâmes à S. Lucar, graces à Dieu. J'auois vne grande curiosité de sçauoir ce qui s'estoit passé dans les deux Nauires Turques, apres auoir receu nostre décharge ; parce que ceux de dedans auoient extrêmement crié : & ayant veu les pavillons Turques, ie souhai-tois sçauoir aussi de quel Port de Barbarie ils estoient sortis, & combien ces Nauires auoient de combatans & de canons, & la

raison estoit qu'estans si proches de nostre Nauire, ne voyans personne sur le tillac en defense, ils n'auoient pas jetté les crampons, en répondant à nostre canon en mesmelangage.

L'an 1641. lors que ie demeuroid avec Cataborne Mostafa en la Fondouque (comme i'ay raconté en mon voyage) i'allay le soir avec les Esclaues Chrestiens de la mesme Fondouque sur la terrasse, pour entendre les discours des Chrestiens de differentes Nations. Cette nuict-là ils deuisoient des rencontres sur la mer, & que souuent par la conduite du Capitaine le nauire échappe les dangers, & quand il y a dissension entre le Capitaine, les Officiers, & les soldats, que iamais ils ne font rien qui vaille, & principalement aux Nauires Corsaires. Sur cela vn Esclaue François racontoit qu'il y auoit enuiron deux ans, que croisant la mer avec les Corsaires d'Alger à la coste de Portugal, vne nuict deux Corsaires pensoient attaquer vn Nauire Anglois, & que pour quelque dispute qui suruint entre le Capitaine & les Officiers, le Nauire Anglois ne fut pas attaqué. Je dis alors que i'estois sur le Nauire Anglois; *Dites-moy la raison pourquoy, estans si proche comme vous sçauex, quand nous fismes la décharge, ils n'oserent pas aborder, pourquoy ne firent-ils pas pour le moins vne décharge? Il me répondit, Ils ne pensoient pas estre apperceus; Et comme le plus grand Nauire, sur lequel i'estois, sans auoir entendu le moindre bruit, recut en vn instant quelques*
barres

D
barres
nous en
vne tel
les Off
Capitai
iour. E
rent la
rage de
enuie d
manie
fusse v
façon

L A
lie
de sa
vn des
cours
Amet,
vne m
de la
Mosta
se, qu
Monfi
nester
fils An
ie den
Celibi
Monfi
qu'il r
ragon
lippe
donne

LIERES
s de nostre
le tillac en
les cram-
on en mes-

is avec Ca-
e (comme
llay le soir
la mesme
r entendre
differentes
soient des
uent par la
chappe les
on entre le
ldats, que
, & princi-
Sur cela
il y auoit
mer avec
Portugal,
r attaquer
r quelque
aine & les
fut pas at-
le Nauire
uoy, estans
d nous fis-
rder, pour-
s une dé-
soient pas
grand Na-
entendu le
t quelques
barres

D'EMANVEL D'ARANDA. 241

barres de fer par le costé, & que tout d'un coup nous entendîmes tant de trompettes, il y eut une telle épouuante, crainte & confusion, que les Officiers & Soldats dirent nettement au Capitaine, Nous ne voulons combattre que de iour. Et le lendemain quand les Turcs virent la grandeur de vostre Nauire, & le courage de vostre Capitaine, ils n'eurent plus enuie de se battre. J'appris d'une estrange maniere ce que ie desirois sçauoir : & ie me fusse volontiers bien passé de le sçauoir de la façon que ie l'appris.

RELATION XXV.

Les Innocens accusez,

LA Patrone de mon compaignon Monsieur Caloen auoit deux petits-fils, enfans de sa fille, l'un appellé *Mostafa*, qui estoit vn des cinq Turcs desquels j'ay parlé au discours de mon voyage : l'autre estoit appellé *Amet*, qui demeueroit ordinairement dans vne maison de plaissance à trois lieues hors de la ville d'Alger. Cette grand' mere de *Mostafa* & *Amet* estoit vne Vieille fascheuse, qui ne pouuoit souffrir dans sa maison Monsieur Caloen, & pour s'en defaire honnestement, elle l'enuoyoit chez son petit-fils *Amet*, à sa maison de plaissance, & moy ie demeuerois chez mon Patron Mahomet Celibi Oiga. J'auois (pendant l'absence de Monsieur Caloen) negocié avec vn Iuif qu'il nous donneroit soixante & quinze pagons, à condition que le Cheualier Philippe de Cherf, Monsieur Caloen, & moy, donnerions vne lettre de change, comme

L

242 RELATIONS PARTICVLIERES

si nous auions receu cent patagons. Le Cheualier & moy auions signé la lettre, mais le Iuif vouloit que Monsieur Caloen la signast aussi, & le Nauire avec lequel la lettre deuoit partir, estoit prest à faire voile : & outre cela deux iours apres on faisoit quelque Pasque des Iuifs, qui durant cette Pasque ne comptent argent quelconque. De faire signer la lettre par Monsieur Caloen, & luy enuoyer cette lettre, il n'estoit pas à propos. Car si l'on eut sçeu que nous auions du credit, cela nous eut nuit beaucoup, & retardé nostre liberté. Pour couurir mon dessein, i'allay chez la Patrone de Monsieur Caloen, & luy dis qu'elle voulust faire venir son Esclaue, le lendemain auant midy à la ville, parce qu'il deuoit écrire à son Pays, & que le Nauire estoit prest à faire voile. Et comme Mostafa estoit vn des cinq Turcs qui estoient en Flandre pour estre changez contre nous, elle crut que cette lettre auanceroit la liberté de son petit-fils. Le mesme soir elle enuoya vn homme exprés à la maison de plaisance, pour dire à son fils Amet qu'il enuoyast l'Esclaue le lendemain à la Ville auant midy. Amet auoit aussi vn Esclaue François de nation, dans la mesme maison de plaisance, qui auoit soin des vignobles, & du tabac qu'il auoit planté. Et comme les Villageois en ce Pays-là sont grands larrons, ils venoient la nuit dérober les raisins & le tabac. Pour chasser ces larrons, Amet auoit vne vieille espée toute enrouillée, qu'il donna à Monsieur Caloen,

D
pour la
porter
plaisan
çois q
Caloe
ment
arriuo
prise
auoier
& que
s'enfu
voile
mes fi
L'ent
rent
chacu
cutio
trepr
Patro
du qu
ues F
Com
quel
men
venu
qu'il
conf
ty. E
fut co
excu
fer a
esté
dit a
men

ERES

Le Che-
, mais le
la signast
ette de-
e: & ou-
quelque
asque ne
faire si-
n, & luy
propos.
s du cre-
& retar-
non des-
Monsieur
ire venir
midy à la
on Pays,
voile. Et
q Turcs
changez
re avan-
e mesme
à la mai-
fils Amet
main à la
si vn Es-
a mesme
n des vi-
lauté. Et
s-là sont
ict déro-
asser ces
pée toute
Caloen,

D'EMANVEL D'ARANDA. 243

pour la faire accommoder à Alger; & la rap-
porter quand il reuiendrait à la maison de
plaisance, afin de la donner à l'Esclau Fran-
çois qui en chasseroit les larrons. Monsieur
Caloen vint à la ville avec l'espée, & directe-
ment à l'heure mesme que Monsieur Caloen
arriuoit à Alger, on découurit vne entre-
prise de quelques Esclaues Flamans, qui
auoient enterré quelques armes, vne voile,
& quelques rames pour voguer, à dessein de
s'enfuir avec vne barque, pour se seruir de la
voile & des rames, & se preualoir des ar-
mes si par hazard ils eussent esté poursuiuis.
L'entreprise fut découuerte, & ceux qui fu-
rent attrapez, furent condamnez d'auoir
chacun deux cent coups de baston. L'exe-
cution de cette sentence diuulgua cette en-
treprise parmy le Peuple, de sorte que la
Patrone de Monsieur Caloen, ayant enten-
du que les entrepreneurs estoient des Escla-
ues Holandois, lesquels on compte pour
Compatriotes avec les Dunquerqueois, &
que l'entreprise auoit esté découuerte iuste-
ment à l'heure que Monsieur Caloen estoit
venu à la Ville, & cela à ma priere, outre
qu'il portoit vne espée, sa Patrone tira vne
consequence que nous deuions estre du par-
ty. Elle nous accusa, & la principale cause
fut cette espée. Et sans vouloir entendre nos
excuses, on nous mit quatre vingt liures de
fer aux jambes. Et si son fils Mostafa n'eut
esté au pouuoir de nos parens (comme i'ay
dit autre part) nous eussions receu vn paye-
ment en mesme monnoye que les autres,

L ij

244 RELATIONS PARTICVLIÈRES
à sçauoir deux cent coups de baston, no-
n obstant nostre innocence.

RELATION XXXVI.

*Fidelité, constance, recompense, &
gratitude.*

L'An 1640. les Corsaires Turcs prirent
sur l'Ocean en vn nauire quelques Escla-
ues du Pays-bas, entre lesquels il y auoit vn
Capitaine, qui auoit vn Lacquais, que nous
appellerons icy *Morin*, à qui ces Flamans,
auant que de tomber entre les mains des
Turcs, recommanderent de ne dire point
qui ils estoient : & que si en celà il estoit
secret, ils le racheteroient. Les nouveaux
Esclaues furent menez à Alger, & suiuant la
coustume vendus, & par cet accident Maî-
tre & valet égaux en qualité, respect, & ri-
chesses. Et comme le seul but des Turcs est
l'auarice, estans encore sur la mer le Capi-
taine du Nauire auoit fait donner à *Morin*
cinquante coups de baston sur le ventre,
pour sçauoir le nom & la qualité de son
Maistre, & de ses compagnons. *Morin* auoit
répondu qu'il ne sçauoit pas le nom de son
Maistre, ny des autres non plus, sinon que
son Maistre & ses Compagnons s'appel-
loient l'un l'autre Monsieur. Cette constan-
ce fut tres-agreable à son Maistre, & aussi
aux autres Flamans, qui auoient esté pris
sur le Nauire : entre lesquels il y en auoit vn
que nous appellerons icy *Tibere*, de parens
riches, qui dit à *Morin* : *Demeure fidele &
constant : & si tost que ie seray en liberté ie te
racheteray.* Peu de temps apres *Tibere* ob-

tint sa liberté, avec vn de ses compagnons, & estant de retour en son Pays, il raconta à ses Parens la constance & la fidelité de Morin : les Parens de Tibere estimerent que sa promesse de racheter Morin estoit obligatoire, de sorte qu'émeus par la constance & la fidelité de cet Esclaue, ils donnerent ordre aux Marchands de Liourne de faire racheter Morin, & de l'enuoyer avec les premiers Nauires en Angleterre ou en Hollande. Morin fut racheté par les Iuifs, & liuré entre les mains de ces Marchands à Liourne, qui en suite de leur ordre vouloient faire embarquer Morin dans vn Nauire Holandois, mais Morin n'y voulut iamais consentir, & refusa l'embarquement, disant pour ses raisons qu'il aimoit mieux mourir en la terre des Chrestiens, que de se mettre vne autre fois en danger d'estre Esclaue des Tures. Ce qui obligea les Marchands de mettre Morin en la compagnie de quelques Holandois, qui auoient esté rachetez à Liourne, & qui retournoient par terre en leur Pays. Morin arriuant au Pays-bas, trouua vn des Compagnons de Tibere appelé Carel, qui auoit facilité cet affaire : Morin le voyant en pleine rue, se jetta à terre tout plat, luy baissant les pieds ; Carel estoit honteux, car tout le Peuple s'assembloit alentour de luy, pour voir ces ceremonies ; Morin luy dit, *où est Tibere ?* Carel luy répondit, *Leuez-vous, & ie vous meneray en sa maison ;* Morin se leue, & marche avec Carel. Si tost qu'il arriue à

la veuë de Tibere, ce fidele, ce reconnoissant, & cet innocent tira de sa pochette six aspros monnoye de Turquie, & vn fusil; puis avec vn compliment à sa mode il luy dit: *Monsieur, vous m'avez racheté, en recompense de quoy ie vous donne tout ce que j'ay au monde, & j'prieray Dieu toute ma vie pour vous.* Ce compliment procedoit d'une si grande sincerité, que tous les spectateurs, entre lesquels i'estois, estoient tres-satisfaits de voir la reconnoissance & la fidelité de Morin; de quoy Tibere se trouvant de nouveau obligé, fit donner à Morin des habits & du linge, & le fit mettre en estat de servir quelque honneste homme.

RELATION XXXVII.

Naufrage au port.

Estant au logis du Bassa, i'y connoissois vn Esclaue Espagnol appellé *Jean de Silua*: ce Jean auoit seruy quelques années le Roy d'Espagne en qualité de soldat en la ville d'Oran en Afrique, située à cinq iournées d'Alger, les Bourgeois parlent la langue Moresque, parce que cette Ville fut conquise sur les Mores au temps du Roy Ferdinand, comme aussi à cause du grand commerce qu'elle a encore auourd'huy avec les Mores. Ce Jean de Silua parloit en perfection cette langue Moresque. Apres auoir esté long-temps Esclaue à Alger sans aucune esperance d'estre racheté, il prit resolution de s'enfuir, se fiant sur ce qu'il scauoit si bien la langue. Et pour mettre en execution son dessein, il s'habilla des habits

de son Patron en Turc, monta à cheual avec la lance à la main, le turban en teste, & le cimenterre au costé. En tel équipage il commença son voyage tres-heureusement. Apres auoir cheminé quatre iours, il se trouua à vn village de Mostaga, iustement sur le midy, & comme c'est la coustume de toutes les Mosquées de la Barbarie de donner sur le midy le signal avec vn drapeau, pour se souuenir de louer Dieu, avec l'Oraison ordinaire appelée en leur langage *Sala*, qui se fait avec beaucoup de gestes & de grimaces, avec les bras & les mains, se mettans à genoux, & regardans vers le Leuant & le Ponent. Iean de Silua pour oster tout soupçon aux Mores, mit pied à terre, faisant aussi des gestes comme eux, & feignant estre Mahometan. Mais les Mores remarquerent aussi-tost que nostre Cavalier manquoit en ses Ceremonies, & sans auoir égard qu'il parloit leur langage, & qu'il estoit vestu à la Turquie, l'arrestèrent, luy osterent ses habits, & trouuans qu'il n'estoit pas Mahometan, l'enuoyerent bien lié avec bonne garde à Alger, où il receut trois cent coups de baston, au temps qu'il croyoit iouir de sa liberté. Vous voyez icy vn veritable naufrage fait au Port.

248 RELATIONS PARTICVLIÈRES
RELATION XXXVIII.

*Les Auantures de Messire Philippe de Cherf de
Vlamertingue, Cheualier de l'Ordre
de saint Iacques.*

Bien que les malheurs & les travaux que
bloient souffrir les Esclaves, soient com-
muns à tous ceux qui sont reduits à cette
condition miserable, neantmoins les vns
en sont plus liberalement partagez que les
autres. Entre ceux-là fut le Cheualier Philip-
pe de Cherf, dont j'ay fait mention au dis-
cours de ma Captiuité, comme vous allez
entendre.

Après que nous fumes soumis à la puis-
sance des Turcs, les nauires Corsaires, qui
nous portoient à l'esclavage, allerent mouil-
ler l'ancre deuant la ville d'Alger, dechar-
geans leurs canons pour donner la salue,
pendant cela la nouuelle de la riche prise fut
incontinēt semée tant parmy les Turcs de la
garnison, que parmy le Peuple; & comme
d'ordinaire les nouuelles s'augmentent pas-
sans d'une bouche à l'autre, aussi fut-il di-
vulgué, qu'outre trente mille patagons, qui
s'estoient trouuez dans les prises, on auoit
fait Esclau vn Seigneur de haute qualité,
voulant dire la personne de ce Cheualier;
les vns disoient qu'il estoit General, les au-
tres Ambassadeur, & tous s'imaginoient
que les autres estoient ses seruiteurs & ses
Valets, ce qui ne fut pas vn petit bon-heur
pour nous autres: l'argent que l'on fit ac-
croire auoir esté trouué, fut estimé luy ap-
partenir. Cette nouuelle fut en partie for-

gée par les Corsaires mesmes, comme c'est leur ordinaire d'inventer de nouveaux stratagemmes, pour augmenter la valeur des Esclaves nouvellement amenez, les chargeans de titres & de richesses, pour amorcer ceux qui achètent à faire des offres plus avantageuses, sur l'esperance d'en tirer vne bonne rançon. Le Bassa informé de cette nouvelle, prit le Cheualier pour sa tantième, qui est de huit Esclaves vn à son choix, comme ie rapporte au discours de ma Captiuité. Ensuite le Cheualier fut mené en vne Escurie du Bassa, où il rencontra d'autres Esclaves, & entr'eux quelques Capitaines & Officiers Espagnols, lesquels il n'osoit hanter beaucoup, ny les aboucher de iour, de crainte que l'on espiast ses actions, & la vie qu'il menoit avec ces Officiers Esclaves, avec lesquels il ne voulut vser d'aucune familiarité, pour n'augmenter point le soupçon qu'il estoit vne personne de qualité releuée; ce qu'eut fait la moindre communication, accompagnée de témoignages mutuels de respect, qui se rendent, & sont receus apres que l'on a fait connoissance: & pour oster de la teste du Bassa qu'il n'estoit ny General, ny Ambassadeur, il fut sept ou huit iours qu'il se tenoit seul, & rongeoit vne crouste de pain sec; ce qu'ayant esté remarqué du Cuisinier du Bassa, il luy fit donner quelque reste de ris, qui est le manger ordinaire des Turcs: & comme il le voyoit si souple & si seruiable, il le laissoit glisser au service de la cuisine, pour assister les Marmitons, à

leur apporter du bois, du charbon, tourner la broche, & semblables offices, qu'il ne pouvoit faire, qu'avec le bras droit, estant estropié du gauche d'un coup de mousquet, qu'il auoit receu au seruice de sa Majesté Catholique l'an 1639. au siege de Salses. En recompense des bons seruices que le Cheualier rendit à la cuisine, le Cuisinier le fit manger avec les Marmitons Mores, qui se choquerent tous de ce qu'un Chrestien mettoit avec eux les doigts au plat, dont ils marmotoient entre leurs dents, le regardans d'un œil de trauers. Il ne faut pas douter, que le Cheualier ne pensast, qu'il estoit au festin de l'enfer avec les Pages de Lucifer, dont ces garçons portoient la liurée, & la mine, estans agez de 15. ou 16. ans, ayant les habits noirs de graisse, & d'ordure, assortis merueilleusement bien avec leur couleur noire. Neantmoins le Cheualier tâchoit le plus qu'il luy estoit possible, de se mettre en la mesme posture, pour paroistre mieux compagnon d'école. Trois mois s'écoulerent en cette vie miserable, de laquelle le Cheualier tira ce profit, qu'il fit perdre au Bassa l'opinion qu'il estoit General ou Ambassadeur, & l'esperance d'en tirer force monnoye: ce qui le fit resoudre de vendre son Esclaue, comme il fit, au General des galeres Alli Pegelin. La farce fut bien jouée pour ce coup, mais le nouveau Maistre, qui n'ignoroit point le bruit qui auoit couru de son Esclaue, commença à luy faire la guerre ouuerte, l'in-

terrog
vse pa
claves
le Ch
estoit
fils d'
natio
ne, q
conn
l'Irlan
de ce
chats
uenti
rable
mais
rafiné
de luy
ne qu
bien
mais
Amba
outre
ce no
que
des C
nific
faire
puis
dit:
vend
patag
premi
luy fu
com

ERES
s, tour-
s, qu'il
droict,
oup de
ce de sa
fiège de
seruices
le Cui-
rmitons
e qu'un
igits au
re leurs
auers. Il
ne pen-
avec les
ns por-
agez de
noirs de
ueilleuse-
Neant-
qu'il luy
a mesme
pagnon
en cette
alier tira
opinion
r, & l'es-
ce qui le
, comme
Pegelin.
p, mais
point le
e, com-
te, l'in-

D'EMANVEL D'ARANDA. 251

terrogeant en langue Franco, dont on
vse par de là communement entre les Es-
claues & les Turcs, qui, & d'où il estoit;
le Cheualier obligé de répondre, dit, qu'il
estoit vn pauvre garçon, natif d'Ostende,
fils d'un Alfere Yrlandois, se disant de cette
nation, tant à cause qu'il en porroit la mi-
ne, que parce que cette nation est fort peu
connüe & peu estimée à Alger, dautant que
l'Irlande en est fort éloignée, & que ceux
de ce Pays ne payent iamais de grands ra-
chats. Le Cheualier esperoit par cette in-
vention obtenir vn accommodement fauo-
rable, quand on traiteroit de sa rançon:
mais le General Alli Pegelin, qui estoit vn
rafiné, ayant oüy la réponse, se mocquoit
de luy, en disant: *L'on voit bien à vostre mi-
ne que vostre Pere estoit Sauetier, vous avez
bien joué vostre rolle en la cuisine du Bassa,
mais ce sera à mon profit, ie sçay que vous estes
Ambassadeur, & General du Roy d'Espagne,
outre cela vous estes Cheualier*, luy attribuant
ce nom pour empirer le marché, dautant
que les Turcs sçauent, que les Cheualiers
des Ordres militaires en Espagne sont be-
neficiez de Commanderies à la charge de
faire la guerre aux Turcs, & aux Mores. De-
puis le General renuoyant son Esclaue, luy
dit: *Allez, allez, écriuez à vostre Pays qu'on
vende vos terres, & que l'on m'enuoye des
patagons, & vous retournerex chez vous.* Ce
premier accueil de son nouveau Maistre ne
luy fut pas fort agreable, ayant derechef à
combattre vne opinion fausse & chimerique,

laquelle estoit assez puissante pour, luy oster l'esperance, qu'il auoit de respirer bien-toft l'air de son Pays natal. Le General auoit vne maison, separée de la sienne, où il logeoit de mon temps 550. de ses Esclaues, laquelle on appelle *Baño*, ou le Bain; & on la pouuoit prendre pour la representation de Babylo- ne, & pour vn abregé de l'enfer. Les dif- ferentes Nations, la confusion des langues, les incommoditez qu'on y souffre, & toute sorte de crimes qui s'y commettent, force- roient le plus méchant homme d'en iuger de cette façon.

C'est en ce Bain que fut relegué nostre Es- claue, où il fut receu des Sieurs Caloen, Sal- dens, & de moy, nous congratulans l'vn l'au- tre d'estre tous ensemble: & comme le Che- ualier estoit estropié d'un bras, il n'estoit point obligé d'aller au trauail hors du Bain: c'est pour cette raison que nous le fîmes Dépensier de nostre pauvre marmite; il exerça cette charge à nostre grande com- modité l'espace de six mois, au bout des- quels, le General croyant que le Cheualier pouuoit auoir eu réponse de son País, le fit sommer de s'accorder avec luy. Le Cheua- lier fit offrir cinq cent patagons pour son rachat, dont le General Alli Pegelin parut fort mal content & indigné, tenant cet of- fre comme fait hors de raison, & emporté de colere, fit mettre au pied du Cheualier vne chaîne de cinq branches de galere, qui pesoit pour le moins cinquante ou soixante livres, pour l'obliger à des offres plus ap-

proc
gous
rang
rent
il est
train
pour
le G
de la
Hyp
sez r
tain
stin
tiere
du
l'eau
Pen
Ger
qu'i
nou
pre
re m
pou
dit
Ger
fâch
gue
fame
C'e
vou
ie v
Peg
Jui
lon

prochans la de somme de trente mille patagons, à laquelle le General auoit taxé la rançon du Cheualier. Neuf mois se passerent qu'il eut la chaîne au pied, avec laquelle il estoit forcé l'espace de quinze iours de se trainer à quelque lieu de la marine au travail, pour assister à des Soyeurs de marbre, que le General auoit fait enleuer avec ces galeres de la ville de Bone, anciennement appelée Hypone, située sur la mer mediterrannée, assez renommée pour auoir esté la Metropolitaine de l'Afrique, du temps de S. Augustin, où ces pierres auoient seruy au Cimetiere de Tombeaux aux Chrestiens. L'office du Cheualier estoit de mesler le sable & l'eau, & le verser pour couper le marbre. Pendant qu'il estoit empesché au travail, le General ne manqua pas de venir voir ce qu'il faisoit, luy offrant de le renvoyer à Liourne, avec vn Vaisseau qui estoit lors prest à partir, s'il vouloit accorder les trente mille patagons, qu'il luy auoit demandez pour sa rançon; à quoy le Cheualier répondit, qu'il n'auoit pas d'argent; ce que le General ayant continué plusieurs fois, enfin fâché qu'il ne gaignoit rien, il luy dit en langue Franco: *La cane ty far gazina, ty tener fantasia, à sè de Dio my congar bueno por ti.* C'est à dire: *Voy chien, vous faites l'entendu, vous auez des fantaisies, par la Foy de Dieu, ie vous accommoderay bien.* Le General Alli Pegelin estoit lors accompagné de quelques Iuifs, qui auoient part en cet Esclaue, selon toute l'apparence, cachans neantmoins

254 RELATIONS PARTICVLIERES

leur part sous le nom d'Alli Pegelin, comme ils ont accoustumé, pour ne point contreuenir aux défenses qui leur sont faites, d'acheter des Esclaues Chrestiens, comme i'ay dit en ma Relation ix. Ce soupçon fut depuis confirmé, de ce que le Cheualier quelque temps apres fut mandé au logis du General Pegelin, à la requeste des mesmes Iuifs, où le General accompagné de ces Iuifs, & de quelques Capitaines de ses gale-res, luy demanda encore vne fois, s'il vou-loit offrir trente mille patagons, & que par ce moyen il seroit libre; à laquelle deman-de le Cheualier répondit, qu'il n'auoit rien à dire. A cette réponse le General repliqua incontinent : *Pila baso cane, porta falaca.* Ce qui se dit ordinairement lors qu'ils veu-lent battre quelqu'un, & veut dire : *Mettez vous à bas par terre, chien, &c. que l'on ap-porte la Falaca*; qui est vn bois long de qua-tre ou cinq pieds, troué par le milieu, par où on fait passer vne petite corde, avec la-quelle les plantes des pieds sont étroitement attachées à ce bois, par cinq ou six trous, en façon de garot, que luy donnent deux hommes, qui tiennent les deux bouts. Le Patient se met à terre sur le dos, ayant les plantes des pieds élevées vers le Ciel; deux hommes luy tiennent les bras, afin qu'il ne se remuë point ou fasse des agitations de son corps, & vn cinquième commence le jeu, salüant de toutes ses forces les plantes des pieds des coups d'un nerf de bœuf, long de quatre ou cinq pieds, rond par le manche,

ERES

, com-
int con-
t faites,
comme
çon fut
heualier
logis du
mesmes
de ces
ès gale-
s'il vou-
que par
deman-
oit rien
repliqua
salaca.
ils veu-

Mettez
l'on ap-
de qua-
eu, par
auec la-
itement
x trous,
nt deux
outs. Le
yant les
el; deux
qu'il ne
s de son
e le jeu,
tes des
long de
manche,





D
 mais s
 de la la
 nerf i
 cable d
 portée
 le Ch
 coups
 comm
 re. Au
 fit fair
 enuie
 de la f
 le fair
 seau
 course
 ualier
 dans c
 rir Ch
 tagon
 Gene
 cent c
 d'agi
 croire
 né à l
 bien l
 seme
 d'aug
 se ser
 gent
 estan
 bois,
 estan
 enco
 pieds

mais s'élargissant peu à peu iusques au bout, de la largeur d'un demy pied. Au lieu de ce nerf ils prennent quelquefois vn bout de cable de nauire. La Falaque fut aussi-tost apportée au commandement du General, & le Cheualier en receut iusques à deux cent coups, de la façon que ie viens de dire, & comme vous voyez icy représenté à la figure. Au milieu de ce rude supplice le General fit faire alte, luy demandant s'il n'auoit pas enuie de changer de Religion, & de se rendre de la secte de Mahomet, luy promettant de le faire Capitaine d'une galere, ou d'un vaisseau équipé, & de le faire riche, allant en course contre les Chrestiens; à quoy le Cheualier répondit, qu'il n'estoit point encore dans cette resolution, & qu'il vouloit mourir Chrestien, mais qu'il payeroit mille paragons pour sa rançon. A cette réponse le General commanda de luy bailler autres cent coups; ce qui fut executé. Cette façon d'agir du General Pegelin pourroit faire croire qu'il estoit vn homme fort affectionné à la Religion, mais ceux qui connoissent bien l'auarice des Turcs, comprendront aisement, qu'Alli Pegelin n'auoit aucun zele d'augmenter le Mahometisme; mais qu'il se seroit de ce pretexte pour tirer plus d'argent hors les plantes des pieds. Ces coups estant donnez, le Cheualier fut détaché du bois, ayant les pieds tout noirs de coups, estant menacé du General qu'il en auroit encore autant, quand il seroit guery de ses pieds, ou qu'il l'enuoyeroit au grand Sei-

gneur pour estre employé à la garde de ses femmes dans le Serail, où auparavant on le feroit Eunuque. Les coups n'auoient pas esté si sensibles que ces menaces, apres lesquels le Cheualier fut porté par des Esclaues à son quartier au Bain, car il luy estoit impossible, ie ne dis pas de marcher, mais de toucher la terre avec la plante de ses pieds; ses Amis Esclaues se mirent en deuoir incontinent de soulager ses douleurs, quelques-vns luy apportoyent du vin pour lauer ses pieds, vn autre Chirurgien ouuroit la chair morte, & le pensoit, mais sur tout on doit estimer l'action charitable d'vn Pere Carme déchaussé, Esclaue, appelé *Pere Angeli*, Geneuois, lequel suçoit avec sa bouche le mauuais sang pour le faire sortir de ses pieds. Il fut six semaines à recouurer la santé; au bout desquels vn Iuif vint s'entremettre pour accommoder son rachat, lequel avec beaucoup de menaces luy dit, qu'Alli Pegelin auoit iuré par la teste du grand Seigneur (qui est vn serment inuiolable) que le Cheualier n'auoit point la liberté qu'en donnant quinze cent patagons; sa rançon fut arrestée à cette somme, & en suite, on luy osta la chaîne, de sorte qu'il pouuoit franchement aller par toute la Ville: comme il se fait ordinairement avec ceux qui sont d'accord avec leur Patron, en attendant qu'ils s'embarquent. Nous eurasmes d'estre traittés avec vne semblable rigueur pour la ferme croyance qu'auoir Alli Pegelin, que ce Messire Philippe de Cherf estoit quelque

I
grand
eut ta
pou
les Va
bien p
tant,
pouro
en qu
parlé
traitt
uour
ques
feroi
me A
mais
de le
auoit
plica
sté C
les o
quan
cause
sans
suiuy
seau
toit c
fut a
le ier
le na
rent
le me
en p
arge
auoi

grand Ministre du Roy d'Espagne, laquelle eut tant de puissance sur son esprit, qu'il ne pouuoit quitter l'opinion que nous estions les Valets du sieur de Cherf, encore qu'il eut bien pû voir, que son Esclaue, qu'il prisoit tant, n'estoit pas tel qu'il pensoit; c'est pourquoy il nous estimoit de peu de valeur, en quoy consistoit nostre bon-heur dont i'ay parlé cy-dessus. Ensuite de l'accord il fut traité d'embarquer le Cheualier pour Liouourne en Italie, afin d'y tenir prison iusques au payement du rachat accordé, qu'il feroit aux Iuifs correspondans avec le mesme Alli Pegelin, & residans à Liouourne: mais le sieur de Cherf s'en excusa, suppliant de le remener en Espagne, par laquelle il auoit dessein de passer pour reprendre duplicats des graces & mercedes que sa Majesté Catholique luy auoit faites, parce que les originaux furent iettés dans la mer, quand nous fusmes pris: ces excuses furent cause, que le Cheualier ne fut point deliuré sans payer rançon, ce qui eut esté, s'il eut fuiuy la resolution du Patron; car le Vaisseau destiné pour Liouourne, n'eut pas plutôt commencé à singler en haute mer, qu'il fut agité d'une furieuse tempeste, laquelle le ietta sur la coste d'Espagne en terre, où le nauire fut pris, & tous les Esclaues eurent la liberté sans rien payer, échapans par le moyen de cette heureuse tempeste d'aller en prison à Liouourne pour y attendre leur argent promis pour leur liberté, comme on auoit accoustumé. Ce que n'obseruēt pas les

autres Princes Chrestiens, qui n'ont point vne correspondance si estroite avec ceux d'Alger, mais donnent la liberté aux Esclaues aussi-tost qu'ils ont respiré l'air de leur obeissance, sans observer s'ils sont rachetez ou non. En suite donc de la resolution de retourner par l'Espagne, le sieur de Cherf s'embarqua avec nous & les autres Esclaues Chrestiens pour aller à Tituan, où nous arriuasmes avec les incommoditez que ie rapporte au discours cy-dessus, & fûmes tous mis dans la Masmore, qui est vne prison sous terre, attendans l'argent de nostre rachat, horsmis le Cheualier, lequel informé de cette coustume, auoit fait mettre dans l'accord, qu'il n'y entreroit point, ce qui luy fut obserué. Vous avez sceu par le discours de ma Captiuité les trois tempestes que nous souffrismes, le dessein que nous eusmes de couper la gorge aux Turcs, & de nous rendre maistres du nauire, & comme nous arriuasmes apres le naufrage à Tituan, & partismes pour Ceuta, nous separans de ce Cheualier, lequel estoit obligé de demeurer à Tituan, attendant la remise de son argent de Liourne à Cadis, & delà à Ceuta.

Pendant cela il songe aux moyens de s'affranchir sans argent, visite les lieux à l'entour de la Ville, & se flatte de l'esperance de se sauuer à la fuitte: mais comme il auoit besoin d'assistance, il ne pouoit venir à bout de son dessein, s'il n'estoit aidé de ceux de Ceuta, il cherche & trouue moyen de faire vne correspondance par lettres avec

vn Ca
de l'o
que,
ger:
Cafila
toute
au co
cond
avec
mille
uoien
distan
que,
ses co
dez a
tions
uoien
ne m
mise
du de
de co
re de
Iuille
à mi
pare
cane
tant l
çons
cher
ques
dessus
picqu
semer
Titua

RES
ointvne
x d'Al-
Esclaues
r obeis-
etez ou
de re-
e Cherf
Esclaues
ous ar-
ie rap-
es tous
prison
stre ra-
nformé
re dans
ce qui
le dis-
npestes
ne nous
s, & de
comme
Tituan,
rans de
demeu-
de son
Centa.
de s'af-
à l'en-
perance
il auoit
venir à
de ceux
yen de
s avec

D'EMANVEL D'ARANDA. 259
vn Capitaine de la garnison de Ceuta, ville
de l'obeyssance du Roy d'Espagne en Afri-
que, avec lequel il auoit esté Esclaue à Al-
ger: il adresse fidelement ses lettres par les
Casilas, qui sont des Marchands, qui vont
toutes les semaines de Ceuta à Tituan, &
au contraire, sous la permission & sauue-
conduit des deux Gouverneurs, & s'accorde
avec ce Capitaine de luy faire vn present de
mille patagons pour les Matelots, qui de-
uoient se rendre à quelque lieu de la marine,
distant de Tituan 2600. pas avec vne bar-
que, pour receuoir le Cheualier, & trois de
ses compagnons, lesquels s'estoient accor-
dez avec Alli Pegelin, aux mesmes condi-
tions que ledit sieur de Cherf, & depuis a-
uoient esté loger ensemble au quartier d'v-
ne maison éloignée, attendans aussi la re-
mise de leur argent. Ceux-cy eurent part
du dessein cy-dessus, & estoient bien-aïses
de contribuer aux dépens. Le iour & l'heu-
re de l'exécution furent assignez le 24. de
Juillet, iour de saint Iacques de l'an 1643.
à minuiet, pour laquelle le Cheualier pre-
pare pour chacun, deux ou trois pieces de
cane ou roseau, les composant & emboi-
tant l'vne sur l'autre, à la façon des hame-
çons, pour les pouuoir separer, & les ca-
cher sous leurs habits depuis les genoux ius-
ques à la gorge, aiustant vn cousteau par-
dessus, afin que l'on crust que c'estoit des
picques. Le iour venu, ils sortirent heureu-
sement iusques à vn quart de lieue hors de
Tituan, & se cacherent dans vn fossé sec,

fort couuert de ronces & d'épines, attendant la nuit pour acheuer leur entreprise. Ayans esté en ce fossé quelque temps, le sieur de Cherf iugeoit qu'il estoit temps de marcher vers la marine, mais vn des trois compagnons appellé Hans Maurus, lequel estoit tenu pour fort expérimenté au fait de la mer, comme i'ay dit en la description du naufrage de l'onzième de Février 1642. soutenoit qu'il n'estoit pas encore assez tard, aioustant que s'ils estoient obligez d'attendre, ce ne seroit sans peril eminent d'estre attrapez & battus de la Falaque, le ramenant au Cheualier, qui ne deuoit pas auoir oublié les coups qu'il auoit receu à Alger. Cette apprehension d'estre battu, trompa l'experience & le sçauoir de Hans Maurus, & le fit méconter: neantmoins apres quelque espace de temps il fit tant qu'ils se mirent en chemin, aiustans leurs pieces de cane, l'vne sur l'autre, les lians fortement ensemble & vn cousteau par dessus, formans vne demy pique, pour se défendre contre les Alarbes, lesquels sont voleurs Mores, qui dorment dans la campagne en Esté. En chemin le sieur de Cherf tira de sa poche vne Croix, qui estoit sa Venere, la mesme qu'il auoit sauué de son Ordre de S. Iacques, lors qu'il fut fait Esclane, & la fit baiser à ses compagnons, disant qu'il esperoit que Iesvs crucifié leur donneroit la liberté, & qu'ils auroient pour Intercesseur l'Apostre saint Iacques, dont c'estoit la Feste. Mais Hans Maurus qui estoit Lutherien,

D
refusa
la me
contre
crioit
qui esto
rus non
dresse
fut au
dit à se
ce sont
nous at
pendan
ou troi
le cry
gnal c
sembla
la barq
qu'il n
joint a
les auc
Ville p
ils pri
de la b
Mauru
signal
à crier
& voya
firent
entran
estre a
te mes
la ville
aux ch
la gard

ERES

, atten-
treprise.
mps, le
mps de
des trois
lequel
fait de
otion du
42. sou-
ez tard,
d'atten-
d'estre
ramen-
as auoir
à Alger.
trompa
Maurus,
es quel-
se mi-
eces de
ttement
ormans
contre
res, qui
té. En
la poche
mesme
S. Iac-
a fit bai-
esperoit
liberté,
l'Apo-
la Feste.
therien,

D'EMANVEL D'ARANDA. 261

refusa de le faire. Estans arriuez au bord de la mer, ils apperceurent vne barque tout contre le bord de la terre, de laquelle l'on crioit *han, han, Tituan*; & c'estoit la mesme qui estoit venuë pour les sauuer. Hans Maurus nonobstant son experience, & son adresse en toutes les occurrences de la mer, fut aussi-tost saisi d'une terreur panique, & dit à ses compagnons: *Iettez vous à terre, ce sont des Pescheurs de la ville de Tituan, ils nous attraperont, & nous seront battus.* Cependant cette barque auoit desia croisé deux ou trois fois le lieu assigné, & redoublé le cry cy-dessus, battans le fusil pour signal conuenu, à la charge d'en rendre vn semblable avec le fusil. Et comme ceux de la barque ne voyoient paroistre personne, & qu'il n'estoit qu'une heure auant le iour, joint aussi que la garde de la coste de Tituan les auoit apperceus, & fait le signal à la Ville par vn feu, pour la mettre en armes, ils prirent resolution de s'en aller. La route de la barque aprit au Cheualier, & à Hans Maurus, que ceux de Ceuta auoient fait le signal donné, & se mirent à battre le fusil, & à crier, mais tout cela en vain & trop tard, & voyans que leur dessein estoit éuenté, ils firent vne retraite sans bruit vers Tituan, entrans en la ville par diuerses Portes, sans estre apperceus, où ils entendirent que cette mesme nuit il y auoit eu vne alarme dans la ville, & que la Caualerie auoit esté mise aux champs à cause du feu qu'auoit allumé la garde de la marine. Cette Caualerie est

262 RELATIONS PARTICVLIÈRES

composée des Bourgeois, lesquels pour iouir de quelques franchises, & du titre de soldat imaginaire, s'obligent aux alarmes de comparoir à cheual avec armes, pour battre au champ. Tout cela s'estoit passé, sans que ceux de Tituan sceussent la cause, dont ils ne s'informerent point, parce que les alarmes y sont fort frequentes à cause qu'ils sont voisins de la ville de Ceuta. Nonobstant cela les Entrepreneurs ne furent pas sans crainte d'estre découuerts, ny sans murmurer contre Hans Maurus, qui auoit esté cause du mauuais succez, & lequel de déplaisir & de melancolie, & se dépitant, qu'il s'estoit lourdement méconté à la perte de sa liberté, & de celle de ses compagnons, en deuint malade: neantmoins tous ses compagnons luy donnerent les assistances possibles, & s'interessèrent de tout leur pouuoir à sa santé; mais voyans que sa maladie empiroit de iour en iour, sans que les remedes fissent aucun effet, ils songerent aux remedes de son ame. Et pour cela le Cheualier, qui connoissoit que Hans Maurus auoit mené vne vie moralement bonne, & qu'il auoit la crainte de Dieu, entreprit del'exhorter à renoncer au Lutheranisme, & d'embrasser la Foy Catholique & Romaine, formant des discours avec le malade sur la difference de ces Religions, dont ils s'étoient auparauant fort souuent entretenus. Et comme Hans Maurus n'estoit pas grand homme de lettres, ny luy Theologien de profession, il luy remontra, qu'estant né de

D
Norvv
rienne
que &
uelle,
uentio
celle-c
sans qu
la dam
ges qu
il se po
uoit m
de son
effet il
pouvro
Ce dis
comm
les obl
Cheua
exhort
mais q
l'vne &
mal-fa
dautar
qu'il c
desiroi
donne
qu'il a
remps
Domi
habile
pliqua
fabusa
Catho
munia

els pour
titre de
alarmes
es, pour
oit passé,
la cause,
arce que
à cause
ta. No-
e furent
, ny sans
qui auoit
quel de
lépitant,
à la per-
compa-
oins tous
assistan-
out leur
e sa ma-
s que les
ongerent
r cela le
ns Mau-
t bonne,
entreprit
ranisme,
Romain-
alade sur
t ils s'é-
retenus.
as grand
gien de
ant né de

Norvvege, il auoit suiuy la Religion Luthe-
rienne, sans s'estre informé de la Catholi-
que & Romaine, que celle-là estoit nou-
uelle, & l'autre ancienne, surpassant les in-
uentions de Luther de quinze siecles; & que
celle-cy auoit esté suiuite par ses ancestres,
sans qu'il peust croire qu'ils fussent pour ce-
la damnez, qu'ils estoient autant & plus sa-
ges que luy, qu'il auoit dit souuent, quand
il se portoit bien, qu'il feroit mieux s'il sça-
uoit mieux, qu'il estoit à present necessaire
de songer à sa conscience, & que pour cet
effet il feroit venir vn Prestre, lequel luy
pourroit dire dauantage, & avec plus de force.
Ce discours dit dās les approches de la mort,
commençoit à faire des operations, lesquel-
les obligerent Hans Maurus de répondre au
Cheualier, qu'il estoit vray qu'il auoit esté
exhorté à suivre les traces de ses ancestres,
mais qu'il trouuoit si peu de difference entre
l'une & l'autre Religio, qu'il ne croyoit point
mal-faire de perseuerer en la sienne: mais
dautant qu'il en estoit prié par ses amis
qu'il connoissoit veritables & sinceres, qu'il
desiroit qu'on appellast vn Prestre, pour luy
donner satisfaction sur quelques doutes
qu'il auoit. Le Cheualier sans perdre de
temps luy amena à l'instant vn Religieux
Dominiquain, Espagnol, Esclaue, assez
habile, lequel avec vne grande facilité ex-
pliqua les doutes de Hans Maurus, & le de-
sabusa de ses erreurs, tellement qu'il se fit
Catholique Romain, se confessant & com-
muniant avec vn tres-grand témoignage

264 RELATIONS PARTICVLIÈRES
de ferueur qui fut vne grande satisfaction
pour les Esclaues Chrestiens, qui se trou-
uerent presents ; & le second iour de sa con-
uersion il mourut. Cette conuersion nous
apprend la grande bonté de Dieu, qui don-
na à Maurus la grace de professer la Foy
Catholique en recompense de ses vertus
morales, & de sa bonne volonté, par vn
accident estrange, par lequel il fut priué de
son experience & de son adresse le iour de
sainct Iacques, ce qui luy fit perdre la liber-
té corporelle, pour luy donner la liberté in-
comparable de iouir de la veüe de Dieu.
Huiet iours apres la mort de Hans Maurus
le Cheualier paya sa rançon, & passa à Ceu-
ta, & delà par Gilbratar à Madrid, où il eut
des Mercedes de sa Majesté Catholique, &
de là s'en alla au Pays-bas, ayant souffert
des maux plus grieux que nous autres, bien
que nous eussions esté faits Esclaues en mes-
me temps : & celuy qui considerera avec
attention tout ce que ce Cheualier a fait,
trouuera que la prudence humaine est su-
jettes à faire de lourdes fautes, & que Dieu
seul est le directeur de toutes les actions hu-
maines.

RELATION XXXIX.

*Rencontres de mon Compagnon en Esclavage,
le sieur Iean Baptiste Caloen, avec
sa vieille Patrone.*

LA condition des Esclaues porte avec soy
la necessité de souffrir de leurs Patrons,
mais le sieur Caloen fit souffrir à sa Patrone
vne infinité de douleurs. J'ay rapporté cy-
dessus

dessus
té 140
ge au
les m
uarice
ment
tié v
qu'ell
prop
porte
que i
payer
tre l'a
iour
toft e
prehe
trait
reiett
que l
comb
que c
desse
autan
de so
iuste
d'est
né, a
resou
rée d
blia
ues
deuo
la m
Roy

dessus qu'une vieille Morisque l'auoit achetée 1400. patagons, pour en faire échange avec son neveu Mostafa, qui estoit entre les mains des Parens du sieur Caloen. L'avarice fit ressentir à cette Morisque le paiement de cette somme, comme si on luy eut tiré un os de son corps, sans considerer qu'elle estoit employée pour racheter son propre sang. Cette auaricieuse croyoit apporter un remede à cette douleur par quelque inuention, avec laquelle elle feroit payer au sieur Caloen 700. patagons, outre l'échange de son Neveu; elle songeoit jour & nuict aux moyens d'y paruenir, tantost elle se resoluoit à la force, mais l'apprehension que son Neveu Mostafa ne fust traité de la mesme façon, l'obligeoit de reietter ce dessein. Puis elle se persuadoit que luy ayant remontré & fait connoistre combien d'argent luy coustoit son rachat, que ce seroit des ressorts plus propres à son dessein, veu qu'effectiuement il estoit fait autant pour la liberté du sieur Caloen que de son Neveu Mostafa, tellement qu'il estoit iuste qu'il en payast sa part; mais la crainte d'estre mocquée, & de le rendre plus obstiné, apres luy auoir dit son intention, la fit resoudre à se taire. Pendant qu'elle fut agitée de la varieté de ces resolutions, l'on publia vne Ordonnance, que tous les Esclaves Chrestiens, qui alloient par les rues, deuoient auoir les fers aux pieds, au lieu de la menotte ordinaire, & ce à cause que le Roy de Cocques Benali s'estoit avec son ar-

mée mis en campagne, au deuant duquel estoit allé le Bassa avec la milice d'Alger. A cette occasion la Morisque fit mettre à la jambe du sieur Caloen vne chaîne de 50. liures, croyant qu'elle le disposeroit par ce moyen à offrir quelques cent patagons; mais le sieur Caloen se doutant du dessein de la Morisque, se plaignoit du tort qu'elle luy faisoit, le chargeant de quarante liures plus que les autres Esclaues, la menaçant qu'il feroit vser de la mesme rigueur enuers son Neveu Mostafa. Il ne laissoit pas pour cela de sortir tous les iours apres midy, revenant au soir si bien coiffé du Vignoble, que sa Patrone auoit peur que quelque malheur luy fist perdre ses 1400. patagons. Pour preuenir ce danger, elle fit défenses au sieur Caloen de sortir, & afin qu'il n'oubliait point ce commandement, on luy mit vne chaîne qu'il ne pouuoit porter, ce qui le contraignit de garder la chambre assis ou couché sur vn matelas. Je l'allois voir tous les iours, & luy menois des Esclaues Dunquerquois & Holandois, les premiers que ie trouuois, pour luy tenir compagnie, lesquels me suiuoient (comme le fer fait l'aiman) sur l'esperance de mettre leurs mâchoires en besogne avec 75. patagons, qu'un Iuif nous auoit presté. Vous pouvez croire qu'une si bonne compagnie n'oublloit pas de tirer les fusils hors de la poche, d'allumer les pipes, de fumer du Tabac, & de chanter à la mode des Matelots, tellement que la chambre estoit remplie de fumée, &

la m
pou
sa m
sans
vn l
lere
grou
letre
qui
res
co,
plic
qu'
toy
Me
tu n
cha
que
tu n
tan
lern
gue
fai
N'a
na
gri
po
sta
tu
Pe
fo
ni
re

la maison de tintamarre. La Morisque ne pouuoit souffrir, que l'on beust du vin dans sa maison, & que les Esclaues Chrestiens; sans luy porter aucun respect, menassent vn bruit si horrible. Ce qui la mit en colere & en furie, montant en la chambre, grondant & tempestant, sans que personne le troublast ou fist semblant de l'entendre; ce qui la faisoit enrager, vomissant mille iniures contre le sieur Caloen en langage Franco, meslé du More ou Arabe, auquel il re- pliquoit en Flaman, elle vouloit sçauoir ce qu'il marmottoit. *Je dis*, luy dit-il, retire toy vieille sorciere, & parle la langue de ta Mere, sans faire la beste en langue More, que tu n'entends pas; nous sçauons que tu as esté chassée d'Espagne, tu n'as appris depuis que quelques mots de la langue Morisque. & tu nous en viens rompre la teste, i'en sçay autant que toy, tu as voulu te mesler de la sorcellerie, & tu en sçais autant comme de la langue Morisque. Quelle sorcellerie m'as-tu ven faire, luy dit-elle, toute écumante de rage? N'as-tu pas, répondit-il, sans perdre contenance, craissé le Cocq au bec, avec cinquante grimaces, comme font les Mores de ce Pays, pour apprendre ce qui estoit de ton Neuen Mostafa? mais tout n'a seruy de rien, va-t'en, tu es une folle, ignorante & presumptueuse. Pendant cela les Compagnons vuidoient fort bien les bouteilles, & la feste estant finie s'en alloient.

La Morisque auoit accoustumé de luy faire des remonstrances amiables, le lende-

main de ces comedies ; mais tout alloit toujours pis qu'auparavant. Vn iour elle dit au sieur Caloen serieusement & en douceur, qu'il ne pouuoit viure de la sorte, sans estre coupable d'insolence & d'inciuité enuers elle, veu qu'il estoit Esclaue, & qu'il luy deuoit toute sorte de respect, comme à sa Patronne. *Il est aussi iuste*, repliquoit le sieur Caloen, *que vous reconneissiez que ie suis le Patron de vostre Neveu, & qu'il est mon Esclaue, & qu'en cette qualité vous me fassiez honneur, & me respectiez, ie traite mieux mon Esclaue, que vous ne faites son Patron.* Insolent, luy dit-elle, *ie vous feray plier, & vous me payerez la moitié des 1400. patagons, ou vous creuerez icy.* Si ie meurs icy, répondit-il, *vostre Neveu pourra en la terre des Chrestiens, & vos 1400. patagons seront entierement perdus.* Ces réponces, boire du vin en sa maison, la fumée du Tabac, le tintamarre de quatre yvrognes, qui crioient & chantoient à gorge deployée, enyvrent fort cette Morisque. Elle crût le tenir en son deuoir, & tromper ses Compagnons, en l'enfermant dans vne caue, qui n'auoit aucune lumiere que par vn trou de la grandeur d'un pied sur la court, commandant à ses Domestiques rigoureusement, qu'ils ne luy permissent de parler à personne. Je fus pour le voir comme à l'ordinaire, & la Vieille me voyant mettre le premier pied dans la court, elle cria d'enhaut, *Allez Chrestien, vostre compagnon n'est plus icy.* Elle ment la vieille sorciere, dit le sieur Caloen, qui l'entend, elle m'a en-

ferm
par
ma
app
ou
pou
tan
sent
gue
s'es
effr
por
Mo
qu'
cro
ge
la c
le l
me
té c
lué
me
rie
pay
ses
Ne
fri
for
au
qu
i'a
de
gal
ton

fermé dans cette caue, en montrant sa main par le trou, ie fis semblant de m'en aller, mais retournant sans estre apperceu, ie luy apportay vne petite bouteille d'eau de vie, ou de brandevin, comme il auoit desiré, pour chasser la melancolie, dont il beut tant, qu'il fut possédé de l'esprit quintessentiel, lequel estant doux, à cause des figures, dont il est composé en ces quartiers, s'estoit emparé de son iugement. Ses cris effroyables, & l'effort qu'il faisoit contre la porte pour l'enfoncer, firent trembler la Morisque, croyant qu'il fust enragé, ou qu'il se voulust faire mourir, car elle ne croyoit pas qu'il eust si bien mouillé sa gorge: ce qui l'obligea de le faire ramener en sa chambre, où la Patrone le vint trouuer le lendemain, luy disant qu'il estoit le plus méchant Esclaue d'Alger, qu'il auoit mérité cent fois la galere, & qu'elle estoit résolue de l'y mettre; mais que s'il vouloit promettre sept cent patagons, elle n'en feroit rien, qu'il n'estoit pas raisonnable, qu'elle payast 1400. patagons pour luy, veut que ses Parents n'auoient rien payé pour son Neveu Mostafa, qu'outre cela il faisoit souffrir à sa Patrone mille déplaisirs, par ses insolences continuelles. *C'est donc*, dit-il, *ton auarice qui veut auoir les sept cent patagons, qui m'attaque; ne crois pas, malheureuse, que j'aye ouuert la porte de ta caue avec vne clef de sept cent patagons, & que j'en rachete la galere, ie ne te donneray pas vne maille, & tout ce que tu me fais endurer, ie le feray aussi*

endurer à ton Neveu Mostafa, coupe court, & oste toy d'icy. La Morisque ne sçauoit comment viure avec son Esclaue, pour se deliurer de la crainte de perdre ses 1400. pagons, il n'estoit point en seureté en la compagnie de ses camarades, & encore moins quand il estoit seul: elle s'aduisit de le mettre aux champs avec son Neveu Amer, frere de Mostafa, en vne de ses maisons, à trois lieues d'Alger, leur baillant vn Esclaue domestique, François de nation, nommé *la Roche*, natif de Dieppe. Ils y firent bonne chere, avec vne tinage de vin, qui estoit vn pot de terre, qui tenoit cent lots: & pour accomplir la feste, Amer vendit son cheual pour auoir de l'argent, & manda d'Alger vne fille de ioye, de laquelle depuis il se voulut défaire, en luy coupant la gorge, dont il fut détourné par *la Roche*, qui estoit fort homme de bien. Amer ne faisoit en cela aucun scrupule, car il est assez ordinaire en la ville d'Alger, de trouuer le matin sur les ruës des filles estranglées, que l'on tient toutes pour putains, sans qu'on en fasse aucune recherche. La Morisque apprit le ménage de son Neveu, & de ses compagnons, & les fit retourner à la ville, où le sieur Caloen fut chargé d'vne chaîne de cinq branches, afin qu'il ne sortist point, mais il s'en soucioit fort peu, mettant la chaîne dans vne petite corbeille sur son dos, il vint avec moy en vne rauerne des Chrestiens, à vne ruë de sa maison, sans le faire sçauoir à sa Patrone; les Esclaues Dunquerquois, Espagnols, & François de connoissance ne man-

quer
men
vin
ne,
& m
ual
Mo
mor
Neu
les
que
pen
Am
trou
en g
grat
le fe
luy
pou
tép
qu'
de
fau
Mo
ou
mo
me
Fre
l'au
vo
ny
co
fai
cie

querent pas de luy faire quelque compliment pour auoir part à la liberalité de son vin. Je laissay mon compagnon à la Tauerne, comme le Nauire sur l'ancre de reserve, & m'en allay à quatre heures penser le cheual de mon Patron; pendant cela la vieille Morisque estoit en toutes les peines du monde, ne trouuant point le gage de son Neveu chez elle, elle enuoye Amet en tous les Bains des Chrestiens chercher son Dunquerquois, de la conseruation duquel dependoit la liberté de son cher Mostafa. Amet va de Bain en Bain, & à la fin il le trouue, & luy dit que sa grand' Mere estoit en grand' peine pour sa conseruation. *Vostre grand' Mere*, dit le sieur Caloen, *est vne vieille folle*, dont Amet se fâcha tellement, qu'il luy couurit la iouë, ce que le sieur Caloen ne pouuant souffrir, sans prendre garde au tēps & au lieu, il luy rendit vn coup du pied qu'il auoit libre, au bas du ventre, avec assez de peril de le blesser pour tousiours. Il ne faut en ce lieu que battre vn Turc ou vn More, pour estre brûlé vif; aussi Amet tout outré de colere, & de douleur, ne pouuoit moins que de l'en menacer. Mais il fut aussi menacé, que l'on brûleroit pareillement son Frere; & de cette sorte vn cousteau tenoit l'autre en sa gayne: enfin la vieille Morisque voyant qu'elle ne gaignoit rien par artifices, ny par douceurs, & par rigueurs, elle fut contrainte de permettre au sieur Caloen de faire tout ce qui luy plairoit, sans se plus soucier de luy, iusques à nostre embarquement.

M iij

272 RELATIONS PARTICVLIÈRES
RELATION XL.

Vengeance, Malice, & Industrie.

IL y a deux voyes, par lesquelles les hommes executent leurs desseins, à sçauoir celle du Lion & celle du Renard, vn Gentilhomme Prouençal, au defaut de la premiere se seruit industrieusement de l'autre, comme ie vay dire.

Sa Majesté Tres-Chrestienne à titre de ferme, possède vne place en Afrique, appelée *Le Bastion de France*, de mesme que les Geneuois font la Tabaca. Cette habitation fut établie, il y a quelque cinquante ans, aux frontieres du Royaume d'Alger, à quarante lieuës de la Ville capitale, gueres loin de Bona, pour pescher le corail: il y a ordinairement en cette place quatre cent François, lesquels s'employent à cét exercice, aussi bien qu'au commerce du blé & d'autres denrées de Barbarie. Ce trafic est de tres grande importance aux Marchands de Marseille, lesquels en échange des Marchandises de Barbarie enuoyent celles de France, qui se transportent delà à Alger, & aux autres lieux circonuoisins. Pour la conseruation de ce commerce, sa Maïesté a erigé en la ville d'Alger vne chambre de Iustice, composée d'vn Sur-Intendant, d'vn Chancelier, d'vn Consul, & d'autres Officiers necessaires, qui sont ordinairement des Marchands ruinez; lesquels s'entretiennent plus de leur damnable industrie, que des emolumens de leurs Offices. Au temps que i'estois Esclaue, il y arriva vn homme de Marseille, agé enuiron de trente

ans, bien couuert, & de bonne mine, lequel venoit faire la charge d'un des principaux Ministres de cette Chambre, il portera icy le nom de *Cassidore*; au mesme temps il y eut entre les Esclaues François vogueurs un Gentilhomme Prouençal, qui portera le nom de *Pysandre*. Nonobstant qu'il fut Esclaue, sa naissance, sa conduite, & son industrie, le firent estimer de tous les Renegats de sa Nation, qui passoient lors le nombre de trois mille. Un Capitaine de nauire, Renegat, ayant fait vne prise d'importance, fit vn festin aux Armeurs, Officiers Corsaires, & à ceux de cette Chambre de Iustice, y inuitant *Pysandre*, avec lequel il auoit contracté vne amitié fort étroite. A table *Pysandre* eut place près de *Cassidore*, dont celuy-cy estoit tres mal satisfait, le témoignant par sa mine morne & chagrine. Le Capitaine ne manqua point apres le repas de s'informer de *Cassidore* du suiet qui l'auoit empesché d'estre gay, & de faire bonne chere, & s'il luy estoit arriué de sa part chose qui luy püst déplaire. *Vrayment*, luy répondit *Cassidore*, *vous avez témoigné le peu d'estime, que vous faites de ma personne, me mettant à la table auprès de Pysandre, qui est Esclaue, & qui a tiré les rames, sans considerer que ie suis vn des Principaux de la Chambre.* Le Capitaine luy fit ses excuses, disant, qu'il estoit Esclaue par mauuaise fortune, cependant qu'il estoit connu de tous pour Gentilhomme de grands merites. *Cassidore* toutefois ne se contenta pas de cela, dont le Capitaine n'eut

pas laissé de luy témoigner son ressentiment, si cet orgueilleux n'eust esté en la sauve-garde du Bassa, & pour ce suiet il ne luy pouuoit pas faire vne querelle pour l'amour d'un Esclaue Chrestien. Il ne pût neant-moins dissimuler cette vanité de Cassidore, sans la faire sçauoir à Pysandre, lequel iustement indigné de ce qu'un faquin comme Cassidore l'auoit méprisé de la sorte, au lieu d'estimer l'honneur, s'il eut pû seruir; *Mon malheur*, dit-il, *ne m'a point rendu si impuissant que de m'auoir osté tous les moyens de me venger de cet impudent, sans m'auoir laissé vne inuention qui luy sera plus sensible que cent coups de barre, que ie luy ferois donner si i'estois chez moy.* Et de fait Pysandre qui estoit homme d'esprit, habile & raffiné, épia les occasions, pour executer le dessein qu'il auoit de se venger; & découure que Cassidore cajoloit secretement vne Courtisane Turquesque, avec laquelle il auoit à peu près consommé les deux cent piastras, qui valent autant de patagons, qu'il auoit apportés de Marseille, pour faire quelque petit trafic. Pysandre eut patience, iusques à ce qu'il sçeut que tout son argent estoit depensé, il ne luy fallut pas estre grand Prophete, pour deuiner que le fond de sa bourse le banniroit de l'amour de sa maistresse, & qu'il auroit peu de credit, & moins pour engager. C'est delà que Pysandre voulut ourdir la trame, s'adressant à quelque Renegat François, entierement abandonné aux femmes, & fort attaqué des espines de Cupidon. Il luy fit

entendre qu'il sçauoit vne femme belle en perfection, dont il n'eust pas negligé d'acquiescer les bonnes graces, s'il eut eu de l'argent; & si elle eut esté Chrestienne. L'inclination vitieuse de ce Renegat, luy fit incontinent venir l'eau à la bouche, & aspirer à la veuë & à la conuersation de cette beauté inconnuë, à laquelle il paruint par la bonne instruction de Pyfandre, & quelques pieces d'argent, qui le firent paroistre galant homme, & de bonne mine. Le Renegat passe le temps à ses visites quelque trois ou quatre semaines, au bout desquelles il l'abandonna, n'ayant pas obmis d'estre plus communicatif de son mal que de son bien. Dequoy ne doutant point Pyfandre, qui sçauoit que les atteintes lasciuës sont contagieuses, il songe à faire rentrer Cassidore dans les bonnes graces de sa belle Turque. Et pour cét effet va trouuer vn Renegat du pays de Cassidore, luy disant que sa courtoisie auoit assuré son amy Cassidore, de le faire prier pour luy octroyer vne faueur singuliere de luy prester cinquante patagons, qu'il luy rendroit quand il auroit receu vne lettre de change qu'il attendoit, s'offrant de répondre pour luy, & que la necessité l'auoit pressé d'auoir recours à sa bonté. Le Renegat y allant à la bonne foy, crut Pyfandre, & ayant esté trouuer Cassidore, luy dit qu'il auoit appris sa necessité, luy offrant cinquante patagons, moyennant qu'il s'obligeast de les luy rendre, lesquels à cette condition furent receus de Cassidore. Cependant Pyfandre en fit

auertir la Courtisane, laquelle par quelque postillon d'amour fit appeller Cassidore, & renouellant l'amour en peu de temps, elle le charma tellement, qu'il auoit besoin d'estre exorcisé par quelque bon Medecin: mais comme il estoit hors de son País, sans argent, & abandonné de tout le monde, il n'eut point d'autre remede que de se plaindre de la douleur de toutes ses iointures, & d'auoüer qu'il estoit attrapé de la verole, iurant avec impatience contre la Courtisane, laquelle s'accroit iusques au dépit, & à la rage, quand Pysandre luy fit dire, que c'estoit à luy, qu'il estoit obligé d'estre accommodé de ce bel ornement, en recompense du mépris qu'il auoit fait d'un Gentilhomme de sa Nation, parce qu'il estoit Esclaue: cette vengeance fut subtile, mais trop rude & trop malicieuse.

RELATION XLII.

L'Ingenieur Renegat.

LE libertinage produit des personnes, auxquelles il est indifferant de seruir à Dieu, ou au diable, moyennant qu'ils en peuuent emporter quelque gloire, ou quelque profit. De ce nombre fut l'Ingenieur François, que les Estats des Prouinces vnies enuoyerent avec leur secours au Duc de Bragance, pretendu Roy de Portugal l'an 1641. lequel estant pris des Corsaires d'Alger, fut decouvert par le Capitaine qu'il estoit maistre Ingenieur de feux d'artifice, & principalement fort sçauant aux compositions du feu Grec, dont on se sert aux attaques sur la mer. Le Capi-

tainie iugeant que ce François luy rendroit grand service, l'achete en la place publique où l'on vend les prisonniers. Les vanteries de cét Ingenieur de pouuoir mettre le feu aux vaisseaux, & brûler les voiles & les cordages, luy acquirent les bonnes graces de son Patron, lequel se preparant pour aller en course, luy donne de l'argent pour acheter les choses necessaires à ses compositions, avec promesses de luy donner de grandes recompenses, s'il effectuoit ce qu'il promettoit; & au contraire des menaces, s'il le trompoit. L'Ingenieur prepare ses inuentions, & s'embarque avec son Patron accompagné des autres vaisseaux Corsaires; & ayans quelques iours croisé la mer Mediterranée, ils découurirent deux nauires de Malaga, assez bien armez, auxquels ils donnerent la charge avec leur artillerie, ce que faisoient aussi les deux nauires en échange, mais d'autant qu'ils n'en tiroient aucun profit, le Capitaine mit à bord, s'accrochant avec le nauire Chrestien, & comme pas vn Turc n'eut l'assurance d'entrer, l'on eut recours à l'artifice de l'Ingenieur Esclave, lequel fut appelé pour faire preuve de son industrie, il iette vn feu d'artifice sur la poupe du nauire Chrestien, lequel fit son effet, & les Chrestiens contraints de se rendre, ou de brusler tout vifs. L'on attribuoit cette victoire à l'Esclave Ingenieur, lequel en conceut de l'orgueil, qui luy fit faire des plaintes, en disant qu'il n'estoit pas recôpensé selon ses merites. Les Armeurs apprirent, qu'il s'estimoit misera-

ble, & qu'il feroit de plus grandes merueilles avec son esprit, si on luy permettoit de renier, & si on luy donnoit la liberté. Le succès de la première entreprise leur promettoit la vérité de ce langage, & sur l'esperance d'en tirer vn grand profit, ils furent trouver le Capitaine, Patron de l'Ingenieur, luy promettans de luy donner la valeur de son Esclaue, à condition qu'il le laisseroit renier, comme il en auoit enuie. Ce qu'il fit pour le respect des Armeurs ses Maistres, & l'Ingenieur se rendit Turc, par vaine gloire & par legereté, sans y estre forcé par aucun mauuais traictement ou desespoir de n'estre pas racheté. Au bout de deux mois de son esclauage, il s'habilla à la Turquie, ne voulant pas regarder les Chrestiens, ceux mesme de sa Nation, dont vn Esclaue prit la liberté de luy dire qu'il s'étonnoit de le voir en cét equipage: *Je vous entends*, luy dit l'Ingenieur entrecoupant son discours, *vous me connoissez, j'ay seruy le Roy de France mon Seigneur, le Roy d'Espagne, les Estats du Pays bas, tant qu'ils m'ont bien payé; j'en feray de mesme icy, & puis j'iray chercher fortune ailleurs*, & disant cela abandonne son compatriotte. Peu de iours apres, le Capitaine qui auoit esté son Patron, partit en course avec son Ingenieur, & ne trouuans rien à écumer sur la mer Mediterranée, ils passent le détroit, & viennent dans l'Ocean, où à la hauteur de Lisbonne ils donnent la chasse à quelque nauire Anglois, lequel ils trouuerent assez bien monté, & de bonne

defen
de l'a
taine
nien
de p
uent
il, q
pe f
calib
a da
la f
par
vn
hom
sus
rie
l'esc
ioin
mes
me
con
aue
deu
qua
sur
cou
l'In
le
pré
Tu
Ecl
faç
qu
fai

defense : tellement qu'ils iugeoient à propos
 de l'attaquer de loin. Pendant cela le Capi-
 taine consulte avec ses Officiers , & l'Inge-
 nieur sur les moyens de presser leur ennemy
 de plus près , il leur fit accroire que son in-
 uention seroit la plus vtile : *Le vaisseau*, dit-
 il , *que nous attaquons a la prouë & la pou-*
pe fort eleuées , & l'artillerie de plus grand
calibre que la nostre , & à cause de cela il y
a danger d'estre coulé à fond , si l'on aborde,
la force n'y peut rien , il le faut emporter
par la subtilité de quelque inuention : ie scay
un expedient de l'emporter sans perdre un
homme , l'avantage que nous sommes au des-
sus du vent chasse la fumée de nostre artille-
rie vers nostre ennemy , ie me mettray dans
l'esquif , & estant couuert de la fumée, ie me
joindray au nauire Chrestien , & y attacheray
mes feux d'artifice , dont l'effet de la flam-
me vous auertira de vous approcher. Son
 conseil fut approuué, & ensuite l'Ingenieur
 avec ses inuentions se met dans l'esquif avec
 deux Esclaves , auquel le Capitaine ioint
 quatre Turcs, & on lasche les canons à me-
 sure que l'Ingenieur auoit besoin d'estre
 couuert de la fumée. Mais à cette occasion
 l'Ingenieur meditoit bien autre chose , que
 le Capitaine ne pensoit pas : car se voyant
 près de l'Anglois , il fit accroire aux quatre
 Turcs, qu'il auoit besoin des deux Chrestiens
 Esclaves , pour l'assister , & occupa de cette
 façon les mains des Turcs aux rames de l'es-
 quif , & se mit à la prouë , derriere leur dos,
 faisant semblant d'aprestre son feu d'artifi-

ce ; mais au lieu de celà , il degaisne vn courtelas Turque , & tuë les deux Turks qui estoient deuant luy, leur baillant deux coups dans les reins , & passant ceux-cy , se ruë sur les deux autres avec vne promptitude admirable , lors qu'ils commençoient à s'appercevoir de l'accident pitoyable de leurs compagnons , dont ils furent tellement effrayez qu'ils demanderent la vie ; ce qu'il leur accorda , comme estant le plus fort avec les Esclaues , qui s'armoient des armes des premiers tuez , leur commandant de ioindre l'Anglois , duquel il fut receu au signal de son mouchoir , laissant flotter l'esquif avec les deux Turks tuez , d'où il apprit au Corsaire que son Ingenieur l'auoit trompé ; & mettant toutes ses voiles au vent , il fit toute la diligence possible pour euter la puissance de ceux qu'il croyoit déjà auoir en la sienne , se repentant de s'estre trop fié à vn homme , qui n'auoit gardé sa foy , ny à Dieu , ny à son Roy , & qui ne cherchoit qu'à seruir pour de l'argent , quand c'eut esté au diable.

RELATION XLII.

L'Esperance trompée.

Selon le prouerbe , chacun se doit mesler du mestier qu'il a appris , sans se laisser tromper à la presumption ou à l'esperance , laquelle traïsne apres soy des malheurs , & vnerepentance inutile , comme la preuue suivante fera voir.

L'an 1639. vn garçon de dix-huict ans , natif de Ceuta en Afrique , appellé *Francisco Mendez* , ayant seruy de Page à Dom Fran-

cisco
meur
fut
dans
renfo
recon
creue
Ham
cer ef
ordin
Roy
de C
golfa
troit
May
Capi
à des
le ve
dats
soier
dere
jet q
ne ch
feres
de se
tour
bour
trou
les p
que
bon
euss
pille
le V

cisco Villegas, Cheualier Espagnol, qui demouroit à Gilbratar, & estoit son Parrain, fut mis au seruice du Roy par son Maistre dans vne compagnie de Recreues, pour renforcer les garnisons de Naples, avec des recommandations au Capitaine. Les Recreues furent embarquées dans vn vaisseau Hambourgeois, que l'on auoit arresté pour cet effet, à faute d'autres, comme il est fort ordinaire en Espagne, quand le seruice du Roy le requiert. Ils leuent l'ancre en la baye de Cadis, & singlent en pleine mer, s'engolfans en la mer Mediterranée par le détroit de Gilbratar, où sur la hauteur de Mayorque le vent leur deuint contraire, le Capitaine & l'Alfier se firent mettre à terre, à dessein de retourner au Nauire si-tost que le vent seroit fauorable. Cependant les Soldats qui estoient forcez de seruir, & passoient le nombre des volontaires, persuaderent à ceux-cy de se mutiner, prenans sujet que leurs Officiers faisoient en terre bonne chere, pendant qu'ils souffroient les miseres de la mer. Ils complotent ensemble de se rendre maistres du Nauire, & de retourner en Espagne. Les Matelots Hambourgeois, ne sçachans point leur dessein se trouuerent en vn instant tous arrestez & les pieds pris au trauers d'un tronc de bois, que l'on appelle *cepo*, en bas sur le last, avec bonne garde auprès d'eux, & comme s'ils eussent fait quelque prise d'importance, ils pillerent la poupe, élisans pour gouverner le Vaisseau deux Soldats, qui auoient fait le

282 RELATIONS PARTICVLIÈRES

voyage des Indes , lesquels comme les plus experts de toute la troupe , prirent le commandement. Tout alloit fort bien pendant qu'ils n'auoient point d'aduersaires , mais ayant fait quelques heures de chemin , ils découurirent vn Nauire avec le pavillon vert sur le mast ; pour peu sçauans qu'ils estoient , personne ne doutoit que ce ne fût vn Corsaire d'Alger , & voyans qu'il prenoit sa route droit à eux , ils se mirent en defence , rangeans 80. hommes sur le tillac , armez de mousquets & de demy-piques , enuoyans le reste en bas , à la place d'armes , pour auoir la conduite du canon. Le Corsaire qui estoit adroit , leur oste le vent , & leur donne vne charge avec 16. pieces de canon , dont deux ou trois furent tuez , & les cordages & les voiles quelque peu endommagez. Les Espagnols qui estoient entre les deux ponts , répondirent avec douze pieces , mais sans effet , car ils ne sçauoient pas la mesure , & ce qui estoit le pis , ayans déchargé ils n'eurent pas l'adresse de les recharger , & de les lier , ce qui fut cause que les affusts , & les pieces rouloient avec le mouvement du nauire. Les deux Commandans estoient empeschez au timon , d'où ils disoient les ordres qu'il falloit obseruer , mais comme tous leurs gens n'entendoient pas les termes de la mer , aussi executerent-ils à la bolline les commandemens qui tendoient à l'eschote. Le Corsaire voyant tant de monde sur le tillac , n'eut pas l'assurance de s'accrocher , mais remarquant que l'ar-

tiller
besog
de po
doub
rinier
entre
me F
leur
les f
leurs
que d
tillac
cette

Me
taque
cond
mun
& qu
cette
les E
parle
ponc
auoi
d'est
l'affi
vang
don
stes.
pagr
dan
tem
de fa
pus
té, l

tillerie de ses ennemis n'estoit plus mise en besogne, il eut opinion qu'il y auoit faute de poudre, & esperant auoir le dessus, il redoubla ses coups. Alors ces nouveaux mariniers commencerent à voir, qu'ils auoient entrepris le gouuernement du vaisseau, comme Phaëton celuy du Soleil, & songeans à leur conseruation, ils se resoluent d'oster les fers aux Matelots, & de mettre entre leurs mains la direction du canon, pendant que de toutes leurs forces ils defendroient le tillac, deputans vn Ambassadeur qui leur fit cette belle harangue :

Messieurs les Lutheriens, le batteau est attaqué des Turcs, on vous accorde la liberté, à condition de nous assister contre l'ennemy commun. Il crût porter d'agreables nouvelles, & que les prisonniers seroient tres-aises de cette grace, mais il fut bien estonné, que les Hambourgeois, lesquels en leur façon de parler, sont les Gascons du Nort, luy répondirent, qu'ils acheueroient ce qu'ils auoient entrepris, qu'ils estoient resolu d'estre Esclaues de leurs ennemis, refusans l'assistance qu'on leur demandoit, pour se vanger de l'affront de ces amis pretendus, dont ils auoient esté traittez comme des bestes. Ce Deputé en fait rapport à ses Compagnons, qui en furent tous interdits. Pendant cela le Corsaire ne perd point son temps, & leur donne vne charge de barres de fer, de laquelle les cordages furent rompus, les voiles déchirez, vn arbre emporté, le tillac couuert de morts & de blesez,

les ordres des Commandans mal-donnez, & encore moins entendus, & obferuez; ce qui caufa le defordre, & la confufion parmy le cry effroyable des bleffez, qui ne pouuoient eftre penfez, dautant que le Chirurgien eftoit enchainé; tellement que les autres par defefpoir perdirent courage. Le Capitaine Corfaire s'apperceuant que le Vailfeau qu'il attaquoit, eftoit demonté, & en defordre, cria, *Ameina*, ce que ces pauvres defefperez n'entendoient pas, encore bien qu'ils ne fouhaittaffent que de fe rendre; ce que toutefois le Corfaire leur voulut dire, afin qu'ils euflent à deualer la grande rade fur le tillac, & à oster le drapeau de la poupe. Le Corfaire interpretoit leur ignorance pour mépris, & s'approcha pour leur donner vne double charge, mais voyant qu'ils mettoient les armes bas, & qu'ils faisoient des fignes avec leurs mouchoirs fur les chapeaux, il enuoye à bord l'efquif avec vn efquadre de 15. Turcs, lesquels monterent fur le tillac, apprirent l'eflat du vailfeau, le pillerent, & par compaffion manderent le Chirurgien du Turc, pour penfer les bleffez, jettans en mer les morts, & les defefperez, & mirent les inutiles à l'efclavage. Les Efpagnols furent mis à la chaîne du vailfeau Corfaire, & les Hambourgois demurerent où ils eftoient avec fix Turcs qui les gardoient. Le Corfaire s'en retourna à Alger, où ces Efclaves furent vendus; entre lesquels eftoit Francisco Mendez, qui en donna auis à fa Mere, pauvre vefue qui

D
demeu
nature
en Efp
elle an
fils, qu
où elle
ces nou
nous,
té, do
ureté d
leurs.
& y fuf
des let
dens d
m'écrit
Chreft
quel il
deux,
maistr
les cin
pour f
quoit
les rec
uy de i
l'on ef
té, vo
eftoit
dez, l
laquel
claué,
le voy
quatre
toient
accide

demeuroit à Ceuta, laquelle par vn amour naturel, fit tant, que passant & repassant en Espagne pour y recueillir des aumônes, elle amassa 250. patagons, écriuant à son fils, que son Patron l'enuoyeroit à Tituan, où elle feroit payer sa rançon. Ayant receu ces nouvelles, François fut embarqué avec nous, remply de ioye de recouurer sa liberté, dont il auoit desespéré à cause de la pauvreté de sa Mere, & le peu d'apparence d'aileurs. Nous arriuasmes ensemble à Tituan, & y fumes mis à la Masmore, où ie receus des lettres de mon Compagnon Renier Saldens dattées de Ceuta, au pied desquelles il m'écriuit, qu'il y auoit avec moy vn Esclaue Chrestien, appelé Francisco Mendez, auquel il me prioit de donner vn Patagon ou deux, s'il en auoit besoin, que son ancien maistre Dom Francisco Villegas donneroit les cinquante patagons, qu'il falloit encore pour son rachat, & que sa Mere s'embarquoit de Ceuta pour aller à Gilbratar, pour les receuoir; dont Francisco Mendez fut rayuy de ioye, mais elle dura peu: car comme l'on estoit encore sur le discours de sa liberté, voicy vne voix qui s'écrie à la treille, qui estoit sur le paué de la rue, *Francisco Mendez*, lequel leuant les yeux, voit sa Mere, laquelle le mesme iour auoit esté faite Esclaue, sur le Brigantin, qui d'ordinaire fait le voyage de Ceuta à Gilbratar, qui sont quatre lieues, où les Soldats Portugais s'étoient negligez par leur yvrognerie. Cét accident pitoyable rendit la Mere & le Fils

286 RELATIONS PARTICVLIÈRES
desesperez pour iamais de liberté, au mes-
me iour qu'ils se deuoient embrasser hors de
l'Esclavage.

R E L A T I O N XLIII.

La Pieté impie d'un Esclaue Islandois.

ENcore bien que les Islandois crussent
n'auoir point d'autres ennemis que la
pauvreté, & la glace, dont l'une leur est per-
petuelle, & l'autre leur dure huit mois par
an; neantmoins Alger leur enuia, par son
auarice detestable, le bien de la liberté qu'ils
possedoient seul, sans enuie d'aucune Na-
tion du monde. Lors que ie partis d'Alger,
l'an 1642. vn garçon couuert à la Turque me
vint trouuer, lequel ayant appris que i'e-
stois Esclaue Dunquerquois, & que i'auois
dessein de passer par Madrid, me bailla vne
Requete, tres-bien couchée en Latin, me
prian de la presenter à l'Ambassadeur du
Roy de Danemarck, près de sa Majesté Ca-
tholique: ie fus étonné de cette conjunction
de circonstances, qu'un Turc demandoit
quelque chose en Latin d'une personne de
la Nation Danoise; ie ne pouuois pas iuger
au langage Franco, avec lequel il m'auoit
abordé, qu'il estoit tel que i'appris depuis,
c'est pourquoy ie voulus m'éclaircir de cette
auanture. Vous pouuez, me dit ce garçon,
*faire le plus grand œuvre de charité, que ia-
mais Chrestien fit à un Chrestien*, & conti-
nuant, il me raconta tous les accidens de sa
vie, pour me faire voir la Iustice de ses pre-
tensions. *Il y a quelques années, dit-il, qu'un
Islandois Renegat, ayant esté long-temps en*

course
faire a
ché de
vers l'
pour p
uoient
monde
taine,
prise j
peu d
assuré
Isle, &
esquis
ames
au va
rent e
estre
Plusie
d'autr
chetez
stamm
quelq
Dane
passio
ra est
sadem
ne se
m'ini
re: es
natif
avec
viens
claue
na la

course avec les Corsaires de cette Ville, sans faire aucune prise, proposa au Capitaine, fâché de n'avoir rien attrapé, de faire voile vers l'Islande, & d'y mettre pied à terre, pour prendre des Islandois, lesquels ne sçavoient point qu'il y eût de ces Barbares au monde. La proposition fut agréée du Capitaine, & en suite la conduite de cette entreprise fut commise à ce perfide Islandois. En peu de temps les Turcs se rendirent en un lieu assuré, connu de l'Entrepreneur, près de cette Isle, & enuoyerent cinquante soldats avec un esquif en terre, lesquels forcerent quelque 800. ames, hommes, femmes, & enfans, d'aller au vaisseau de ces Corsaires, & puis vendirent en cette ville tous ces prisonniers pour estre Esclaves, de la façon que vous sçavez. Plusieurs moururent du changement d'air, d'autres renierent par desespoir d'estre rachetez, la moindre partie porte encore constamment le ioug rigoureux de l'esclavage, avec quelque esperance, que Christian IV. Roy de Danemarck, duquel ils sont subiets, aura compassion d'eux, à laquelle ils croient qu'il pourra estre ému, par l'entremise de son Ambassadeur resident à Madrid. Puis poursuivant, ne soyeZ point étonné, me dit-il, que ie m'interesse avec tant de passion en cette affaire: estant Turc, & habillé à leur mode, ie suis natif d'Islande, & ie fus enlevé de mon País avec ma Mere, & le reste de la troupe, que ie viens de dire. Apres avoir esté deux ans Esclave, mon Patron venant à mourir, me donna la liberté, à condition de renier, laquelle

i'ay executée pour procurer la liberté à ma pauvre Mere, laquelle souffroit vn insupportable esclavage, travaillant peniblement tous les iours, & estant battüe sans pitié. Depuis mon affranchissement i'ay esté à la solde du Bassa, allant en course, & ayant épargné quelque cent Patagons, avec lesquels ie pretendois racheter ma Mere d'un More, duquel elle estoit Esclave, mais le chien ayant veu mes offres, la traitta plus mal qu' auparauant, pour me faire donner deux cent patagons, & ie n'eus point de repos, que ie n'eus employé tout mon credit pour recouurer les autres cent patagons, qu'un Turc homme de bien me presta, moyennant qu'il auroit ma Mere en gage, où elle est maintenant assez bien traittée, mais si ie venois à mourir, elle seroit reduite comme auparauant, & ne jouyroit point de la liberté toute sa vie. Ce discours m'ayant émeu à pitié, ie donnay tous les témoignages possibles, pour assurer ce garçon de la bonne volonté que i'auois, d'adresser cette requeste; & depuis estant arriué à Madrid, ie fus trouver l'Ambassadeur de Danemarck, le sieur Hilaire Vlefeldt, Cheualier de naissance illustre, orné de vertus, auquel ie fis la relation du contenu de la requeste, laquelle i'auois perdu en faisant naufrage, il me promit d'en auertir le Roy de Danemarck, me témoignant beaucoup de bien-veillance.

Depuis estant de retour en Flandres, comme le sieur Bernard d'Aranda mon Frere, quelque temps apres, passa par chez nous pour les affaires du Roy de Danemarck, &
de

de C
deur
il e
Roy
bass
cher
cett
son
corp

L
pri
pru
mai
def
leur
& d
d'ar
que
les
per
gal
mo
pas
Co
les
dit
163
cou
ne
ils
De

de Cornificio Vlefet, Frere de cet Ambassadeur, & grand Maistre dudit Royaume, dont il estoit Gentil-homme, il m'assura que le Roy de Dannemarck, sur l'avis de son Ambassadeur, par la voye de Liouourne auoit racheté ces pauvres Islandois, & entr'autres cette Mere, dont le Fils auoit abandonné son ame, pour luy acquerir la liberté du corps, par vne pieté impie.

RELATION XLIV.

Les malheureux Corsaires.

LEs Entrepreneurs' sont estimez selon le bon ou le mauuais succez de leurs entreprises; on les fait passer pour courageux & prudents, si la fortune leur est fauorable: mais s'ils en reçoient quelque reuers, le desastre leur est assigné pour chastiment de leur temerité & folie. L'on a veu des pirates & des voleurs, qui se sont rendus Generaux d'armées nauales, & de puissans Monarques, louiez & honorez par vn moyen que les autres ont esté méprisez, iusqu'à estre pendus, ou mis à la rame de leur propre galere. Quatre Cadets François seront témoins de ce sentiment commun, ie ne dis pas qu'ils estoient Pirates ou voleurs, mais Corsaires à deux patentes. La naissance ne les auoit pas pourueus de grandes commoditez, mais leur courage les fit resoudre l'an 1636. d'armer vn Vaisseau pour aller en course, afin de faire quelque bonne fortune, amassans enuiron 15000. francs, dont ils equiperent vne Fregatte de dix pieces. Deux d'entr'eux, qui estoient Cheualiers de

290 RELATIONS PARTICVLIÈRES

S. Iean de Malthe, procurerent vne commission de cette Religion, contre l'ennemy commun des Chrestiens, les autres celle de sa Majesté Tres-Chrestienne, le bruit de cet armement, qui se fit à la Rochelle, assembla quatre-vingt Cadets, lesquels avec les Armeurs, vn bon Maistre de nauire, & trente six Matelots estoient capables d'entreprendre des exploits de valeur. Tout estant prest, ils font voile, avec dessein de croiser la mer d'Espagne, entre Cadis & S. Lucar, & d'y mettre vn homme en terre, habillé à l'Espagnole, qui sçauoit la langue du Pays, pour espier les Nauires qui deuoient partir, & iugeans qu'ils y auoit plus d'auantage, d'arborer le pavillon de France, & ainsi les mettre en leur pouuoir. Le pavillon de la Religion de Malthe deuoit seruir contre le Croissant, & particulièrement contre ceux d'Alger, & de Thunis, avec lesquels la France auoit paix, bien qu'elle fust mal obseruée de part & d'autre, selon la resolution. Le sixième iour apres leur départ ils mettent de nuict vn homme en terre avec l'esquif, près de Cadis, qui retourna la nuict suivante, rapportant qu'vn Nauire chargé de vin, de petite defense, estoit prest à faire voile, auquel ils donnerent la chasse, deux iours apres ils le prirent, & se desfirent de l'embarras des prisonniers, les mettant en terre. Le goust de ce vin augmenta le courage, conceuans vne bonne opinion de leur valeur. Le troisième iour apres cette bonne fortune, ils

décoururent deux Corsaires d'Alger, auxquels ils donnent la chasse avec le pavillon de la Religion. Les Corsaires se fians à leurs forces, & iugeans de celles de nos Cadets, les attendent à voiles broüillées. Cependant ces Auanturiers consultent sur l'attaque, & furent d'avis d'aborder le plus grand des Corsaires, d'y entrer l'espée à la main, & d'abandonner leur propre Fregate, laquelle ne pouuoit auoir l'auantage du Canon sur le Corsaire armé de 24. pieces de fonte. L'ordre fut donné en suite de la resolution; mais le Corsaire qui n'estoit pas vn petit maistre en ce métier, s'en apperceut à l'animosité de leur approche, & les voyant assez près de luy, déploya ses voiles, pour se garantir de l'accrochement. Ce changement impreueu ne troubla pas peu ces Entrepreneurs, qui pourtant ne laisserent pas de saluer en passant leurs ennemis de leurs dix pieces de canon, mises sur vn costé, en receuant autant de la part du Turc. Ils entreurent inutilement plusieurs fois l'abord, comme estant l'vnique moyen de remporter la victoire, mais les Corsaires s'en détournent, se seruans seulement des canonnades, dont ils combattoient, iusques à ce que par malheur il passa vne balle de six liures au trauers de l'arbre de la Fregate, qui leur fit broüiller la voile, de peur que le vent ne rompist l'arbre qui auoit esté fendu par ce furieux coup: Ils se defendirent courageusement, & ils eussent défaits les Mahometans, si le bruit de leurs canons

292 RELATIONS PARTICVLIERES

n'eut appellé cinq autres vaisseaux Corsaires d'Alger, qui s'approcherent trois heures apres, lesquels avec les deux combattans firent vne esquadre de sept, formans vne demie Lune, dont cette malheureuse Fregate fut canonnée de tous costez. Avec tout cela le courage ne manqua point à nos Cadets, car ils se defendirent valeureusement l'espace de neuf-heures, pendant lesquelles ils tirerent six cent coups de leurs dix pieces; mais comme le nombre des chiens sont cause de la mort du lièvre, à la fin la Fregatte percée de tous costez, dessus & dessous, l'eau commençoit à entrer au fond, rauissant malheureusement à ces braves Cadets le moyen plustost que l'ardeur de se battre. Les sept Corsaires enuoyerent leurs esquifs, pour sauuer ces infortunez, dont la pluspart furent contraints de se mettre à la nage, pour n'estre pas tirez à fond avec leur vaisseau, se rendans Esclaues. Ils furent partagez entre les sept Corsaires Turcs, lesquels estant contraints de se rétablir, retournerent à Alger, où ces nouveaux Esclaves eussent esté vendus à vil prix à cause qu'ils auoient la reputation d'estre pauvres & mal-aisez, si vn traistre Chrestien, Officier de la chambre du commerce de France, pour obtenir la bonne grace du Bassa, & du General Pegelin, ne les eut trahis, prenant secretement avec eux part à l'achat de nos quatre Armeurs, & donnant vn malheureux conseil de les battre, & de les menacer de les mettre à la rame, sans consentir que l'un

fût racheté sans l'autre : ce qui fut fait apres sept ans d'esclavage, ayans souffert vne infinité de miseres, à la fin de l'an 1642. pour la somme de six mille ducats : n'ayant acquis par leur courageuse conduite, & genereuse resolution, aucune gloire, parce que l'issuë de leur entreprise fut malheureuse.

R E L A T I O N X L V.

La Pieté superstitieuse trompée.

LA suivante Relation ne sera pas vn mauuais apologue pour représenter la verité de ce que l'on ne peut aspirer aux Couronnes du Ciel, sans auoir combattu comme il faut, & avec courage icy bas en terre.

Le General Pegelin croisant l'an 1641. avec ses galeres Corsaires la mer Mediterra- née, on l'auertit que l'eau douce commen- çoit à faillir, & se trouuant lors proche de Tremesen, il donna ordre de voguer en vn certain lieu, entre cette ville & celle d'Oran, où il sçauoit qu'il y auoit vne Fontaine. Au bord de cette place il fit mettre en terre cent Esclaues, enchaînez cinq à cinq, chacun chargé sur le dos d'vn petit tonneau, con- duicts par cinquante Mousquetaires, com- mandant qu'ils eussent ensemble à faire l'ai- guade à cette Fontaine, éloignée de la mer d'vn quart de lieuë. Pendant qu'ils furent en chemin, le General prit l'air de la terre, se promenant aux enuirs de la marine, où les Alarbes ne tarderent gueres à porter des rafraichissemens à vendre, comme c'est l'ordinaire. Ils furent suivis d'vn Gentil-

homme More, qui demeueroit, proche delà, lequel vint baiser les mains au General, luy faisant present de raisins, figues, limons, poules, & semblables rafraichissemens, qu'il auoit fait porter avec luy par ses Domestiques. Le General l'en remercia, luy offrant son seruice, & commencerent à causer ensemble. Le More qui n'auoit iamais sorty de son village, ny frequenté qu'avec des Alarbes à demy sauuages, ny estudié qu'avec quelque Cherif ou Marabout, qui luy auoient expliqué les sottises de l'Alcoran à leur caprice, estoit fort simple, & entierement attaché à la fausse pieté de leur Religion, laquelle fut cause qu'il se mit à plaindre au General Pegelin de sa fortune, laquelle luy auoit élargie grand nombre de Chameaux, Moutons, Bœufs, & Sujets: mais nonobstant cela qu'il estoit malheureux à cause d'une chose, qui luy importoit plus que tout le reste. Le General fut curieux de la sçauoir: *C'est*, répondit le More, *que ie ne suis pas si grand amy de nostre Prophete Mahomet, comme vous.* Le General, qui en son cœur se rioit de Mahomet, & de toutes ses superstitions, dissimulant le defect de sa croyance, luy demanda serieusement, pourquoy il n'estoit pas si grand amy du Prophete? *Parce*, repliqua le More, *que vous auez sacrifié avec vostre cimenterre tant de Chrestiens, qui est le plus agreable seruice, que l'on peut rendre au Prophete, & moy en toute ma vie, ie n'ay tué que des Sangliers, qui est un seruice à la verité, mais nullement compa-*

rabl
à v
de
Chr
elle
se s
esto
lard
qu'
mo
de l
non
ten
fice
le p
ses
tira
ost
l'E
ma
rob
gu
ob
Esp
gu
est
ler
les
uo
de
ser
to
gn
gé

vable au vostre ; i'aurois beaucoup d'obligations à vostre Seigneurie , si elle me faisoit la grace de me permettre de tuer vn de ses Esclaues Chrestiens , qu'elle en a si grand nombre. Et elle me rendroit heureux , d'auoir fait vne chose si agreable au Prophete. Le General qui estoit d'vne humeur assez railleuse & gail-larde , luy accorda sa demande , pourueu qu'il se tint derriere la colline , qu'il luy montroit à cent pas delà , luy promettant de luy enuoyer vn Esclaue, dela Nation qu'il nommeroit : le More ne perdit point de temps, & choisit vn Espagnol , c'est le sacri-fice , dit-il , remerciant le General avec joye, le plus desiré du Prophete , parce qu'ils sont ses plus grands ennemis , & avec cela il se re-tira à la colline. Le General fit incontinent oster le fer du pied de l'Espalder , qui est l'Esclaue le plus adroit de toute la galere à manier la rame , & pour l'ordinaire le plus robuste : car c'est luy qui commence à vo-guer , & qui donne la mesure que doiuent obseruer tous les autres. Cet Esclaue estoit Espagnol , & auoit la connoissance de la lan-gue Arabe , & Morisque, d'autant qu'il auoit esté soldat à Oran. Le General luy fait bail-ler vne espée & vn poignard , & luy raconte les discours qu'il auoit eu avec le More, l'en-uoiant le chercher derriere la colline , avec defenses expresses de luy faire du mal , mais seulement de luy donner l'épouuante. Aussi tost que le More appercent l'Esclaue Espa-gnol , croyant qu'il venoit pour estre égor-gé , il se mit à genoux , commençant à faire

son Afala, qui est leur Oraison, pour bien-faire son sacrifice, & le rendre plus agreable à son Prophete, mais se relevant, il vit devant luy vn homme robuste & armé, contraire à ce qu'il attendoit, qui le fit trembler d'effroy & de crainte; neantmoins voyant qu'il estoit obligé de se battre, au lieu de faire vn sacrifice, il reprend courage, & tire son cimeterre, pour se garantir de l'espée & du poignard de son Aduersaire, lequel par son adresse n'eut pas grand' peine à gagner les armes du More, qui croyoit auoir échappé la mort; s'esquiuant d'entre les mains de l'Espagnol, & gagnant le tour de la colline, il se retire tout effroyé vers Alli Pegelin, auquel il fit ses plaintes, que le Chrestien Espagnol, qu'il auoit enuoyé, estoit venu armé. Le General se riant de ce pauvre niais, luy dit: *C'est ainsi que vous deuez plaire au Prophete, si vous voulez meriter comme moy: car c'est de cette façon que ie sacrifie les Chrestiens, laquelle est agreable au Prophete; il n'est pas bien aisé que l'on tuë vn homme qui ne se peut defendre. Mahomet pendant sa vie estoit vaillant & honneste homme: allez, dites à vostre Cherif (c'est vn Prestre) qu'il vous interprete mieux le sens de l'Alcoran, renuoyant ainsi le Gentilhomme More tout honteux, & se riant de sa pieté superstitieuse.*

RELATION XLVI.

L'Auarice masquée.

LA cruauté & la Religion sont les voiles de l'auarice des Turcs enuers les Chre-

stiens : mais comme ces pretextes ne peuvent servir contre ceux de leur Secte, ils y employent l'orgueil & leur pouuoir. L'an 1640. il n'y auoit qu'un ou deux Prestres à Alger, dont les Esclaues du General Pegelin estoient fort incommodez en leur Eglise du Bain, c'est pourquoy ils deputerent à Ali Pegelin l'Espalder, qui est l'Esclaue le plus robuste, & à cause de cela le premier & le plus honoré de la galere, & du Bain, lequel seul a le credit de parler au Patron, quand il luy plaist; par la bouche duquel la generalité des Esclaues & des Galiottes fait remontrer ce qui les concerne. Cet Espalder nommé *Iuan Sanches*, (le mesme qui aiusta le More, comme ie rapporte en la Relation precedente) fut parler au General, luy remontrant qu'il y auoit quelques semaines qu'il auoit pleu à sa Seigneurie de faire esperer à ses Esclaues Catholiques, qu'elle acheteroit le premier Prestre qui seroit à vendre. Ayant eu auis qu'il y en auoit vn qui estoit arriué depuis peu, qu'ils le supplioient de vouloir faire cette grace à ses tres-humbles Esclaues. Le General promit qu'il le feroit, & de fait il se trouua au marché, où estoit exposé vn Prestre de l'Ordre de saint Dominique, Conuentuel de Malaga, Licencié en Theologie, appelé *P. Bartholomeo de Ledesma*; le General disoit à tout le monde, que ses Esclaues luy rompoient la teste pour auoir vn Prestre, afin que personne n'eust pas l'assurance d'encherir sur luy. L'on vient au Prestre, & l'on crie *Ar-*

N y

rache, arrache: c'est à dire qui en donnera d'auantage: Pegelin en offre 400. paragons, & vn autre Turc 10. paragons au dessus, le General se mit en telle colere, qu'il eust tué ce Turc, s'il ne se fust osté delà, en disant 400. d'auantage, & adioustant, *ya-t'il quelqu'un si hardy & si temeraire, qui ose encherir sur moy?* dont il fit peur à chacun, tellement, qu'aux ventes qui se faisoient depuis, personne n'osoit offrir plus que luy, ce qui luy valut beaucoup, achetant à vil prix. Ce Prestre nous seruit avec grande satisfaction l'espace de quinze mois, au bout desquels il fut trouuer Pegelin, qui voulut auoir 1500. paragons de rachat, en la place de mille qu'il auoit employé; à quoy le Pere repliquant que sa Seigneurie l'auoit acheté par caprice, & qu'il ne valoit pas tant. *Vous auez raison,* dit Alli, *i'ay gagné par cet achat, que pas vn Turc n'ose mettre encherre quand i'offre; mais vostre personne a causé mon caprice, il faut que vous le payez avec la iournée & l'interest, & sans cela creuez icy.* Le Pere n'eut point d'autre réponse, il luy falut importuner ses Parens & ses Amis, pour amasser 1500. paragons, avec lesquels il deuint libre.

RELATION XLVII.

L'Esclavage Imaginaire.

IL arriue quelquefois qu'aucuns Chrétiens, qui sont en la puissance des Turcs, soit moins Esclaues de leurs Maistres, que les hommes de leurs passions; & si l'on considere bien leur condition, on auoiera que leur esclavage ne sera point mal rangé entre

les choses du monde, que le Satirique Espagnol Queuedo nomme Imaginaires.

L'an 1641. les Corsaires ayant sur la hauteur de Minorque attrapé vn Brigantin, avec quelques personnes qui passioient à Genes, les presenterent à vendre sur le marché d'Alger, comme c'est l'ordinaire; i'y passois par cas fortuit, & i'apperceus qu'entre ces nouveaux Esclaves il y en auoit vn habillé d'un habit de velours rouge, tissu de fleurs noires, plus déchiré qu'usé, lequel fut vendu quatre cent patagons. Je iugeois lors que cét habit auoit seruy dessous la soutane d'un Ecclesiastique de qualité. Quelques iours apres, allant au Bain de la Duane, (qui est celuy de la Ville, où les Esclaves trauaillent aux oeuvres publiques) ie trouuay cét Esclave, qui auoit troqué son habit de velours, pour celuy de Prestre à la mode d'Alger, fait à la façon d'une tunique iusques aux genoux, de drap, de couleur de feuille-morte, telle que portent les Capucins en ces Pais-bas, taillé avec grande negligence, & mal approprié au corps, n'ayant point fait sa barbe depuis long-temps, mal chaussé, en vn mot en tres mauuais ordre, appuyé contre la porte de l'Eglise dudit Bain. Et voyant que la premiere veüe ne m'auoit point trompée, ie luy fis la reuerence, le consolant de son malheur, & luy souhaitant la liberté; il m'en remercia, avec beaucoup de courtoisie, & fîmes connoissance, ayans plusieurs discours ensemble, qui établirent vne grande familiarité entre nous deux; par laquelle ie

remarquois qu'il n'aymoit la conuersation des Espagnols ou des Italiens, de peur d'estre reconnu, ayant caché son nom sous celui de *Francisco Talles*, pour eniter ce peril. Le septième de Decembre, de l'an 1641. la veille de Nostre-Dame, les Esclaues du Bain de la Duane representerent de nuit au mesme Bain vne Comedie en Espagnol, assez bien faite sur l'Histoire de Belisaire, à laquelle ie fus inuité par ce bon Prestre, y allant avec la permission de coucher hors du logis de mon Patron Mahomet Celibi Oiga. Comme ie fus au Bain, i'y trouuay tous les Cabarets pleins d'Esclaues, qui beuuoiert & fumoient à merueille, en attendant la Comedie. Le Prestre m'accosta, & me mena au Cabaret dans vne chambre, vis à vis du Theatre, où il fit apporter la collation. Le respect particulier que l'Esclaue Chrestien hôte du Cabaret, portoit à ce Prestre, me rendit curieux de luy demander d'où venoit cette connoissance, veu qu'il estoit nouuel Esclaue. *Celuy*, me dit, *que vous croyez estre le Maistre, n'est que le Valet, l'Alphere Majorquin, que vous connoissez, est le Maistre de ce Cabaret, & de deux autres, auxquels il entretient trois Esclaues Chrestiens pour les deservir, qui luy rendent compte chaque semaine, du vin, & des autres choses, dont il les a pourueus; & ie suis icy mis par son ordre, & tout ce que l'hôte me baille, luy passe en compte.* Puis il me dit que cét Alphere Majorquin estoit né de Majorque, & que depuis quelques années il auoit esté fait Esclaue, ayant au commencement souffert les maux de sa condition,

mais que depuis ayant acquis la valeur d'un patagon par son industrie, il auoit tant gagné qu'il pouuoit entretenir ces trois Cabarets, qui luy rendoient beaucoup d'argent. Ce discours fit que ie ne m'estonnay plus depuis de ce que l'Alphere Maayorquin se promenoit le long du iour les bras croisez, & bien couuert, cōprenant assez d'où cela procedoit. Et dautant que ie vis, que ce Prestre auoit tant de connoissance de cet Alphere, ie ne manquay point de luy demander, ce qu'auoit fait ce Majorquin avec le tres-beau cheual, que ie luy auois veu marchander, & acheter au marché de la Ville. *Il a*, répondit le Prestre, *fait present de ce cheual à son Patron;* Et comme ie n'estois pas assez éclaircy pourquoy cet Alphere ne se rachetoit avec le prix de ce present; il me dit, que l'Alphere depuis quelques années auoit esté d'accord avec son Patron à la somme de quatre cent patagons, qu'il auoit payée, horsmis trente, lesquels il ne voulut point parfaire, pour auoir le nom d'Esclaue, & iouïr de la protection de son Patron, qui estoit homme de grand credit & autorité, avec lequel il viuoit en bonne correspondance, par le moyē de ses presens, faisant acheter par son Patron les nouueaux Esclaues de Majorque, ou d'Italie de sa connoissance, pour lesquels il remboursoit le prix, & les renuoyoit en leur pais, sans perdre l'interest de son argent, comme il estoit raisonnable. Ce qu'il fit aussi de ce Prestre peu de iours apres, n'ayant esté Esclaue que de nom, & de quelque interest de sa bourse. Ces emolumens estoient à cet

Alphere l'enuie de retourner chez luy, & d'autant que les nouvelles de ces services de l'Alphere estoient venuës aux oreilles de sa Majesté Catholique; elle luy enuoya vn ordre secret, d'y demeurer en la mesme qualité, pour ayder les Espagnols Esclaves, & assister de son Conseil les Peres Redempteurs, quand ils y viendroient avec promesse d'une honorable recompense: ce qu'il fit fidèlement, iusques à ce qu'il mourut Esclave Imaginaire, deux ans apres mon depart.

RELATION XLVIII.

La Vengeance Execrable.

TOut vice charme, ou par l'intérest, ou par le plaisir, & balance le peché avec quelque bien; la seule Vengeance est entièrement malheureuse, n'ayant pour obiet que la rage de destruire autant soy-mesme qu'autrui. Lors que nous fûmes sequestrez au Palais du Bassa, comme i'ay rapporté au discours de ma Captiuité, ie remarquay vn garçon Renegat, âgé enuiron de 12. ou 13. ans, couuert d'une Robe de soye rouge, ayant le Turban nettement entrelassé; ie vis qu'il auoit le credit d'entrer au quartier du Bassa; & dans celuy de sa femme, quand il luy plaisoit; ce qui est vne faueur en ce Pays-là: les Eunuques de la femme du Bassa le respectoient, & le traittoient de Celibi, cela veut dire *Seigneur*. Les marques qu'il portoit de Renegat, & sa bonne mine, éueillèrent ma curiosité d'apprendre la raison, pourquoy Amer, tel estoit son nom, estoit si priuilegié sur les autres Renegats Dome-

riques. I'auois acquis quelque connoissance avec vn François Renegat, Despensier du Bassa, lequel me raconta les accidens du garçon, me faisant entendre l'effet d'une passion furieuse. *Ne vous estonnez point*, me dit-il, *que Amet Celibi soit fauorisé plus que les autres, son illustre naissance le merite. Mais ne croyez pas qu'il ait tenu à ses Parens de le racheter; ils ont fait tous les devoirs possibles pour le ranoir, & tout cela sans effet. Ce garçon ne fut iamais Esclauue comme ont esté les autres Renegats.* Et puis passant outre, il me dit, que ce garçon estoit Espagnol, né d'une maison fort connue, lequel depuis cinq ou six ans auoit esté enleué à ses Parens, & porté à Alger, de la façon que ie vay dire.

On sçait assez que sa Majesté Catholique possède sur le bord de la mer Mediterranée, & sur l'Ocean quelques places des Royaumes de Fez, & de Maroc, lesquelles seruent de bannissement aux vns, & d'azyle aux autres: car, comme le Roy est obligé d'y tenir vne forte garnison, ces lieux par sa faueur seruent de Franchises aux criminels, à la charge d'y seruir, & l'on condamne en Espagne les delinquans à tenir vne garnison dans ces places, comme és autres Pays aux galeres. Ceux qui sont Gtands d'Espagne, & de quelque qualité eminente, pour reparation de leurs crimes, sont exilez en ces places, avec obligation d'y entretenir à leurs dépens tel nombre de cheuaux, qu'il est iugé selon l'exigence du cas, & le pouoir de la personne. En vne de ces Forteresses furent releguez deux Freres d'une mai-

son qualifiée en Espagne, lesquels sur quelque iuiet eurent dispute ensemble, l'aisné se trouuant offensé en son honneur, fit insulte à son Cadet, lequel ne pouuant digerer cet affront, eut recours à la vengeance, qu'il chercha par beaucoup de voyes, mais elles furent rendues inutiles, par le Gouverneur de la place, qui estoit vn fort prudent Cheualier. Voyant qu'on l'empeschoit de venir aux mains avec son Frere, & croyant qu'il se deuoit vanger à quelque prix que ce fust, il executa le mauuais dessein, qui le porta à sa ruine irreparable.

Vn iour ayant espié que le fils vnique de son Frere, agé de sept ou huit ans estoit allé iouer au plain, qui est deuant la ville, il monte à cheual, & faisant semblant de se promener, il appelle doucement son Neveu, & le prend sur l'arçon de sa selle, & auançant à petit pas, s'éloigna de la place, tellement qu'il en perdit la veüe, lors lâchant la bride à son cheual il fit si bonne diligence, qu'il se rendit au Pais des Turcs, où ayant demandé vn Guide, il arriua dans peu de iours à Alger requerant d'auoir audience du Bassa, auquel il dit, qu'il venoit se rendre au seruice de sa Seigneurie, avec dessein de renier sa Foy, & que pour gage de sa fidelité, il luy faisoit present de ce joly garçon, qui estoit son Neveu. Ce que le Bassa accepta, enchargeant à ses Eunuques de le faire renier, & de l'éleuer à la Mahometane; ce qu'ils firent sans difficulté, luy donnant le nom d'Amet. Le Cadet renia sa Foy, se faisant Mahometan, & eut depuis vne fin misera-

ble. Au retour de mon Esclavage, ie racontay cette estrange auanture à quelque Officier renommé de nostre armée, qui me dit, qu'il auoit bien connu les Freres & le garçon, & qu'il n'estoit pas bien aise, qu'on en sceut les noms & la place.

RELATION XLIX.

L'or a plus de pouuoir que l'Amour parmy les Turcs.

L'On voit quel'Or a vn puissant empire, pour détourner les ames de la raison, mais il n'a pas tant de pouuoir pour desarmer les passions vitieuses, comme pourroient témoigner vn nombre d'exemples entre toutes les Nations du monde, hormis les Turcs, où l'auarice commande souverainement aux vertus, & aux vices, comme l'on verra par cet échantillon.

Alli Pegelin mon Patron ayant l'an 1641. écumé la mer avec ses galeres, se dispoisoit pour retourner à Alger, en chemin il se ressouuint des amours qu'il auoit eu l'Esté de l'année 1638. avec vne femme Grecque reniée, & eut enuie de la reuoir, & pour cet effet il fit voguer quelques-vnes des galeres à Bona, autrement Hypona, où il prit terre, la femme ayant eu les nouuelles de son arriuée vint au deuant luy, & luy presenta vn beau petit garçon, âgé de deux ans, qu'elle auoit eu de son fait; le General Alli Pegelin eut tant de ioye & de plaisir de ce bel enfant, que pour l'amour de luy il épousa la Mere, à laquelle il témoigna vne affection incomparable, & d'autant plus grande que son desir auoit obtenu de cette fem-

me vn heritier de ses richesses, lequel bonheur ne luy estoit point arriué avec celle qu'il auoit laissé à Alger. Ensuite il fit embarquer sa nouvelle Espouse avec son cher enfant, pour aller chez luy : la femme qu'il auoit laissé en sa maison, fut aussi tost jalouse, qu'elle eut receu les nouvelles de la seconde Espouse de son Mary, encore qu'elle eust plus de cinquante ans, & ne dissimulant point la passion, deputa vers son Mary à la marine deux principaux Turcs, avec charge de luy dire de sa part qu'il estoit le tres-bien venu, & de luy dire franchement, qu'elle n'ignoroit point qu'il n'auoit pas manqué contre l'Alcoran, épousant vne seconde femme, mais qu'elle sçauoit aussi bien la permission qu'elle auoit de la mesme Loy, de dissoudre leur mariage, & de se retirer avec plus de cent mille ducats, qu'elle luy auoit porté en dot, luy commandant s'il la vouloit tenir, de donner promptement cette Grecque à quelqu'autre en mariage, pour oster entierement le suiet de sa passion. Bien qu'Alli Pegelin, fust vn homme riche de soy-mesme, il fut fort fasché de la resolution hardie, & prompte de sa femme, & fut sur le poinct de renuoyer ces plaisans Ambassadeurs, avec des réponses brusques, qui luy parloient de son nouuel amour, mais faisant reflexion sur les cent mille ducats, son auuice luy fit changer de dessein, & à l'instant deuant que de mettre pied à terre, il donna sa seconde femme à quelque Capitaine de ses galeres, reseruant neantmoins l'enfant, lequel il fit eleuer près de sa pre-

miere femme, dont ce garçon gagna si bien les bonnes graces, qu'elle luy bailla en don tout son bien, par lesquels il succeda depuis à de grandes charges & richesses, nonobstant que tous les biens de son Pere eussent esté confisque pour quelque rebellion qu'il auoit commise. Ce fils vescu en toute prosperité iusques à l'année 1661. quand il eut la gorge coupée par les Soldats rebelles, par ce qu'il tenoit la partie du Ramadan Bassa, comme i'ay dit en la description d'Alger.

R E L A T I O N L.

La trompeuse Hypocrisie.

IL est malaisé de sçauoir le but des actions Religieuses, les vns les portent diuersement à Dieu, les autres à quelque interest d'honneur, ou de profit. Et cette intention est si auant dans le cœur, qu'il est tres-difficile de la sonder deuant que l'effet soit mis au iour. L'an 1636. les Corsaires d'Alger contre raison & iustice auoient surpris vn nauire de Marseille, sans se soucier de la paix faite entre Sa Majesté Tres Chrestienne, & le Bassa de ladite Ville, & du saufconduict particulier du mesme Bassa. L'on se plaint à la Duane, mais les plaintes ne furent point receuës, & sous pretexte que les marchandises appartenoient à d'autres Nations, on les mit en sequestre, & les Matelots furent sous main vendus, & placez dans les galeres. Deux de ces François renierent la Foy, & se firent enroller au nombre des soldats, qui vont en course. Ils firent quelques voyages avec la barque d'un More à Bona, y debitan & achetans des marchandises, par le moyen de

ce trafic ils profiterent de quelques cent paragons, avec lesquels ils acquirent part à la barque, & nauigeoient avec le Maistre More, en qualité de Partioniers de l'armafon, & de la marchandise. Quand ils estoient à Alger, ils ne manquoient iamais de se trouver tous les iours à la Mosquée, pour dire leur Asala, avec vn témoignage de grande ferueur. En la compagnie des Renegats de leur Nation, ils faisoient scrupule de boire du vin comme eux. Et estans vn iour inuitez par vn Gentilhomme François Esclaue, avec d'autres de ses amis, tant Renegats que Esclaues; comme l'on auoit mis du lard pour les Chrestiens, ils se leuerent de table, foudroyans de colere contre celuy qui les auoit inuitez, disàs que cela étoit fait au mépris de leur Prophete Mahomet, & qu'il se moquoit d'eux, iurans qu'ils en auroient raison. Ils n'oublierent pas de semer par tout les témoignages de leur indignation, décrians leurs compagnons Renegats, pour auoir toleré du lard en leur presence, & les accusans d'estre mauuais obseruateurs de l'Alcoran. Cette action avec leur assiduité aux Mosquées, & l'observation exacte de toutes les singeries superstitieuses, n'eut pas vn moindre pouuoir sur le iugement de tout le monde, que de les faire passer pour de fins Turcs. Pendant cela ils continuoient leur commerce vers Bona, & ayant gagné quelque autre somme de paragons, ils acheterent du More la barque entiere, tellement qu'ils en estoient seuls les Maistres, c'est icy que l'hypocrisie commença à produire au

iour les desseins qu'elle auoit caché aux ames
 de ces soldats Renegats. Ils equipent la bar-
 que pour faire leur voyage accoustumé de
 Bona, loüans quatre Péscheurs Alarbes pour
 Matelots, leuent leurs ancres, font voile, &
 en deux heures ils se trouuerent sur la hau-
 teur de Montefou, qui est vne Montagne,
 à trois lieuës d'Alger, l'vn de ces Renegats
 fait semblant de se souuenir qu'ils auoient
 oublié à remplir leur baril d'eau, & d'en re-
 douter l'incommodité, si le vent leur ve-
 noit contraire. Les Alarbes s'offrirent de
 remplir le baril à la Fontaine, qui est à la
 marine au pied de cette Montagne, ioignans
 la barque contre terre, où les Alarbes sorti-
 rent avec le baril, pour faire l'aiguade. Ils
 n'estoient qu'à cent pas de la barque empes-
 chés à remplir leur baril à la Fontaine, que
 ces deux Renegats déchargerent deux coups
 de mousquet, ce qui seruit de signal à dix
 Esclaues Chrestiens, cachez aupres dans
 vne grotte, lesquels sans perdre temps, se
 rendirent à la barque, comme il auoit esté
 arresté entr'eux. Les coups de mousquet fi-
 rent croire aux Alarbes qu'ils estoient com-
 mandez, de retourner pour quelque acci-
 dent suruenü, & abandonnans leur baril, se
 rendirent viftement à la marine: mais ils
 eurent sujet d'estre étonnez, lors qu'ils vi-
 rent la barque reprendre la mer, & que les
 Renegats crioient, qu'ils leur faisoient don
 de la liberté, laquelle ils leur pouuoient
 oster, pour rapporter aux Turcs & Renegats
 les nouuelles du succès de leur entreprise: ils
 furent le troisiéme iour bien receus des Mar-

310 RELAT. PARTICVLIÈRES, &c.
seillois, lesquels furent vn de ces soldats Pi-
lote d'une Galere.

TABLE DES RELATIONS PARTICVLIÈRES.

LA Captivité & Liberté du sieur EMANVEL
D'ARANDA. page 1

Sommaire de l'Antiquité de la ville d'Alger, &
comme elle est possédée des Turcs. 95

La situation, Force, & Police de ladite Ville. 120

R E L A T I O N I.

Histoire d'un Religieux Espagnol à Alger. 134

2. De la valeur d'un Capitaine Holandois,
qui se defendit seul contre cinq Galeres Tur-
ques, & deux Brigantins, & les mit en dé-
route. 140

3. Constance d'une Esclave Chrestienne à per-
seuerer dans sa Foy. 146

4. Les ignorans s'imaginēt d'étranges choses. 147

5. De cinq Turcs Esclaves, qui se sauuerent par
une merueilleuse adresse, & rencontre d'un
nauire Dunquerqueois. 151

6. Estrange effet d'un amour abominable. 153

7. De deux malheureux Esclaves, qui furent
mis dans la Masmore de Tituan. 154

8. D'un Gentilhomme Portugais, pris & mené
à Alger. 157

9. Un nouuel Esclave se doit défier de tout le
monde. 162

10. De deux nouveaux Mariez, pris par les
Turcs, & menez Esclaves à Alger. 166

11. De l'Ingratitude d'un Esclave Portugais. 168

12. La coûtume de pleurer les Morts à Alger. 170

TABLE DES CHAPITRES.

13.	Du Zele inconsideré, & du Zele prudent.	172
14.	Deux exemples de liberalité, & de reconnaissance.	14
15.	De la maniere qu'on se marie à Alger.	177
16.	La necessité est la Mere de la diligence, & de l'industrie.	180
17.	D'un Pere Carme déchaussé Esclave, & d'Alli Pegelin.	188
18.	L'usage du Poison, commun en Affrique.	191
19.	Les Turcs tiennent leur parole.	194
20.	La Femme & le Vin trompent le plus fin.	198
21.	Le moyen de guerir la verole à Alger, sans Chirurgien.	202
22.	D'un François qui se vouloit faire Turc, & demeura Chrestien en dépit de luy.	203
23.	De la Niaiserie d'une fille Juive.	204
24.	De la prudente retraite d'un Corsaire.	205
25.	Dieu conduit par sa prouidence ceux qui sont bien intentionnez.	208
26.	Niaiserie d'un Esclave Dunquerquois.	210
27.	Rencontres bizarres de la fortune des Esclaves.	212
28.	Vn Esclave se sert de tout pour viure.	217
29.	De la fidelité d'un Mary, & de l'infidelité de sa Femme.	219
30.	Querelle d'Esclaves Espagnols & Portugais.	223
31.	Vn Esclave ne se doit pas fier à la trop grande courtoisie de son Patron.	225
32.	D'un Religieux qui renia sa Foy par foiblesse, estant Esclave à Alger; & qui devint Martyr par sa repentance.	227
33.	Du dessein que nous avions formé, pour nous	

TABLE DES CHAPITRES.

<i>rendre Maistres du nauire, qui nous portoit à Tituan.</i>	232
34. <i>La curiosité se satisfait par le temps & par la patience.</i>	36
35. <i>Les Innocens accusez.</i>	241
36. <i>Fidelité, constance, recompense, & gratitude.</i>	244
37. <i>Naufrage au Port.</i>	246
38. <i>Les Auantures de Messire Philippe de Cherf de Vlamertingue, Cheualier de l'Ordre de saint Iacques.</i>	248
39. <i>Rencontres de mon Compagnon en Esclavage, le sieur Iean Baptiste Caloen, avec sa vieille Patrone.</i>	264
40. <i>Vangeance, Malice, & Industrie.</i>	272
41. <i>L'Ingenieur Renegat.</i>	276
42. <i>L'Esperance trompée.</i>	280
43. <i>La Pieté impie d'un Esclaue Islandois.</i>	286
44. <i>Les malheureux Corsaires.</i>	289
45. <i>La Pieté superstitieuse trompée.</i>	293
46. <i>L'Auarice masquée.</i>	296
47. <i>L'Esclavage Imaginaire.</i>	299
48. <i>La Vangeance execrable.</i>	302
49. <i>L'Or a plus de pouuoir que l'Amour parmy les Turcs.</i>	305
50. <i>La trompeuse Hypocrisie.</i>	307

